


A20



VOYAGE EN SICILE ET A MALTHE,

Traduit de l'anglois de M. BRYDONE, Membre de la Société Royale des Sciences de Londres, par M. DEMEUNIER.

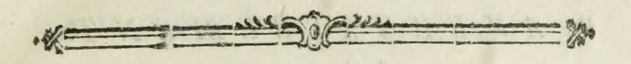
Edition ſoigneuſement corrigée ſur la ſeconde édition angloiſe, par M. B. P. A N.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,
& ſe trouve
A NEUCHATEL,
Au magaſin de la Société Typographique.

M. DCC. LXXVI.



AVERTISSEMENT

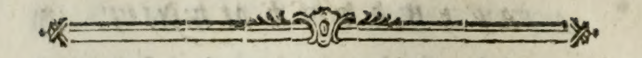
sur cette nouvelle édition.

DE'S que l'ouvrage de M. BRYDONE me tomba entre les mains, je desirai qu'il en parût une traduction en notre langue. J'étois tenté de la faire moi-même, lorsque j'appris qu'on en préparoit une à Paris : à l'instant j'abandonnai mon entreprise. Pouvois-je croire que l'on écouteroit encore, dans notre siecle, ces aveugles préjugés qui ont fait le malheur de nos peres ? Pouvois-je croire, du moins, qu'on oseroit les montrer si ouvertement ? Comment supposer que, dans une ville qui se pique d'être le centre de la philosophie, on se crût permis de défigurer un auteur, de lui faire tenir un langage qu'il désavoue, de mettre sous son nom des choses qu'il n'a point dites, & cela par un beau zele de religion ? Un écrivain étranger à la France, vivant dans un pays où le systême protestant est la religion dominante, parle, non point

en homme prévenu, mais en philosofophe impartial, des abus de la superstition; il dit ce qu'aucun catholique romain, éclairé & de bonne foi, ne s'avisera de nier: & l'on tremble que les observations d'un homme sage ne portent atteinte à la religion romaine! & l'on ne permet l'impression de l'ouvrage qu'en faisant des corrections, des retranchemens, des additions, & des notes! Que penser de la littérature qui est soumise à de pareilles vexations! Et l'on parle de la liberté de penser? Et l'on se flatte de défendre généreusement la vérité? Voilà cependant ce qui est arrivé au *Voyage de M.* Brydone. J'ai cru devoir rétablir tout ce que le censeur de Paris avoit jugé à propos de supprimer; &, quoique bon protestant, je ne l'aurois pas fait, si ces passages retranchés avoient contenu la moindre indécence contre la religion catholique romaine.

Je ne parle pas des changemens sans nombre qu'il a fallu faire à la traduction parisienne: je crois que le lecteur

qui voudra ſe donner la peine de comparer les deux éditions , appercevra aiſément que le traducteur ne connoiſſoit pas aſſez les deux langues. Dans plus d'un endroit , il a fait dire à ſon auteur tout le contraire de ce qu'il a écrit. M. BRYDONE , actuellement en Suiſſe , & à portée du lieu où j'écris, a bien voulu me fournir à cet égard des ſecours qui m'ont été fort utiles. C'eſt en ſon nom , comme en celui de tous les gens de lettres , que je réclame contre la violence qu'il a ſoufferte. C'eſt de ſon aveu que j'ai travaillé à la réparer. Si l'on trouve encore bien des négligences de ſtyle , je prie de conſidérer combien il eſt difficile de corriger un livre d'un bout à l'autre, avec le même ſoin que l'on corrigeroit le thême d'un écolier.



AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

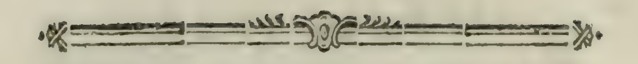
Ces lettres n'auroient jamais vu le jour, s'il y avoit dans notre langue quelque livre qui eut le même objet. En les écrivant, je ne penſois qu'à amuſer mes amis & à ſoulager ma mémoire; & ſi je voulois juſtifier la négligence de mon travail, je pourrois aſſurer avec vérité que je n'avois point deſſein alors de les faire imprimer, & qu'on ne m'en a ſuggéré l'idée que long-tems après. Mon principal motif, en les publiant, a été de donner au public, & peut-être de tranſmettre à la poſtérité, un monument de mon amitié pour l'homme à qui elles ſont adreſſées. Lorſque M. FORSTER a fait paroître la traduction du Voyage du baron DE RIEDESEL en Sicile, ces lettres étoient déjà ſous preſſe; je craignis d'être devancé dans le ſujet que je venois de choiſir; mais en la liſant, j'ai trouvé que les deux Voyages n'ont pas beaucoup de reſſemblance.

QUAND on a tranſcrit mon ouvrage pour l'imprimer, j'ai jugé à propos de retrancher ou d'étendre quelques endroits: l'aiſance du ſtyle épiſtolaire en a probablement ſouffert; & quelques-unes des lettres ſont devenues plus longues.

JE les préſente au public avec la plus grande défiance: la plupart ont été compoſées dans des

circonſtances peu favorables à l'ordre & à la préciſion ; & j'eſpere que le lecteur m'accordera quelque indulgence. Comme on décrit mieux les impreſſions au moment où on les ſent, que lorſque la mémoire les rappelle après qu'elles ſont paſſées, je n'ai pas oſé les travailler de nouveau, dans la crainte de leur faire perdre, du côté du naturel & de la ſimplicité, ce qu'elles gagneroient du côté de la forme & de l'expreſſion.





PREFACE

DU TRADUCTEUR.

La Sicile eſt très-peu connue, & l'on ſait mieux ce qui ſe paſſe dans pluſieurs contrées de l'Amérique que dans cette isle ſi voiſine de nous. Le Voyage du baron DE RIEDESEL ne nous à pas procuré beaucoup de lumieres. Comme cet auteur ne cherchoit que des monumens ou des morceaux d'antique, on n'eſt guere plus inſtruit de l'état du pays après l'avoir lu qu'avant de l'avoir commencé.

Les Anglois, dont on connoît la paſſion pour les voyages, parcourent ordinairement le continent de l'Europe dans ce qu'ils appellent *le grand tour*, & négligent la Sicile & Malthe. Quelques-uns d'entr'eux réſolurent en 1770, d'aller examiner de plus près ces deux isles qui renferment des objets de curioſité ſi intéreſſans. M. BRYDONE, l'auteur de cet ouvrage, décrit en obſervateur éclairé, tout ce qu'il rencontre; & la forme inſtructive & amuſante qu'il a ſu lui donner, ne peut manquer de plaire. L'Etna, le plus célebre & le plus redoutable des volcans, a ſur-tout attiré ſon attention; & la belle deſcription qu'il en faite a reçu de très-grands éloges.

Il eſt ſurprenant que cette montagne merveilleuſe n'ait pas encore été meſurée d'une maniere exacte. L'académie de ſavans établie à Catane, auroit au moins dû remplir ce premier but de ſon inſtitution ; mais elle ne paroît pas s'en être fort occupée ; ce qui peut faire juger de l'état des ſciences en Sicile. Nous allons citer ici deux faits qui prouveront combien elles y ſont floriſſantes. M. Brydone vouloit calculer géométriquement l'élévation de l'Etna, & il ne put pas même trouver un quart de cercle dans le lieu où ſont établis les académiciens. Les Siciliens ignorent encore quelle eſt l'étendue de la circonférence de ſa baſe ; ils ont cru long-tems qu'elle avoit cinquante milles de diametre & cent de contour ; de ſorte que toute la nation ignoroit les premiers élémens de la géométrie. Enfin, un chanoine frappé de cette abſurdité, a raſſemblé, il y a quelques années, les diſtances telles qu'on les ſuppoſoit, d'un point à un autre ; & en additionnant ces quantités, cette méthode imparfaite lui a donné un réſultat qui ſûrement eſt bien éloigné du véritable.

Nous n'avons qu'un mot à dire ſur cette traduction. L'interprete d'un auteur étranger n'eſt pas toujours le maître de mutiler l'ouvrage qu'il traduit ; & les Anglois n'ont reproché que trop ſouvent à nos écrivains d'avoir oſé prendre cette liberté. Si des pro-

teſtans publient un livre qui puiſſe inſtruire ou amuſer toute l'Europe, faudra-t-il donc le cacher ſoigneuſement à un peuple catholique, parce qu'il y a quelques déclamations légeres, non pas contre l'égliſe de Rome, mais contre des cérémonies & des uſages populaires, dont elle n'eſt point reſponſable? Ce ne ſont pas ces ſortes d'imputations ou de railleries qui font les incrédules ou ébranlent les ames foibles; & lorſque d'ailleurs on a ſoin de prévenir le lecteur dans une préface, on n'a rien à redouter de ces traits décochés mal-adroitement. Le Voyage que nous donnons au public, en contient un très-petit nombre. L'hérétique ne voit pas les objets comme le chrétien, qui a le bonheur de vivre dans l'orthodoxie; il eſt porté naturellement à cenſurer ou à mépriſer un culte qui n'eſt pas le ſien. Au reſte, il faut être juſte envers M. Brydone: il a toute la modération d'un homme véritablement inſtruit; & s'il eſt permis aux perſonnes éclairées parmi nous de blâmer quelques abus de la ſuperſtition des Italiens, on doit avoir quelque indulgence pour un Anglois qui ſur cette matiere paſſe les bornes de la vérité.

On trouve dans cet ouvrage quelques notes qui n'étoient pas néceſſaires, après ce qu'on vient de dire; mais le traducteur a été forcé de les y mettre.



VOYAGE EN SICILE ET A MALTHE.



LETTRE PREMIERE.

Climat de Naples, comparé avec celui de Rome; vent de ſiroco; remede contre ſes effets; côte de Baies, &c.

Naples, le 14 mai 1770.

MON CHER BECKFORD,

JE vous ai entendu regretter d'avoir négligé l'isle de Sicile dans tous vos voyages d'Europe, & d'avoir perdu beaucoup de tems à ſuivre les routes battues, & à examiner la France & l'Italie déjà ſi connues, tandis qu'il y a probablement dans cette isle célebre un grand nombre de choſes inté-

reſſantes, qui ſont encore ignorées. Nous avons envie de profiter de votre idée : Fullarton nous y a engagés avec l'ardeur que lui inſpire toujours la vue de quelques nouvelles lumieres à acquérir ; & Glover, votre ancienne connoiſſance, a promis de nous accompagner.

Les Italiens repréſentent ce voyage comme impoſſible, parce qu'il n'y a point d'hôtelleries en Sicile, & que la plupart des chemins ſont conſtruits ſur des précipices dangereux, ou à travers des marais & des bois infeſtés par les bandits les plus réſolus & les plus redoutables de l'Europe. Quelque fortes que ſoient ces conſidérations, elles n'empêcherent pas M. Hamilton (*a*), ſa femme, & le lord Fortroſe (*b*), de faire cette excurſion l'été dernier ; & ils en ſont revenus ſi enchantés, qu'ils nous ont inſpiré le deſir le plus vif de jouir du même plaiſir.

Notre premier plan étoit d'aller par terre à Rheggio, & de là de traverſer la mer juſqu'à Meſſine ; mais, après d'exactes recherches ſur l'état du pays & la maniere d'y voyager, nous avons appris que les bandits de la Calabre & de la Pouille rendent cette route ſi dangereuſe, que les auberges y ſont ſi mauvaiſes, & les inconvéniens de toute eſpece en ſi grand nombre, que nous avons bientôt abandonné

(*a*) A préſent chevalier du Bain.

(*b*) Aujourd'hui comte de Seaforth.

ce projet ; & en dépit de toutes les frayeurs que causent Carybde & Scylla , & des craintes plus réelles que doit produire le mal de mer , le plus effrayant de ces trois monstres , nous sommes résolus d'y aller par eau. Afin de ne point perdre de tems , nous avons déjà retenu notre passage à bord d'un vaisseau anglois , qui est prêt à mettre à la voile au premier vent favorable.

Cette petite course n'a jamais été regardée comme faisant partie du grand tour ; elle nous offrira probablement plusieurs objets dignes de votre attention , & qu'on ne trouve dans aucun de nos voyageurs ; je me flatte que vous agréerez la description que je veux vous en faire , & qui suppléera en quelque maniere aux connoissances que vous auriez acquises en parcourant ce pays que vous avez négligé de visiter. Vous aurez de mes nouvelles de toutes les villes où nous nous arrêterons ; & lorsque je rencontrerai quelque chose digne de remarque , je tâcherai de vous la décrire aussi briévement qu'il me sera possible. Nous attendons avec impatience un vent favorable ; mais il y a peu d'apparence qu'il s'éleve de si-tôt. Le tems est extrêmement orageux ; & depuis plus de trois semaines , aucun vaisseau n'a pu sortir de la rade. Nous ne comptions pas trouver un pareil climat ; & le ciel serein d'Italie , si vanté par nos voyageurs , ne mérite pas les grands éloges qu'on lui donne. Nous

ſommes au milieu de mai, & nous n'avons pas encore eu un tems qu'on puiſſe appeller beau. Il eſt vrai qu'il a fait très-chaud ; mais il s'eſt rarement paſsé un jour ſans orage & ſans pluie ; ce qui rend la promenade dans ce pays auſſi dangereuſe à nos malades qu'en Angleterre.

Je ſuis perſuadé que nos médecins ſe trompent beaucoup par rapport à ce climat : c'eſt ſûrement un des plus chauds de l'Italie ; mais c'eſt en même tems un des plus inconſtans ; & d'après ce que nous en avons obſervé, il ne convient pas, en général, à la plus grande partie de nos valétudinaires. En particulier il eſt peu propre aux gouteux, qui tous ſe trouvent mieux à Rome. Quoique l'hiver y ſoit plus froid, je penſe que le climat y eſt plus ſain. Naples eſt certainement préférable en été, parce que l'air eſt rafraîchi ſans ceſse par la briſe de mer, tandis qu'on éprouve à Rome la chaleur la plus inſupportable. L'été dernier, le thermometre de Farenheit ne monta jamais à Naples, à plus de 76°: il s'éleva à Rome, à 89°. La différence eſt ſouvent encore plus conſidérable. Elle n'eſt pas moins remarquable en hiver : le plus haut degré de froid s'eſt fait ſentir ici à la fin de janvier : le thermometre étoit à Rome à 36 degrés ; il eſt deſcendu ici à 27 degrés ; de ſorte que, l'année derniere, à Naples la différence entre les deux extrêmes ne fut que de 40 degrés, tandis

qu'à Rome elle n'a pas été moins de 62°. Cependant les hivers y ſont beaucoup plus agréables & plus ſains que les nôtres; on y jouit d'un beau tems ſec & froid, tandis que nous ſommes inondés de pluies continuelles, accompagnées d'un vent extrêmement fort. Les habitans de cette ville nous aſſurent que dans certaines ſaiſons, il pleut conſtamment chaque jour, pendant ſix ou ſept ſemaines; mais ce qu'il y a de plus déſagréable dans le climat de Naples, c'eſt le ſiroco, ou le vent de ſud-eſt, qui eſt très-commun dans cette ſaiſon: il relâche les fibres, il donne des vapeurs, & il eſt plus incommode que les pluies de nos plus triſtes mois de novembre. Il ſouffle ſans interruption depuis ſept jours, & il emporte toute notre vivacité & notre bonne humeur; s'il dure plus long-tems, je ne ſais ce que nous deviendrons. Il répand dans le corps & dans l'eſprit un degré de laſſitude qui les met abſolument hors d'état de faire leurs fonctions ordinaires. Il n'eſt pas fort ſurprenant qu'il produiſe ces effets ſur la conſtitution phlegmatique d'un Anglois; mais nous voyons par un exemple frappant, que toute la vivacité françoiſe doit ſuccomber ſous le poids de cette athmoſphere. Un marquis ſémillant arriva ici de Paris il y a environ dix jours; ſes eſprits animaux étoient dans un tel mouvement & circuloient avec tant de rapidité, que les Napolitains le crurent fou. Il ne reſtoit jamais un inſtant en

place : au milieu des converſations les plus graves, il voltigeoit d'une chambre à l'autre avec tant d'élaſticité, que les Italiens juroient qu'il avoit des reſſorts dans ſes ſouliers. Je l'ai rencontré ce matin, ſe promenant avec la gravité d'un philoſophe, un flacon à la main : toute ſa vivacité avoit diſparu. Je lui ai demandé comment il ſe trouvoit ? Il m'a répondu : “ Ah ! mon ami, je m'ennuie à la mort, moi „ qui n'ai jamais connu l'ennui ! Mais cet „ exécrable vent m'accable ; deux jours de „ plus, & je me pends „.

Les naturels du pays ne ſouffrent pas moins que les étrangers ; & cet abominable vent fait languir toute la nature. Dès que le ſiroco ſouffle, un amant Napolitain fuit ſa maîtreſſe avec le plus grand ſoin ; & l'indolence qu'il inſpire ſuffit preſque pour éteindre toutes les paſſions. Les auteurs mettent alors de côté tous leurs ouvrages ; & lorſqu'il paroît quelque livre plat ou inſipide, la plus forte cenſure qu'on puiſſe en donner, c'eſt de dire : *Era ſcritto nel tempo del ſiroco* : “ il a été écrit au „ tems du ſiroco „. Je n'emploierai pas d'autre raiſon pour faire l'apologie de cette lettre ; & lorſqu'il m'arrivera de vous ennuyer, rappellez-vous, je vous prie, que ce n'eſt pas à moi que vous devez vous en prendre, mais au ſiroco. Cela me mettra fort à mon aiſe, & m'épargnera tout le tems que je perdrois à me juſtifier.

J'ai tâché de me procurer quelques lumieres ſur la cauſe de ce vent ſingulier; mais les habitans de ce pays ne penſent jamais à rendre raiſon de rien; & malgré ſes effets remarquables, je ne trouve pas qu'ils aient fait aucune recherche ſur cette matiere. Je me ſuis adreſſé à un fameux médecin, qui a uſurpé quelque réputation en parlant le jargon de ſon art: il m'a dit avoir découvert que ce vent provient d'une certaine qualité occulte de l'air qui n'eſt preſque connue que de lui ſeul, & que les autres Napolitains le laiſſent ſouffler, ſans s'embarraſſer de la cauſe qui le produit. Il a pouſſé enſuite un grand éclat de rire, & c'eſt là tout ce que j'en ai pu tirer.

Je n'ai pas obſervé que le ſiroco cauſât quelque changement remarquable dans le barometre. Lorſqu'il commença à ſouffler, le mercure baiſſa d'environ une ligne & demie, & depuis il eſt toujours reſté à peu près à la même hauteur: mais le thermometre qui étoit à 43 degrés la premiere matinée où il ſe fit ſentir, s'éleva preſque ſur-le-champ à 65°; & ces deux jours derniers il a été à 70 & 71°. Il eſt cependant ſûr que ce n'eſt pas la chaleur de ce vent qui le rend ſi accablant; c'eſt plutôt le défaut de cette qualité vivifiante qui fait que la briſe d'oueſt eſt ſi agréable. L'air paroît avoir perdu ſon reſſort & ſon élaſticité; & ce principe d'activité qui anime toute la nature, ſemble être mort. Nous avons quelque-

fois imaginé que ce principe n'étoit autre chofe que le fluide électrique que l'air contient ; & nous avons trouvé, en effet, que pendant que ce vent fouffle, l'élafticité de l'air eft réduite à rien, ou, du moins, que fa force eft beaucoup diminuée Hier & aujourd'hui, nous avons tenté de faire quelques expériences d'électricité, & je n'ai jamais trouvé l'air fi contraire.

Nous éprouvons tous les jours que les bains de mer font le meilleur remede contre les effets du firoco, & nous profitons de cet avantage avec tout l'agrément poffible. Le lord Fortrofe, qui eft l'ame de notre petite caravane, nous a procuré un grand bateau très-commode. Nous nous raffemblons tous les matins à huit heures, & après avoir fait environ un demi-mille en mer, nous nous déshabillons & nous jetons à l'eau ; fans cette précaution, nous ferions tous en auffi mauvais état que le marquis françois. Milord a loué dix matelots qui font réellement des efpeces d'animaux amphibies, puifqu'ils vivent la moitié de l'été dans la mer : trois ou quatre d'entr'eux nous accompagnent ordinairement pour veiller fur ceux de nous qui pourroient fe perdre, & nous mettre à l'abri de tous les accidens. Ils plongent aifément jufqu'à quarante & quelquefois jufqu'à cinquante pieds au-deffous de l'eau, & pendant les mois d'été ils rapportent du fond de la mer une grande quantité d'excellens coquillages. Ils ont tant

de dévotion, que toutes les fois qu'ils plongent, ils font le ſigne de la croix & marmottent un *ave Maria*, ſans quoi ils penſent que ſûrement ils ſe noyeroient; & ils ſont fort ſcandaliſés de ce que nous négligeons cette cérémonie. Afin de nous accoutumer à nager dans toutes les occaſions, milord a acheté un vêtement que nous portons chacun à notre tour, & après un peu d'uſage, nous avons trouvé qu'il n'incommodoit preſque pas le nageur. Nous avons appris auſſi à nous déshabiller dans l'eau, ce qui ne nous paroît plus difficile; & comme nous ſommes habitués à cette eſpece d'exercice, je ſuis très-perſuadé qu'en cas de naufrage, nous aurions beaucoup d'avantage ſur ceux qui ne l'auroient jamais pratiqué; car beaucoup de gens ne ſe noyent que par l'embarras que leur cauſent leurs habits, & par le trouble où les jette une ſituation où ils ne ſe ſont point encore trouvés.

Après le bain, nous faiſons un déjeûner à l'angloiſe, chez milord, & nous avons enſuite un délicieux petit concert qui dure une heure & demie. Barbella, le plus touchant des violons d'Italie, eſt le chef de notre orcheſtre. Cet amuſement fait la principale partie des plaiſirs dont nous jouiſſons à Naples. Nous avons parmi nos compatriotes quelques ſociétés très-agréables, mais nous n'en trouvons pas autant parmi les habitans. Il y a ſans doute beaucoup d'aimables gens dans cette ville; mais en gé-

néral, le caractere d'un Anglois & celui d'un Napolitain ont si peu d'analogie, qu'il ne peut jamais en résulter cette harmonie de la société, qui fait une des plus grandes douceurs de la vie. Si quelque chose pouvoit suppléer à ce défaut, je vous dirois que les environs de Naples sont si abondans en tout ce que l'art & la nature présentent de curieux, & qu'ils offrent aux naturalistes & aux antiquaires un si vaste champ d'observation, que quiconque desire de s'instruire peut passer ici quelques mois très-agréablement & avec beaucoup de fruits.

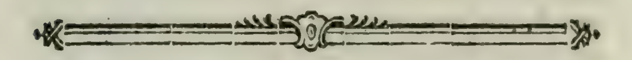
Outre les découvertes d'Herculanum & de Pompeia, qui sont par elles-mêmes une grande source d'amusement, toute la côte, & en particulier près de Pouzzole, de Cumes, de Micene & de Baies, est couverte d'une quantité innombrable de monumens de la magnificence romaine. Mais, hélas, combien cette nation puissante est déchue! Ces cantons délicieux, autrefois le jardin de l'Italie, qui n'étoient habités que par des hommes riches, voluptueux, livrés à tous les plaisirs, sont abandonnés aujourd'hui aux êtres les plus misérables de la race humaine. Il n'y a peut-être point de partie du globe qui ait éprouvé un changement si prodigieux, ou qui puisse offrir une peinture si frappante de la vanité des grandeurs humaines. Ces murs, qui jadis renfermoient César, Lucullus, Antoine, sont à présent occupés par les plus pauvres & les plus vils des hommes,

mourant de faim dans ces mêmes appartemens qui furent le théatre d'un luxe pouſſé à des excès qu'il n'eſt pas poſſible de concevoir, & où l'on nous dit qu'il ſe donnoit ſouvent des ſoupers qui coûtoient cinquante mille livres ſterling (*a*), & quelques-uns dont le prix montoit au double de cette ſomme. Il eſt difficile à préſent de ſe former quelque idée de cette magnificence. Le luxe de Baies étoit porté ſi loin, qu'il étoit devenu un proverbe, même parmi les voluptueux Romains. On ſait qu'à Rome, on accuſoit ſouvent d'être efféminés & épicuriens, ceux qui paſſoient trop de tems dans ces jardins enchanteurs. Clodius le reprocha plus d'une fois à Cicéron. Cet orateur y ayant acheté une maiſon de campagne, ſe fit beaucoup de tort dans l'eſprit des plus graves & des plus auſteres ſénateurs. Les murailles de ces palais ſubſiſtent encore, & les pauvres payſans y ont bâti en quelques endroits leurs cabanes. Il n'y a pas aujourd'hui un ſeul homme à ſon aiſe, qui réſide dans cette partie du pays; & ſi l'on en compare l'ancien état avec l'état actuel, on apperçoit le plus frappant de tous les contraſtes. Hier nous chaſſâmes preſque par-tout aux porc-épics, eſpece de divertiſſement dont je n'avois pas encore ouï parler. Nous tuâmes pluſieurs de ces animaux

(*a*) La livre ſterling vaut environ vingt-trois livres tournois.

ſur le mont Barbara, qui produiſoit autrefois le vin de Falerne, & qui eſt aujourd'hui un déſert ſtérile. Je ne ſais ſi vous connoiſſez cette chaſſe; pour moi j'avoue que ſa nouveauté en faiſoit le plus grand mérite, & que j'aimerois mieux chaſſer un jour à la perdrix qu'un mois au porc-épic. La chair de ce gibier n'eſt pas non plus fort agréable, quoiqu'elle ait fait aujourd'hui le dîner de la plupart d'entre nous : elle eſt extrêmement fade, & raſſaſie bientôt.

Comme il eſt probable que nous mettrons à la voile dans un jour ou deux, nous allons embarquer nos proviſions de mer. Je vous écrirai de Meſſine, ſi nous ne ſommes pas engloutis par Carybde.



LETTRE II.

Voyage de Naples à Meſſine; baie de Naples; isles de Lipari; il Strombolo; Scylla; la Calabre, &c.

A bord de *la charmante Molly*, à la hauteur de l'isle de Caprée, le 15 mai 1770.

NOTRE courſe a commencé ſous des auſpices très-favorables. L'impitoyable ſiroco nous a quittés ce matin, & nous avons eu à ſa place une

belle tramontane, ou vent de nord frais, qui en peu d'heures a dissipé toutes nos vapeurs, & nous a fait observer avec étonnement combien le bonheur des hommes dépend d'un souffle. Après avoir dîné chez M. Walter, avec plusieurs de nos amis, & bu abondamment d'un excellent bourgogne, nous avons pris congé de lui de la meilleure humeur du monde. Si le siroco avoit soufflé comme hier, nous nous serions probablement séparés fondant en larmes, & aucun d'entre nous n'auroit soupçonné que notre chagrin venait uniquement de ce que le vent étoit au sud. Il est vraisemblable qu'une grande partie de nos plaisirs & de nos peines dépendent de causes aussi légeres, quoique nous ne soyons pas portés à le croire, & que nous les attribuions toujours à quelqu'autre chose. Peu de gens sont disposés à avouer qu'ils sont affectés, comme une girouette, de chaque coup de vent. Il est vrai que nous aurions dû naturellement nous livrer au chagrin de nous séparer de cette excellente & aimable famille, que vous connoissez, qu'on ne peut voir sans plaisir, ni quitter sans regret; mais l'agréable perspective de la rejoindre bientôt, avec des connoissances propres à l'amuser, repoussoit toutes les idées mélancoliques, & ajoutoit à l'ardeur que nous avoit déjà inspiré le voyage que nous allions faire.

Nous avons mis à la voile à cinq heures; &

après avoir fait des ſignes d'adieu à nos amis qui étoient ſur la côte, & que nous avons découverts avec nos lunettes à quelques milles de diſtance, nous nous ſommes bientôt trouvés au milieu de la baie de Naples, jouiſſant de tous côtés de la vue la plus pittoreſque. Le calme qui a duré pendant une heure, nous a laiſſé le tems de contempler toutes les beautés de ce ſpectacle.

La baie eſt d'une forme circulaire; elle a plus de vingt milles de diametre; de ſorte qu'en y comprenant les inégalités & les détours, elle a beaucoup plus de ſoixante milles de circonférence. Toutes les richeſſes de la nature & de l'art embelliſſent cette côte d'une maniere ſi admirable, qu'il n'y manque preſque rien pour en rendre le coup-d'œil accompli. Il eſt difficile de déterminer ſi cet aſpect eſt plus enchanteur par la ſingularité des objets, que par leur incroyable variété. Vous y appercevez un mêlange ſurprenant de l'antique & du moderne; des édifices qui s'élevent, & d'autres qui tombent en ruine; des palais élevés ſur le faîte d'autres palais, & la magnificence des anciens foulée aux pieds par l'extravagance des modernes. On y voit des montagnes & des isles, célebres autrefois par leur fertilité, qui ne ſont plus que des déſerts ſtériles; des champs jadis incultes, qui ont été convertis en prairies fécondes & en riches vignobles; des montagnes changées en plaines, & des

plaines devenues des montagnes; des lacs desséchés par les volcans, & des volcans éteints qui ont formé des lacs; la terre toujours fumante en plusieurs endroits, & en d'autres vomissant des flammes. En un mot, la nature semble avoir produit toute cette côte dans un moment de caprice; chaque objet qui s'y présente est un de ses jeux, & elle ne paroît pas y avoir jamais travaillé sérieusement.

L'isle de Caprée, si célebre par le séjour d'Auguste, & si infame par celui de Tibere, se trouve entre cette baie & la Méditerranée. Un peu à l'ouest, on rencontre celles d'Ischia, de Procida & de Nisida; le fameux promontoire de Micene, où Enée débarqua; les campagnes si renommées de Baies, de Cumes, de Pouzzole, & cette scene variée où l'on voyoit réunis le Tartare & l'Elysée des anciens; les champs Phlégréens, & les plaines brûlantes où Jupiter terrassa les géans; le *Monte-Nuovo*, produit depuis peu par le feu; le mont Barbara; la ville pittoresque de Pouzzole, & un peu au-dessus la Solfatare toujours fumante; le promontoire de Paulilippe, qui présente le plus beau spectacle qu'on puisse imaginer; la vaste & opulente cité de Naples, avec ses trois châteaux, son havre rempli de vaisseaux de toutes les nations, ses palais, ses églises & ses couvens innombrables. De là jusqu'à Portici, la campagne couverte des maisons & des jardins de la noblesse, paroît être une continuation de la ville. On découvre le palais du roi,

ainſi que pluſieurs autres qui l'entourent, tous bâtis ſur les toits de ceux d'Herculanum, enſevelis par une éruption du Véſuve à près de cent pieds ſous terre. Autour de ces édifices, on diſtingue des champs noirs, formés par la lave ſortie de cette montagne, & entremêlés de jardins, de vignobles & de vergers; enfin, au fond de la ſcene, le Véſuve lui-même, vomiſſant des torrens de feu & de fumée, formant dans l'air, au-deſſus de nos têtes, une large traînée qui s'étend ſans interruption juſqu'à l'extrêmité de l'horizon. Le pied de la montagne eſt environné d'un grand nombre de belles villes, de bourgs & de villages, dont les habitans ne ſongent pas au danger qui les menace à chaque inſtant. Quelques-unes de ces villes ſont conſtruites au-deſſus des maiſons de Pompeia & de Stabia, où périt Pline; & leurs fondemens aboutiſſent aux tombeaux ſacrés des anciens Romains, qui, victimes de cette inexorable montagne, y ſont enterrés par milliers. On découvre enſuite la côte vaſte & pittoreſque de Caſtello-Mare, de Sorrentum & de Mola, dont la nature a fait une contrée de délices. C'eſt l'étude de ce pays enchanteur & romaneſque, qui a formé nos plus grands maîtres de payſage: ce fut l'école du Pouſſin & de Salvator Roſa, ſur-tout du dernier, qui compoſa ſes morceaux les plus célebres ſur les rochers eſcarpés & ſourcilleux qui bordent cette côte. C'eſt ſans doute la contemplation journaliere

journaliere de ces grands ſpectacles, qui remplit leurs eſprits de cette multitude d'idées qu'ils ont fait paſſer avec tant d'élégance dans leurs ouvrages.

Si je vous diſois à préſent que cette côte immenſe, qui renferme une variété prodigieuſe de montagnes, de vallées, de promontoires & d'isles couvertes d'une verdure perpétuelle & chargées des plus beaux fruits, a été produite toute entiere par le feu ſouterrein, je craindrois que cela ne vous parût trop incroyable. Le fait eſt cependant avéré, & il ne peut être révoqué en doute que par ceux qui n'ont pas eu le tems ou la curioſité de l'examiner. Il eſt étrange, direz-vous, que la nature emploie le même agent pour créer & pour détruire, & que la même puiſſance qui eſt regardée comme la ruine des pays habités, ſoit véritablement ce qui les produit. Cette partie du globe ſemble avoir déjà éprouvé la ſentence prononcée contre toute la terre; mais comme le phénix, on l'a vu renaître de ſes cendres, plus belle & plus brillante qu'auparavant. On obſerve encore de toutes parts des traces de ces terribles embraſemens; malgré leur violence, les effets en ont été ſalutaires: le feu, en pluſieurs endroits, n'eſt pas encore éteint; cependant il n'a une grande activité que dans le Véſuve.

M. Hamilton, notre miniſtre à Naples, qui n'eſt pas moins diſtingué parmi les gens

de lettres que parmi la bonne compagnie, a examiné ce pays d'un œil vraiment philosophique; & ce que je viens de vous dire eſt le réſultat de toutes ſes obſervations. Je ne veux vous offrir aujourd'hui que l'aſpect de cette contrée ſinguliere, & non vous en décrire l'hiſtoire naturelle, ce qui me conduiroit trop loin. Je renvoie cette matiere curieuſe à mon retour en Angleterre, quand j'aurai plus de loiſir pour vous en informer. Je vous prie de ſuſpendre juſqu'alors votre jugement, & de ne pas me condamner ſans m'avoir entendu.

Après avoir contemplé ce délicieux ſpectacle juſqu'au coucher du ſoleil, le vent s'éleva de nouveau, & nous appareillâmes. Nous ſommes preſqu'à la hauteur de Caprée, diſtante de Naples de trente milles. Nous venons de parler avec un vaiſſeau anglois: nous avons appris que le marquis de Carmarthen, le lord Fortroſe & M. Hamilton, ayant vu le calme, avoient pris un bateau pour venir nous rendre viſite, & que malheureuſement ils s'étoient trompés, en prenant ce bâtiment pour le nôtre.

La nuit eſt très-ſombre, & le mont Véſuve lance des flammes à une hauteur prodigieuſe; nous appercevons des pierres rouges pouſſées en l'air juſqu'à une élévation conſidérable, & qui roulent enſuite le long de la montagne, ſur laquelle elles retombent. Le ſillage du vaiſſeau eſt ſi doux, que nous ſentons à peine ſon mou-

vement ; & ſi ce vent continue, nous appercevrons demain la Sicile.

Le 16. Tout va mal.... nous ſommes malades à la mort.... Exécrable ſiroco ! .... Quelles énormes vagues ! ... Maudits ſoient les voyages par mer.... Il avoit bien raiſon, cet auteur qui ne vouloit voyager que par terre. . .

Le 17. Nous avons paſſé vingt-quatre heures ſur nos lits, maudiſſant la mer & regrettant de ne nous être pas mis plutôt à la merci de tous les bandits de la Calabre. Nous commençons à changer de ton ; le ſiroco tombe & le vent eſt fort diminué ; cependant nous faiſons tous trois une triſte figure. Nos domeſtiques ſont auſſi malades que nous ; le capitaine dit que l'un deux, qui eſt Sicilien, a eu grande peur, & qu'il a prié S. Janvier de toutes ſes forces. Il croit à préſent avoir été exaucé ; il attribue le changement du tems à ſon crédit auprès du ſaint.

Le 17 à trois heures après midi. Le tems eſt beau. Un vent favorable ſouffle depuis dix heures. Nous avons la vue du Strombolo. Notre pilote dit qu'il n'eſt qu'à vingt lieues. Nous découvrons auſſi les montagnes de la Calabre, mais à une grande diſtance. Le mal de mer eſt preſque guéri.

Onze heures du ſoir. Le tems eſt charmant, & nous nous portons tous à merveille. Après avoir apperçu d'abord le Strombolo, nous avons découvert peu à peu le reſte des isles Lipa-

ri, & une partie de la côte de Sicile. Ces isles présentent un très-bel aspect ; il sort toujours de la fumée de plusieurs d'entr'elles, sur-tout du Volcano & du Volcanello ; mais si l'on en excepte le Strombolo, il n'y a point eu, depuis plusieurs siecles, d'éruption enflammée sur aucune d'elles. Nous sommes à présent à environ trois milles de cette isle curieuse, & nous pouvons voir très-distinctement ce qui s'y passe. Elle paroît être un volcan d'une nature très-différente du Vésuve, dont les explosions se succedent avec une sorte de régularité, & une durée à peu près égale. Depuis qu'il est nuit, je n'ai pas cessé d'observer le Strombolo ; &, ce qui m'a causé beaucoup de plaisir & en même tems un peu d'embarras pour expliquer les variétés de ce volcan, quelquefois ses explosions ressemblent exactement à celles du Vésuve ; & le grand nombre de pierres enflammées qu'il jette en l'air, paroissent seules produire la lumiere dont nous jouissons. Dès qu'elles sont retombées à terre, cette lueur disparoît jusqu'à ce qu'une autre explosion amene une nouvelle illumination. J'ai constamment remarqué ces effets dans le Vésuve, excepté lorsque la lave s'étoit élevée jusqu'au sommet de la montagne : alors elle continuoit sans interruption à éclairer les lieux circonvoisins. Il est évident que la lumiere du Strombolo dépend de quelque autre cause. Quelquefois une flamme rouge & claire sort

de la bouche du volcan & continue à briller ſans interruption pendant près d'une demi-heure. Le feu eſt d'une couleur différente de celle des pierres lancées en l'air. On croiroit que quelque ſubſtance inflammable s'allume tout-à-coup dans les entrailles de la montagne. Ce feu n'eſt pas accompagné d'un bruit & d'une exploſion ſenſibles. Nous avons calme maintenant, & nous aurons probablement demain une occaſion d'examiner ce volcan plus en détail. On nous a dit à Naples qu'il y avoit eu depuis peu une éruption très-violente, & qu'elle avoit commencé à former une nouvelle isle à très-peu de diſtance de l'ancienne. Cet objet de curioſité eſt un des motifs qui nous ont engagés à faire cette courſe. Nous croyons avoir découvert cette isle, en appercevant pluſieurs fois une petite flamme ſortant de la mer, un peu au ſud-oueſt du Strombolo, & nous ſuppoſons avec vraiſemblance, qu'elle a dû ſortir de cette isle nouvellement formée : cependant il eſt poſſible que cette lumiere vienne de la partie baſſe du Strombolo même. Nous le verrons demain au matin.

Le 18. Nous ſommes toujours à la hauteur du Strombolo, mais malheureuſement il empêche de découvrir l'endroit d'où jailliſſoit la flamme ; & à préſent nous ne pouvons voir aucune apparence d'isle nouvelle, ni même la lave ſortie de l'ancienne. Nous découvrons très-diſtinctement le cratere du Strombolo,

qui paroît différer du Véſuve & de tous les anciens volcans qui environnent Naples. Les crateres de ceux-ci ſont ſans exception au centre & dans la partie la plus élevée de la montagne. Celui du Strombolo eſt ſur le côté & à plus de deux cents verges du ſommet. Du cratere à la mer, l'isle eſt entiérement compoſée de cette ſorte de cendres & de matiere brûlée qui forme la partie conique du Véſuve ; & la quantité de cette matiere augmente de jour en jour, par les éruptions continuelles de la montagne ; car de tous les volcans dont nous avons entendu parler, le Strombolo paroît être le ſeul qui brûle ſans ceſſe. L'Etna & le Véſuve ſe repoſent ſouvent pendant pluſieurs mois, & même pendant des années entieres, ſans qu'il y ait la moindre apparence de feu ; mais le Strombolo eſt toujours enflammé, & il étoit déjà regardé par les anciens comme le grand fanal de ces mers. N'eſt-il pas étonnant qu'un feu ſi immenſe & ſi continu ſe maintienne pendant des milliers d'années au milieu de l'Océan? Dans les autres isles Lipari, le feu paroît preſque éteint aujourd'hui ; toute ſa force ſemble être concentrée dans le Strombolo, qui eſt comme le foyer de tous les autres. Le Volcano & le Volcanello lancent toujours des nuages de fumée ; mais pendant toute la nuit nous n'avons pu y appercevoir la moindre étincelle de feu. Il eſt probable

que le Strombolo, ainſi que les isles voiſines, ont été produites originairement par un feu ſouterrein. La matiere dont elles ſont composées ſemble démontrer cette aſſertion, & pluſieurs auteurs Siciliens la confirment. Ces isles ſont à préſent au nombre de onze, & aucun des anciens n'a fait mention de plus de ſept. Fazello, un des meilleurs écrivains de la Sicile, décrit la maniere dont a été produit le Volcano, qui eſt à préſent une des plus conſidérables. Il dit que cela arriva dès les premiers ſiecles de la république, & que le fait eſt rapporté par Euſebe, Pline, & d'autres. Il ajoute que, même de ſon tems, au commencement du ſeizieme ſiecle, il vomiſſoit une quantité prodigieuſe de feu & de pierre-ponce; que dans le ſiecle précédent, en 1444, le 5 février, il s'y fit une très-grande éruption, qui ébranla toute la Sicile & répandit l'alarme ſur la côte d'Italie juſqu'à Naples. Il nous apprend que la mer bouillonnoit tout autour de l'isle, & qu'il ſortoit de la bouche, des rochers d'une groſſeur énorme; que le feu & la fumée perçoient en pluſieurs endroits à travers les vagues, & que la navigation parmi ces isles fut totalement changée. On vit paroître des rochers où l'eau étoit auparavant très-profonde; & la plupart des détroits & des bas-fonds furent entiérement comblés. Ariſtote, dans ſon livre ſur les météores, parle d'une très-ancienne

éruption arrivée dans cette isle, qui couvrit de cendres non-seulement la côte de Sicile, mais encore plusieurs villes d'Italie ; & c'est probablement cette éruption qui forma l'isle. D'après la description qu'il donne du Strombolo, cette isle étoit de son tems a peu près la meme qu'aujourd'hui, excepté qu'elle produisoit alors une quantité considérable de coton, ce qu'elle ne fait pas à présent. La plus grande partie du terrein paroît stérile. Il y a quelques vignobles vers le nord, mais ils sont de peu de rapport; on apperçoit au midi, à quelque distance de la côte, un rocher qui paroît être tout entier de lave, & qui n'a pas moins de 50 à 60 pieds d'élévation au-dessus de la surface de l'eau.

Toute l'isle de Strombolo est une montagne qui s'éleve tout-à-coup & en ligne perpendiculaire de la mer; sa circonférence est d'environ dix milles, & elle n'a pas exactement la forme conique, qui passe pour être commune à tous les volcans. Nous avions résolu d'y débarquer, afin de tâcher d'examiner le volcan ; mais notre pilote Sicilien nous assura que la bouche est absolument inaccessible, ainsi qu'on peut en juger de loin ; que d'ailleurs nous serions obligés de faire une quarantaine de quarante-huit heures à Messine, & qu'enfin nous courrions grand risque d'être attaqués par les naturels de l'isle, qui vivent presque comme des sau-

vages, & que la crainte d'être ſurpris par les Turcs tient toujours en alarme. Après avoir peſé ces raiſons, il fut décidé que nous continuerions notre voyage. J'avoue que c'eſt avec beaucoup de regret que je laiſſai derriere moi cette isle curieuſe ſans la connoître mieux. Je l'ai conſidérée dans tous ſes environs avec de bonnes lunettes, mais je n'y ai point vu de marques de l'éruption dont on nous avoit tant parlé à Naples. Il eſt vrai que la partie ſud-eſt, où nous avons apperçu du feu, a toujours été cachée pour nous par l'interpoſition de l'isle; & s'il y a eu une éruption, c'eſt certainement de ce côté-là. Il eſt probable que nous ne viendrons jamais à bout de ſavoir ſi le fait eſt vrai ou faux, ni même d'en apprendre quelques particularités exactes; car les événemens de cette eſpece ne ſont pas tant de bruit chez ce peuple ignorant & pareſſeux, qu'en font en Angleterre un aloès ou un groſeiller qui pouſſent des rejetons à noël. Le Strombolo s'éleve à une très-grande hauteur: notre pilote dit qu'elle eſt bien plus grande que celle du Véſuve. Je crois qu'il ſe trompe; mais le capitaine & lui aſſurent que dans un tems clair, on le découvre à la diſtance de vingt-cinq lieues, & que pendant la nuit on apperçoit ſes flammes de beaucoup plus loin; de ſorte que ſon horizon viſible ne peut pas être de moins de 500 milles,

ce qui ſuppoſe une élévation très-conſidérable.

Ces isles donnent au roi de Naples d'aſſez gros revenus. Elles produiſent une quantité prodigieuſe d'alun, de ſoufre, de nitre, de cinnabre; pluſieurs ſortes de fruits, en particulier des raiſins, des raiſins de Corinthe, & des figues excellentes. Quelques-uns de leurs vins, & ſur-tout la malvoiſie, ſont très-connus dans toute l'Europe, & fort eſtimés.

L'isle de Lipari, qui donne ſon nom à toutes les autres, eſt la plus grande & la plus fertile. D'après la deſcription d'Ariſtote, il paroît que de ſon tems elle étoit regardée par les matelots comme un fanal, parce que ſes feux ne s'éteignoient jamais. Les marins ſe ſervent aujourd'hui du Strombolo pour le même uſage. Quoiqu'elle porte ſur toute ſa ſurface des marques de ſon premier état, il ne paroît pas, depuis pluſieurs ſiecles, qu'elle ait ſouffert de l'action des feux ſouterreins. Virgile, qui eſt un de nos compagnons de voyage, ſuppoſe qu'Eole habite dans cette isle, & véritablement toutes ces isles étoient autrefois appellées *Eoliennes*. Comme elles ſont remplies de vaſtes cavernes qui retentiſſent par l'action des feux intérieurs, les poëtes feignirent qu'Eole y empriſonnoit les vents, & qu'il les en laiſſoit ſortir ſuivant

ſon plaiſir. Virgile & Homere emploient ſouvent cette fiction allégorique, quand ils ont beſoin de produire une tempête ; ce qui forme une partie conſidérable de leur merveilleux. Une déeſſe n'avoit qu'à s'envoler aux isles Lipari : Eole, qui eſt le modele de la politeſſe, avoit toujours une tempête toute prête, dont elle pouvait diſpoſer à ſon gré.

Homere, s'écartant beaucoup de ſa dignité accoutumée, ſuppoſe qu'Eole y tient les vents enchaînés, chacun dans différentes outres ; & lorſqu'on lui demande quelque vent particulier, il fait préſent de l'outre qui le contient, pour qu'on puiſſe s'en ſervir comme on voudra. L'un des anciens hiſtoriens (je crois que c'eſt Diodore) dit qu'un ſage roi, nommé *Eole*, a donné naiſſance à cette fable, parce qu'en obſervant la fumée de ces isles brûlantes, & les autres phénomenes qui l'accompagnent, il avoit appris à prédire le tems ; & c'eſt de là qu'on a dit qu'il avoit l'empire des vents.

Les poëtes ont auſſi imaginé que la forge de Vulcain eſt placée à Hiere, l'une de ces isles. Virgile l'y envoie fabriquer l'armure céleſte d'Enée, & il fait une deſcription magnifique & ſinguliere de cette ſombre habitation (*)

„ (*) Inſula Sicanium juxta latus Æoliamque
„ Erigitur Liparen, fumantibus ardua ſaxis,
„ Quam ſubter ſpecus & Cyclopum exeſa caminis
„ Antra Ætnæa tonant, validique incudibus ictus

où il trouva les Cyclopes occupés à forger des foudres pour Jupiter (*). Cette isle eſt appellée aujourd'hui *Volcano*, & c'eſt la même qu'on dit avoir été produite par le feu, du tems de la république. Virgile fait donc un grand anachroniſme, en envoyant Vulcain dans un endroit qui n'exiſtoit pas alors, & qui n'eſt ſorti de la mer que pluſieurs ſiecles après; mais il rachete bien cette licence poétique pleine de hardieſſe, par la deſcription qu'il en donne. Il dit que ces isles étoient appellées Vulcaniennes ainſi qu'Eoliennes.

Volcani domus & Volcania nomine tellus.

De ſorte que le changement de nom d'*Hiera* en Volcano, étoit très-naturel. C'eſt l'isle que Pline appelle *Tereſia*; Strabon & ce naturaliſte en décrivent les productions.

Le 19. Nous ſommes à un demi-mille de la côte de Sicile, qui eſt baſſe & agréablement

---

„ Auditi referunt gemitum, ſtriduntque cavernis
„ Stricturæ Chalybum & fornacibus ignis anhelat.
Lib. 8. v. 416.

(*) „ His informatum manibus jam parte polità
„ Fulmen erat; toto genitor quæ plurima cælo
„ Dejicit in terras: pars imperfecta manebat.
„ Tres imbris torti radios, tres nubis aquoſæ
„ Addiderant; rutuli tres ignis, & alitis auſtri.
„ Fulgores nunc terrificos ſonitumque metumque,
„ Miſcebant operi, flammiſque ſequacibus iras.
Lib. 8. v. 426.

variée. La côte opposée de la Calabre est extrêmement haute, & les montagnes sont couvertes de la plus belle verdure. Le calme est presque tout plat, notre vaisseau avance à peine d'un demi-mille par heure, ce qui nous donne le tems d'examiner très-distinctement le fameux rocher de Scylla sur la côte de Calabre, le cap Pélore sur celle de Sicile, & le célebre détroit du Phare, qui est entre deux. A quelques milles de l'entrée du détroit, nous avons entendu le mugissement du courant, semblable au bruit d'une riviere impétueuse, resserrée par des rochers étroits. Il augmentoit à mesure que nous avancions, & nous avons enfin trouvé l'eau élevée en plusieurs endroits à une hauteur considérable, & formant de grands tournans. Par-tout ailleurs elle étoit aussi unie qu'une glace.

Notre vieux pilote nous dit qu'il avoit vu souvent des vaisseaux attirés dans ces gouffres, & entraînés par les tournans avec la plus grande rapidité, sans que le gouvernail pût commander au bâtiment. Quand le tems est calme, on court peu de danger; mais si les vagues heurtent ce courant impétueux, elles forment une mer terrible : il ajoute que cinq vaisseaux firent naufrage dans cet endroit l'hiver dernier. Le courant porte directement vers le rocher de Scylla, contre lequel il brise infailliblement tout ce qu'il entraîne : de sorte que ce n'est pas sans raison que les anciens

l'ont peint comme un objet de terreur. Il eſt à environ un mille de l'entrée du Phare; il forme un petit promontoire qui ſe prolonge dans la mer, & il eſſuie toute la violence des flots qui viennent de la partie la plus reſſerrée du détroit. La fameuſe Scylla eſt à la pointe de ce promontoire. Il faut convenir que la réalité n'approche pas de la deſcription formidable d'Homere, qui fait preſque tourner la tête, ainſi que celle du rocher eſcarpé de Shakespear. Le paſſage n'eſt pas non plus auſſi prodigieuſement étroit & auſſi difficile qu'il le ſuppoſe. Il eſt probable que depuis ce tems, l'impétuoſité de la mer l'a fort élargi: la violence du courant doit avoir diminué à meſure que la largeur du canal augmentoit. Notre pilote nous a appris qu'il y a pluſieurs petits rochers qui élevent leur tête près de la baſe du grand. Ce ſont vraiſemblablement les chiens qu'on dit aboyer autour du monſtre. On y trouve en outre pluſieurs cavernes qui augmentent le bruit des vagues, & qui accroiſſent encore l'horreur de cette ſcene. Le rocher a près de deux cents pieds d'élévation; il y a une eſpece de château ou fort bâti au ſommet; & la ville de Scylla, ou Sciglio, qui contient trois ou quatre cents habitans, eſt ſituée au côté méridional, & donne le titre de prince à une famille de Calabre.

Comme le courant portoit exactement contre nous, nous fûmes obligés de mettre en

panne pendant quelques heures, jufqu'à ce qu'il eût changé de direction. Le mouvement de l'eau ceffa pour quelque tems ; mais peu de minutes enfuite, il recommença dans le rumb oppofé, mais avec bien moins de violence. Nous fommes précifément en travers du cap Pélore, où eft à préfent le fanal. On dit qu'il fut ainfi nommé par Annibal, en honneur de Pélore, fon pilote, qu'il fit mourir en cet endroit, parce qu'il le foupçonnoit à tort, de vouloir le trahir. Comme il fe vit enfermé de tous côtés, il crut qu'il n'y avoit pas moyen d'échapper, & que Pélore avoit été corrompu pour le perdre ; mais dès qu'il eut découvert le détroit, il fe repentit de fa précipitation, & quelques années après il y érigea une ftatue pour appaifer les mânes de fon pilote. Pomponius Méla raconte cette hiftoire & en tire deux conféquences fort fages : qu'Annibal étoit extrêmement paffionné, & qu'il n'entendoit rien du tout à la géographie. D'autres conteftent cette autorité, & difent qu'il fut nommé Pélore, du pilote d'Ulyfse, qui fe noya près de ce lieu : mais cette conjecture n'a point de fondement ; car tout l'équipage d'Ulyfse fut englouti dans les flots en même tems, & il fut lui-même entraîné dans le détroit, fur un des mâts de fon vaifseau. Cette difpute, ainfi que toutes les autres qui occupent les érudits, eft peu importante, & je vous laifse pleine liberté de choifir celle des deux opi-

nions qui vous plaira le mieux.

Nous pouvons obſerver d'ici avec avantage la portion de la Calabre qui faiſoit autrefois une partie conſidérable de ce célebre pays, connu ſous le nom de grande Grece, & qui étoit regardée comme une des plus fertiles de l'Italie. Ses collines & ſes belles montagnes ſont couvertes juſqu'au ſommet, d'arbres & d'arbriſseaux, & paroiſsent être à peu près dans le même état que quelques-uns des déſerts de l'Amérique qu'on commence à défricher. Les petites clarieres où les bois ont été coupés, font connoître la fertilité naturelle du ſol, & ce que pourroit devenir ce pays, ſi l'induſtrie & la population y étoient encouragées; mais il eſt à peu près dans l'état où le laiſſerent les nations barbares, & il eſt difficile de déterminer ſi leur tyrannie fut jamais plus oppreſſive que celle de l'Eſpagne. Après l'invaſion de ces peuples, & pendant les ſiecles d'ignorance & de barbarie, ce pays, ainſi que pluſieurs autres, qui étoit parvenu au dernier degré de culture & de civiliſation, redevint un déſert ſauvage & ſtérile, rempli de buiſsons & de forêts; & même depuis la renaiſsance des arts & de l'agriculture, c'eſt peut-être le canton de l'Europe qui en a le moins profité. On voit par ſes champs ſtériles & ſes féroces habitans, qu'il conſerve plus de reſtes de la barbarie gothique qu'aucun autre. Quelques-unes de ces forêts d'une vaſte étendue & abſolument impé-

impénétrables recelent ſans doute pluſieurs monumens précieux de l'ancienne magnificence de cette contrée. Nous avons une preuve très-récente de la vérité de cette conjecture, dans la découverte de Peſtum, ville grecque, dont on n'avoit pas entendu parler depuis un grand nombre de ſiecles. On apperçut il n'y a pas long-tems, parmi les bois, les ruines de quelques-uns de ſes temples. Ces débris ſembloient reprocher aux hommes leur honteuſe négligence, & appeller leur ſecours pour revoir la lumiere. La curioſité, & l'appas du gain, motif beaucoup plus puiſsant, déterrerent bientôt ces monumens, & expoſerent au jour ces reſtes précieux & reſpectables. Ce n'eſt pas ici le lieu de vous en faire la deſcription; je la réſerve pour le tems où je ſerai de retour auprès de vous.

Depuis que notre vaiſseau fut entré dans le courant, nous fûmes entraînés avec une vîteſse incroyable vers Meſſine, diſtante de douze milles de l'entrée du détroit. Cependant comme le paſsage s'élargit à meſure que l'on avance, le courant devient nécefsairement moins rapide. A Meſſine il a quatre milles de large: il paroît en avoir à peine un à l'embouchure du détroit, entre les promontoires de Pélore en Sicile, & la *Coda-di-Volpe* (la Queue-de-Renard), en Calabre. La plupart des anciens croient que la Sicile étoit autrefois jointe au continent dans cet endroit, & que quelque

convulſion très-violente de notre globe a produit cette ſéparation. Si cette ſuppoſition, qui n'eſt pas deſtituée de probabilité, eſt vraie, il n'y a point d'hiſtoire qui remonte à cette époque, & je n'ai vu aucun auteur qui donne des preuves convaincantes de ſon opinion. Claudien, ſi l'on peut ajouter foi aux poetes, dit poſitivement, il eſt vrai :

Trinacria quondam Italiæ pars una fuit.

On lit la même choſe dans Virgile, au livre 3 de l'Enéide :

Hæc loca vi quondam & vaſta convulſa ruina.

Pline, Strabon, Diodore, avec pluſieurs autres hiſtoriens & philoſophes ſont du même ſentiment, & prétendent que les couches de terre des côtes oppoſées du détroit correſpondent parfaitement ; ainſi que les roches blanches près des Douvres & de Boulogne, qui ont donné naiſſance à une opinion de la même eſpece : cependant la reſſemblance dans le dernier cas, eſt beaucoup plus frappante à l'œil que dans le premier.

Vous ne pouvez imaginer la beauté des environs de Meſſine : ils n'ont pas autant de grandeur que ceux de Naples ; mais ils ſont bien plus agréables, & le quai ſurpaſſe de beaucoup tout ce que j'ai jamais vu, même en Hollande. Il eſt conſtruit en forme de croiſſant, &

on l'a entouré, dans l'eſpace d'un mille d'Italie, d'une rangée de bâtimens magnifiques à quatre étages, & exactement uniformes. La largeur de la rue, entre ces maiſons & la mer, eſt d'environ cent pieds, ce qui forme une promenade délicieuſe. La ville jouit de l'air le plus pur & de la plus belle vue poſſible; elle n'eſt expoſée au ſoleil que le matin, & le reſte du jour ſes ſomptueux édifices lui procurent de l'ombrage; elle eſt d'ailleurs continuellement refraîchie par la briſe du détroit; car le courant d'eau produit auſſi un courant dans l'air; ce qui la rend un des lieux les plus frais de la Sicile.

Nous avons jeté l'ancre, à environ quatre heures de cette après-dînée, près du centre de ce demi-cercle enchanteur, dont la beauté nous a fait un plaiſir infini; mais ces agréables momens ont été bientôt interrompus, lorſqu'ayant découvert que le nom d'un de nos domeſtiques avoit été omis dans les certificats de ſanté. Le capitaine nous a aſſuré que, ſi on s'en appercevoit, nous ſerions ſûrement obligés de faire une longue quarantaine. Pendant que nous délibérions ſur cette affaire importante, nous avons découvert un bateau monté par les officiers du bureau de ſanté, qui s'approchoit de nous. Nous n'avons eu que le tems d'envelopper notre homme dans ſon hamac, & de le gliſſer ſous les écoutilles, en lui ordonnant de ne pas remuer, en cas de perquiſition, &

de ne pas paroître ſur le pont avant qu'on le rappellât. Le pauvre miſérable a été obligé de ſe tenir dans ſon trou juſqu'à la nuit, parce que notre conſul & quelques perſonnes du bureau de ſanté ont reſté à bord plus long-tems que nous ne l'aurions deſiré. Nous ſommes obligés de le cacher encore; car ſi on le découvroit, nous nous trouverions engagés dans une fâcheuſe affaire. La police eſt très-ſévere en particulier à cet égard; & véritablement elle en a de juſtes raiſons, depuis que cette belle ville a été preſqu'anéantie par la peſte de 1743. On dit qu'il mourut alors plus de ſoixante-dix mille ames dans la ville & ſon diſtrict, dans l'eſpace de peu de mois.

Nous ſommes enfin débarqués, & nous voilà logés dans la plus mauvaiſe auberge, quoiqu'on diſe que c'eſt la meilleure de Sicile: mais nous ſommes contens; car ſûrement, après les incommodités qu'on éprouve ſur un vaiſſeau, & entr'autres le mal de mer, toute maiſon doit paroître un palais, & toute terre un paradis.

Je vous enverrai cette lettre par la poſte qui part demain pour Naples, & je continuerai de jour en jour à vous informer de ce que nous ferons. Quelque minucieuſes que puiſſent être nos opérations, il y aura probablement toujours quelque choſe de nouveau; & ce ſera un ſurcroît de plaiſir pour nous, de penſer que notre voyage a contribué à votre amuſement. Adieu.



LETTRE III.

Havre de Meſſine. Carybde. Galeres. Viſite à un couvent. Fête de ſaint François. Avantages que procure Meſſine aux valétudinaires.

A Meſſine, le 20 mai 1770.

Le port de Meſſine eſt formé par un petit promontoire ou langue de terre, qui s'avance de l'extrêmité orientale de la ville, & ſépare ce beau baſſin du reſte du détroit. La forme de ce promontoire eſt exactement celle d'une faucille, dont la courbure fait le havre, & le met à l'abri de tous les vents. Les Grecs, qui dans tous leurs noms décrivoient les propriétés les plus remarquables des objets déſignés, appellerent cet endroit Zancle, ou faucille, à cauſe de cette reſſemblance frappante. Ils imaginerent que la faux de Saturne y étoit tombée, & lui avoit donné cette forme. Les Latins, qui n'aimoient pas ſi paſſionnément les fables, changerent ſon nom en Meſſine, de *meſſis*, moiſſon, pour déſigner la grande fertilité de ſes champs. C'eſt ſûrement un des havres les plus ſûrs & les plus commodes de la terre pour les vaiſſeaux, après qu'ils y ſont entrés; mais en

même tems l'accès en eſt des plus difficiles. Le célebre gouffre ou tournant de Carybde eſt près de ſon entrée, & occaſionne ſouvent dans l'eau un mouvement intérieur ſi irrégulier, que le gouvernail perd une grande partie de ſa force, & que les vaiſſeaux, même avec le vent le plus favorable, ont beaucoup de peine à y entrer. C'eſt probablement le petit promontoire dont j'ai parlé, qui produit ce tournant. Comme il reſſerre le détroit, il doit néceſſairement augmenter la vîteſſe du courant; mais il s'y joint ſans doute d'autres cauſes, car celle-ci n'explique pas tous les phénomenes qu'on apperçoit. Le grand bruit qu'y occaſionne le mouvement tumultueux des eaux, a engagé les anciens à le comparer à un monſtre de mer vorace, rugiſſant perpétuellement après ſa proie; & tous les auteurs le repréſentent comme le paſſage le plus effrayant du monde. Ariſtote en fait une longue & terrible deſcription, au cent vingt-cinquieme chapitre *de admirandis*, que je trouve traduit dans un vieux livre ſicilien que je me ſuis procuré ici. Il commence ainſi: *Adeo profundum horridumque ſpectaculum*, &c „ Ce paſſage eſt trop long pour le tranſcrire. Homere, au douzieme livre de l'Odyſſée, (*)

(*) De ces deux écueils dont je vous parle, l'un porte ſa cime juſqu'aux cieux; il eſt environné de nuages obſcurs qui ne l'abandonnent en aucun tems: jamais la ſérénité ne dévoile ſon ſommet, ni en été ni

Virgile au troiſieme de l'Enéide, Lucrece, Ovide, Salluſte, Séneque, ainſi que pluſieurs anciens poëtes d'Italie & de Sicile, en parlent également en des termes effrayans, & ils le repréſentent tous comme un objet qui inſpiroit la terreur, même à ceux qui le regardoient de loin.

en automne ; & il n'y a point de mortel qui pût y monter ni en deſcendre, quand il auroit vingt mains & vingt pieds ; car c'eſt une roche unie & liſſe, comme ſi elle étoit taillée & polie. Au milieu, il y a une caverne obſcure, dont l'ouverture eſt tournée vers le couchant & vers l'Erebe ; & cette caverne eſt ſi haute, que le plus habile archer paſſant près de là ſur un vaiſſeau, ne pourroit pouſſer ſa fleche juſqu'à ſon ſommet. Paſſez le plus vîte qu'il vous ſera poſſible ; car c'eſt la demeure de la pernicieuſe Scylla, qui pouſſe des hurlemens horribles : ſa voix eſt ſemblable au rugiſſement d'un jeune lion. C'eſt un monſtre affreux, dont les hommes & les dieux ne peuvent ſouffrir la vue. Elle a douze griffes qui font horreur, ſix cols d'une longueur énorme, & ſur chacun une tête épouvantable avec une gueule béante, garnie de trois rangs de dents, qu'habite la mort. Elle a la moitié du corps étendu dans ſa caverne ; elle avance dehors ſes ſix têtes monſtrueuſes ; & en alongeant ſes cols, elle ſonde toutes les cachettes de ſa caverne, & pêche habilement les dauphins, les chiens marins, les baleines même, & les autres monſtres qu'Amphitrite nourrit dans ſon ſein. Jamais pilote n'a pu ſe flatter d'avoir paſſé impunément près de cette roche ; car ce monſtre ne manque jamais de chacune de ſes ſix gueules, toujours ouvertes, d'enlever un homme de ſon vaiſſeau.

Traduction de madame Dacier.

Il n'eſt certainement pas ſi formidable aujourd'hui, & il eſt très-probable que la violence de ce mouvement continué pendant tant de ſiecles, a émouſſé les pointes eſcarpées des rochers, & détruit les obſtacles qui pouvoient intercepter & reſſerrer les flots dans des bornes étroites. Je ne doute pas que la largeur du détroit en cet endroit ne ſe ſoit auſſi conſidérablement augmentée. Cela a dû arriver par la nature des choſes : le frottement continuel, produit par le courant, ayant néceſſairement uſé les bords de chaque côté, & rendu plus large le lit des vagues.

Les vaiſſeaux qui ſe trouvent dans ce paſſage, ſont obligés de ranger la côte de Calabre d'auſſi près qu'il leur eſt poſſible, afin d'éviter l'attraction violente occaſionnée par le tournoiement des eaux du gouffre ; & lorſqu'ils ſont arrivés à la partie la plus étroite & la plus rapide du détroit, entre le cap Pélore & Scylla, ils ſont en grand danger d'être jetés directement contre ce rocher. C'eſt de là qu'eſt venu le proverbe qu'on applique à ceux qui, voulant éviter un malheur, tombent dans un autre ;

Incidit in Scyllam, cupiens vitare Carybdim.

Il y a ſur le port une belle fontaine de marbre blanc, qui repréſente Neptune tenant Scylla & Carybde enchaînés, ſous les figures emblématiques de deux monſtres marins, tels qu'ils ſont dépeints par les poëtes.

La petite langue de terre qui forme le havre

de Meſſine, eſt très-bien fortifiée. La citadelle, qui eſt une fortereſſe conſidérable, eſt conſtruite ſur cette partie qui la joint à la terre ferme. La pointe qui s'avance le plus dans la mer, eſt défendue par quatre petits forts qui commandent l'entrée du havre, & entre leſquels on trouve un lazaret & un fanal, pour avertir les marins qu'ils approchent de Carybde, comme celui du cap Pélore eſt deſtiné à leur faire remarquer Scylla.

C'eſt probablement de ces fanaux, appellés *pharos* par les Grecs, que l'enſemble de ce fameux détroit a pris le nom de phare de Meſſine.

Il y a dans ce port un grand nombre de galeres & de galiotes, ce qui ajoute encore à ſa beauté. Trois de ces bâtimens ont mis à la voile ce matin, pour croiſer autour de l'isle, & la protéger contre les invaſions ſubites des barbares, qui ſont très-incommodes ſur la côte méridionale. Elles offroient un très-beau coup-d'œil en ſortant du port; leurs rames ſe remuoient enſemble avec toute l'exactitude & la régularité poſſibles. Je crois qu'il y avoit à chaque rame neuf ou dix hommes occupés d'un travail extraordinairement pénible. Ils ſe levent tous à chaque coup de rame; lorſqu'ils la tirent en arriere, ils ſe jettent preſque ſur le dos, & ſemblent faire les plus violens efforts. Ces malheureux ſont enchaînés à leurs rames, & ils paſſent toutes les nuits ſur des

bancs de bois, ſans avoir rien qui leur ſerve de couverture. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que malgré la miſere qu'ils ſouffrent, on m'a dit qu'il n'eſt jamais arrivé qu'aucun d'eux ſe ſoit donné la mort. Ils ſe rendent ſouvent ce ſervice les uns aux autres, mais c'eſt dans leurs querelles, & jamais par amitié. Une troupe d'Anglois qui ſe trouveroient dans les mêmes circonſtances, ſe conduiroient bien différemment, pourvu qu'on leur laiſſât des cordes ou des couteaux.

Nous voulions ce matin rendre nos devoirs & remettre nos lettres, au prince de Villa-Franca, gouverneur de Meſſine : mais il eſt allé à ſa maiſon de campagne ; & comme on ne peut point trouver devoitures, nous ſommes obligés d'attendre ſon' retour à la ville, où il reviendra probablement demain ou le jour ſuivant.

Le domeſtique dont je vous ai parlé nous cauſe toujours beaucoup d'inquiétude, & nous ſommes contraints de le cacher ſoigneuſement aux officiers du bureau de ſanté, que nous avons rencontrés ce matin dans toutes nos promenades, & qui ſemblent nous ſuivre à la piſte. S'il étoit découvert, quelqu'un de notre compagnie pourroit bien avoir le plaiſir de faire un voyage d'amuſement ſur les galeres. Le capitaine du vaiſſeau, qui répond de toutes les perſonnes qui ſont à ſon bord, courroit le plus grand riſque.

Après le dîné, notre vice-conſul, qui eſt

un Sicilien, nous a conduits à plusieurs couvents, où nous avons été reçus avec beaucoup de politesse & d'affabilité par les religieuses. Nous avons causé long-tems avec elles à la grille, & nous en avons trouvé quelques-unes qui ne manquoient ni d'esprit ni de connoissances. Aucune d'elles n'a eu la sincérité de convenir que sa situation fût malheureuse, comme d'autres religieuses nous l'ont avoué plus d'une fois en Portugal. Elles prétendoient toutes être heureuses & contentes, & elles nous ont déclaré qu'elles ne changeroient pas leur prison contre l'état le plus brillant de la vie. Cependant quelques-unes avoient sur le visage une douce mélancolie qui démentoit leurs discours ; & je suis persuadé qu'elles nous auroient parlé d'une maniere fort différente dans un tête-à-tête, si nous les avions connues plus particuliérement. Plusieurs sont fort belles : je crois, à la vérité, que la plupart des religieuses paroissent jolies ; & d'après une expérience fréquente, je suis sûr qu'il n'y a point d'ornement artificiel ou de parure étudiée, qui puisse faire la moitié autant d'impression que l'habillement simple & modeste d'une jeune religieuse placée derriere une double grille de fer. On éprouve de la commisération, lorsqu'on voit une personne aimable, sans affectation & sans parure, qui auroit pu être l'ornement de la société, faire le sacrifice de ses charmes, & abandonner le monde &

tous ſes plaiſirs, pour paſſer ſes jours dans la mortification.

Et l'amour, dans ce cas, ſuit de près la pitié.

Ces ſentimens deviennent encore plus pénibles en penſant que nous ſommes abſolument incapables de changer leur ſituation Le plaiſir de ſoulager un malheureux eſt la ſeule reſſource que nous ayons contre la peine que nous cauſe ſa vue; mais ici nous ſommes entiérement privés de cette conſolation, & nous ſentons avec douleur que nous ne pouvons donner à ces infortunées que des ſoupirs.

Ces réflexions & d'autres ſemblables attriſtent ordinairement un homme qui vient de converſer avec d'aimables nonnes. Il n'eſt preſque pas poſſible de quitter, ſans un accès de mélancolie, ces triſtes grilles, barriere impénétrable que la tendre pitié ne peut renverſer. Nous prîmes congé d'elles, en leur témoignant combien nous étions heureux de les avoir connues, & déplorant en même tems notre malheur de les laiſſer pour jamais loin de nous à une diſtance que rien ne peut franchir. Elles parurent charmées de notre viſite, & nous engagerent à la réitérer chaque jour pendant notre ſéjour à Meſſine; mais cela pourroit devenir dangereux.

En ſortant du couvent, nous apperçûmes un concours de peuple ſur le ſommet d'une colline fort élevée, à quelque diſtance de la

ville. Le conſul nous dit qu'on y célébroit une grande fète en l'honneur de S. François, & qu'elle valoit la peine d'être vue. Nous nous mîmes en marche, & nous arrivâmes dans l'inſtant où le ſaint ſe montra. Il étoit porté en cérémonie à travers la foule; il fut enſuite replacé dans ſa chapelle, où il fait tous les jours un grand nombre de miracles pour tous ceux qui ont beaucoup d'argent & beaucoup de foi. Cependant ſes miniſtres ſont de pauvres capucins, qui ne paroiſſent pas s'être enrichis à ſon ſervice. S. François eſt en général un pauvre maître, ſi l'on en juge par les habits craſſeux & déchirés de ſes domeſtiques; & S. Benoit, qui n'eſt pas à beaucoup près un auſſi grand ſaint, le ſurpaſſe de beaucoup en ce point. Le peuple danſa juſqu'au coucher du ſoleil des danſes ſiciliennes, dont les airs ſont très-agréables. La plupart des filles de la campagne ſont fort belles, & danſent avec grace. Les jeunes garçons étoient tous en habits de dimanche, & avoient bonne mine. Ils étoient raſſemblés ſur une plaine couverte de verdure au ſommet de la colline; ils nous amuſoient beaucoup, & ils nous rappelloient la deſcription que Théocrite a donnée des plaiſirs de la Sicile. Si ce poéte revenoit au monde, il ſeroit probablement fort embarraſſé, & ne ſauroit que dire de la triſte figure de S. François, marchant avec tant de pompe & de majeſté. Une autre partie de la cérémo-

nie lui auroit causé autant d'alarmes qu'à nous. Toute la cour, devant l'église, étoit entourée d'un triple rang de petits canons de fer d'environ six pouces de long ; on les déchargea d'abord chacun en particulier, le bruit de l'explosion étoit très-fort ; il y en avoit plus de mille qui furent ensuite placés près les uns des autres, & l'on y étendit une fusée de communication. On mit le feu à la fusée, & dans deux ou trois minutes, ils partirent tous en faisant un feu roulant. Les explosions se succédoient avec tant de promptitude, qu'il étoit impossible à l'oreille de les distinguer. Ces petites armes produisirent un très-grand effet ; mais il auroit été beaucoup moindre, sans le bel écho des hautes montagnes de chaque côté du détroit, qui prolongeoient le son long-tems après que le feu étoit fini.

Il n'est pas possible de vous dépeindre la beauté du spectacle dont on jouit du haut de cette colline. Le détroit paroît être un grand fleuve, majestueux & fier, roulant lentement ses eaux entre deux chaînes de montagnes, & s'élargissant peu à peu depuis la partie la plus étroite, jusqu'à ce qu'il se confonde avec la mer. Ses bords sont en même tems couverts de riches campagnes de bleds, de vignobles, de vergers, de villes, de villages & d'églises. La vue est bornée de part & d'autre par les sommets de hautes montagnes couvertes de bois.

Nous avons remarqué en nous promenant, plusieurs des fleurs qui sont le plus estimées dans nos jardins, & d'autres que nous ne connoissons pas. Le pied-d'alouette, la fleur d'Adonis, la doucette, l'herbe à l'épervier & de très-beaux lupins, croissent sans culture sur toutes ces montagnes. Il y a encore plusieurs autres arbrisseaux : j'en remarquai un en particulier, qui y croît avec abondance, & que je ne me rappelle pas d'avoir vu ailleurs : il porte un joli fruit rond, d'un jaune très-vif : ils l'appellent *il pomo-d'oro*, pomme d'or. Tous les champs des environs de Messine sont couverts de très-bon treffle blanc, entremêlé de plantes aromatiques qui parfument l'air de l'odeur la plus agréable, & rendent les promenades délicieuses. Il est très-remarquable que nous sentions ces parfums, en nous promenant sur le port, qui est à une très-grande distance de ces champs. J'ai parlé de ce phénomene à un gentilhomme de Messine; il m'a dit que le sel produit au même endroit par la chaleur du soleil, exhale une odeur très-suave, approchant de celle de la violette, & que c'est là probablement ce qui parfume la côte de la mer. En consultant Fazzello *de rebus Siculis*, je vois qu'il parle de la même singularité, & il observe en outre que l'eau du détroit a une qualité visqueuse & gluante qui cimente le sable & le gravier, & leur donne enfin la dureté du roc.

Il y a dans tous les environs de Messine de belles promenades où l'on est à l'ombre; quelques-unes se prolongent jusqu'au bord de la mer, & sont continuellement rafraîchies par la brise du détroit. Les maisons sont grandes & commodes, & la plupart des choses nécessaires à la vie sont à bon marché & en abondance: on y trouve en particulier du poisson qui passe pour le meilleur de la Méditerranée. Les logemens coûtent peu: la moitié de cette magnifique rangée de bâtimens, que j'ai décrits, est presque inhabitée depuis la peste terrible de 1743; de sorte que les propriétaires sont charmés d'avoir des locataires, à quelque prix que ce soit. Toutes ces raisons me portent à penser que, de tous les endroits que j'ai vus, il n'y en a point qui soit aussi propre que celui-ci pour la résidence de cette foule de valétudinaires qui chaque automne quittent notre pays, comme les hirondelles, pour chercher des climats chauds. Je me suis informé de la température de leur hiver, & ils conviennent tous qu'en général il est de beaucoup préférable à celui de Naples. Ils avouent qu'ils sont quelquefois inondés de pluie pendant deux ou trois semaines, mais elle ne dure jamais plus long-tems; d'ailleurs il y a toujours dans la journée quelques heures de beau tems, où ils peuvent faire de l'exercice. Dès l'instant où la pluie cesse, les promenades sont

seches

ſeches, parce que le ſol eſt un gravier fort léger.

Je crois qu'à d'autres égards, Meſſine a de très-grands avantages ſur Naples. Il n'y a point de promenades dans cette derniere ville; il eſt vrai que les Napolitains n'en ont pas plus beſoin que d'avoir des jambes; car vous ſavez, comme moi, qu'il eſt beaucoup plus ignoble de s'y promener à pied que de voler; quiconque fait uſage de ſes jambes, eſt regardé comme un homme vil, & mépriſé par toute la bonne compagnie. Les endroits hors de la ville, où l'on peut ſe promener à cheval ou en carroſſe, ſont fort éloignés, & l'on eſt obigé de faire quelques milles dans les rues & ſur le pavé, avant d'arriver à la campagne. Il faut, en outre, traverſer la grotte de Pauſilippe, où l'on court riſque d'ètre aveuglé ou étouffé par la pouſſiere. Il n'y a ici preſqu'aucun divertiſſement public; au lieu qu'à Naples, les malades perdent très-ſouvent le fruit du climat, pour vouloir aſſiſter à ceux qu'on y donne à des heures incommodes. L'odieuſe habitude du jeu ne regne pas non plus autant à Meſſine; vous ſentez que l'anxiété d'eſprit & la fatigue de corps qu'il procure, doivent être mortelles à tous les malades qui ſont attaqués de conſomption, ou qui ont la poitrine foible & les nerfs délicats. Je pourrois vous en dire davantage ſur ce ſujet; mais, comme je

ne connois plusieurs de ces faits que sur le rapport des habitans, je m'en défie un peu plus que si l'expérience me les avoit appris. Notre banquier, M. Maestre, est un homme d'esprit & de probité, & nous avons passé aujourd'hui quelques heures avec lui dans une conversation très-agreable. Il nous a parlé de la police de ce pays, qui est peut-être la plus singuliere du monde. Ce qu'il nous a dit est si extraordinaire, que je ne vous l'écrirai pas avant d'avoir raisonné sur la même matiere avec d'autres personnes, pour voir si chacun est d'accord. Je dois pourtant avouer que, d'après la réputation dont il jouit ici & à Naples, son témoignage est aussi irrécusable que celui de tout autre.

Le prince de Villa-Franca est arrivé, & nous aurons probablement audience demain matin. Adieu : nous allons manger pour notre souper un poisson nommé *l'empereur* (*) qu'on prend en grande quantité dans ces mers. L'épée dont il est armé a plus de quatre pieds de long, & c'est une arme formidable. Ce poisson découpé ressemble si parfaitement à la viande, que nous croyions tous qu'on nous apprêtoit des tranches de bœuf, & nous avions témoigné d'avance notre surprise de trouver ce mets en Sicile.

(*) En italien *pesce-spada*.



LETTRE IV.

Bandits de Sicile. Fameux plongeur. Carybde. Fête de la Vara. Phénomene singulier.

LE 21. Nous revenons de chez le prince, qui nous a reçus poliment, mais avec beaucoup d'appareil. Il nous a offert ses voitures, parce qu'on n'en trouve point à louer; & il nous a demandé, dans le style ordinaire, en quoi il pourroit nous être utile. Nous lui avons dit que nous étions obligés de partir demain, & que nous le priions de nous accorder sa protection pour le voyage. Il a répondu que sur-le-champ il donneroit des ordres pour que nous fussions accompagnés par des gardes qui répondroient de tout; que nous devions être sans inquiétude, & que le nombre de mules dont nous aurions besoin, seroit prêt à la porte de l'auberge à l'heure que nous voudrions fixer. Il a ajouté que nous pouvions compter sur ces gardes, qui sont des hommes d'un courage déterminé & d'un fidélité à l'épreuve, & qu'ils ne manqueroient pas de châtier sur-le-champ quiconque s'aviseroit de nous insulter.

De quel ordre de gens pensez-vous que soient tirés ces gardes estimés & gens de con-

fiance? Des coquins les plus insolens & les plus endurcis qui soient peut-être sur la terre, & qui dans tout autre pays auroient été pendus ou rompus vifs; mais ils sont ici protégés publiquement, & chacun les craint & les respecte. C'est un des articles de la police de Sicile, dont je n'osois vous entretenir; mais j'ai conversé sur ce sujet avec les officiers du prince, qui m'ont confirmé tout ce que m'a dit M. Maestre.

Il m'a appris qu'on n'a jamais pu venir à bout d'extirper les bandits dans la partie orientale de l'isle, appellée Val-Demoni, des diables, qu'on suppose habiter le mont Etna; qu'il y a autour de cette montagne un nombre infini de cavernes & de passages souterreins, où il n'est pas possible aux troupes de les poursuivre; que d'ailleurs le prince de Villa-Franca s'en sert dans l'occasion, parce qu'il connoît leur intrépidité, qu'ils ne manquent jamais de se venger d'une maniere terrible de ceux qui les ont offensés, & que c'est le plan de politique le plus sage de devenir leur protecteur & leur patron déclaré. Tous ceux qui jugent à propos de quitter leurs montagnes & leurs forêts, quand ce ne seroit que pour un tems, sont assurés de trouver des encouragemens & de la protection à son service; il leur accorde une confiance sans bornes, & il ne leur est point encore arrivé d'en faire un mauvais usage. Ils portent la livrée du prince, & en outre une

marque de leur ordre honorable de bandits, ce qui inſpire au peuple de la crainte & du reſpect pour eux.

Je viens d'être interrompu par un des officiers du prince, qui par ſon air & ſon langage, ſemble être de cette digne confrérie: il nous avertit qu'il a ordonné ſous de très-grandes peines à nos muletiers d'être prêts à la pointe du jour; mais que nous ne partirions que lorſque nous le jugerions à propos, & que leur devoir eſt d'attendre *noſtre Eccelenze.* Il a ajouté qu'il avoit commandé à deux des plus réſolus champions de toute l'isle, de nous accompagner. Il nous a dit à l'oreille, que nous n'avions rien à craindre, & que ſi quelqu'un s'aviſoit de nous offenſer le moins du monde, il ſeroit maſſacré ſur-le-champ. Je lui ai donné une *ounce* (*), ſur quoi il a réitéré ſes révérences & ſes *Eccellenzas*, en déclarant que nous étions les plus *honorabili ſignori* qu'il eût jamais rencontrés, & que ſi nous voulions, il auroit l'honneur de ſe mettre en marche avec nous, pour châtier tous ceux qui entreprendroient de nous faire la moindre peine. Nous l'avons remercié de ſon zele, en lui montrant que nous avions des armes, & il s'eſt retiré.

Je puis maintenant vous donner avec plus d'aſſurance un détail de la converſation que

(*) Environ 12 livres tournois.

j'ai eue avec M. Maeſtre, homme fort intelligent, & qui réſide ici depuis un grand nombre d'années.

Ces bandits ſont, à quelques égards, les perſonnes les plus reſpectables de l'isle; & ſur ce qu'ils appellent leur point d'honneur, ils ont des idées très-ſingulieres & très-élevées. Quelque criminels qu'ils puiſſent être par rapport à la ſociété en général, ils ſont entr'eux d'une fidélité inviolable, ainſi qu'envers toutes les perſonnes auxquelles ils ſe ſont une fois attachés. Les magiſtrats ont ſouvent été obligés de les protéger & de leur faire la cour. En effet, ces gens-là ſont ſi vindicatifs, que tout homme qui leur auroit donné, même depuis long-tems, quelque ſujet de plainte, ſeroit ſûr d'être aſſaſſiné. D'un autre côté, il n'eſt jamais arrivé que ceux qui ſe ſont mis ſous leur protection, ou qui leur ont montré quelque confiance, aient eu lieu de s'en plaindre en aucune maniere. Ils les défendent, au contraire, contre les vexations de toute eſpece; ils refuſent d'être de moitié avec les maîtres des hôtelleries, ainſi que font la plus grande partie des conducteurs & des compagnons de voyage; & dans le beſoin ils expoſent leur vie pour défendre celle de leurs hôtes. Ceux d'entr'eux qui ſe ſont mis au ſervice de la ſociété, ſont connus & eſtimés des autres bandits de toute l'isle, qui regardent comme

ſacrées les perſonnes de ceux qu'ils accompagnent. Auſſi pluſieurs voyageurs en louent deux de ville en ville ; moyen ſûr de traverſer le pays en toute ſûreté. Pour me faire mieux connoître le caractere de ces brigands, M. Maeſtre m'a raconté deux hiſtoires arrivées depuis peu de jours, & qui ſont encore dans la bouche de tout le monde.

On trouva derniérement un certain nombre d'habitans qui creuſoient dans un endroit où l'on ſuppoſoit que quelque tréſor avoit été caché du tems de la peſte. Comme ces fouilles avoient été défendues ſous les peines les plus ſéveres, on les mit ſur-le-champ en priſon, & on s'attendoit à les voir traités ſans miſéricorde. Heureuſement pour les autres, un de ces héros étoit de la confrérie des bandits. Il écrivit ſur-le-champ au prince de Villa-Franca, lequel employa en leur faveur des raiſons ſi puiſſantes, qu'ils furent ſur-le-champ mis en liberté.

Ce fait ſervira à vous montrer l'influence qu'ont ces brigands ſur l'autorité civile ; le ſecond vous donnera une idée de leur férocité & de cet horrible mèlange de vice & de vertu, ſi je puis l'appeller ainſi, qui ſemble diriger leurs actions. J'aurois dû vous dire qu'ils ont coutume d'emprunter de l'argent des gens de la campagne, qui n'oſent jamais leur en refuſer ; & lorſqu'ils promettent de le rendre, on les a toujours trou-

vés ponctuels & exacts ſur le tems & la ſomme. Ils iroient plutôt voler & aſſaſſiner, que de manquer à leurs promeſſes. Ils ont ſouvent été obligés de prendre ce dernier parti, ſeulement, à ce qu'ils diſent, pour remplir leurs engagemens & ſauver leur honneur.

Il eſt arrivé, il y a quinze jours, que le frere d'un de ces héroïques bandits ayant beſoin d'argent & ne ſachant où en trouver, réſolut de ſe ſervir du nom & de l'autorité de ſon frere; expédient qu'il croyoit ne pouvoir pas être découvert. Il alla chez un prêtre de la campagne, & lui dit que ſon frere avoit beſoin de vingt ducats, qu'il le chargeoit de les lui prêter ſur-le-champ. Le prêtre l'aſſura qu'il n'avoit pas une ſi groſſe ſomme, mais que s'il vouloit revenir dans quelques jours, il la trouveroit toute prête. Le voleur repliqua qu'il craignoit de retourner auprès de ſon frere avec cette réponſe, & conſeilla au pauvre eccléſiaſtique d'avoir ſoin d'éviter la rencontre de ce frere redoutable; qu'autrement il ne répondoit pas de ce qui pourroit en arriver. Le lendemain de cette ſupercherie, le prêtre & le bandit ſe recontrerent dans un chemin étroit. Le premier ſe courba reſpectueuſement, en tremblant à meſure que le ſecond approchoit, & enfin il ſe jeta à ſes genoux pour lui demander pardon. Le bandit étonné de ce procédé, lui en demanda la cauſe: le prêtre demi-mort lui répondit, *il denaro*, *il denaro*: l'argent,

l'argent; mais envoyez votre frere demain, & je le lui donnerai. Le généreux bandit l'assura qu'il rougiroit de prendre l'argent d'un pauvre prête, & que si quelqu'un de ses freres avoit été assez vil pour faire une pareille demande, il pensoit, lui, bien différemment, & qu'il étoit prêt au contraire à lui avancer cette somme. Le prêtre l'instruisit alors de la visite qu'il avoit reçue la veille, protestant que, s'il avoit eu cet argent, il l'auroit donné sur-le-champ. Fort bien, dit le bandit, mais je vous ferai connoître qui des deux il faut croire, de mon frere ou de moi; suivez-moi jusqu'à sa maison, qui n'est éloignée que de quelques milles. En arrivant à la porte, le bandit appella son frere, qui se présenta d'abord, ne soupçonnant pas qu'il fût découvert; mais dès qu'il apperçut le prêtre, il se mit à faire des excuses sur sa conduite. Le bandit lui dit qu'il ne recevroit point d'excuses, & qu'il vouloit seulement savoir s'il étoit allé effectivement emprunter, en son nom, de l'argent de ce prêtre. Lorsque le frere eut confessé qu'oui, le voleur le coucha en joue avec tout le sang-froid possible, & l'étendit roide mort. Ensuite se tournant vers le prêtre étonné, il lui dit : croyez-vous maintenant que j'eusse la moindre intention de vous voler?

Vous pouvez juger de la sûreté dont nous jouissons sous les auspices de nos gardes. Il

ſe pourroit bien que le héros dont je viens de vous parler nous accompagnât; on nous a aſſuré que nous avions les deux champions les plus intrépides & les plus déterminés de l'isle. Je ne fermerai pas cette lettre avant de vous donner quelque deſcription de notre route. Nous allons examiner les égliſes & les édifices publics, mais je vous écrirai très-peu de choſes ſur cet article.

Le 21 au ſoir. Ce que nous avons vu ou entendu nous a fort amuſés. Nous admirions à Naples la dextérité des plongeurs qui alloient à 48 ou 50 pieds au-deſſous de l'eau, & nous ne concevions pas comment un homme pouvoit reſter trois minutes la tête dans la mer ſans reſpirer. Mais tout cela n'eſt rien, en comparaiſon des exploits d'un certain Colas, natif de cette ville, qu'on dit avoir vécu pluſieurs jours dans l'eau, & auquel on donne pour cela le ſurnom de *peſce*, le poiſſon. Quelques auteurs ſiciliens aſſurent que par ſa ſeule agilité il attrapoit des poiſſons; & le crédule Kircher dit qu'il traverſoit le détroit en plongeant au fond de la mer. Quoi qu'il en ſoit, il étoit ſi habile plongeur, que Fréderic, roi de Sicile, vint à deſſein dans cette ville pour le voir. Cette viſite fut fatale au pauvre *Peſce*; car Sa Majeſté, après avoir admiré ſa force & ſon adreſſe ſurprenantes, eut la cruauté de lui propoſer de plonger près du goufre de Carybde; & afin de le tenter davantage, il y fit jeter une groſſe

coupe d'or, qui devoit être le prix de ſa hardieſſe, s'il pouvoit la rapporter. *Peſce* fit deux tentatives, & étonna les ſpectateurs par le tems qu'il reſta ſous l'eau; mais à la troiſieme, on croit qu'il fut entraîné par le tournant, & on ne l'a jamais revu. On dit que ſon corps fut trouvé quelque tems enſuite, près de Tauromi-num, à environ trente milles de là; & l'on a toujours obſervé que ce qui eſt englouti par Carybde, eſt porté au ſud par le courant & rejeté ſur cette côte. Au contraire, de tout ce qui fait naufrage ici, rien n'a jamais été porté à travers le détroit, ou jeté au nord de la Sicile, à moins que nous n'ajoutions foi à ce que dit Homere du vaiſſeau d'Ulyſſe. Nous ſommes allés examiner une ſeconde fois le détroit à ce fameux tournant, & nous ſommes de plus en plus convaincus qu'il a dû diminuer de ſiecle en ſiecle. En effet, ce n'eſt preſque plus rien, en comparaiſon de ce qu'il étoit anciennement. La mer ne nous a pas paru y avoir un mouvement extraordinaire; & il ſemble que les vaiſſeaux & les bateaux y paſſent aiſément. Quand nous comparons ſon état préſent avec la deſcription effrayante qu'en donnent tous les anciens auteurs, poëtes, hiſtoriens & philoſophes, il me paroît probable que cette isle a été détachée du continent par quelque violente commotion, & que ce bouleverſement a pu produire, près de cet endroit, des cavernes énormes, qui recevant les eaux dans un bras

du courant, les rejettent enſuite dans l'autre; ce qui expliqueroit peut-être en quelque maniere le phénomene de Carybde. Homere & Virgile diſent qu'il engloutiſſoit & revomiſſoit alternativement tout ce qui en approchoit (a). N'eſt-il pas vraiſemblable que, dans la ſuite des tems, ces cavernes ſe ſont remplies en grande partie par l'immenſe quantité de rochers, de ſable & de gravier, qu'y charrie continuellement la force du courant? J'avoue que cette ſolution ne me ſatisfait pas entiérement; mais je ne puis pas aujourd'hui en chercher une meilleure. Il eſt ſûr cependant que, même au tems de Virgile, Carybde offroit un phénomene terrible: autrement, le poëte n'auroit pas dit qu'Enée & ſa flotte apperçurent ſes effets de fort loin, & que ſur-le-champ ils gagnerent le large pour l'éviter. Helenus n'auroit pas pris tant de peines pour le précautionner contre ce golfe dangereux; enfin il ne l'auroit pas averti de faire plutôt tout le tour de la Sicile que d'y paſſer. Les voyages d'Enée & d'Ulyſſe en font ſi ſouvent mention, & toujours en des termes ſi effrayans, qu'on ne

(*) *Dextrum Scylla latus, lævum implacata Carybdis*
Obſidet, atque imo barathri ter gurgite vaſtos
Sorbet in abruptum fluctus, curſuſque ſub auras
Erigit alternos, & ſidera verberat unda.

peut pas douter qu'il ne fût très-périlleux. Voici la description qu'en donne Seneque dans une lettre à Lucilius : *Scyllam saxum esse, & quidem terribile navigantibus, optime scio; Carybdis an respondeat fabulis perscribi mihi desidero. Fac nos certiores, utrum uno tantum vento agatur in vortices, an omnis tempestas, ac mare illud contorqueat, & an verum sit quidquid illo freti turbine arreptum est, &c.*

Je sais que Scylla est un écueil redoutable aux navigateurs; je voudrois savoir si Carybde répond à ce qu'en disent les fables. Apprenez-moi, je vous prie, s'il n'y a qu'un seul vent qui pousse les vaisseaux dans le tournant, ou si cet effet arrive en tout tems, quelle que soit la surface de la mer. Mandez-moi aussi s'il est vrai que tout ce qui est englouti par le tourbillon est perdu pour jamais.

On trouve dans Strabon le passage suivant, *lib. 6* :

Ante urbem paululum in trajectu Carybdis ostenditur, profundum quidem immensum, quo inundationes freti mirum in modum navigia detrahunt : magnas per circumductiones & vortices præcipitata, quibus absorptis, ac dissolutis, naufragiorum fragmenta ad Tauromitanum littus attrahuntur, &c.

Vis-à-vis de la ville, à quelque distance dans la mer, on montre Carybde, gouffre profond, dans lequel les courans du détroit entraînent les vaisseaux, & après les avoir brisés,

leurs débris ſont jetés ſur le rivage de Tauro-minum.

Salluſte dit : *Eſt igitur Charybdis, mare periculoſum nautis, quod contrariis fluctuum curſibus colliſionem facit & rapta quoque abſorbet.*

Carybde eſt un écueil dangereux pour les matelots, parce que les flots ſe heurtant en ſens contraire, engloutiſſent tout ce qu'ils entraînent.

Mais tout cela n'eſt rien, en comparaiſon des deſcriptions qu'en font les poëtes.

Après avoir vu le havre de Meſſine, nous n'avons rien trouvé dans la ville, qui fût digne de remarque. Quelques-unes des égliſes ſont très-belles, & il y a d'aſſez bons morceaux de peinture. Ce qu'on nous a dit de la Vara, me donne grande envie de la voir. Il paroît que c'eſt un ſpectacle très-ſingulier; & je ſuis réellement fâché qu'elle n'arrive pas dans cette ſaiſon, Pour faire paroître, en cette occaſion, la vierge Marie avec plus de dignité, ils ont inventé une machine très-curieuſe, qui, dit-on, repréſente le ciel, ou du moins quelques-unes de ſes parties. Elle eſt d'une grandeur énorme, & on la traîne dans la ville avec beaucoup de pompe & de ſolemnité. La principale figure, qui eſt celle de la Vierge, ſe trouve au centre; & un peu plus haut, il y en a trois autres qui déſignent les trois perſonnes de la ſainte Trinité. Autour de celles-ci, on a placé un grand nombre de roues qu'on

assure être d'une construction très-remarquable. Chaque roue contient une légion d'anges, suivant les différens degrés de la hiérarchie, des séraphins, des chérubins & des puissances. Ils sont représentés par un grand nombre de jolis petits enfans vêtus de gaze d'or & d'argent, avec de grandes ailes de plumes peintes, attachées à leurs épaules. Lorsque la machine est mise en mouvement, toutes ces roues tournent, & pendant toute la procession, les différens chœurs d'anges forment un concert perpétuel, & chantent des alléluias au pied de la Trinité & de la Vierge ; ce qui produit un très-beau coup-d'œil. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre de cette bizarre institution : on ne nous a pas permis de voir la machine. Je crois qu'ils sentent tout le ridicule dont elle est susceptible ; & ils n'ont pas voulu dévoiler à des yeux hérétiques un objet si sacré. Cette isle, dans les tems anciens, ainsi que dans les modernes, a toujours été fameuse par la magnificence de ses fêtes. Les habitans n'y épargnent aucune dépense ; & comme ils sont superstitieux & fort inventifs, vous pouvez juger de ce qu'ils sont capables de faire en ce genre. La fête de sainte Rosalie à Palerme, passe pour le plus beau spectacle de l'Europe, & coûte chaque année à cette ville une somme considérable. On nous a assuré qu'on y déploie plus de goût & de véritable grandeur que dans toutes les autres cérémonies qui se font en

Italie ; & l'on nous conſeille de ne pas manquer de la voir, puiſqu'elle arrive au milieu de l'été, tems où nous ſerons probablement à cette extrêmité de l'isle. Je ne dois pas finir de vous parler de Meſſine, ſans vous rappeller la profonde vénération qu'a pour cette ville le reſte de la Sicile, parce qu'elle aida autrefois le comte Roger à délivrer l'isle du joug des Sarraſins. En conſidération de ce ſervice, les rois, ſucceſſeurs de Roger, accorderent aux Meſſinois de grands privileges, dont quelques-uns ſubſiſtent encore. C'eſt ici que les Normands débarquerent, & c'eſt la premiere ville dont ils s'emparerent par le ſecours de pluſieurs de ſes habitans. De là leurs armes victorieuſes s'étendirent bientôt ſur toute l'isle, & mirent fin pour jamais à la tyrannie des Sarraſins. Le comte Roger fixa le ſiege de ſon empire à Palerme, & établit le ſyſtême politique ſur une baſe ſolide ; il n'en reſte plus aujourd'hui que la forme. Il diviſa la Sicile en trois parties ; il en donna une à ſes officiers, une autre au clergé, & il réſerva la troiſieme pour lui. Ces deux corps formerent avec lui un parlement, dont le fantôme exiſte encore. Il a, depuis long-tems, perdu toute ſa puiſſance, & il eſt réduit à rien. La tyrannie ſuperſtitieuſe du gouvernement eſpagnol (*)

(*) Il n'y a guere de gouvernement étranger qui, aux yeux d'un Anglois, n'ait quelque vice eſſentiel.

a non-feulement étouffé l'efprit national de ce pays, mais encore celui de tout autre qui eft tombé en fa puiffance. Je dois prendre garde cependant de ne pas entrer dans de grands détails fur ces fortes de fujets; autrement ma correfpondance pourroit devenir trop étendue. Adieu

P. S. A propos, j'oubliois de vous parler d'un fait intéreffant. Savez-vous qu'on obferve près de cette ville, le phénomene le plus extraordinaire? J'en ai ri d'abord lorfqu'on me l'a raconté, ainfi que vous le ferez vous-même; mais je fuis à préfent convaincu de fa réalité, & perfuadé que fi jamais il avoit été examiné profondément par un philofophe, on en auroit depuis long-tems trouvé la caufe naturelle.

Les anciens & les modernes ont remarqué fouvent que dans les chaleurs de l'été, après que la mer & l'air ont été fort agités par les vents, & qu'un calme parfait fuccede, il paroît à la pointe du jour, dans cette partie du ciel qui eft fur le détroit, un grand nombre de formes fingulieres, dont quelques-unes font en repos, & d'autres fe meuvent avec beaucoup de vîteffe. A mefure que la lumiere augmente, ces formes femblent devenir plus fubtiles, jufqu'à ce qu'enfin elles difparoiffent entiérement un peu avant le lever du foleil.

Quelques-uns des auteurs ficiliens repréfentent ce phénomene comme le plus beau

ſpectacle de la nature. Léanti, un de leurs derniers & de leurs meilleurs écrivains, vint ici exprès pour le voir. Il dit que les cieux paroiſſoient remplis d'un grand nombre d'objets magnifiques, de palais, de bois, de jardins, &c; que des figures d'hommes & d'animaux ſembloient être en mouvement au milieu de cette ſcene. Sans doute l'imagination l'a un peu aidé à former cette création aérienne; mais, comme la plupart de leurs auteurs anciens & modernes conviennent du fait, & que pluſieurs en donnent une deſcription d'après leur propres obſervations, cette hiſtoire doit certainement avoir quelque fondement. Giardina, jéſuite, a fait derniérement un traité ſur cet objet; mais je n'ai pas pu le trouver. Le célebre Gallo de Meſſine a auſſi publié un ouvrage ſur la même matiere. Si je puis découvrir ces deux livres dans l'isle, je vous mettrai à même de ſatisfaire pleinement votre curioſité. Les gens du commun diſent, ſuivant la coutume, que ce phénomene eſt produit par le diable; & c'eſt à la vérité la maniere la plus courte & la plus facile d'expliquer quelque choſe. Ceux qui refuſent cet honneur au démon, & qui ſe piquent d'être philoſophes, ſont fort embarraſſés d'en rendre raiſon. Ils croient qu'il provient de quelque réfraction extraordinaire, ou d'une réflexion de rayons de lumiere cauſée par l'eau du détroit. Ils diſent que, comme cette eau forme

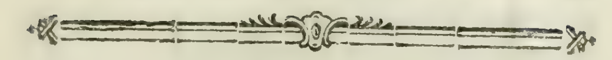
plusieurs tournans & tourbillons, elle doit, par conséquent, produire différentes figures à l'endroit où elles sont réfléchies. Cette explication ne me paroît guere sensée; & jusqu'à ce qu'ils inventent quelque chose de plus raisonnable, ils auroient aussi bien fait de rapporter le tout au diable. Je soupçonne que c'est quelque chose d'approchant de l'aurore boréale, qui, ainsi que plusieurs autres grands phénomenes naturels, est peut-être produit par l'électricité, qui sans doute aura autant de célébrité dans les siecles futurs, comme agent qui regle l'univers, que la gravitation de Newton, ou la matiere subtile de Descartes.

Ce pays de volcans produit certainement une plus grande quantité de fluide électrique qu'aucun autre. Ne peut-on pas supposer que l'air, fortement imprégné de cette matiere, resserré entre deux chaînes de montagnes & extrêmement agité au-dessous par la violence du courant & les tournans impétueux des flots, donne naissance à ces phénomenes? L'imagination active des Siciliens, échauffée par la croyance des démons, n'a-t-elle pas pu supposer une grande variété de formes aux apparences qui subsistent réellement? Souvenez-vous que je ne dis pas que cela soit ainsi, mais j'espere pouvoir un jour vous donner sur ce sujet de meilleures raisons. Si, après avoir lu cette histoire, ou quelqu'autre pareille, vous pensez que j'incline vers le fabuleux, rap-

pellez-vous que je ſuis dans le pays des fables, & qu'excepté la Grece, cette isle en a enfanté plus que tous le reſte du monde. Imaginez que ces régions ſont contagieuſes, & que le mont Etna fut dans le monde ancien & moderne, la ſource des monſtres & des chimeres. Je me garantirai cependant de la contagion, s'il eſt poſſible, & je ne vous amuſerai que des objets que j'aurai obſervés par moi-même. L'expoſé le plus ſimple de tout ce que j'ai appris de cette montagne merveilleuſe, paroîtroit abſolument fabuleux à tous ceux à qui les phénomenes de ce genre ſont étrangers. Adieu. Nous penſons à partir demain à la pointe du jour. Je ſuis fâché de ce que nous n'avons pas eu une tempête ; nous aurions eu le bonheur de voir le Pandémonium élevé ſur nos têtes, & tous les diables travailler autour de nous.

Je vous écrirai de Catane, ſi nous échappons ſains & ſaufs au danger de l'Etna.





LETTRE V.

Voyage à Taurominum. Côte de Sicile. Nébrodes. Théatre de Taurominum. Naumachie. Réſervoirs, &c.

A Giardina, près de Taurominum,
le 22 mai 1770.

NOTRE voyage nous a procuré beaucoup de plaiſir; & ſi toute la Sicile eſt auſſi agréable, nous ne nous repentirons pas de l'avoir entrepris. Nous ſommes partis de Meſſine de grand matin, avec ſix mules pour nous & nos domeſtiques, & deux pour notre bagage. Ce train fait une figure reſpectable, ſur-tout en y comprenant l'avant & l'arriere-garde, qui en ſont la partie la plus impoſante. Les deux bandits qui nous ſervent de guides, ſont armés de pied en cap; ils ont un ſabre fort large, deux piſtolets énormes & une longue arquebuſe; ils tiennent ces dernieres armes bandées & prêtes à tirer dans tous les lieux ſuſpects. Ils nous racontent un grand nombre d'hiſtoires merveilleuſes de vols & d'aſſaſſinats; ils en décrivent quelques-unes avec des circonſtances ſi détaillées, que je ſuis perſuadé qu'ils en étoient les principaux acteurs.

Cependant je crois que nous ſommes fort en ſûreté : ils ont pour nous beaucoup de reſpect, & ils ſe donnent toutes les peines poſſibles pour que perſonne ne nous faſſe aucun tort. J'imagine cependant qu'ils vexent tout autre que nous ; car ils taxent ſuivant leur plaiſir, les mémoires des aubergiſtes, & ils les réduiſent à un prix ſi bas que je n'en ai jamais vu a ſi bon marché. Il ne nous en a pas coûté aujourd'hui une demi-guinée pour le dîner de onze hommes, nos trois muletiers compris, & la nourriture de dix mules ou chevaux. Nous leur donnons par jour une très-groſſe ſomme, une *ounce* à chacun ; mais en revanche, ils nous en épargnent au moins la moitié dans les hôtelleries. Ils nous ont raconté quelques-uns de leurs exploits, & ils avouent ſans ſcrupule qu'ils ont tué pluſieurs hommes ; mais ils ajoutent, *ma tutti, tutti honorabilmente* ; c'eſt-à-dire, qu'ils ne les ont pas aſſaſſinés lâchement & ſans quelque motif de vengeance.

La côte de Sicile eſt très-fertile : les montagnes ſont cultivées juſqu'au ſommet, & préſentent le coup-d'œil le plus agréable qu'on puiſſe imaginer ; on y apperçoit une très-grande abondance de bled, de vin, d'huile & de ſoie. Cependant la partie miſe en culture eſt bien petite en comparaiſon de celle qui eſt en friche, & ſert ſeulement à montrer quelle ſeroit l'immenſe fécondité de cette isle,

ſi elle étoit peuplée, & cultivée par des mains induſtrieuſes. Les grands chemins ſont bordés d'une infinité d'arbriſſeaux fleuris, & de fleurs d'une beauté admirable. Les enclos ſont pour la plupart des haies de figuiers-d'inde ou pommiers de raquette, comme en Eſpagne & en Portugal; & nos guides nous aſſurent que pluſieurs des terres brûlées qui environnent l'Etna, produiſent du cinnamome & du poivre. Ils diſent qu'ils ne ſont pas auſſi bons que ceux des Moluques, mais qu'une troupe de bandits qui s'habillent comme des hermites, les vendent à bas prix aux marchands. Ces épiceries ſe mêlent avec le poivre & le cinnamome véritables de l'Inde, & ſe répandent dans toute l'Europe.

La route de Meſſine ici eſt très-pittoreſque. Elle eſt conſtruite le long de la côte, & elle commande ſur la Calabre & la partie méridionale du détroit, qui eſt couverte de chébecs, de galeres, de galiotes, & d'un grand nombre de bateaux de pêcheurs. La vue eſt bornée à droite par de hautes montagnes, ſur le ſommet deſquelles on a bâti pluſieurs bourgs & villages conſidérables, qui forment un très-beau coup-d'œil. Je crois qu'ils ont choiſi cette ſituation élevée pour deux raiſons, pour ſe mettre à l'abri de leurs ennemis, & pour ſe garantir de la chaleur violente du climat. Elle a été exceſſive ce matin; mais nous nous ſommes baignés avant dîner: ce qui nous a tenus frais tout le reſte du

jour. D'ailleurs nous nous ſommes pourvus de paraſols ; ſans quoi il ſeroit abſolument impoſſible de voyager ici dans cette ſaiſon.

Entre cette place & Meſſine, un peu ſur la droite, on trouve les monts appellés autrefois Nébrodes, & la montagne de Neptune, qui paſſe pour la plus haute de cette chaîne. Elle eſt célebre par un grand gouffre ou cratere qui eſt au ſommet, & d'où, dans certains tems, il ſort un vent ſi exceſſivement froid & ſi violent, qu'il eſt difficile d'en approcher. J'ai été fâché de ne pas examiner cette montagne ſinguliere ; mais nous aurions perdu un jour ou deux, & nous ſommes impatiens d'arriver à l'Etna. La montagne de Neptune eſt nommée à préſent *il monte Senderico.* On dit qu'elle eſt ſi élevée, qu'on peut de ſon ſommet découvrir la mer Adriatique. D'après la deſcription qu'on nous en a donnée, il paroît évident que c'eſt un ancien volcan. Le Niſſo y prend ſa ſource ; cette riviere étoit célebre autrefois par l'or qu'on trouvoit dans ſon lit ; & les Grecs l'appelloient pour cela *Chryſothoas.* On dit qu'on voit encore près de la ſource, les reſtes d'anciennes mines ; mais les ſouverains modernes de la Sicile n'ont jamais eu aſſez d'activité pour les exploiter. C'eſt ſur cette belle côte que Phaëtuſe & Lampétie, filles d'Apollon, gardoient les troupeaux de leur pere : les compagnons d'Ulyſſe les ayant enlevées, cet attentat fut cauſe de leur mort & de

tous les malheurs qui accablerent leur chef dans la ſuite. La montagne de Tauromine eſt très-haute & très-eſcarpée, & le chemin pour y monter fort mauvais.

Cette ville jadis illuſtre, n'eſt plus à préſent qu'un petit bourg ; cependant ce qui en reſte donne une haute idée de ſon ancienne magnificence. Le théatre eſt, je crois, regardé comme le plus grand du monde ; il me paroît fort ſupérieur à celui de la maiſon de campagne d'Adrien, près de Rome. Il eſt aſsez bien conſervé pour donner une idée des théatres romains ; il étonne par ſon étendue ; & je ne conçois pas comment la voix d'un homme pouvoit ſe faire entendre à la foule prodigieuſe de ſpectateurs qu'il devoit contenir. J'en ai parcouru environ le quart ſur les loges deſtinées aux femmes ; le reſte tombe tellement en ruine, qu'il m'a été impoſſible d'aller plus loin. J'ai meſuré cette partie qui a 120 pas ordinaires ; de ſorte qu'il vous eſt facile d'imaginer l'immenſité du tout. Les ſieges ſont exactement vis-à-vis de l'Etna, qui, vu de cet endroit, forme un très-beau coup-d'œil ; & ſans doute la vue de cette montagne détournoit ſouvent l'attention des ſpectateurs. Elle s'éleve ſur une baſe extrêmement vaſte, & elle monte également de tous côtés juſqu'à ſon ſommet. Elle vomit à préſent des nuages d'une fumée blanche qui ne s'éleve pas dans l'air, mais qui ſemble rouler le long des flancs de la montagne comme un

torrent impétueux. On compte que l'élévation de l'Etna eſt d'environ trente milles de chaque côté, & la circonférence de ſa baſe a été calculée à cent cinquante. La hauteur & le contour ne paroiſſent pas d'abord auſſi conſidérables ; mais probablement je vous en donnerai dans la ſuite une deſcription plus détaillée.

Après avoir admiré le grand théatre de Tauromінum, nous ſommes allés examiner la naumachie & les réſervoirs qui lui fourniſſoient de l'eau. Il ſubſiſte encore environ cent cinquante pas d'un des pans de la muraille de cet édifice ; mais comme cette partie n'eſt pas entiere, on ne peut pas au vrai juger de ſes dimenſions. On ſuppoſe que c'étoit autrefois un large baſſin environné de fortes murailles, qu'on pouvoit remplir d'eau dans l'occaſion, & qui étoit deſtiné à la repréſentation d'un combat naval & de tous les exercices de la marine. Il y a quatre réſervoirs qui y portoient de l'eau. Ils ſont tous de la même grandeur : l'un d'eux eſt preſque entier ; il eſt ſoutenu par un grand nombre de groſſes colonnes, à la maniere des bains de Titus à Rome, & de pluſieurs autres que vous avez vus en Italie. Je voudrois m'arrêter plus long-tems ſur les objets de cette eſpece ; mais je ſuis perſuadé que les deſcriptions n'en donnent qu'une idée très-imparfaite ; c'eſt ſûrement un ouvrage aride pour l'écrivain & le lecteur, de déterminer

avec une précision mathématique les dimensions d'un bâtiment où il n'y a plus rien de remarquable. Je tâcherai seulement de vous communiquer toute l'impression que feront sur moi les objets, sans descendre dans trop de détails. Je ne vous fatiguerai pas à mesurer des murs antiques, précisément parce qu'ils ne sont pas modernes, à moins qu'il n'y ait des choses très-frappantes, & différentes de ce qui a déjà été décrit sur l'Italie.

J'avoue que je désespere du succès de ce projet : rien n'est si difficile que de s'emparer de l'imagination du lecteur, de la transformer, pour ainsi dire, dans la nôtre ; de l'entraîner avec nous sur toutes les scenes que nous parcourons, & de lui montrer les objets sous le même point de vue, avec les mêmes couleurs & au même instant que nous les voyons. Cependant, lorsque les descriptions ne produisent pas cet effet, la lecture ne doit pas faire beaucoup de plaisir. Peut-être que le style de ce journal est le plus propre qu'on puisse employer pour cela ; c'est du moins le plus commode pour l'écrivain, qui n'est jamais obligé de chercher son sujet, & qui n'a qu'à se ressouvenir de ce qui lui est arrivé depuis qu'il a quitté la plume la derniere fois. S'il voyage d'une maniere agréable, le lecteur qui est de l'expédition, doit partager ses plaisirs sans en supporter les fatigues, & sans exposer sa santé sur les mauvais chemins & dans les

routes. Ce petit inconvénient eſt déjà arrivé à quelques-uns de nous, & probablement vous en ſerez ſeul exempt.

Je prévois que, de toutes les difficultés que j'aurai à eſſuyer, la plus grande ſera de trouver des endroits propres pour écrire; car les hôtelleries ſont très-mauvaiſes, & l'on ne peut pas s'y procurer une chambre particuliere. Je vous écris cette lettre ſur un tonneau que j'ai préféré à la table, parce que je ſuis plus éloigné du bruit. Je vous prie donc une fois pour toutes, d'excuſer mes incorrections & mon défaut d'ordre. Comment pourroit-on être méthodique, en écrivant ſur un tonneau? Il fut toujours l'ennemi le plus déclaré de l'arrangement. Vous voudrez bien prendre les choſes comme elles ſe préſenteront. Si j'étois contraint d'être ſtrictement méthodique, je n'aurois pas le plaiſir de m'entretenir avec vous dans cette lettre, & permettez-moi de dire que vous n'auriez pas celui de la lire.

Nos gardes nous ont procuré des lits: il eſt vrai que ce n'eſt pas à Tauromine, mais à Giardini, village au pied de la montagne ſur laquelle la ville eſt ſituée. Les gens y ont beaucoup d'attention pour nous, & ils nous ont procuré un excellent ſouper & de bon vin. Adieu. Nous projetons de monter demain l'Etna par le côté oriental, ſi nous pouvons en venir à bout.



LETTRE VI.

Voyage à Jaci. Mont Etna. Piémont. Petits volcans. Torrent d'eau bouillante. Châtaigniers énormes. Ancienneté de la lave. Riviere d'Acis.

A Catane, le 24 mai 1771.

Je ſuis déjà de près de deux jours en arriere. Les abominables chemins du mont Etna nous fatiguerent hier ſi fort, que je n'étois pas en état de prendre la plume, & je vous aſſure qu'aujourd'hui nous ne nous ſommes pas repoſés : cependant je ne dois pas laiſſer paſſer ce jour ſans vous écrire ; autrement je ne pourrois pas rattraper le courant de notre correſpondance. Je crains que vous ne ſouffriez plus des fatigues du voyage que je ne l'avois d'abord appréhendé.

Nous partîmes de Giardini à cinq heures. La premiere région du mont Etna commence environ un mille plus loin. Les habitans y ont érigé la ſtatue d'un ſaint qui a empêché la lave de s'étendre ſur la montagne de Tauromine & de détruire le pays adjacent. Ils ſont perſuadés que, ſans ſon interceſſion, ce malheur étoit inévitable ; mais le ſaint homme, auſſi

prudent que plein d'humanité, conduisit la lave jusqu'à la mer, le long d'une vallée basse.

Nous laissâmes sur la gauche le chemin de Catane, & nous commençâmes à gravir la montagne, pour examiner l'arbre célebre, connu sous le nom de *il castagno de cento cavaïli*, le maronnier de cent chevaux, qui, depuis plusieurs siecles, est regardé comme la plus grande curiosité de l'Etna. Nous avions aussi résolu de gagner le sommet de ce côté, & de descendre par celui de Catane; mais nous reconnûmes bientôt que cela étoit impossible, & nous avons été obligés, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, de renoncer à cette partie de notre plan.

En avançant dans la premiere région de l'Etna, nous avons remarqué qu'il y avoit eu des éruptions violentes sur tout ce pays, à une très-grande distance du sommet, ou principale bouche de la montagne. J'apperçus sur notre route, au village de Piémont, plusieurs bouches très-considérables, & tout autour, des pierres d'une grosseur énorme, qui en sont sorties. Les pierres sont exactement semblables à celles que lance le cratere du Vésuve; & je pense que la lave doit être précisément la même, quoiqu'un peu plus poreuse.

Giardini n'est éloigné de Piémont que de six milles; mais comme le chemin est très-mauvais, il nous a fallu près de quatre heures pour

lefaire. Le barometre, qui à Giardini, fur le bord de la mer, étoit à 29 pouces 10 lignes, avoit defcendu alors à 27 pouces 3 lignes; le thermometre de Farenheit, de la conftruction d'Adams à Londres, étoit à 73 degrés. Les habitans font extrêmement curieux; ils ont fait beaucoup de queftions fur l'endroit où nous allions; & lorfque nous le leur avons appris, plufieurs d'entr'eux fe font offerts de nous accompagner. Nous en avons choifi deux; & après avoir pris notre thé, qui leur a fourni d'amples matieres de fpéculation, parce qu'ils n'ont jamais vu de déjeûner de cette efpece, nous avons commencé à grimper la montagne.

Nous avons été guidés pendant cinq ou fix milles par un aqueduc que le prince de Palagonia a fait conftruire à grands frais pour amener de l'eau à Piémont. En quittant l'aqueduc, la montée eft devenue un peu plus rapide, jufqu'à ce que nous foyons arrivés au commencement de la feconde région, appellée par les naturels du pays, *la regione filvofa*, ou la région des bois, parce qu'elle eft compofée d'une vafte forêt qui s'étend tout autour de la montagne. Une partie de cette région fut détruite en 1755, par un phénomene très-fingulier. Pendant une éruption du volcan, un immenfe torrent d'eau bouillante fortit, à ce qu'on imagine, de la grande bouche de la montagne, & fe répandit en un inftant fur fa bafe,

en renverſant & détruiſant tout ce qu'il rencontra dans ſa courſe. Nos conducteurs nous ont montré les traces de ce torrent, qui ſont encore viſibles. Le terrein commence à recouvrer ſa verdure ; & la végétation, qui paroît avoir été anéantie pendant quelque tems, commence à ſe ranimer. Le ſillon qu'il a laiſſé peut avoir environ un mille & demi de large, & davantage en quelques endroits.

Les gens éclairés croient communément ici que le volcan a quelque communication avec la mer, & qu'il éleva cette eau par une force de ſuccion ; mais l'abſurdité de cette opinion eſt trop évidente pour avoir beſoin d'être réfutée. La force de ſuccion ſeule, même en ſuppoſant un vuide parfait, ne pourroit jamais élever l'eau à plus de trente-trois ou trente-quatre pieds, ce qui eſt égal au poids d'une colonne d'air dans toute la hauteur de l'athmoſphere. Je penſe qu'on pourroit expliquer très-facilement ce phénomene, par un courant de lave qui tomba tout-à-coup ſur une des vallées de neiges qui occupent les régions les plus élevées de la montagne, & la fondit. Il eſt peut-être encore plus probable que la neige fondue a trouvé dans la montagne, des cavernes & des réſervoirs, où elle a reſté pendant quelque tems, juſqu'à ce que la chaleur exceſſive de la lave faiſant crever ces gottes ſouterreines, a produit le phénomene qui a donné lieu à beaucoup de ſpéculations, & qui a exercé la plume

plume de plusieurs philosophes siciliens. La même chose est arrivée lors d'une éruption du Vésuve, dans le siecle dernier ; & cette inondation extraordinaire engloutit dans un instant environ cinq cents personnes qui alloient en procession au pied de la montagne pour implorer S. Janvier.

Nous passâmes ensuite au milieu de quelques jolis bois de liege & de chênes toujours verds, qui croissent sur un terrein couvert de lave. A peine la terre végétale a-t-elle rempli les crevasses de cette substance poreuse ; & assez près de là, je remarquai plusieurs collines qui sembloient avoir été formées par une éruption arrivée depuis peu. Je descendis de ma mule, & je montai sur le sommet de toutes l'une après l'autre. Elles sont au nombre de sept. Au haut de chacune on voit une petite coupe ou cratere régulier ; & dans quelques-unes, le grand gouffre, ou, comme ils l'appellent, *il voragine*, qui a vomi la matiere brûlée dont ces petites montagnes sont formées, est encore ouvert. Je jetai de grosses pierres dans ces gouffres, & j'en entendis le bruit long-tems après que je les eus lâchées. Tous les champs des environs, à une distance considérable, sont couverts d'énormes rochers brûlés, sortis de ces petits volcans.

De cet endroit jusqu'au grand maronnier, on fait cinq ou six milles de chemin à travers des forêts qui ont crû sur la lave, & qui en

plusieurs endroits sont impénétrables. Quelques-uns des arbres sont d'une grosseur énorme; mais le *castagno de cento cavalli* est le plus fameux de tous. Je l'ai trouvé marqué dans une vieille carte de la Sicile, publiée il y a près de cent ans; & il fait une très-belle figure dans toutes celles de l'Etna & des environs. J'avoue que je n'ai pas été frappé de son apparence, parce qu'il ne semble pas être un seul arbre, mais un assemblage de cinq gros arbres qui ont une végétation commune. Nous dîmes à nos guides qu'on en imposoit sur cet article; mais ils nous assurerent unanimement que la tradition universelle & même le témoignage de tout le pays attestent que ces tiges étoient autrefois réunies en une seule; que leurs ancêtres s'en souviennent; que cet arbre étoit regardé alors comme l'ornement de la forêt, & qu'on venoit le visiter de tous côtés; mais que depuis plusieurs années il étoit réduit à cet état respectable de caducité, où nous le contemplions. Nous commençâmes à l'examiner avec plus d'attention, & nous reconnûmes qu'il paroissoit effectivement que ces cinq tiges n'en avoient fait qu'une autrefois. L'ouverture du milieu est à présent prodigieuse; & il faut avoir de la foi pour croire qu'un aussi grand espace ait été rempli jadis en entier par du bois. Il n'y a aucune espece d'écorce sur le dedans des troncs ni sur les côtés qui sont opposés l'un à l'autre. Nous l'avons me-

ſuré ſéparément, M. Glover & moi, & nous nous ſommes rencontrés dans le réſultat, qui eſt de deux cents quatre pieds de tour. Si réellement il a été réuni en une ſeule tige, on doit le regarder comme un phénomene prodigieux dans le regne végétal, & il eſt appellé à juſte titre *l'ornement de la forêt*.

Le chanoine Recupero, homme d'eſprit, qui habite près de cet endroit, m'a dit depuis, qu'il y a conduit des payſans avec des inſtrumens, & qu'il a fait creuſer autour du *caſtagno di cento cavalli*; il m'a juré ſur ſon honneur, que ſous terre, toutes ces tiges ſont réunies en une ſeule racine. Je lui ai repréſenté qu'un objet ſi extraordinaire auroit dû être célébré par quelques-uns de leurs écrivains. Il m'a répondu que pluſieurs en avoient parlé, & il m'en a cité quelques-uns, Philoteo, Carrera & d'autres. Carrera s'excuſe de ce qu'il ne décrit pas ſes dimenſions; mais il proteſte qu'il y avoit ſûrement aſſez de bois dans ce ſeul arbre pour bâtir un grand palais. Leur poëte Bagolini a chanté auſſi un arbre de la même eſpece, & peut-être le même (*); &

(*) *Supremos inter montes monſtroſior omni*
Monſtroſi fœtum ſtipitis Etna dedit.
Caſtaneam genuit, cujus modo concava cortex
Turmam equitum haud parvam continet atque
Greges, &c.

Maſſa, un de leurs auteurs les plus eſtimés, dit qu'il a vu des chênes ſolides de plus de quarante pieds de circonférence ; mais il ajoute que la groſſeur des châtaigniers étoit au-delà de toute croyance ; que le creux de l'un d'eux contenoit trois cents moutons, & que trente hommes à cheval y avoient ſouvent été tous enſemble. Je ne prétends pas déterminer s'il parle de notre arbre, ou ſi même il en a jamais exiſté un pareil. Il y en a pluſieurs autres qui méritent bien la curioſité des voyageurs. L'un de ceux-ci, qui eſt à environ un mille & demi plus haut ſur la montagne, eſt appellé *il caſtagno del galea.* Une ſeule tige ſolide s'éleve à une hauteur conſidérable ; enſuite il ſe partage en branches, & il eſt beaucoup plus beau que l'autre. Je l'ai meſuré à environ deux pieds de terre, il avoit 76 pieds de tour. On en trouve un troiſieme, nommé *il caſtagno del nave*, qui eſt à peu près de la même groſſeur. Tous ces arbres croiſſent ſur un ſol fertile & épais, compoſé originairement, à ce que je crois, des cendres qu'a vomi la montagne.

Le climat eſt ici beaucoup plus tempéré que dans la premiere région de l'Etna, où les chaleurs exceſſives doivent toujours empêcher une végétation abondante. Le barometre eſt à préſent tombé à 26 p. 5 $\frac{1}{2}$ l. ce qui annonce une élévation de près de 4000 pieds. Cette hauteur, ſuivant l'opinion de quelques aca-

démiciens françois, équivaut à 18 ou 20 degrés de distance en latitude pour la température du climat.

La grande quantité de nitre contenue dans les cendres de l'Etna, contribue probablement beaucoup à accroître la force de cette végétation; & l'air étant d'abord fort imprégné de la fumée du volcan, doit fournir continuellement de ce sel, qui est appellé avec raison, par quelques auteurs, *la nourriture des végétaux.*

On a construit dans l'intérieur du grand maronnier, une maison pour recueillir le fruit qu'il porte, & qui est toujours abondant. Nous y dînâmes de bon appétit; & comme nous étions parfaitement convaincus que nous essaierions en vain de gravir sur la montagne de ce côté-ci, nous nous mîmes à descendre; & après une route très-fatigante sur de la vieille lave, qui est à présent devenue un champ fertile & un riche vignoble, nous arrivâmes, vers le coucher du soleil, à *Jaci-Reale*, où nous nous sommes enfin logés dans un couvent de jacobins, après avoir eu toutes les peines du monde à trouver un gîte.

La derniere lave que nous avons traversée avant d'arriver ici, est d'une vaste étendue; je croyois qu'elle ne finiroit jamais; elle n'a certainement pas moins de six ou sept milles de large, & elle paroît être en plusieurs endroits d'une profondeur énorme.

Lorſque nous nous ſommes approchés de la mer, j'ai voulu voir quelle forme avoit pris la lave en rencontrant l'eau. En l'examinant, j'ai trouvé qu'elle avoit chaſſé en arriere les vagues l'eſpace de plus d'un mille, & qu'elle avoit formé un large promontoire, fort élevé & noir, devant lequel l'eau eſt très-profonde. Comme cette lave eſt ſtérile & qu'elle n'eſt encore couverte que de très-peu de terreau, je croyois qu'il n'y a pas beaucoup d'années qu'elle eſt ſortie de la montagne; mais j'ai été ſurpris d'apprendre du ſignor Recupero, hiſtoriographe de l'Etna, que Diodore de Sicile dit que cette même lave fut vomie par l'Etna, au tems de la ſeconde guerre punique, lorſque Syracuſe étoit aſſiégée par les Romains. Taurominum envoya un détachement au ſecours des aſſiégés. Les ſoldats furent arrêtés dans leur marche par ce courant de lave qui avoit gagné la mer avant leur arrivée au pied de la montagne, & qui leur coupa entiérement le paſſage & les obligea de retourner par la croupe de l'Etna, l'eſpace de plus de 100 milles. Il ajoute que ce qu'il avançoit, étoit appuyé ſur des inſcriptions tirées de quelques monumens romains trouvés ſur cette lave, & que d'ailleurs il étoit confirmé par pluſieurs des anciens auteurs ſiciliens. Or, comme le fait a dû arriver il y a environ 2000 ans, ſi les laves deviennent réguliérement, par le progrès des années, des champs fertiles, on imagine que

celle-ci devroit au moins être labourable depuis long-tems. Cependant il n'en eſt pas ainſi ; elle eſt à peine couverte de quelques végétaux clair-ſemés, & elle eſt abſolument incapable de produire du bled ou du vin. Il y a, à la vérité, d'aſſez gros arbres croiſſant dans les crevaſſes qui ſont remplies d'un très-bon terreau ; mais il s'écoulera probablement encore quelques ſiecles, avant qu'il y en ait aſſez pour que les propriétaires puiſſent en faire uſage.

Il eſt ſingulier que la ſurface de cette matiere noire & aride devienne, après un long tems, le ſol, ſans exception, le plus fertile de la terre. Mais combien faut-il de ſiecles pour qu'elle acquiere toute la perfection dont elle eſt ſuſceptible, puiſqu'après deux mille ans elle n'eſt encore, dans la plupart des endroits, qu'un rocher ſtérile ? Voici peut-être comment s'opere cette transformation. La lave étant une ſubſtance très-poreuſe, la pouſſiere qui y eſt répandue par le vent, s'incorpore aiſément avec elle. J'ai obſervé que cette pouſſiere forme d'abord une eſpece de mouſſe ; le ſol s'accroiſsant peu à peu, produit quelques petits végétaux foibles, qui pourriſſent & ſe convertiſſent en terreau. Mais je crois que les pluies de cendres qui tombent de la montagne, accélerent beaucoup ces progrès. J'ai obſervé que le ſol le plus riche a en quelques endroits cinq ou ſix pieds de profondeur & davantage ; & au-deſſous, je n'ai jamais rien trouvé que des rochers de lave.

C'eſt là que les arbres prennent une groſſeur ſi énorme ; leurs racines pouſſent dans les crevaſſes de la lave, & elles s'y attachent ſi bien, qu'on n'a jamais vu de vent les en arracher, quoiqu'il ſoit arrivé quelquefois que des ouragans en ont rompu de très-groſſes branches. Nous avons vu hier une branche d'un des plus gros châtaigniers, qui eſt tombée exactement ſur un ravin profond, où coule un ruiſſeau aſsez large, & elle a formé un pont très-commode. Le peuple dit que cela a été fait par ſainte Agathe, gardienne de la montagne, & qui a la ſurintendance de tout ce qui s'y paſſe.

La récolte eſt preſque finie dans la partie inférieure de la premiere région de l'Etna; mais elle ne commencera que d'ici à quelques ſemaines dans la partie ſupérieure de la même région, ſur les confins de la *regione ſylvoſa.*

Par-tout où nous allions, les moiſsonneurs nous accabloient d'injures de toutes parts ; à la vérité nos guides étoient bien à même de leur tenir tête. Ils commençoient leur jeu dès que nous pouvions les entendre, & ne finiſſoient que lorſque nous étions hors de la portée de leur voix, qu'ils pouſſoient autant qu'il leur étoit poſſible. Comme ils parloient ſicilien, nous comprenions peu ce qu'ils diſoient, ſi ce n'eſt par l'interprétation de nos guides. Cependant nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'extrême volubilité & l'éloquence naturelle avec leſquelles ils s'exprimoient. Cette cou-

tume remonte au tems des Romains, & probablement elle eſt beaucoup plus ancienne, puiſqu'Horace & quelques-uns de leurs auteurs en font mention. Elle eſt en vogue ici autant que jamais; les maîtres l'encouragent; ils croient qu'elle donne de l'activité aux ouvriers, & qu'ils en font leur beſogne plus gaîment. Je crois qu'ils ont raiſon; car j'étois très-ſurpris de voir combien ils paroiſſoient y prendre de plaiſir, & quels éclats de rire cela occaſionnoit parmi eux.

J'ai oublié de vous dire que nous avons paſſé la ſource de la fameuſe riviere froide (*il fiume freddo*); c'eſt celle qui a été ſi célébrée par les poëtes dans la fable d'Acis & de Galatée. On ſuppoſe qu'Acis fut tué dans ce lieu par Polyphême, & que les dieux, par commiſération, le métamorphoſerent en cette riviere. On ajoute que, conſervant encore la frayeur que lui inſpira la terrible voix de Polyphême, elle court avec beaucoup de vîteſſe ſe jeter dans la mer à environ un mille de ſa ſource. Elle forme déjà un large courant à l'endroit où elle ſort de terre. Ses eaux ſont d'une limpidité remarquable & ſi exceſſivement froides, qu'on croit qu'il eſt dangereux d'en boire. On m'a dit qu'étant fortement imprégnée de vitriol, elle a en outre une qualité ſi venimeuſe, qu'elle a ſouvent fait périr du bétail. Elle ne gele jamais; mais ce qu'il y a de ſuprenant, c'eſt

qu'elle contracte ſouvent un degré de froid ſupérieur à celui de la glace.

J'ai appris ces particularités des prêtres d'Aci. Cette place anciennement appellée *Aci-Aquileïa*, & pluſieurs autres dans les environs, *Aci-Caſtello*, *Aci-Terra*, &c. prennent leur nom du malheureux berger Acis.

Un peu à l'eſt de l'Acis, on trouve l'embouchure de la riviere d'Alcantara, qui eſt une des plus conſidérables de l'isle. Elle prend ſa ſource ſur le côté ſeptentrional de l'Etna, & elle ſert de borne à la montagne dans l'eſpace d'environ ſoixante milles. L'éruption du volcan a interrompu ſon cours en pluſieurs endroits; de ſorte qu'à proprement parler, les bornes de l'Etna s'étendent beaucoup au-delà, quoiqu'elle ait été regardée généralement comme ſa limite. En allant à Piémont, nous paſſâmes ſur un large pont conſtruit entiérement de lave. Près de là, le lit de la riviere ſe prolonge à travers une autre lave qui eſt très-remarquable, & probablement une des plus anciennes qui ſoient ſorties de l'Etna. Le courant, qui eſt extrêmement rapide, l'a rongé en pluſieurs endroits juſqu'à la profondeur de cinquante à ſoixante pieds. Recupero, dont j'ai déjà parlé, & qui travaille à l'hiſtoire naturelle de l'Etna, m'a dit qu'après avoir examiné cette lave avec attention, il penſe qu'y compris les tours & les détours, elle occupe une longueur

qui n'eſt pas moins de quarante milles. Elle eſt ſortie d'une éminence très-conſidérable ſur le côté ſeptentrional de l'Etna ; & comme elle a trouvé quelques vallées à l'eſt, elle a pris ſon cours de ce côté là. Elle interrompt l'Alcantara à diverſes repriſes, & enfin elle arrive à la mer près de l'embouchure de cette riviere.

La ville de Jaci ou Aci, ainſi que toutes celles de cette côte, eſt fondée ſur d'immenſes rochers de lave, entaſſés les uns ſur les autres, & qui ſont, dans quelques endroits, d'une hauteur ſurprenante ; car il paroît que ces torrens enflammés ſe durciſſent en rochers, dès qu'ils ſont parvenus à la mer, & qu'alors ils ne cedent plus à la preſſion du feu liquide qui vient enſuite ; une autre lave bouillante forme un ſecond torrent dans l'Océan, ſe conſolide ſur-le-champ, & elle eſt bientôt ſuivie d'une troiſieme, &c. à laquelle il arrive la même choſe.

Pluſieurs endroits de cette côte conſervent encore le nom qu'ils avoient autrefois ; mais ils n'ont plus les propriétés que leur attribuoient les anciens. La riviere Acis, qui eſt aujourd'hui venimeuſe, étoit célebre pour la douceur & la ſalubrité de ſes eaux (*). Théocrite

---

(*) *Quique per Ætneos Acis petit æquora fines,*
Et dulce gratum Nereide perluit unda.

Sil. Italicus.

nous dit que les bergers de Sicile les ont toujours regardées comme ſacrées.

Nous ſommes ſurpris de trouver que tant d'endroits portent le nom de ce berger, que je croyois n'avoir exiſté que dans l'imagination des poëtes; mais on lit dans les auteurs ſiciliens, qu'Acis fut un roi qui régna ſur cette partie de l'isle, dans l'antiquité la plus reculée. Maſſa, pour confirmer ce ſentiment, donne la traduction d'une inſcription trouvée près d'Aci-Caſtello (*). On croit que Polyphême, un des géans de l'Etna, le tua dans un accès de jalouſie; ce qui donna naiſſance à la fable. Anguillare, poëte ſicilien, nous donne, en rapportant cette hiſtoire, une idée effrayante de la voix de Polyphême. Le paſſage eſt fort admiré :

Tremò per troppo horrore Etna; e Tifeo
Face maggior la fiamma uſcir del monte;
E Pacchino, e Peloro, e Lilibeo
Quaſi attuffar nel mar l'altèra fronte;
Cadde il martel di man nel monte Etneo,
All' re di Lenno, a Sterope e a Bronte;
Fugir fiere & augei di lor ricetto
Et ſi ſtrinſe ogni madre il figlio al petto.

(*) *Diæ*
Ogniæ, Saturniæ, Ætnaeæ
Deorum

Vous remarquerez aiſément que l'auteur dont on vient de parler, ne peut pas s'approprier le mérite de ces vers, puiſqu'ils ſont pris évidemment de la deſcription qu'a fait Virgile au livre 5 de l'Enéide, du ſon du cornet de la furie Alecto. Le dernier vers, qui eſt peut-être le plus beau de tous, en eſt preſque tiré mot à mot:

Et trepidæ matres preſſere ad pectora natos.

Quelques critiques obſervent que cette deſcription n'appartient pas même à Virgile, qui l'a copiée exactement de ce que dit Apollonius de Rhodes, des hurlemens du dragon qui gardoit la toiſon d'or. De ſorte que vous voyez qu'il n'y a rien de nouveau ſous le ſoleil. Le dernier auteur que je viens de citer, l'avoit probablement pillée de quelqu'autre, & ainſi de ſuite. Les poëtes ont toujours été les plus grands de tous les voleurs. Il eſt heureux que le larcin poétique ne ſoit pas puni de mort, autrement le Parnaſſe n'auroit jamais été fort peuplé.

Matri, filiæ, uxori,
in Portu
Sepulchrum, templum & arcem
Acis
Fauni filius, Pici nepos,
Saturni pronepos,
Latini Frater.

Nous allons remettre nos lettres de créance, & faire quelques visites considérables. Je desire qu'elles soient finies ; car de toutes les occupations de la vie, c'est sûrement la plus ennuyeuse & la plus incommode, lorsqu'on n'a pas le bonheur de rencontrer des personnes de bon sens. Nous avons toujours remarqué que les personnes dont l'accès est plus difficile, sont les plus viles & les moins dignes d'être connues. Les sots d'un rang distingué se couvrent ordinairement de leur dignité, pour cacher leur bêtise. Nous avons vu des exemples frappans de cette vérité dans le cours de nos voyages. Ceux, au contraire, qui ont réellement du mérite & de la noblesse dans les sentimens, rougissent de faire usage de ces avantages spécieux & imposans que leur donne la naissance ; ils ne pensent jamais à se cacher derriere leur titre ; ils regarderoient cela comme une espece de lâcheté qui déshonore un galant homme. Je me rappelle un grand baron allemand, commandant d'une ville frontiere, qui étoit le mortel le plus sot & le plus orgueilleux de la terre. Lorsque la compagnie se livroit à la bonne humeur, il le trouvoit mauvais, pensant qu'on manquoit à sa dignité ; & il arrêtoit bientôt la gaîté de l'assemblée, en lui faisant entendre qu'il étoit baron de... ou commandant de la ville. Quelquefois il envoyoit chercher l'officier de garde, il le faisoit rester une heure devant lui, & il en exi-

geoit les marques de respect les plus humiliantes. D'autres fois son intendant, chargé de registres, venoit lui parler de ses terres, de ses châteaux, de ses maisons : pendant ce tems là, la meilleure partie de la compagnie s'échappoit, maudissant l'orgueil & la stupidité de leur hôte, & souhaitant de le voir enterré sous les débris de ses domaines. Si le commandant de Catane est de cette trempe, notre visite ne sera pas longue. Adieu. Demain je tâcherai de vous conduire au point où nous sommes ; car vous voudrez bien observer que vous n'ètes encore qu'à la ville de Jaci, & que vous avez à passer plusieurs volcans éteints, avant d'arriver ici.



LETTRE VII.

Route de Jaci à Catane. Côte formée de lave. Combat entre le feu & l'eau. Havre de lave. Voile de sainte Agathe ; sa puissance sur le mont Etna. Grande antiquité des éruptions de cette montagne.

A Catane, le 25 mai 1770.

La route de Jaci à cette ville, est entiérement sur la lave, & par conséquent très-fatigante & très-ennuyeuse. A peu de milles de cette place,

nous avons compté huit montagnes formées par des éruptions, & dont chacune a ſon cratere qui vomiſſoit de la matiere brûlée. Quelques-unes ſont très-élevées & d'une grande circonférence. Il paroît évident que toute cette côte a été formée par les éruptions de l'Etna, & qu'en beaucoup d'endroits, elles ont repouſsé la mer à pluſieurs milles de ſes anciennes limites. La deſcription que font les auteurs ſiciliens du conflit entre ces deux élémens contraires, eſt vraiment effrayante; & ils ſemblent avoir friſsonné d'horreur en la compoſant. Imaginez un torrent de feu de dix milles de largeur, élevé à une hauteur énorme, roulant ſur les flancs de la montagne & verſant tout d'un coup ſes flammes dans l'Océan. Ils nous aſsurent que le bruit eſt infiniment plus terrible que celui du tonnerre le plus fort, & qu'on l'entend dans tout le pays à une diſtance prodigieuſe. L'eau ſemble ſe retirer & décroître devant le feu, & reconnoître la ſupériorité de ce redoutable élément; elle abandonne ſes poſſeſſions, elle ſe reſserre dans ſon lit pour faire place à ce maître impérieux qui ſemble lui dire, *tu viendras juſqu'ici, & tu n'iras pas plus loin.* Des nuages de vapeurs ſalines obſcurciſsant le ſoleil, couvrent cette ſcene d'un voile de ténebres & d'horreur, ravagent tous les champs & les vignobles du canton. Tout le poiſson périt dans les environs; la mer change de

de couleur, & elle perd pour quelques mois la tranſparence de ſes eaux.

On trouve à quelque diſtance du rivage, trois rochers de lave, dont Pline parle ſouvent, & qu'il appelle *les trois Cyclopes.* Il eſt aſsez ſingulier qu'on les diſtingue encore aujourd'hui par le même nom.

Catane a éprouvé un ſort très-ſurprenant, qu'on regardera toujours comme fabuleux. Cette ville eſt ſituée immédiatement au pied de l'Etna, & elle a été détruite pluſieurs fois par ſes éruptions. Cela n'eſt pas extraordinaire; on auroit même lieu de s'étonner du contraire: mais je vais rapporter une ſingularité qui probablement n'eſt jamais arrivée qu'ici. Catane avoit toujours eu beſoin d'un port; lorſque, par une éruption qui ſe fit dans le ſeizieme ſiecle, elle reçut de la généroſité de la montagne, & ſans doute par l'interceſſion de ſainte Agathe, ce que lui avoit refuſé la nature. Un courant de lave ſe précipitant dans la mer, y forma un môle que jamais on n'auroit pu conſtruire, quelques frais qu'on y eût employés. Ce havre, qui étoit ſûr & commode, ſubſiſta pendant quelque tems, & fut enfin comblé & démoli par une éruption ſuivante. Le voile miraculeux de ſainte Agathe, regardé comme le plus grand tréſor de Catane, & qui paſſoit pour un remede infaillible contre les tremblemens de terre & les volcans, ſemble avoir perdu ſa vertu à cette époque. Le torrent

inonda les murailles, engloutit les images de tous les ſaints, qu'on y avoit expoſées pour s'oppoſer à ſa force; & après avoir ruiné de fond en comble une grande partie de cette belle ville, il ſe répandit dans la mer. Le peuple dit qu'alors ils avoient donné à leurs ſaints de juſtes ſujets de plaintes, mais qu'ils ſe ſont réconciliés depuis long-tems, & que leur protectrice a promis de les défendre à l'avenir d'un ſemblable malheur. La plupart des habitans ſont ſi fortement convaincus de ce que je viens de dire, que ſi la lave étoit au pied de leurs murs, ils ne ſe mettroient pas en peine d'en éviter les effets. Le voile de ſainte Agathe n'eſt pas le ſeul qui ait ce merveilleux empire ſur la montagne; ils ſuppoſent encore que tout ce qui l'a touché eſt doué des mêmes propriétés miraculeuſes. De petits morceaux de coton & de toile, bénis par l'évêque, & qu'on a fait toucher au voile, paſſent dans leur eſprit pour avoir la vertu de ſauver la maiſon ou le jardin de celui qui les poſſede; & par-tout où cet expédient n'a pas réuſſi, ils ne manquent jamais de dire que le voile a ſon efficacité, mais que la perſonne manque de foi. Cependant ils vous racontent pluſieurs hiſtoires de ces reliques qui, placées ſur les murailles des maiſons & des vignes, les ont préſervées de l'embraſement.

En arrivant à Catane, nous fûmes ſurpris

de trouver que dans une ſi belle ville, il n'y avoit aucune eſpece d'hôtellerie. Il eſt vrai que nos guides nous conduiſirent à une maiſon à laquelle ils donnoient ce nom ; mais elle étoit ſi miſérable & ſi ſale, que nous réſolûmes ſur-le-champ d'en chercher une autre ; & à l'aide du chanoine Recupero, pour qui nous avions des lettres, nous fûmes bientôt aſſez bien logés dans un couvent. Le prince de Biſcaris, gouverneur de cette place, homme de beaucoup de mérite & d'une très- grande diſtinction, nous a rendu ce matin la viſite que nous lui avions faite, & il nous a offert ſes ſervices de la maniere la plus obligeante.

Il ſignor Recupero, qui s'engage à être notre Cicérone, nous a montré quelques reſtes curieux d'antiquités ; mais ils ont été ſi fortement ébranlés & ſi fracaſſés par la montagne, qu'à peine trouve-t-on quelques morceaux entiers.

Près d'une voûte qui eſt à préſent à trente pieds au-deſſous de terre, & qui a probablement ſervi de cimetiere, on diſtingue dans un endroit eſcarpé pluſieurs couches de lave avec une terre très-épaiſſe ſur la ſurface de chacune. Le ſignor Recupero s'eſt ſervi de ce fait pour nous prouver la grande antiquité des éruptions de la montagne ; car s'il faut mille ans & plus pour former ſur la lave une légere couche de terre, il a dû s'écouler un eſpace de tems plus conſidérable entre chacune des

éruptions qui ont donné naissance à ces couches. On a percé à travers sept laves bien distinctes, placées les unes sur les autres, & dont la plupart sont couvertes d'un lit épais d'un très-bon terreau Or, continuoit le chanoine, s'il étoit toujours permis de raisonner par analogie, l'éruption qui y a porté la plus basse de ces laves, auroit dû arriver il y a au moins 14000 ans.

Il nous a assuré que ces découvertes l'embarrassoient fort pour écrire l'histoire de la montagne. Moyse le chagrine, & ralentit toute son ardeur. Et réellement il ne peut pas supposer que sa montagne soit aussi récente que la création du monde, suivant ce prophete. Que pensez-vous de ces sentimens dans un prêtre catholique? L'évêque, qui est très-orthodoxe, l'a déjà averti de se tenir sur ses gardes, de ne point prétendre être un meilleur naturaliste que Moyse, & de ne pas s'aviser de rien avancer qui puisse contredire en aucune maniere cette autorité sacrée.





LETTRE VIII.

Le prince de Biſcaris. Son Muſeum. Couvent de jacobins. Lave qui a inondé les murs de Catane. Antiquité de cette ville. Revenu que procure à l'évêque la vente de la neige de l'Etna. Tremblement de terre de 1693. Antiquités. Eléphant de lave. Temple païen converti en égliſe. Reſſemblance des cérémonies catholiques avec celles du paganiſme Saints diſgraciés. Dévotion des catholiques. Préparatifs pour monter ſur l'Etna.

A Catane, le 26 mai 1770.

NOUS ſommes allés examiner ce matin l'hôtel & le muſeum du prince de Biſcaris, & nous y avons trouvé autant d'antiques que j'en aie jamais vu ailleurs, excepté dans le palais du roi de Naples à Portici. Le prince a eu la ſatiſfaction de les voir ſortir preſque toutes des entrailles de la terre, ce qui ajoute encore à leur prix. Il a dépenſé des ſommes conſidérables pour faire fouiller dans les ruines de l'ancien théatre de Catane. Heureuſement ſes peines ont été bien récompenſées par le grand nombre & la variété des objets curieux qu'il a découverts. Je ne finirois pas, ſi je voulois

en faire l'énumération (*). Pendant le peu de tems que nous y sommes restés, nous avons eu le plaisir de voir une portion d'une superbe corniche corinthienne, & plusieurs morceaux de statues produites de nouveau au grand jour, après avoir été ensevelies, pendant tant de siecles, dans les ténebres & l'oubli. La collection de médailles, de camaïeux & de bas-reliefs, ainsi que son cabinet d'histoire naturelle, sont magnifiques; mais nous avons été plus charmés des honnêtetés & de la politesse du propriétaire, que de ses richesses. Il ne nous a pas dit avec ostentation, comme le prince de Villa-Franca, que sa maison & ses voitures étoient à notre service; mais, sans nous en dire un mot, nous avons trouvé son carrosse à la porte, & nous serons probablement obligés de nous en servir pendant notre séjour. Sa famille

---

(*) Le prince de Biscaris doit publier un bel ouvrage, très-bien fait & très-complet, qui contiendra la description de toutes les antiquités de Catane. Une grande partie des planches qui l'accompagneront, sont déjà prêtes; & tous les monumens y sont dessinés & mesurés avec tout le soin & l'exactitude possibles. Comme il préside lui-même à l'exécution, qu'il fait prendre toutes les mesures sous ses yeux, & qu'il s'est chargé de la description, ce sera sûrement l'ouvrage le plus vrai qui ait jamais été publié sur les monumens encore subsistans de l'antiquité.

Voyez *le baron de Riedesel.*

eſt compoſée de la princeſſe ſon épouſe, d'un fils & d'une fille, qui ont toutes les bonnes qualités poſſibles. Elle me rappelle quelques familles heureuſes que j'ai vues dans notre patrie; mais je n'en ai encore rencontré aucune de pareille ſur le continent. Le prince bâtit à préſent une maiſon de campagne ſur un promontoire formé par la lave de 1669: il y avoit autrefois au moins cinquante pieds d'eau à l'endroit où on en a jeté les fondemens, & la lave eſt élevée de 50 pieds au-deſſus du niveau actuel de la mer.

J'ai voulu me promener ſeul cette après-dînée, pour examiner les formes bizarres & ſingulieres qu'a priſes cette lave deſtructive, en ravageant le pays. Je ne ſuis pas allé fort loin avant d'appercevoir un bâtiment magnifique qu'on conſtruiſoit à quelque diſtance de la partie la plus haute de la ville. Comme je n'avois entendu parler d'aucun palais de ce côté-là, la curioſité m'y a conduit. Après avoir paſſé la grande porte, ma ſupriſe s'eſt accrue, lorſque j'ai apperçu une façade qui eſt preſque égale à celle de Verſailles, une rampe d'eſcaliers de marbre blanc, & tout ce qui annonce une magnificence royale. Je n'avois jamais ouï dire que les rois de Sicile euſſent un palais à Catane, & il étoit impoſſible de ſuppoſer qu'il appartînt à des particuliers. Je crus que le vaſte frontiſpice qui ſe préſentoit devant moi, formoit tout le pa-

lais ; mais imaginez mon étonnement, lorſqu'en tournant un des angles, j'ai trouvé un autre frontiſpice auſſi grand, & quand j'ai découvert que ce que j'avois vu n'étoit que le côté d'un immenſe quarré.

Je ne fus plus alors dans l'incertitude, ſachant bien que tant de magnificence ne pouvoit appartenir qu'à l'égliſe. Comme je m'empreſſois de communiquer à mes amis ce que je venois de découvrir, je trouvai auprès d'eux le chanoine Recupero, qui me fit des reproches de ce que j'avois oſé ſortir ſans notre interprete, & dit que jamais il n'avoit été ſi mortifié, parce qu'il avoit deſſein de nous conduire à cet endroit le jour même, afin de jouir de notre ſurpriſe & de notre étonnement. Il nous apprit que c'étoit un couvent de bénédictins qui étoient déterminés à faire leur paradis dans ce monde, s'ils ne le faiſoient pas dans l'autre. Il ajouta qu'ils avoient 15000 livres ſterling de revenu (*), ce qui eſt une ſomme prodigieuſe pour ce pays.

Nous ſommes allés avec le ſignor Recupero préſenter nos reſpects à ces enfans de l'humilité, de la tempérance & de la mortification ; & il faut convenir qu'ils nous ont reçus & régalés avec beaucoup de civilité & de politeſſe, même ſans oſtentation. Leur muſeum eſt preſqu'auſſi beau que celui du prince

(*) Environ 345000 livres tournois.

de Biſcaris, & les appartemens en ſont infiniment plus riches: mais leur jardin eſt ce qu'il y a de plus curieux; quoiqu'il ſoit formé ſur la ſurface raboteuſe & ſtérile de la lave, nous y avons apperçu une variété & une propreté qu'on rencontre rarement ailleurs. Les allées ſont larges & pavées de petits cailloux; les arbres & les haies, qui à la vérité ſont de mauvais goût & taillés ridiculement, y croiſſent très-bien. Cette lave n'ayant que 150 ans, ſa ſurface doit être auſſi dure & auſſi ſtérile qu'un morceau de fer; & par conſéquent, tout le ſol a dû être apporté de fort loin. L'égliſe de ce couvent ſeroit une des plus belles de l'Europe, ſi elle étoit finie; mais comme elle eſt entiérement fondée ſur de la lave poreuſe & caſſante, une partie des fondemens s'eſt affaiſſée ſous le poids d'un bâtiment ſi énorme, & pluſieurs des grandes voûtes où l'on devoit faire différentes chapelles, ſont déjà tombées. Elle eſt en forme de croix; & quoiqu'il n'y ait encore que la branche occidentale achevée, cela ſeul ſuffit pour en faire une égliſe pleine de nobleſſe & de grandeur. Ils ont le plus bel orgue que j'aie jamais entendu, & je crois qu'il eſt ſupérieur à celui d'Harlem, qui a acquis tant de célébrité.

Nous ſommes allés enſuite examiner les endroits où la lave a eſcaladé les murs de Catane: ce phénomene a dû produire un effet étonnant. Les murailles ont ſoixante-quatre

palmes de haut (près de 60 pieds), & elles ſont très-fortes ; car autrement elles auroient dû être renverſées par le torrent enflammé qui s'éleva à cette hauteur, & même au-deſſus du ſommet du mur, avant d'entrer dans la ville. Enfin il y parvint : il entraîna devant lui, comme je vous l'ai déjà dit, tous les ſaints du calendrier, qui étoient rangés en ordre de bataille pour tâcher de l'arrêter ; & marchant, pour ainſi dire, en triomphe, il anéantit en quelque ſorte tout ce qui s'oppoſa à ſon paſſage. Entr'autres choſes, il couvrit de décombres quelques belles fontaines, dont l'une étoit ſi eſtimée, que les habitans ont fait creuſer à grands frais à travers la lave, & ils ont enfin recouvré leur ſource. Cette excavation eſt un ouvrage très-curieux, & digne de l'attention des voyageurs.

Catane eſt regardée comme une des plus anciennes villes de l'isle, & même de la terre. Leurs légendes diſent qu'elle fut fondée par les Cyclopes ou les géans de l'Etna, qu'on ſuppoſe avoir été les premiers habitans de la Sicile après le déluge ; & quelques-uns des écrivains du pays prétendent qu'elle fut bâtie par Deucalion & Pyrrha, après que les eaux ſe furent retirées & qu'elles eurent deſcendu au pied de la montagne. Son ancien nom étoit *Catetna*, ou ville de l'Etna.

Elle paſſe à préſent pour la troiſieme ville du royaume, quoiqu'elle ſoit la ſeconde, de-

puis que Meſſine a été dévaſtée par la peſte. Elle contient plus de 30000 habitans; elle a une univerſité, la ſeule de l'isle, & un ſiege épiſcopal. Les revenus de l'évèque ſont très-conſidérables, & proviennent en grande partie de la vente de la neige du mont Etna. On dit qu'une petite portion de cette ſinguliere marchandiſe qui ſe trouve au nord de la montagne, lui rapporte plus de 1000 livres ſterling par an; car l'Etna fournit de la neige & de la glace, non-ſeulement à toute la Sicile, mais encore à Malthe & à une partie de l'Italie, ce qui fait une branche de commerce très-conſidérable. Les payſans même, dans ces pays chauds, ſe régalent, pendant l'été, avec des glaces; & la nobleſſe ne donne point de repas dont elles ne faſſent partie. Les habitans diſent qu'une diſette de neige ſeroit plus dangereuſe qu'une famine de bled ou de vin. C'eſt parmi eux une obſervation commune, que j'ai entendu répéter ſouvent, que, ſans les neiges de l'Etna, leur isle ſeroit inhabitable; tant cet article de luxe leur eſt devenu eſſentiel. L'Etna, qui les rafraîchit en été, les réchauffe en hiver; l'immenſe & inépuiſable forêt qui couvre la montagne, fournit du bois à brûler pour la plus grande partie de l'isle. Mais cette montagne étonnante m'écarte toujours de mon ſujet: je vous parlois de la ville. Le peu qu'épargna l'éruption de 1669, fut entiérement ruiné par le fatal tremblement

de terre de 1692 : la plus grande partie des habitans furent alors ensevelis sous les murs de leurs maisons & de leurs églises. Cependant leur aveuglement est si fort, qu'après des désastres si répétés & si terribles, on n'a jamais pu les engager à changer sa situation. Toute la ville fut bientôt rebâtie sur un nouveau plan fort élégant, & elle est à présent plus belle que jamais. Il est hors de doute qu'elle sera derechef réduite en cendres par quelque nouvelle commotion de la montagne. Ils croient pourtant être dans une parfaite sûreté ; ils disent que la Vierge & sainte Agathe se sont engagées à les protéger, & ils défient l'Etna & tous ses diables de leur faire du mal.

Cette ville renferme plusieurs restes d'antiquité, dont la plupart sont dans un très-mauvais état. Un des plus remarquables est un éléphant de lave, portant sur son dos un obélisque de granite égyptien. Il y a en outre, des ruines considérables d'un grand théatre, différent de celui qui appartient au prince de Biscaris ; un vaste bain presqu'entier ; les restes d'un grand aqueduc, qui ont dix-huit milles de long ; les débris de plusieurs temples, l'un de Cérès, & un autre de Vulcain. L'église appellée *Bocca di fuoco*, étoit aussi jadis un temple. Le plus entier de tous ces morceaux d'antiquité est une petite rotonde qui, ainsi que le Panthéon à Rome, & quelques autres qu'on rencontre en Italie, démontre, suivant

moi, que cette forme dure davantage que les autres. Il eſt à préſent purifié de toute l'infection que lui avoient communiqué les cérémonies païennes, & il eſt devenu une égliſe chrétienne, dédiée à la ſainte Vierge, qui eſt depuis long-tems en droit d'hériter de toutes les anciennes déeſſes. Les catholiques n'y font pas d'attention; mais c'eſt une choſe fort plaiſante de conſidérer combien peu les cérémonies modernes different des anciennes. J'ai vu quelque part une obſervation qui me paroît juſte. Pendant le long regne du paganiſme, la ſuperſtition avoit tellement raffiné l'art d'inventer les cérémonies, que lorſque les chrétiens devinrent à leur tour ſuperſtitieux, ils furent réduits à emprunter de leurs prédéceſſeurs, & à imiter une partie de leur culte. C'eſt ici préciſément le cas. J'en parlai au ſignor Recupero, qui n'eſt pas le plus zélé catholique du monde, & il avoua franchement que l'obſervation étoit vraie.

Dans quelques temples, les mêmes images ſont reſtées depuis le paganiſme : on s'eſt contenté de changer leurs noms; & telle qui étoit Vénus ou Proſerpine, eſt à préſent Marie-Magdeleine, ou la Vierge. On pratique chaque jour devant ces images les mêmes cérémonies, dans la même langue, & à peu près de la même maniere.

Les ſaints apparoiſſent auſſi ſouvent & font autant de miracles qu'en faiſoient jadis les

dieux d'Homere ; les murailles des temples ſont couvertes d'*ex-voto* & d'offrandes, comme elles l'étoient anciennement. L'eau luſtrale, que les premiers chrétiens déteſtoient ſi fort, eſt de nouveau révérée : on la répand avec la même dévotion. Le même encens eſt brûlé par des prêtres vêtus de la même maniere, avec les mêmes génuflexions devant les mêmes images, & dans les mêmes temples. En un mot, les deux rites ont entre eux une telle reſſemblance, que ſi le grand-prêtre de quelque temple païen revenoit au monde & reprenoit ſes fonctions, il n'auroit qu'à ſe familiariſer avec quelques nouveaux noms, & apprendre par cœur la meſſe, les *pater* & les *ave*. Cela lui ſeroit bien plus aiſé qu'à pluſieurs de ſes ſucceſſeurs, qui n'entendent rien à cette langue qui lui ſeroit familiere.

Une choſe cependant pourroit l'embarraſſer : il trouveroit peut-être que tous les myſteres d'Eleuſis n'étoient rien en comparaiſon de l'étonnant myſtere de la tranſſubſtantiation, le ſeul par lequel on ait tenté de mettre en défaut tout à la fois, & l'entendement, & les ſens. Il ſeroit auſſi bien empêché d'expliquer l'étrange métamorphoſe de ſes anciens patrons. Celle-ci, dirait-il, je m'en rappelle bien, étoit la ſtatue de *Venus-Meretrix*, qui n'étoit adorée que par les enfans de la molleſſe & de la volupté : elle me paroît étonnamment changée en bien, depuis que vous l'avez fait

chrétienne. Je vois qu'elle eſt devenue la grande protectrice de la chaſteté & de la vertu. Et Junon, cette déeſſe ſi implacable dans ſa vengeance, vous en avez fait une déité pleine de modération & de douceur, à qui vous adreſſez des vœux avec auſſi peu de crainte qu'à aucune autre. Que n'en avez-vous fait autant aux furies? Elles en vaudroient ſûrement beaucoup mieux.

Puis obſervant la figure de S. Antoine: Que vois-je, s'écrierait-il avec étonnement, Jupiter, le roi des dieux & des hommes, couvert d'un manteau tout rapiécé? Quel humiliant ſpectacle! Je me rappelle avec quel profond reſpect nous nous proſternions jadis devant cette image vénérable. Mais qu'eſt devenue la foudre qu'il tenait dans ſes mains, pour châtier le monde? Et que tient-il à la place? Ce n'eſt, lui repondroit-on, qu'un bout de corde pleine de nœuds, avec quoi il ſe châtie lui-même, comme pour faire pénitence de ſa longue uſurpation. Quant à la foudre, il y a long-tems qu'elle eſt en de meilleures mains. Cependant il pourroit conclure que, puiſque les ſaints changent quelquefois de nom, ſuivant le caprice enthouſiaſte du peuple, cette même inconſtance lui permet d'eſpérer que dans la ſuite ſon patron Jupiter pourra recouvrer ſon tonnerre & ſa dignité.

Vous ſouvient-il du vieux Huet, original, s'il en fut jamais? Paſſant un jour devant la

ſtatue de Jupiter au Capitole, il ôta ſon chapeau, & lui fit une profonde révérence. Un jacobite qui l'accompagnoit, lui demanda pourquoi cette marque de reſpect à cet ancien ſeigneur? Pour la même raiſon, repliqua Huet, que vous avez tant d'égards pour le prétendant. Je crois même, ajouta-t-il, qu'il y a plus de probabilité que celui-ci recouvrera ſa dignité, qu'il n'y en a en faveur de votre héros. Voilà pourquoi je lui fais ma cour d'avance, eſpérant qu'il ſe ſouviendra un jour de ce que j'ai fait pour lui dans ſon adverſité.

J'ai obſervé, dans le cours de mes voyages, pluſieurs des grands ſaints du calendrier, qui ont été dans la diſgrace du peuple, au point qu'il a changé le nom de leurs ſtatues. Dans la derniere guerre, j'ai vu en Portugal le peuple de *Caſtel-Branco* ſi furieux contre ſaint Antoine qui permettoit aux Eſpagnols de bombarder leur ville, malgré l'engagement exprès qu'il avoit pris, ſuivant eux, de les protéger, que pluſieurs de ſes images furent miſes en pieces. Il y en avoit une plus révérée que les autres, dont on abattit la tete, pour lui ſubſtituer celle de ſaint François; & la ſtatue porte aujourd'hui ſon nom. Lors de la derniere famine qui affligea Naples, le grand ſaint Janvier lui-même ſe trouva dans un danger éminent. Un gentilhomme Suiſſe m'a dit qu'il l'avoit entendu charger d'invectives, & lui déclarer poſitivement que, s'il ne leur fourniſsoit

nissoit pas du bled dans un tel tems, il ne seroit plus leur patron. Ces exemples sont rares; & en général les pauvres catholiques sont garantis de ces accès de mauvaise humeur, par l'entiere persuasion qu'ils ont de la présence continuelle & de la protection immédiate de leur patron révéré.

Je remarquois avec plaisir sur le visage de plusieurs de ces insulaires, l'expression de l'amour & de la reconnoissance pour leurs saints; & je suis persuadé que l'ardeur de la dévotion qu'ils ressentent devant eux, sur-tout devant les saintes, doit être extrêmement agréable. Cela ressemble aux sensations pures & délicates de l'amour respectueux. J'avoue que j'ai envié leur état pour quelques instans, & je maudissois au fond du cœur l'orgueil de la raison & de la philosophie, qui avec toute sa froideur & ses fades triomphes, nous laisse dans une espece d'apathie stoïque & anéantit les plus douces émotions de l'ame. Qui voudroit n'être pas trompé, lorsque l'illusion excite en nous ces passions délicieuses qui sont dignes du cœur humain, & pour lesquelles il semble être fait plutôt que pour toutes les autres? Si jamais la dure & impénétrable trempe de la philosophie vient à toucher notre ame, ces fibres délicates de foiblesse & d'affection, qui étoient si flexibles, se roidissent tout-à-coup, elles ne peuvent plus être mises en mouvement par les objets qui nous environnent.

Je me ſouviens que le D. Tiſſot m'a dit avoir eu un malade qui ſe mouroit d'amour pour J. C. Lorſqu'il fut à l'extrêmité, il parut jouir du plus haut degré de bonheur; il appelloit ſon bien-aimé avec tous les tranſports de la paſſion la plus enthouſiaſte. D'après ce que j'ai vu devant les images de la Vierge & de ſainte Agathe, je ſuis perſuadé qu'elles ont pluſieurs *inamorati* qui donneroient de bon cœur leur vie pour ces objets de leur tendreſſe.

Ne penſez-vous pas avec moi, que cette ſorte de culte perſonnel eſt beaucoup mieux adapté à l'intelligence du vulgaire? Un culte plus ſublime & plus pur ne feroit qu'égarer & confondre leur eſprit, qui n'étant pas accoutumé aux ſpéculations, a ſûrement beſoin de quelque choſe de ſenſible pour fixer ſon attention. Cette opinion paroît même avoir été adoptée par quelques-uns des écrivains ſacrés, qui repréſentent ſouvent Dieu ſous une forme matérielle.

Si vous vous efforcez de donner à un payſan une idée de Dieu; ſi vous lui dites que c'eſt un être immatériel, dont cependant l'eſsence pénetre toute la matiere; qu'il exiſte de toute éternité, & que ſon immenſité n'a pas plus de bornes que ſa durée; qu'il remplit des millions de mondes, & qu'il anime tous les objets qu'ils contiennent, que croyez-vous qu'il penſe d'un tel être? Je crains que ſon intelligence, accablée par tant de qualités ſi difficiles à conce-

voir, ne s'occupe pas du tout de l'objet que vous tâchez de lui décrire. Mais placez devant lui la figure d'une belle femme tenant un bel enfant dans ſes bras, & dites-lui qu'elle peut lui procurer tout ce dont il a beſoin : il vous entend alors parfaitement, il ſe ſent animé par cet objet viſible, le plus intéreſſant qui ſoit dans la nature, & il le prie de toutes ſes forces (*).

Adieu. Nous ſommes très-occupés ; nous nous préparons à aller examiner le mont Etna ; ce qui eſt le principal but de notre expédition. Juſqu'à préſent rien ne nous a encouragés à cette tentative, & nous commençons à douter de la poſſibilité du ſuccès. Recupero nous dit que la ſaiſon n'eſt pas encore aſsez avancée, qu'il faudroit attendre quelques mois, & qu'il lui paroît impoſſible d'arriver au ſommet de la montagne. Il ajoute que l'hiver dernier fut ſi extraordinairement rigoureux, que le cercle de neige deſcendit beaucoup plus bas qu'à l'ordinaire ; que, quoiqu'il ſe ſoit reſserré depuis, cependant il s'étend toujours au moins à la

(*) M. Brydone ne peut s'empêcher de ſentir que la pompe des cérémonies de l'égliſe catholique eſt beaucoup plus propre à nourrir la piété du peuple, que la triſte ſimplicité du culte proteſtant. Il eſt vrai qu'il ſemble donner enſuite dans un autre excès, en ſe faiſant de cet avantage du culte catholique, des idées qui ne paroiſſent pas aſſez épurées.

Note du traducteur pariſien.

diſtance de neuf ou dix milles autour de la bouche. Il nous conſeille de revenir au mois d'août, & de laiſſer l'Etna pour la derniere partie de notre voyage. Si nous ne réuſſiſſons pas demain, nous ſuivrons probablement ſon avis; mais nous ſommes réſolus d'y employer tous nos efforts. Le tems eſt le plus agréable qu'on puiſſe imaginer: les ſoirées ſont délicieuſes; & à l'aide des étoiles, nous appercevons la fumée ſe précipitant comme un torrent ſur les flancs de la montagne. Recupero nous aſſure que c'eſt une indication certaine de la violence du froid qui regne dans ces régions élevées, qui condenſe les vapeurs & les fait retomber au moment où elles ſortent de la bouche. Il nous avertit de nous pourvoir d'une grande quantité de liqueurs, de bonnes fourrures, & de haches pour couper du bois, parce que nous ſerons vraiſemblablement obligés de paſser la nuit en plein air, dans un climat qu'il nous dit être auſſi froid que celui du Groënland. Si le fait eſt vrai, il eſt très-ſingulier; car ici, avec de légers habits de taffetas, nous ſouffrons de la chaleur. Je vous informerai plus en détail de toutes ces particularités, ſi nous ne ſubiſsons pas le ſort d'Empedocles.



LETTRE IX.

Voyage au mont Etna. Trois régions de la montagne. Ordre que ſuit communément une éruption. Montagnes formées ſur l'Etna & le Véſuve. Révolutions qu'a eſſuyées le pays près d'Hybla. Montpelieri. Célebres ſtatues couvertes par la lave. Eruption de 1669. Terribles effets de la lave. Sort ſingulier d'un vignoble. Bouche du volcan par où s'eſt faite cette éruption. Caverne. Férocité & vie ſauvage des habitans de l'Etna. Converſation avec eux. La région de bois. La caverne des chevres. Vue du coucher du ſoleil. Nuit paſſée dans la caverne. Eruption de 1766. La lave n'eſt pas encore refroidie. Sa grande profondeur.

A Catane, le 29 mai 1770.

LE 27, à la pointe du jour, nous nous mîmes en marche pour viſiter le mont Etna, la plus ancienne des montagnes. Sa baſe & ſes flancs immenſes ſont couverts de beaucoup de collines qu'il a créées ; car chaque éruption produit une nouvelle montagne, & peut-être que leur nombre ſerviroit mieux

que toute autre méthode, à déterminer celui des éruptions & l'âge de l'Etna.

Toute la montagne est divisée en trois régions distinctes, appellées *la regione culta* ou *Piemontese*, la region fertile; *la regione sylvosa*, ou *nemorosa*, la région des bois; & *la regione deserta* ou *scoperta*, la région stérile.

Elles sont toutes trois aussi différentes par le climat & les productions, que les trois zones de la terre. On pourroit, avec autant de justesse, les nommer *la zone torride*, *la tempérée*, & *la glaciale*. La premiere région environne le pied de la montagne, & forme de tous côtés le pays le plus fertile du monde, jusqu'à la hauteur d'environ quatorze ou quinze milles, où commence la région des bois; elle est presque entiérement composée de lave qui, après un grand nombre de siecles, s'est enfin convertie en un sol très-fertile. Nous trouvâmes le barometre à 27 p. 1 $\frac{1}{2}$ l. à Nicolosi, qui est à douze milles du pied de la montagne; & à Catane, il étoit à 29 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes. Quoique le premier endroit ne soit pas fort élevé, & que probablement il n'y eût pas plus de 3000 pieds de différence entre l'un & l'autre, cependant le climat étoit totalement changé. La récolte étoit finie à Catane; & les chaleurs y étoient insupportables. A Nicolosi, elles sont très-modérées, & dans plusieurs champs, le bled est encore verd. Ces douze milles de chemin sont

les plus mauvais que j'aie jamais faits. On marche par-tout ſur de vieilles laves & des bouches de volcans éteints, qui ſont à préſent des terreins couverts de bled, de vignobles & de vergers.

Les fruits de cette région paſſent, ſans contredit, pour les plus beaux de la Sicile; & les figues en particulier, dont il y a une grande variété d'eſpeces. On prétend qu'on ne trouve que ſur l'Etna une eſpece particuliere de figues très-groſſes, & qu'on regarde comme ayant une ſaveur ſupérieure à toutes les autres.

Les laves qui forment cettte région, comme je l'ai déjà dit, proviennent d'un nombre infini de petits monticules, dont l'aſpect eſt très-agréable, qui ſont répandus par-tout ſur les flancs de l'Etna. Ces élévations ſont toutes d'une figure réguliere, hémiſphérique, ou conique; & à l'exception d'un très-petit nombre, elles ſont couvertes par-tout de très-beaux arbres & de la plus riche verdure. Chaque éruption crée ordinairement une de ces montagnes. Comme la grande bouche de l'Etna eſt élevée à une hauteur prodigieuſe au-deſſus des régions inférieures, il n'eſt pas poſſible que le feu intérieur, cherchant avec fureur une iſſue autour de la baſe, & même fort au-deſſous, s'éleve à 12 ou 13 mille pieds; car il eſt probable que telle eſt l'élévation de l'Etna. Il eſt donc arrivé communément qu'après avoir ébranlé pendant quelque

tems la grande montagne & tout ce qui l'environne, il a enfin éclaté ſur les côtés ; & c'eſt ce qu'on appelle *une éruption.* La matiere enflammée ne jette d'abord qu'une fumée épaiſſe & des pluies de cendres qui ravagent le pays adjacent ; elle lance enſuite à une hauteur immenſe, des pierres enflammées & des rochers d'une groſſeur énorme. Ces pierres retombant avec les cendres ſorties du volcan, forment enfin les montagnes ſphériques & coniques dont j'ai parlé. Cette progreſſion s'acheve quelquefois en très-peu de jours ; d'autres fois, comme dans la grande éruption de 1669, elle dure pluſieurs mois. Dans ce cas, la montagne qui ſe forme, eſt très-conſidérable. Quelques-unes de celles-ci n'ont pas moins de ſept ou huit milles de tour & plus de mille pieds d'élévation perpendiculaire ; d'autres n'ont que deux ou trois milles de circonférence & trois ou quatre cents pieds de hauteur.

Après que la montagne eſt formée, la lave paroît & ſe fait jour au pied de cette montagne, entraînant tout ce qu'elle rencontre : elle n'eſt le plus ſouvent arrêtée que par la mer, où elle va ſe précipiter. Telle eſt la marche commune d'une éruption ; cependant il arrive, rarement à la vérité, que la lave ſort tout-à-coup du côté de la grande montagne, ſans toutes les circonſtances dont je viens de parler. C'eſt ce qu'on remarque dans les éruptions

du Véſuve. Comme il eſt beaucoup moins élevé, la matiere fondue eſt portée dans la bouche de la montagne, qui préſente alors le phénomene que j'ai décrit. La bouche du volcan vomit des pluies de pierres & de cendres, ſans former aucune nouvelle élévation; l'ancienne ne fait que s'accroître conſidérablement, juſqu'à ce qu'enfin la lave s'élevant près du ſommet de la montagne, elle ſe fait une iſſue dans le côté de la bouche; alors l'éruption eſt déclarée. Voilà préciſément ce que j'ai obſervé dans les éruptions de ce volcan, que j'ai examiné avec attention; mais l'Etna étant beaucoup plus conſidérable, une ſeule bouche ne ſuffit pas pour donner paſſage à un torrent ſi prodigieux de feu liquide. (*)

(*) La lave de cette redoutable montagne n'eſt ni auſſi belle ni auſſi variée que celle du Véſuve, dont M. Hamilton a recueilli juſqu'à 40 eſpeces différentes, tandis que le prince de Biſcaris n'a pu raſſembler, à force de ſoins & de recherches, qu'une douzaine de variétés des laves de l'Etna; encore ne different-elles que de peu de choſe l'une de l'autre. Cela vient de ce que ce dernier volcan ne renferme que du fer & du ſel ammoniac, avec très-peu de ſoufre, de matieres vitrifiables & de marbre; tandis que c'eſt préciſément à ces dernieres matieres & à leurs divers mélanges qu'il faut attribuer les belles & nombreuſes variétés du Véſuve. Les pierres que vomit l'Etna, ſont la pierre-ponce, la pierre de ſable, & une pierre ferrugineuſe; on ne trouve ni au bord de l'entonnoir, ni à l'embouchure des différentes éruptions, ces belles

Recupero m'aſſure que lors d'une éruption de cette montagne, il a vu de grands rochers enflammés, lancés à la hauteur de pluſieurs mille pieds, avec un bruit infiniment plus terrible que celui du tonnerre. Il a meſuré le tems qu'ils employoient pour arriver à terre depuis le moment de leur plus grande

---

efflorefcences de ſoufre que fournit le Véſuve. On voit ſeulement de tems à autre de petits points jaunes dans quelques pierres. Pour le ſel ammoniac, il eſt très-abondant; on peut même le recueillir à l'embouchure de quelques éruptions, abſolument pur, & ſéparé de toute matiere hétérogene: auſſi le prince de Biſcaris en poſſede-t-il une grande quantité. Il s'en faut auſſi de beaucoup que le coup-d'œil des campagnes cultivées ſoit auſſi attrayant au pied de l'Etna, qu'il l'eſt au pied du Véſuve: elles n'ont pas cette charmante verdure ni ces belles vignes que l'habitant de la derniere de ces contrées *altis maritat populis*. Ici, elles ſont baſſes & ne ſe marient point avec les arbres; cependant la diverſité des fruits y eſt bien plus grande qu'à Portici. Toutes les eſpeces de fruits, juſqu'aux dattes de palmier, y réuſſiſſent & y parviennent à maturité: les dattes croiſſent en forme de grappes, dix à douze enſemble: elles fleuriſſent en février, & mûriſſent en août ou ſeptembre. Le palmier qui les porte, de même que le piſtachier, ne produit point de fruits, à moins que le mâle, qui eſt un arbre de la même eſpece, mais qui ne porte point, n'en ſoit aſſez près pour être à portée de le féconder; & plus ces arbres ſont rapprochés les uns des autres, plus ils ſont féconds.

Voyage du baron de Riedeſel.

élévation, & il a trouvé qu'il leur falloit 21 ſecondes pour deſcendre. Les eſpaces étant comme les quarrés des tems, ils avoient donc parcouru, je crois, plus de 7000 pieds. Cette hauteur eſt ſûrement étonnante, & exige une force de projection fort ſupérieure à ce que nous pouvons concevoir. J'ai meſuré par la même regle juſqu'où les exploſions du Véſuve lançoient leurs corps, & je n'ai jamais obſervé qu'aucune des pierres ſorties du volcan, prît davantage de 9 ſecondes pour deſcendre; ce qui ſuppoſe une élévation d'un peu plus de 1200 pieds.

Notre hôte à Nicoloſi, nous a raconté les révolutions ſingulieres qu'a éprouvées le beau pays près d'Hybla, qui n'eſt pas fort éloigné de celui-ci. Il étoit autrefois ſi célebre par ſa fertilité, & ſur-tout par ſon miel, qu'on l'appella *Mel-paſſi*, juſqu'à ce qu'il fut bouleverſé par la lave; & comme il devint alors entiérement ſtérile, les habitans, par une ſorte de jeu de mots, changerent ſon nom en *Mal-paſſi.* Une pluie de cendres jetées par la montagne dans une éruption ſuivante, lui fit bientôt reprendre ſon ancienne beauté & ſa premiere fécondité; & on l'appella durant pluſieurs années *Bel-paſſi.* Enfin, à la malheureuſe époque de 1669, il fut ſubmergé de nouveau par une mer de feu, & réduit à la plus déplorable ſtérilité; dès lors il reprit ſa ſeconde dénomination de *Mal-paſſi.* Cependant la lave,

dans ſon cours ſur ce beau canton, a laiſſé pluſieurs petites isles ou mondrains qui montrent encore ce qu'il étoit autrefois. Ces petits diſtricts couverts d'une végétation abondante, environnés & rendus preſque inacceſſibles par de vaſtes champs d'une lave noire & eſcarpée, préſentent une ſinguliere apparence. La montagne où ſe fit la premiere éruption qui enterra le *Mel paſſi*, eſt connu ſous le nom de *Montpelieri.* Je fus frappé du bel aſpect qu'elle offre quand on la voit de loin, & je ne pus réſiſter à l'envie que j'avois de l'examiner en détail, & d'obſerver les effets des deux éruptions qui ont inondé ce célebre pays.

Montpelieri eſt d'une forme plutôt ſphérique que conique, & ſa hauteur perpendiculaire n'eſt pas de plus de trois cents pieds; mais il eſt ſi parfaitement régulier de tous les côtés, & ſi richement revêtu de fruits & de fleurs, que je quittai avec un regret infini ce canton délicieux. Sa coupe ou ſon cratere, d'une grandeur proportionnée à la montagne, eſt creuſé exactement comme le fourneau de pipe le mieux fait. Je fis le tour de ſon bord extérieur, & je crois qu'il a un peu plus d'un mille.

Cette montagne, qui eſt très-ancienne, a été formée par la premiere éruption qui détruiſit le pays de *Mel-paſſi*; elle enterra un grand nombre de villages, de maiſons de campagne,

& en particulier, deux fort belles églifes qui font plus regrettées que tout le refte, parce qu'elles contenoient trois ftatues qui paffoient pour les plus parfaites de l'isle. On a entrepris de les retrouver, mais en vain, parce qu'on ne fait pas précifément l'endroit où ces églifes étoient fituées. Il eft même impoffible qu'on puiffe jamais le favoir ; car ces édifices étoient conftruits de lave, qui fe fond à l'inftant même où elle touche un torrent de matiere nouvellement fortie du volcan ; & Maffa dit que dans quelques éruptions de l'Etna, la lave s'eft répandue avec une impétuofité fi fubite, que dans le cours de quelques heures, elle fondit entiérement les églifes, les palais & les villages, & que tous ces corps coulerent en fufion, fans laiffer la moindre trace de leur premiere exiftence. Lorfque la lave a un tems confidérable pour fe refroidir, ce fingulier effet n'arrive jamais.

La grande éruption de 1669, après avoir ébranlé tout le pays des environs pendant quatre mois & formé une très-groffe montagne de pierres & de cendres, fit éclater la lave à peu près à un mille au-deffus de Montpelieri ; & defcendant comme un torrent, elle vint frapper contre le milieu de cette montagne : on prétend qu'elle la perça de part en part ; cependant je doute fort de ce dernier fait, parce que cela auroit altéré la forme réguliere qu'elle conferve encore. Il eft cepen-

dant certain qu'elle la perça à une très-grande profondeur ; elle se partagea ensuite en deux branches qui environnerent la montagne & se rejoignirent du côté du sud. Elle ravagea tout le pays qui est entre Montpelieri & Catane, escalada les murs de cette ville, & alla verser son torrent enflammé dans la mer. On dit qu'elle détruisit, en passant, les possessions de près de 30000 personnes, qui par-là furent réduites à la mendicité. Elle forma plusieurs collines où il y avoit auparavant des vallées, & combla un lac étendu & profond, dont on n'apperçoit pas aujourd'hui le moindre vestige.

Comme les effets produits par cettte éruption sont mieux connus que les autres, on m'en a raconté plusieurs histoires singulieres. En voici une qui est incontestable, quelqu'incroyable qu'elle paroisse. Un vignoble appartenant à un couvent de jésuites, se trouva exactement sur le chemin du torrent. Il étoit formé d'une ancienne lave probablement peu épaisse, & qui avoit au-dessous un grand nombre de cavernes & de crevasses. La lave liquide entrant dans ces cavernes, les remplit bientôt, & souleva par degrés le vignoble ; ensorte que les jésuites, qui s'attendoient à tout moment à le voir englouti, virent avec le plus grand étonnement, que tout le champ commençoit à se mouvoir. Il fut porté sur la surface de la lave jusqu'à une distance considérable ; &

quoique la plus grande partie en ait été détruite, cependant il en ſubſiſte encore aujourd'hui quelques reſtes.

Nous ſommes allés examiner la bouche d'où ſortit ce terrible torrent, & nous avons été ſurpris de n'y trouver qu'une petite ouverture d'environ trois ou quatre verges de diametre. Je crois que la montagne d'où il s'eſt fait jour n'eſt guere moindre que la partie conique du Véſuve.

Sur le côté oppoſé, on voit une grande caverne, où les payſans vont tuer des pigeons ſauvages qui y ſont en grand nombre. L'intérieur de cette caverne eſt ſi ſombre & ſi affreux, que notre hôte nous a dit que quelques perſonnes avoient perdu la tête, parce que s'étant trop avancées, elles s'imaginoient voir des diables & les eſprits des damnés; car on croit toujours ici que l'Etna eſt la bouche de l'enfer.

Nous avons trouvé, parmi les habitans de cette montagne, un degré de férocité & de vie ſauvage, que je n'ai remarqué nulle part ailleurs (*). Cela m'a rappellé une obſervation

(*) M le baron de Riedeſel ne penſe pas comme M. Brydone. Il eſt probable qu'ils ont jugé l'un & l'autre du caractere des habitans de l'Etna, par les particuliers qu'ils ont vus.

Les habitans de l'Etna ne ſont point, comme Facelli les dépeint, groſſiers & ſauvages, *horridi aſpectu.*

que le pere *della Torre*, hiſtoriographe du Véſuve, me diſoit avoir faite ſouvent dans le royaume de Naples; que par-tout où l'air eſt fortement imprégné de ſoufre & d'exhalaiſons enflammées, les hommes y ſont toujours extrêmement méchans & vicieux. Quoi qu'il en ſoit de la juſteſſe de cette remarque, les habitans des environs de Nicoloſi ſemblent la confirmer. Tout le village ſe raſſembloit autour de nous, & les femmes en particulier nous diſoient de groſſes injures. Nous reconnûmes enfin que c'étoit parce qu'en voyant le teint fleuri & la peau blanche de F...... elles le prenoient pour une perſonne de leur ſexe. Leurs clameurs étoient très-fortes, & nous eûmes toutes les peines du monde de les appaiſer. Recupero nous avoit donné pour guide l'homme de l'isle qui connoiſſoit le mieux

J'ai trouvé ici, comme dans tous les lieux peu fréquentés par les étrangers & où les hommes n'ont pas pu être corrompus par d'autres hommes, l'eſpece humaine dans ſon état naturel, & ce qu'on appelle de bonne gens, des gens vrais, affables & officieux. Ils ſont de belle figure; l'air pur & ſerein de la montagne les rend diſpos, gais & joyeux; les femmes ſont très-jolies, elles ont la peau très-blanche, & les yeux fort vifs; les hommes ſont brûlés par le ſoleil, mais grands, ſains, très-prévenans, francs, ſerviables; en un mot, on ſe trouve dans ces villages, qui ſont bien peuplés, au milieu d'une excellente eſpece de gens.

Voyage du baron de Riedeſel, pag. 138.

le

le mont Etna, & qui s'appelloit *le Cyclope*. Ils lui ordonnerent abſolument de ne nous pas ſuivre, & il n'auroit pas oſé les déſobliger, ſi nous n'avions obtenu leur conſentement par des careſſes & par des flatteries, la ſeule méthode qu'on puiſſe employer avec des femmes. Nous fûmes d abord contraints de fermer la porte de la cour, tant elles faiſoient de carillon & de tumulte; mais lorſque notre hôte (un prètre) pour qui nous avions des lettres, les eut aſſurées que nous étions chrétiens & que nous ne venions pas dans leur pays à mauvaiſe intention, elles ſe calmerent; & nous nous haſardâmes à aller parmi elles. Cette confiance de notre part nous regagna la leur; & dans peu de tems, nous fûmes bons amis & nous eûmes enſemble une très-longue converſation.

J'eus beaucoup de peine à les perſuader que nous ne venions pas chercher des tréſors cachés, dont ils croient qu'il y a un grand nombre à Montpelieri; & lorſque j'allai à cette montagne, ils étoient convaincus que ce ſeul motif m'y conduiſoit. Deux d'entr'eux me ſuivirent & examinerent attentivement toutes mes démarches. Lorſqu'ils me voyoient ramaſſer quelque morceau de lave ou de pierre-ponce, ils s'approchoient en courant, dans l'idée que c'étoit quelque choſe de précieux; & quand ils reconnoiſsoient que ce n'étoient que des débris de pierres & que je les mettois dans ma poche,

ils pouſsoient de grands éclats de rire, en ſe parlant les uns aux autres dans leur jargon, qui eſt inintelligible même aux Italiens. Cependant, comme la plupart parlent italien aſsez bien pour être entendus, ils me demanderent ce que j'en voulois faire. Je leur dis que ces pierres étoient d'un grand prix dans notre pays, parce qu'on y connoiſsoit une méthode de les convertir en or. Cette nouvelle parut les ſurprendre extrêmement, & ils ſe reparlerent de nouveau dans leur patois. Je remarquai à la fin qu'ils ne me croyoient pas ; & l'un d'eux me dit que, ſi cela étoit vrai, je n'aurais pas été ſi empreſſé à le leur révéler. Mais, ajouta-t-il, s'il en eſt ainſi, nous vous ſerons éternellement obligés, ſi vous voulez nous apprendre ce ſecret ; car nous ſerons alors le peuple le plus riche de la terre. Je l'aſsurai que je ne le ſavois pas, & qu'il n'étoit encore connu que de très-peu de perſonnes. Ils furent auſſi fort étonnés quand je ſortis de ma poche une aiguille aimantée & un petit électrometre que j'avois préparé à Catane pour examiner le degré d'électricité de l'air ; & je craignis d'abord de paſser auprès d'eux pour un magicien : ce qui m'étoit déjà arrivé, comme vous ſavez, ſur l'Apennin ; mais heureuſement ils n'eurent pas cette idée.

En retournant à Nicoloſi, trois ou quatre habitans vinrent nous joindre avec leurs femmes. Je commençai à craindre un peu plus

pour moi ; j'avois peur qu'ils ne persistassent à vouloir que je leur apprisse mon grand secret. Je pris mes morceaux de lave, & je leur dis qu'ils étoient à leur service, s'ils en avoient quelque besoin ; mais ils les refuserent, en répondant que j'étois le maître de l'emporter toute, puisqu'elle avoit ruiné le plus beau pays de la Sicile.

L'un d'entr'eux prenant un ton magistral & un air de supériorité, les fit placer en cercle autour de lui, & se mit à m'interroger avec beaucoup de sang-froid & de gravité. J'avois peine à m'empêcher de rire ; mais comme j'étois seul au milieu de ces hommes à moitié sauvages & à quelque distance du village, je craignis de les offenser. Il voulut que je lui déclarasse d'une maniere vraie & précise, quelles étoient réellement les raisons qui nous avoient engagés à faire un voyage si fatigant & si désagréable ? Je lui jurai sur mon honneur, que nous n'en avions point d'autre que la curiosité d'examiner le mont Etna ; sur quoi ils se dirent les uns aux autres en riant, *un bel ragione questo ! non e vero* : voilà une belle raison ! cela n'est pas vrai. Mon interrogateur me demanda alors de quel pays nous étions : je lui dis que nous étions anglois. *E dove è loro paese ?* ajouta-t-il : où est ce pays? Je lui dis qu'il étoit fort loin d'ici, de l'autre côté du monde. *E credono in Christo quelli Inglese ?* continua-t-il. Je répondis

en riant qu'oui. Ah! dit-il en branlant la tête, *mi pare che non credono troppo.* L'un de la compagnie remarqua alors qu'il avoit entendu parler de quelques Anglois qui étoient venus en différens tems visiter le mont Etna, sans que jamais on pût en deviner les motifs, mais qu'il se rappelloit très-bien d'avoir ouï dire à quelques-uns de leurs vieillards, que les Anglois avoient une reine enterrée dans la montagne depuis un grand nombre d'années, & qu'on supposoit que par dévotion ou par respect pour sa mémoire, ils venoient lui rendre ces visites. Je l'assurai que les Anglois n'avoient pas beaucoup d'égards pour leurs reines pendant la vie, & qu'après leur mort, ils ne s'en embarrassoient en aucune maniere. Cependant comme tous les autres confirmoient son témoignage, je crus qu'il ne falloit pas les contredire; mais j'étois très-curieux de savoir qui pouvoit être cette reine. Ils dirent que je la connoissois mieux qu'eux, en ajoutant pourtant qu'elle s'appelloit *Anne.*

Je ne pouvois pas concevoir pourquoi il étoit ici question de la reine Anne, & j'étois embarrassé de trouver de quoi il s'agissoit, lorsque l'un d'eux m'éclaira sur cette matiere. Il me dit qu'elle étoit femme d'un roi qui avoit été chrétien, qu'elle le rendit hérétique, & qu'elle a été condamnée pour cela à brûler éternellement dans l'Etna. En un mot, je reconnus que c'étoit la pauvre Anne de Boulen.

Dès que j'eus prononcé ce nom : *Si ſignor* ; s'écria-t il, *l'iſteſſa*, *l'iſteſſa*, *la connoſce meglio che noi*. Je lui demandai ſi ſon mari y étoit auſſi, puiſqu'il méritoit ce ſupplice bien mieux qu'elle. *Sicuro*, dit-il, ainſi que tous ſes ſujets hérétiques ; & ſi vous êtes de ce nombre, vous n'avez pas beſoin d'être en peine d'y aller ; vous êtes ſûr de les y trouver un jour. Je le remerciai, & j'allai rejoindre notre compagnie, après m'être fort amuſé de la converſation que je viens de vous rapporter.

Nous partîmes bientôt de Nicoloſi ; & après une heure & demie de marche ſur des cendres & de la lave ſtériles, nous arrivâmes aux confins de la *regione ſylvoſa*, ou de la zone tempérée. Dès que nous fûmes entrés dans ces forêts délicieuſes, nous nous crûmes tranſportés dans un autre monde. L'air, qui auparavant étoit brûlant, étoit alors frais & rafraîchiſſant, & toutes les routes étoient embaumées de mille parfums qu'exhaloient les riches plantes aromatiques dont le terrein eſt couvert. La plus grande partie de cette région offre réellement les lieux les plus enchanteurs de la terre ; & ſi l'intérieur de l'Etna reſſemble à l'enfer, on peut dire avec autant de vérité, que le dehors reſſemble au paradis.

Il eſt très-curieux d'obſerver que cette montagne réunit toutes les beautés & toutes les horreurs, en un mot, les objets les plus oppoſés & les plus diſparates de la nature. Ici

vous appercevez un gouffre vomiſſant autrefois des torrens de feu & de fumée, qui eſt à préſent couvert de la végétation la plus abondante; là, vous ceuillez le fruit le plus délicieux ſur un terrein qui n'étoit jadis qu'un rocher noir & ſtérile. En cet endroit, le ſol eſt revêtu de fleurs de toute eſpece; & nous contemplions ce ſpectacle enchanteur, ſans penſer que l'enfer étoit immédiatement ſous nos pieds, & qu'entre nous & des mers de feu, il n'y avoit que quelques toiſes d'intervalle.

Mais notre étonnement augmenta encore en jetant les yeux ſur la région la plus élevée de la montagne. Nous y voyions dans une union perpétuelle deux élémens qui ſont continuellement en guerre; un gouffre immenſe de feu qui exiſte conſtamment au milieu des neiges qu'il ne peut venir à bout de fondre; & des champs immenſes de neiges & de glaces qui environnent ſans ceſſe cette océan de feu qu'elles n'ont pas la force d'éteindre.

La région des bois occupe un eſpace d'environ huit ou neuf milles de hauteur, & elle forme tout autour de la montagne une zone ou ceinture du plus beau verd qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Nous en avons traverſé ce ſoir un peu plus de la moitié, & nous ſommes arrivés, quelque tems avant le coucher du ſoleil, à notre gîte qui n'eſt autre qu'une grande caverne formée par une des laves les plus anciennes. Elle eſt appellée la *ſpelonca del' capriole*, la ca-

verne des chevres, parce qu'elle eſt fréquentée par ces animaux qui viennent s'y refugier dans les mauvais tems. Nous jouiſſons ici du raviſſant ſpectacle d'une multitude d'objets pleins de grandeur & de majeſté. La vue eſt immenſe de tous côtés, nous croyons déjà nous être élevés au-deſſus de la terre, & être arrivés ſur un nouveau globe.

Notre caverne eſt entourée de chênes antiques & vénérables, dont les feuilles ſeches nous ſervent de lits. Avec les haches que nous avons apportées à deſſein, nous avons coupé de groſſes branches, & dans peu de momens nous avons eu un très-grand feu. Mon thermometre, qui étoit à 71 degrés à Nicoloſi, eſt à préſent deſcendu à 60. Le barometre eſt à 24 pouces 2 lignes. Nous trouvons à une extrêmité de la caverne, une prodigieuſe quantité de neige qui ſemble y avoir été miſe exprès pour nous; en effet, nous n'avons pas d'autre eau: nous en avons donc rempli notre chauderon à thé; car nous ne nous ſommes procuré pour notre ſouper que du thé, du pain & du beurre; & c'eſt probablement le meilleur repas que nous puiſſions faire, pour ne pas ſuccomber ſous le poids du ſommeil & de la fatigue.

Aſſez près de cette caverne, on voit deux des plus belles montagnes qu'ait enfantées l'Etna. J'ai monté une de nos meilleures mules, & c'eſt avec beaucoup de peine que je ſuis arrivé au ſommet de la plus élevée de ces deux

montagnes, précifément à l'inftant du coucher du foleil. L'afpect de la mer de Sicile & des isles adjacentes, formoit un coup-d'œil merveilleux. Pour achever de rendre la fcene plus délicieufe, j'appercevois tout le cours du Sémetus, les ruines d'Hybla & plufieurs autres villes anciennes, les riches champs de bled & les vignobles de la région inferieure de la montagne, & la quantité étonnante de belles collines qui font au-deffous. Chacune des bouches de ces deux montagnes eft beaucoup plus large que celle du Véfuve. Elles font à préfent remplies par des forêts de chênes, & revêtues jufqu'à une grande profondeur d'un fol très-fertile. J'ai remarqué que cette région de l'Etna eft compofée de lave, comme la premiere; mais elle eft à préfent couverte de tant de terreau, qu'on ne la voit que dans les lits des torrens. L'eau l'a rongée dans quelques-uns de ceux-ci jufqu'à 50 ou 60 pieds, & même bien davantage dans un endroit. Quelle idée ce fait ne doit-il pas nous donner de l'antiquité étonnante des éruptions de cette montagne?

Dès qu'il fut nuit, nous nous retirâmes dans notre caverne, & nous prîmes poffeffion de notre lit de feuilles. Cependant notre repos fut interrompu par le bruit d'une montagne affez éloignée fur notre droite. Elle vomiffoit des nuages immenfes de fumée, & nous entendions plufieurs explofions auffi fortes que celles d'un canon du plus gros calibre;

mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que nous n'avons pu découvrir aucune apparence de feu. Cette montagne fut formée, il y a plus de quatre ans, par l'éruption de 1766; & cependant le feu n'eſt point encore éteint, & la lave n'eſt pas refroidie. Cette lave déchargea ſa fureur ſur une belle forêt qu'elle ravagea dans l'eſpace de quelques milles; elle creuſa en pluſieurs endroits, des ravins profonds; & on nous dit qu'elle les a comblés juſqu'à la hauteur de deux cents pieds: c'eſt là où elle conſerve ſa plus grande chaleur. Aujourd'hui nous avons grimpé ſur cette lave, & nous ſommes allés fort loin ſur ſa ſurface, qui paroiſſoit entiérement froide; mais il eſt ſûr qu'en pluſieurs endroits, elle exhale toujours beaucoup de fumée, ſur tout après une pluie. Ses habitans aſſurent qu'où la lave eſt la plus épaiſſe, il en arrive toujours de même pendant quelques années; ce que je ſuis fort diſpoſé à croire. Un corps ſolide enflammé ſi épais & ſi étendu doit conſerver ſa chaleur un grand nombre d'années: la ſurface ſe noircit & ſe durcit bientôt, & renferme intérieurement le feu liquide dans une eſpece d'enveloppe qui écarte toutes les impreſſions de l'air extérieur. C'eſt ainſi que j'ai vu, pluſieurs mois après les éruptions du Véſuve, une couche légere de lave de quelques pieds d'épaiſſeur, dont le centre étoit encore brûlant long-tems après que la ſurface fut refroidie; & en enfonçant

un bâton dans ſes crevaſſes, il prenoit feu à l'inſtant, quoiqu'il n'y eût au-dehors aucune apparence de chaleur.

Maſſa, auteur ſicilien digne de foi, dit qu'étant à Catane huit ans après la grande éruption de 1669, il trouva qu'en pluſieurs endroits la lave n'étoit pas encore refroidie. Il y a une méthode aiſée de calculer le tems qu'emploient les corps pour ſe refroidir. Newton, ſi je ne me trompe, dans ſa deſcription de la comete de 1680, ſuppoſe que les tems doivent être comme les quarrés des diametres; & après avoir reconnu ce qu'il falloit de tems à une balle ſolide de métal de deux pouces, chauffée rouge, pour devenir entiérement froide, il fit enſuite le calcul pour un corps de la groſſeur de notre terre, & il trouva qu'il lui faudroit plus de vingt mille ans. Si cette regle eſt juſte, vous pouvez facilement compter le tems qui s'écoulera avant que la lave ſoit parfaitement refroidie; & afin que vous ayez le loiſir de faire cette opération, je finis ici ma lettre, que je ſuis obligé d'écrire au lit, dans une poſture très-incommode & très-déſagréable; je vous en expliquerai la cauſe demain. Adieu.





LETTRE X.

Suite du Voyage au mont Etna. Difficultés que nous essuyâmes. Torre del philosopho. Etendue de la vue. Montagne conique. Sommet de l'Etna. Coup-d'œil dont on y jouit. Régions de la montagne. Bouche du volcan. Réflexions. Descente de l'Etna.

A Catane, le 29 mai au soir.

APRÈS avoir assez bien dormi sur notre lit de feuilles dans la *spelonca del' capriole*, nous nous éveillâmes sur les onze heures; avec de la neige fondue, nous fîmes du thé, & nous prîmes un bon repas, pour nous préparer au reste de notre expédition. Nous étions au nombre de neuf; car nous avions trois domestiques, le Cyclope notre conducteur, & deux hommes chargés de prendre soin de nos mules. Le Cyclope commençoit à développer les grandes connoissances qu'il a de la montagne, & nous le suivions aveuglément; il nous menoit au travers des antres & des déserts sauvages, où jamais aucun mortel n'avoit pénétré. Quelquefois nous traversions de sombres forêts, agréables au voyageur pendant le jour, mais qui alors nous inspiroient

une eſpece d'horreur qui étoit accrue encore par le bruit des arbres, par les mugiſſemens ſourds & profonds de l'Etna, & par la vaſte étendue de l'Océan, qui ſe prolongeoit à une diſtance immenſe au-deſſous de nous. Nous grimpions ſouvent ſur de grands rochers de lave, d'où nous aurions été jetés dans des précipices, ſi nos mules avoient fait le moindre faux pas. Cependant, à l'aide du Cyclope, nous ſurmontâmes toutes ces difficultés ; & il nous guida ſi bien, que dans l'eſpace de deux heures nous nous trouvâmes au-deſſus de la région où croiſſent les végétaux, laiſſant fort loin derriere nous les forêts de l'Etna. Elles reſſembloient alors à un gouffre obſcur & ſombre, ouvert ſous nos pieds tout autour de la montagne.

L'aſpect qui ſe préſentoit devant nous, étoit très-différent. Nous voyions de grandes plages de neige & de glace qui nous alarmoient fort, & faiſoient chanceler notre réſolution. Nous appercevions au centre, & toujours fort loin, le ſommet de la montagne qui élevoit ſa tête effrayante, en vomiſſant des torrens de fumée. Cette vaſte étendue de neige & de glace le faiſoit paroître comme entiérement inacceſſible. Nos craintes augmenterent encore, lorſque le Clyclope nous dit qu'il arrivoit ſouvent que la ſurface de l'Etna étant chaude au-deſſous, fondoit la neige à certains endroits & formoit des étangs dont il étoit impoſſible de prévoir

le danger ; que d'ailleurs la ſurface de l'eau & de la neige étant ſouvent couverte de cendres noires, on pouvoit ſe trouver au milieu ſans s'en appercevoir ; que cependant, ſi nous le jugions à propos, il nous conduiroit avec toute la précaution poſſible. Nous tînmes conſeil, ainſi qu'on le fait toutes les fois qu'on eſt fort effrayé. Nous renvoyâmes nos mules en bas dans la forêt, & nous nous diſposâmes à grimper ſur les neiges Le Cyclope, après avoir bu beaucoup d'eau-de-vie, nous ſouhaita du courage & de la gaîté, en ajoutant que nous avions aſsez de tems, & que nous pouvions nous repoſer toutes les fois que nous en aurions beſoin ; que la neige occupoit encore un eſpace d'un peu plus de ſept milles, & que ſûrement nous viendrions à bout de les faire avant le lever du ſoleil. Nous prîmes chacun un verre de liqueur, & nous nous mîmes en marche.

La montée, pendant quelque tems, ne fut pas rapide ; & comme la ſurface de la neige étoit un peu durcie, le pied s'y poſoit aſſez bien ; mais dès qu'elle devint plus roide, la route fut plus pénible. Cependant nous réſolûmes de perſévérer dans notre tentative, en nous rappellant, au milieu de nos fatigues, que l'empereur Adrien & le philoſophe Platon les avoient eſsuyées, pour avoir voulu, comme nous, voir du ſommet de l'Etna le lever du ſoleil. Après avoir enduré des peines incroyables, qui pourtant étoient mêlées de beaucoup

de plaiſir, nous arrivâmes, avant le crépuſcule, près des ruines d'un ancien bâtiment appellé *il torre del philoſopho*, que quelques auteurs ſuppoſent avoir été bâti par Empedocles, qui y fixa ſa demeure, pour étudier mieux la nature du mont Etna ; d'autres penſent que ce ſont les ruines d'un temple de Vulcain, qui, comme chacun ſait, avoit dans cette montagne ſon attelier, où il fabriquoit des foudres, des armures éclatantes, & des filets pour attraper ſa femme lorſqu'elle commettoit quelque infidélité. Nous nous repoſâmes pendant quelque tems, & nous bûmes un coup ; ce qu'Empedocles & Vulcain auroient ſûrement approuvé après une pareille marche, s'ils en avoient été témoins.

Je trouvai que le mercure étoit tombé à vingt pouces ſix lignes ; nous eûmes alors le tems de contempler en ſilence les ſublimes objets de la nature, & de leur payer le tribut de notre admiration. Le ciel étoit parfaitement ſerein, & la voûte immenſe du firmament paroiſſoit dans toute ſa majeſté & toute ſa ſplendeur. Nous reconnûmes qu'elle faiſoit beaucoup plus d'impreſſion ſur nous que quand nous étions moins élevés, & nous fûmes d'abord en peine d'en expliquer la cauſe, juſqu'à ce que nous vîmes avec étonnement, que le nombre des étoiles paroiſsoit être infiniment plus grand, & que la lumiere de chacune d'elles étoit plus brillante qu'a l'ordinaire. La blan-

cheur de la voie lactée ressembloit à une flamme pure qui traversoit les cieux ; & nous pouvions découvrir à l'œil, des grouppes d'étoiles qui étoient entiérement invisibles dans les régions plus basses. Nous n'en apperçûmes pas d'abord la raison, & nous ne fîmes pas attention que nous avions passé à travers dix ou douze mille pieds de vapeurs grossieres qui émoussent & rendent confus tous les rayons de lumiere avant qu'ils arrivent à terre. Nous fûmes étonnés de la vue claire & distincte dont nous jouissions, & nous nous écriâmes tous ensemble, quelle merveilleuse situation pour un observatoire ! Si Empedocles avoit eu les yeux de Galilée, quelles découvertes n'auroit-il pas faites ! Nous regrettâmes que Jupiter ne fût pas visible ; car je crois réellement que nous aurions pu voir quelques-uns de ses satellites à l'œil simple, ou du moins à l'aide d'une petite lunette que j'avois dans ma poche. Nous observâmes sur la montagne, à une grande distance au dessous de nous, une lumiere qui sembloit se mouvoir parmi les arbres ; mais je ne puis pas dire si c'étoit un feu follet ou quelqu'autre chose. Nous remarquâmes aussi plusieurs de ces météores qu'on appelle *étoiles tombantes*, qui paroissoient aussi élevés au-dessus de nous, que quand on les regardoit de la plaine ; de sorte que probablement ces corps se meuvent dans des régions beaucoup plus éloignées que les bornes que

quelques philoſophes ont déterminées pour notre athmoſphere.

Après avoir contemplé quelque tems ces objets raviſſans, nous nous remîmes en marche, & nous arrivâmes bientôt après au pied de la grande bouche. Elle eſt exactement d'une figure conique, s'élevant également de tous les côtés ; elle n'eſt compoſée que de cendres & d'autres matieres brûlées, ſorties de la bouche du volcan qui eſt au centre. Cette montagne conique eſt très-conſidérable, & ſa circonférence n'a pas moins de dix milles. Nous fimes ici une ſeconde halte, parce que la route qui nous reſtoit à faire étoit la plus fatigante. Le barometre avoit deſcendu à 20 pouces $4\frac{1}{2}$ lig. Cette montagne eſt extrèmement eſcarpée ; & quoiqu'elle nous eût paru noire, elle étoit cependant couverte de neige, dont la ſurface, heureuſement pour nous, étoit couverte d'une couche aſsez épaiſse de cendres. Sans cela, nous n'aurions jamais pu gagner le ſommet, parce que le froid perçant de l'athmoſphere avoit par-tout glacé la neige, devenue luiſante comme un miroir.

Quand nous eûmes grimpé l'eſpace d'une heure, nous nous trouvâmes à un endroit où il n'y avoit point de neige ; & il ſortit fort à propos de la montagne une vapeur chaude, qui nous engagea de nouveau à faire halte. Le mercure étoit à 19 pouces $6\frac{1}{2}$ lignes. Le thermometre, à mon grand étonnement, étoit tombé

tombé 3 degrés au-deſſous du point de congelation ; & avant que nous euſſions quitté le ſommet de l'Etna, il deſcendit encore de 2 degrés, c'eſt-à-dire à 27. Depuis cette ſtation, il n'y avoit plus qu'environ 300 verges juſqu'au ſommet le plus élevé de la montagne, où nous parvînmes aſſez à tems pour jouir du coup-d'œil le plus merveilleux de la nature.

La deſcription que je vous en ferai, ne vous en donnera qu'une idée très-imparfaite ; l'imagination de l'homme n'a jamais pu ſe repréſenter une ſcene ſi brillante & ſi magnifique. Il n'y a pas ſur la ſurface de ce globe, de lieu d'où l'on puiſſe contempler à la fois tant d'objets raviſſans. Nous étions placés ſur un théatre prodigieuſement élevé, & toute la ſurface de notre hémiſphere ſembloit ſe réunir en un ſeul point, ſans qu'il y eût aux environs aucune montagne ſur laquelle les ſens & l'imagination puiſſent ſe repoſer. Nous revînmes avec peine de notre extaſe, & crûmes longtems ne plus être ſur la terre. Nous étions placés ſur les bords d'un gouffre ſans fond, auſſi ancien que le monde, qui vomit ſouvent des torrens feu & lance des rochers enflammés avec un bruit dont toute l'isle retentit. L'immenſe étendue de la vue comprenoit les objets de la nature les plus variés & les plus enchanteurs, enfin le ſoleil levant s'avançoit pour éclairer & embellir ce magique tableau.

Imaginez l'athmoſphere s'enflammant peu à peu, & ne laiſſant entrevoir que par degrés le firmament & notre globe. La mer & la terre ſont dans un état de confuſion & d'obſcurité, comme ſi elles ſortoient du chaos primitif; la lumiere & les ténebres ſemblent être encore confondues, juſqu'à ce que le jour s'approchant inſenſiblement, opere enfin leur ſéparation; alors les étoiles s'éteignent & les ombres diſparoiſſent. Les forêts, qui tout à l'heure reſſembloient à des abymes noirs & ſans fond, ne réfléchiſſant aucun rayon de lumiere qui fît appercevoir leur forme & leur couleur, ſemblent ſortir du néant pour la premiere fois; chaque rayon de lumiere y répand la vie & la beauté. La ſcene s'étend; l'horizon s'élargit & ſe prolonge de tous côtés, & le ſoleil, comme le grand créateur, paroît vers l'orient & acheve de former ce merveilleux ſpectacle. Tout paroît enchantement, & nous ſommes, pour ainſi dire, tranſportés aux régions éthérées Les ſens qui ne ſont point accoutumés à de pareils objets, ſe trouvent confondus & troublés, & il leur faut quelque tems pour pouvoir les diſcerner. On voit le corps du ſoleil ſe lever du fond de l'océan, & traîner à ſa ſuite une immenſe étendue de terre & de mers; les isles de Lipari, de Panari, d'Alicudi, de Strombolo & de Volcano, dont les ſommets ſont couverts de fumée, ſemblent être ſous nos pieds; & nous contemplons toute

la Sicile comme ſur une carte. Nous pouvons tracer le cours de chaque riviere à travers tous ſes détours, depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure. La vue eſt ſans bornes de tous les côtés, & il n'y a rien qui l'interrompe; de ſorte qu'elle ſe perd par-tout dans l'immenſité. Je ſuis très-convaincu que ſi nous ne découvrons pas les côtes d'Afrique, & même celles de la Grece, cela vient uniquement de l'imperfection de nos organes, puiſqu'elles ſont certainement au-deſſus de l'horizon. La circonférence de l'horizon viſible au ſommet de l'Etna ne peut pas être de moins de deux milles. Les habitans de Malthe, qui en ſont éloignés de près de 200 milles, apperçoivent toutes les éruptions de la ſeconde région, & il n'eſt pas rare qu'on découvre cette isle depuis le milieu de la montagne. Au ſommet de l'Etna, l'horizon doit donc s'étendre à une diſtance à peu près double, c'eſt-à-dire à 400 milles; ce qui donne 800 pour le diametre du cercle, & environ 2400 pour la circonférence. Mais ce champ eſt trop vaſte pour nos ſens qui ne ſont pas deſtinés à ſaiſir un ſi grand eſpace. Je lis cependant dans pluſieurs auteurs ſiciliens, & ſur-tout dans Maſſa, qu'on a ſouvent découvert du ſommet de l'Etna la côte d'Afrique, ainſi que celle de Naples, & quelques-unes des isles qui en dépendent. Ce fait eſt très-croyable, quoique nous ne puiſſions pas nous vanter de l'avoir confirmé par notre ex-

périence. Si nous connoiſſions exactement la hauteur de la montagne, il ſeroit facile de calculer l'étendue de ſon horizon viſible ; & réciproquement ſi ſon horizon viſible étoit déterminé d'une maniere préciſe, il ſeroit aiſé de dire quelle eſt l'élévation de l'Etna. La montagne elle-même, la Sicile & le grand nombre d'isles qui l'environnent, ſont, ſans contredit, la partie la plus brillante du tableau. Tous ces objets, par une eſpece de magie d'optique que j'ai peine à expliquer, ſemblent être rapprochés & placés autour de la baſe de l'Etna : la diſtance qui eſt entr'eux paroît réduite à rien. Cet effet ſingulier vient peut-être de ce que les rayons de lumiere paſſent d'un milieu plus rare dans un plus denſe ; car par une loi très-connue en phyſique, les objets qui ſont au fond du milieu denſe, paroiſſent à un obſervateur placé dans le milieu rare, au-deſſus de leur véritable poſition, ainſi qu'on le remarque à l'égard d'une piece d'argent miſe dans un vaſe qu'on remplit enſuite d'eau.

La région déſerte, ou la zone froide de l'Etna, eſt le premier objet qui attire l'attention. Elle eſt marquée par un cercle de neige & de glace qui s'étend de tous côtés à la diſtance d'environ huit milles. Au centre de ce cercle, le grand cratere de la montagne éleve ſa tête enflammée ; & des régions où le froid & le chaud ſont exceſſifs, ſemblent pour jamais

réunies dans le même point. On nous assure que sur le côté septentrional de la région de neige, il y a plusieurs petits lacs qui ne dégelent jamais, & qu'en plusieurs endroits, la neige mêlée avec les cendres & les sels de la montagne, est entassée jusqu'à une hauteur prodigieuse. Je suis persuadé que la quantité de sel contenue dans cette montagne, est une des grandes causes de la conservation de ces neiges. La région boisée suit immédiatement la zone déserte ; elle forme un cercle ou une ceinture du plus beau verd, laquelle environne la montagne; & c'est sûrement un des cantons les plus délicieux de la terre : ce qui fait un contraste remarquable avec la région déserte. Elle n'est ni unie ni égale, comme la plus grande partie de la derniere ; mais elle est agréablement diversifiée par un nombre infini de ces jolies collines qui ont été créées par les diverses éruptions de l'Etna : elles ont toutes acquis une fertilité étonnante, excepté quelques-unes qui sont nouvelles, c'est-à-dire, qui ont pris naissance depuis cinq ou six siecles ; car il en faut des centaines pour les amener à leur plus haut degré de fécondité. Nous examinâmes les bouches de celles-ci, & nous entreprîmes, mais en vain, de les compter.

La circonférence de cette zone, ou du grand cercle, n'est pas de moins de soixante & dix ou quatre-vingt milles; elle avoisine les vignobles, les vergers & les champs qui com-

posent la région fertile. Cette troisieme zone est beaucoup plus large que les autres, & elle s'étend de tous côtés jusqu'au pied de la montagne. Son contour, suivant Recupero, est de 183 milles; elle est aussi couverte de plusieurs petites montagnes coniques & sphériques; elle présente une variété surprenante de formes & de couleurs, & fait un contraste délicieux avec les deux autres régions. Elle est bornée au sud & au sud-est par la mer, & des autres côtés par le Semete & l'Alcantara, qui l'environnent presqu'en entier. On apperçoit d'un coup-d'œil tout le cours de ces rivieres, & leurs agréables détours à travers ces vallées fertiles, qu'on regarde comme les possessions de Cérès, & le lieu où fut enlevée Proserpine.

En jetant les yeux un peu plus avant, vous embrassez l'isle entiere, & vous voyez toutes ses villes, rivieres & montagnes tracées sur la grande carte de la nature, les isles adjacentes, toute la côte d'Italie, aussi loin que peut s'étendre la vue. Au premier moment du lever du soleil, l'ombre de l'Etna s'étend à travers toute l'isle, & forme une large traînée qu'on apperçoit sur la mer & dans les airs; cette traînée se raccourcit par degrés, & dans peu elle se termine au voisinage de la montagne.

Nous eûmes alors le tems d'examiner une quatrieme région de l'Etna, très-différente des autres, & qui produit des impressions moins

douces, mais qui ſans doute a donné naiſſance aux trois premieres; je veux parler de la région de feu.

Le cratere actuel de cet immenſe volcan eſt un cercle d'environ trois milles & demi de circonférence; il va en pente de chaque côté, & forme une excavation qui reſſemble à un vaſte amphithéatre. Il ſort de pluſieurs endroits, des nuages d'une fumée ſulfureuſe, qui étant beaucoup plus peſante que l'air environnant, au lieu de s'élever, comme fait ordinairement la fumée, à l'inſtant où elle eſt portée hors du cratere, roule comme un torent vers le bas de la montagne, juſqu'à ce qu'elle arrive à la partie de l'athmoſphere, qui eſt de la même gravité ſpécifique. Alors elle s'échappe horizontalement, & forme dans l'air une large traînée ſuivant la direction du vent, qui, heureuſement pour nous, la portoit du côté oppoſé à celui où nous étions. Le cratere eſt ſi chaud, qu'il eſt très-dangereux, ſi même il n'eſt pas impoſſible, d'y deſcendre. D'ailleurs la fumée eſt très-incommode, & en pluſieurs endroits la ſurface eſt ſi gliſſante, qu'on a vu des hommes y tomber & payer leur témérité de la vie. La grande bouche du volcan eſt près du centre du cratere. Ce gouffre effrayant, ſi célebre dans tous les âges, fait trembler le peuple dans cette vie, & il le redoute encore après la mort. Nous l'examinâmes avec une eſpece de

respect mêlé d'horreur, & nous ne fûmes pas surpris qu'on l'eût regardé comme le séjour des damnés. Quand on pense à l'immensité de sa profondeur, à l'étendue des antres & des cavernes d'où sont sorties tant de laves ; à la force que doit avoir le feu intérieur pour élever ces laves à une si grande hauteur, les soutenir en l'air, ou seulement les porter au sommet du cratere, avec toutes les circonstances terribles qui accompagnent ces explosions ; au bouillonnement de la matiere, aux secousses de la montagne & aux rochers enflammés qu'elle vomit, &c. il faut convenir que l'imagination, dans ses plus grandes terreurs, a peine à se former l'idée d'un enfer plus redoutable.

Ce fut avec un mêlange de plaisir & de peine que nous quittâmes cette scene d'horreur ; mais le vent étoit devenu très-violent, & les brouillards commençoient à se rassembler autour de la montagne. Bientôt ils formerent, pour ainsi dire, un autre ciel au-dessous de nous, & nous espérions entendre le tonnerre & voir la foudre s'allumer sous nos pieds. Ce spectacle n'est pas rare dans ces régions élevées, & j'en ai été témoin sur le sommet des Alpes ; mais la force du vent dissipa les brouillards, & nous fûmes trompés dans notre attente.

On m'avoit souvent parlé du grand bruit que produit un coup de fusil tiré sur la cime des hautes montagnes. J'en fis l'expérience, &

nous avons reconnu avec ſurpriſe que le bruit, au lieu d'être plus fort, étoit preſque réduit à rien. Il n'étoit pas égal à celui d'un petit piſtolet de poche. Nous dîmes qu'il reſſembloit au bruit que fait un bâton avec lequel on frappe ſur une porte. Effectivement, l'air étant plus léger, ſon action doit être moindre ſur l'oreille ; car dans le vuide, où il ne peut y avoir de communication, il n'y a point de bruit ; & plus on approche du vuide, plus l'impreſſion doit diminuer. Si l'on a remarqué que le ſon ſe renforçoit ſur les hautes montagnes, on a ſans doute fait l'expérience près d'un certain nombre de rochers qui le répercutoient.

Lorſque nous arrivâmes au pied du cône, nous apperçûmes quelques rochers d'une grandeur incroyable, qui ont été lancés hors du cratere. Le plus gros qu'ait vomi le Véſuve, eſt de forme ſphérique, & a environ 12 pieds de diametre : ceux-ci ſont bien plus conſidérables, & proportionnés à la différence qui ſe trouve entre les deux volcans.

En examinant la *tour du philoſophe*, nous vîmes avec ſurpriſe que les ruines de cet édifice étoient reſtées pendant tant de ſiecles découvertes preſqu'au ſommet de l'Etna, tandis que des milliers d'endroits qui en ſont fort éloignés, ont été en beaucoup moins de tems enterrés à pluſieurs repriſes ſous ſes laves ;

ce qui prouve que peu d'éruptions se sont élevées à cette hauteur.

Empedocle naquit à Agrigente, & l'on croit qu'il mourut 400 ans avant l'ere chrétienne. Ce fut peut-être par vanité plutôt que par philosophie, qu'il voulut habiter dans cette tour; on dit même que cette vanité le porta à des choses bien plus extraordinaires. Afin de passer pour un Dieu, & de persuader aux hommes qu'il avoit été enlevé au ciel, quelques personnes assurent qu'il se jeta dans le grand gouffre de l'Etna, n'imaginant pas que sa mort pût jamais être découverte; mais la perfide montagne revomit ses sandales qui étoient de cuivre, & annonça au genre humain le sort du philosophe, qui par sa mort ainsi que par sa vie, ne vouloit qu'en imposer, & faire croire à ses égaux qu'il étoit plus grand qu'eux.

Cependant si la philosophie existe sur la terre, elle devroit fixer ici sa demeure. La vue n'y est guere inférieure à celle dont on jouit au sommet de l'Etna, & l'ame y prend un degré de sérénité dont très-peu de sages, à ce que je pense, pourroient se vanter. La nature parée de ses ornemens les plus magnifiques, se développe à vos pieds, & vous contemplez toutes les saisons de l'année, tous les climats de la terre & toute la variété de leurs productions, rassemblés dans un même lieu.

La penſée s'éleve en proportion de la grandeur & de la ſublimité des objets qui nous environnent; & lorſque la nature entiere excite l'admiration, quel eſprit peut reſter dans l'inaction ?

On a déjà obſervé, & d'après mon expérience, j'aſſure que c'eſt avec vérité, que l'eſprit agit avec plus de liberté, & que toutes les fonctions du corps & de l'ame ſe font beaucoup mieux ſur le ſommet des montagnes les plus élevées, où l'air eſt très-pur & très-frais, & où le corps n'eſt pas comprimé par un poids immenſe de vapeurs groſſieres. Il ſemble que nous quittons les ſentimens bas & vulgaires, à meſure que nous nous élevons au-deſſus des habitations des hommes; & que l'ame, en approchant des régions éthérées, ſe dépouille de ſes affections terreſtres, & contracte d'avance quelque choſe de leur inaltérable pureté. Placés ici ſous un ciel ſerein & contemplant avec une tranquillité continue l'orage & la tempête ſe formant ſous nos pieds, l'éclair jailliſſant de nuage en nuage, & la foudre roulant ſur la montagne en menaçant d'exterminer les miſérables mortels; l'eſprit conſidere le choc & le déſordre des paſſions humaines qu'il doit maîtriſer. Cette ſituation ſuffit ſeule pour inſpirer la philoſophie; & Empedocle avoit eu raiſon de la choiſir.

Mais hélas, combien ſont vains tous nos raiſonnemens! Au milieu de toutes ces réfle-

xions, ma philoſophie s'eſt éclipſée, & je viens de retomber en un inſtant dans l'état des foibles humains. J'ai été obligé d'avouer que la douleur étoit le plus grand des maux, & j'aurois donné le monde entier pour être de retour à ces humbles demeures que je regardois un moment auparavant avec tant de mépris. En courant ſur la glace, mon pied a gliſſé, & je me ſuis fait une entorſe ſi violente, qu'en peu de minutes l'enflure & la douleur m'ont mis dans l'impoſſibilité de marcher. Les muſcles de ma jambe étoient alors reſſerrés & engourdis : le thermometre étoit toujours au-deſſous du point de congelation ; & c'eſt pour cela, je penſe, que la douleur a été ſi vive ; car je ſuis reſté long-tems étendu ſur la place, avec une ſouffrance incroyable. Cependant il étoit impoſſible, dans ces régions élevées, d'avoir ni un cheval ni aucune eſpece de voiture ; & votre pauvre philoſophe a été obligé de ſauter ſur une jambe, & de faire ainſi pluſieurs milles ſur la neige, appuyé ſur deux hommes. Les plaiſans diſent qu'il a laiſſé derriere lui la plus grande partie de ſa philoſophie à l'uſage des ſucceſſeurs d'Empedocle. Quand j'eus enfin trouvé ma mule, je fus très-content ; mais lorſqu'enſuite j'arrivai ſur notre lit de feuilles dans la caverne des chevres, je me crus en paradis : tant il eſt vrai que la diminution de la peine eſt un plaiſir réel.

Les douleurs que j'avois souffertes, m'avoient causé une sueur abondante & de la fievre: cependant je m'endormis dans un instant, & une heure & demie après, je m'éveillai en parfaite santé.

Nous partîmes du sommet de la montagne vers les six heures, & il en étoit huit du soir, avant que nous fussions arrivés à Catane. Nous remarquâmes avec un plaisir mêlé de peine, le changement du climat, à mesure que nous descendions. Des régions de l'hiver le plus rigoureux, nous parvînmes à celles du printems le plus agréable. En entrant dans la forêt, nous trouvâmes d'abord que les arbres étoient aussi nuds qu'au mois de décembre, car on n'y voyoit pas une feuille; mais après avoir descendu quelques milles, nous jouîmes du climat le plus tempéré & le plus sain; les arbres étoient en pleine verdure, & les champs couverts de toutes les fleurs de l'été. Lorsqu'après être sortis des bois, nous entrâmes dans la zone torride, les chaleurs devinrent absolument insupportables; & nous en souffrîmes cruellement avant d'atteindre Catane. Chemin faisant, je vis plusieurs montagnes que j'avois envie d'examiner; mais mon entorse ne me le permit pas. L'une des plus remarquables est appellée *mont Pelluse*, dont la lave a détruit une longueur de 18 milles du grand aqueduc de Catane. Elle a encore

laiſſé par-ci par-là quelques arbres, mais aucun morceau important.

Le *mont Victoria*, une des plus belles collines de toutes celles qu'a produites l'Etna, eſt tout près de cette montagne. Elle eſt aſſez conſidérable, parfaitement réguliere, & elle paroît couverte d'une verdure plus brillante que les autres : pluſieurs de ſes arbres, que nous prîmes de loin pour des orangers & des citronniers, ſembloient être en fleurs. On dit que c'eſt la lave de cette montagne qui couvrit le port d'Ulyſſe, à préſent éloigné de trois milles de la mer; mais je ſerois fort porté à croire qu'elle eſt beaucoup plus ancienne qu'Ulyſſe & que Troye.

En arrivant à Catane, comme les fatigues exceſſives de notre expédition, & plus encore la chaleur violente de la journée, nous avoient accablés, nous nous mîmes au lit ſur-le-champ. Je crois n'avoir jamais éprouvé en ma vie autant de plaiſir & de peine.

Comme ma jambe eſt encore fort enflée, je ſuis retenu dans ma chambre, & le plus ſouvent réduit au lit, d'où je vous ai écrit ces deux monſtrueuſes lettres, qui effraient par leur longueur : cependant comme j'ai omis pluſieurs articles dont j'avois deſſein de vous parler, j'en ajouterai demain une troiſieme, par laquelle je finirai ma deſcription de l'Etna. Sans cette entorſe qui m'enchaîne par le pied,

je ne vous aurois pas quitté ſi tôt; mais je ſuis obligé de renoncer à tous les nouveaux projets de gravir ſur les montagnes, quoiqu'il y ait pluſieurs choſes que je voudrois bien examiner Adieu.



LETTRE XI.

Meſure de la hauteur de l'Etna par le barometre. Elle n'eſt pas abſolument ſûre. Elévation ſuppoſee de l'Etna. Aiguille aimantée, agitée ſur la montagne. Electricité de l'air près des volcans. Eclairs qui jailliſſent de la fumée de l'Etna. Diverſité des eaux ſur la montagne. Rivieres ſouterreines. Sources intermittentes & empoiſonnées. Cavernes, plantes & fleurs de l'Etna. Bêtes ſauvages, chevaux, bétail. Le cratere s'affaiſſe à chaque ſiecle. Anſinomus & Anapias. Leur piété filiale. Tremblement de terre de 1169. Eruption de 1669. Deſcriptions poétiques de l'Etna.

A Catane, le 30 mai 1770.

Nous eûmes ſoin de régler deux barometres au pied de la montagne; nous en laiſſâmes un à Recupero, & nous emportâmes l'autre. Le chanoine nous a aſſuré que le ſien n'éprouva

aucune variation ſenſible pendant notre abſence. Il étoit à 29 pouces 8 lignes & demie, meſure d'Angleterre ; & nous le retrouvâmes à la même hauteur. En arrivant à Catane, le nôtre étoit exactement au même point.

J'ai auſſi un très-bon thermometre garni d'un tube de vif-argent, que j'ai emprunté du philoſophe Napolitain, le pere della Torre, qui nous a donné des lettres pour cette ville, & qui nous auroit accompagnés lui-même, s'il en avoit pu obtenir la permiſſion du roi. Mon thermometre eſt fait par Adams à Londres ; & comme je l'ai éprouvé, il eſt gradué avec préciſion depuis les deux degrés de la congelation & de l'eau bouillante : il eſt conſtruit ſur l'échelle de Farenheit. Je marquerai la hauteur des différentes régions de l'Etna, d'après les regles dont on ſe ſert pour eſtimer l'élévation des montagnes par le barometre ; mais je ſuis fâché de dire que ces principes ſont très-mal déterminés. Caſſini, Bouguer & les autres auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, different tellement les uns des autres, que c'eſt avec peine qu'on peut approcher de la vérité.

L'Etna a été ſouvent meſuré ; mais je crois qu'on n'a jamais fait cette opération avec quelque dégre d'exactitude ; & cette négligence couvre réellement de honte l'académie établie en cet endroit, ſous le nom d'*académie de l'Etna*, dont le but primitif étoit d'étudier la nature & les propriétés de cette montagne étonnante.

J'avois

J'avois fort envie d'en calculer géométriquement l'élévation ; mais j'avoue avec regret, que je n'ai pas même pu trouver à Catane un quart de cercle, quoiqu'il y ait une académie & une université. De toutes les montagnes que j'ai vues, c'est la plus facile à mesurer d'une maniere certaine, & c'est peut-être le lieu le plus convenable de la terre pour établir une regle exacte sur les mesures prises par le barometre. Il y a une greve d'une vaste étendue, qui commence précisément au pied de la montagne & se prolonge fort loin le long de la côte. La marque de la mer sur ce rivage est sur le même méridien que le sommet de la montagne. Vous êtes sûr d'y avoir un niveau parfait, & vous pouvez faire la base de votre triangle de telle longueur qu'il vous plaît; mais malheureusement, on n'a jamais employé ces moyens avec exactitude.

Kircher prétend l'avoir trouvé de quatre mille toises françoises, élévation plus considérable que celle des Andes, ou même d'aucune autre montagne de notre globe. Les géometres d'Italie sont encore plus absurdes : quelques-uns disent qu'il est élevé de huit milles, d'autres de six, & d'autres de quatre. Amici, le dernier &, à ce que je pense, le plus exact de ceux qui ont entrepris ce travail, suppose qu'elle est de trois mille deux cents soixante-quatre pas; mais il doit se tromper de beaucoup, & probablement la hauteur per-

pendiculaire de l'Etna ne paſſe pas 12000 pieds ou un peu plus de deux milles. Je vais rapporter les différentes méthodes de déterminer les hauteurs par le barometre, & vous choiſirez celle qui vous paroîtra la meilleure. Je crois que le rapport qu'elles établiſſent toutes entre la hauteur du mercure & celle de l'athmoſphere, eſt de beaucoup trop petit, ſurtout dans les régions élevées, où l'air eſt extrêmement léger. Micheli, dont les meſures ſont regardées comme les plus exactes, a toujours reconnu la vérité de cette propoſition. Caſſini met dix toiſes françoiſes d'élévation pour chaque ligne de mercure, en ajoutant un pied à la premiere dixaine, deux à la ſeconde, trois à la troiſieme, & ainſi de ſuite; mais ſûrement la gravité de l'air diminue en bien plus grande proportion.

Bouguer prend la différence des logarithmes de la hauteur du barometre exprimée en lignes, en calculant ſeulement les cinq premiers chiffres de ces logarithmes; il ôte la trentieme partie de cette différence, & il ſuppoſe que ce qui reſte eſt la différence de l'élévation exprimée en toiſes. Je ne me rappelle pas la raiſon qu'il donne de cette regle; mais elle ſemble être encore plus fautive que l'autre, & chacun l'a rejetée. On dit qu'on a fait à Geneve (*) des

(*) M. J. A. De Luc a publié ſur ce ſujet, un ouvrage très-intéreſſant.

expériences exactes pour établir des principes ſur ce ſujet ; mais je n'ai pas encore pu m'en procurer la deſcription. M. de la Hire fait entrer dans ſes calculs 12 toiſes 4 pieds pour chaque ligne du mercure ; & Picart, qui eſt, ſuivant toute apparence, le plus exact des académiciens françois, 14 toiſes, ou environ 90 pieds anglois. Il eſt honteux pour les ſciences, que les réſultats de ces philoſophes ſoient ſi différens les uns des autres.

Hauteur du thermometre de Farenheit.

A Catane, le 26 mai à midi, 76 d.

Ibid. Le 27 mai à cinq heures du matin, ... 72

A Nicoloſi, ſitué à douze milles en montant la montagne, à midi, 73

Dans la caverne appellée *ſpelonca del'capriole*, dans la ſeconde région, où il y avoit encore une quantité conſidérable de neige, à ſept heures du ſoir, ... 61

Dans la même caverne, à onze heures & demie, ... 52

A la tour du philoſophe, dans la troiſieme région, à trois heures du matin, ... $34\frac{1}{2}$

Au pied du cratere de l'Etna, . 33

A peu près au milieu du chemin en montant au cratere, ... 29

Au ſommet de l'Etna, un peu avant

le lever du ſoleil, ... 27d.

Hauteur du barometre en pouces & lignes.

	p.	l.
Au bord de la mer à Catane, .	29	$8\frac{1}{2}$
Au village, de Piémont dans la premiere région de l'Etna, ...	27	8
A Nicoloſi, dans la même région,	27	$1\frac{1}{2}$
Au pied du châtaignier des cent chevaux, dans la ſeconde région,	26	$5\frac{1}{2}$
Dans la caverne des chevres, dans la ſeconde région, ...	24	2
A la tour du philoſophe, dans la troiſieme région, ...	20	5
Au pied du cratere, ...	20	$4\frac{1}{2}$
A environ 300 verges du ſommet,	19	$6\frac{1}{2}$
Au ſommet de l'Etna, je le ſuppoſe d'environ, ...	19	4

Le vent étoit ſi violent dans ce dernier endroit, que je n'ai pu faire l'obſervation avec une exactitude parfaite; cependant je ſuis ſûr de ne m'être pas trompé d'une demi-ligne.

J'avoue que je n'imaginois pas que le mont Etna fût auſſi prodigieuſement élevé; j'avois oui dire, ſans le croire, qu'il l'étoit plus que les Alpes. Je fus fort étonné de voir que le mercure tomboit preſque deux pouces plus bas que je ne l'avois obſervé ſur la plus haute montagne des Alpes qui ſoit acceſſible; mais je ſuis toujours perſuadé qu'il y a ſur les Alpes pluſieurs pointes inacceſſibles, & en

particulier le mont Blanc, qui ſont encore plus élevées que l'Etna.

J'ai obſervé que l'aiguille aimantée étoit fort agitée près du ſommet de la montagne ; & le pere della Torre m'a dit qu'il avoit fait la même obſervation ſur le Véſuve. Elle ſe fixoit pourtant toujours au point du nord, quoiqu'il lui fallût plus de tems pour prendre cette poſition, que lorſque nous étions au bas de l'Etna. Recupero m'a aſſuré qu'il lui étoit arrivé une choſe très-ſinguliere. Peu de tems après l'éruption de 1755, il plaça la bouſſole ſur la lave ; & à ſon grand étonnement, l'aiguille fut agitée avec beaucoup de violence pendant un tems conſidérable, juſqu'à ce qu'enfin elle perdit entiérement ſa vertu magnétique. Elle ſe tournoit indifféremment vers tous les points du compas, & elle ne put jamais recouvrer ſa propriété ſans être aimantée de nouveau.

Le vent & ma malheureuſe entorſe ont empêché en grande partie nos expériences électriques, ſur leſquelles nous comptions beaucoup. J'ai trouvé qu'autour de Nicoloſi, & en particulier au ſommet de Montpelieri, l'air étoit extrêmement favorable aux opérations électriques. Les petites balles de poix iſolées y étoient ſenſiblement affectées, & ſe repouſſoient l'une l'autre de plus d'un pouce. Je m'attendois à voir cet état électrique de l'air augmenter à meſure que nous monterions la

montagne ; mais je ne remarquai point cet effet dans la caverne où nous couchâmes. Peut-être cela provenoit-il des exhalaisons des arbres & des vegétaux, qui y sont en grand nombre ; tandis qu'aux environs de Nicolosi & de Montpelieri, il n'y a guere que de la lave & un sable brûlé. Peut-être aussi faut-il en attribuer la cause à l'approche de la nuit & à la rosée qui commençoit à tomber. Cependant je ne doute pas qu'on ne puisse faire de grandes découvertes électriques sur ces montagnes formées par l'éruption des volcans, & où l'air est fortement imprégné d'effluences sulfureuses. Il est possible que, de toutes les raisons assignées pour rendre compte de la végétation surprenante qui s'opere sur cette montagne, l'état électrique où se trouve constamment l'air, soit celle qui y contribue davantage ; car il est démontré par un grand nombre d'expériences, qu'un accroissement de matiere électrique augmente les progrès de toute végétation. Elle agit probablement alors sur le sol comme sur les corps animés. On sait que la circulation y est plus prompte, & que les liqueurs passent à travers les petits tuyaux avec plus d'aisance & de célérité. On en a fait souvent l'épreuve, en dissipant sur-le-champ les obstructions au moyen de l'électricité ; & probablement on ne fait que donner au corps un plus grand degré d'électricité, en le frottant avec une flanelle seche & chaude,

ce qui paſſe pour être fort ſalutaire dans ces cas là ; mais il a été démontré d'ailleurs, en faiſant couler de l'eau à travers un tube capillaire, qu'elle circule plus vîte & en filet plus gros, au moment où elle eſt électriſée. Je ne doute pas que la fertilité de nos terres ne dépende autant de cette qualité de l'air que de ſa chaleur ou de ſon humidité.

Il eſt vraiſemblable que dans peu l'électricité ſera regardée comme le grand principe de la nature, celui par lequel elle exécute la plupart de ſes opérations. C'eſt un cinquieme élément parfaitement diſtinct & d'une eſſence ſupérieure aux quatre autres, qui compoſent ſeulement les parties corporelles de la matiere; mais ce fluide ſubtil & actif eſt une eſpece d'ame qui en pénetre & en anime toutes les particules. Lorſqu'il eſt répandu en égale quantité dans l'air & ſur la ſurface de la terre, tout eſt calme ; mais ſi, par quelque accident, il y en a une plus grande ſomme dans un endroit que dans l'autre, il en réſulte ſouvent les effets les plus terribles, avant que l'équilibre puiſſe être rétabli. La nature ſemble tomber en convulſion, & elle détruit pluſieurs de ſes ouvrages. On voit alors tous les grands phénomenes, le tonnerre, les éclairs, les tremblemens de terre & les ouragans ; car il me paroît ſûr que tous ces bouleverſemens dépendent ſouvent de cette ſeule cauſe.

Si l'on deſcend aux détails de la nature,

après l'avoir examinée dans ses grands phénomenes, nous trouverons toujours la même puissance agissante. Elle sera peut-être moins visible, parce que la connoissance de ses opérations étant encore imparfaite, il arrive qu'on ne les comprend pas, ou qu'on les attribue à quelqu'autre principe. Je ne doute pas que les hommes ne reconnoissent un jour combien ils ont été dans l'erreur, quand le tems aura développé suffisamment cette partie de la physique. On verra peut-être alors que ce que nous appellons *sensibilité des nerfs*, ainsi que la plupart de ces maladies pour lesquelles la médecine n'a encore inventé que des noms, & dont elle a cherché en vain la cause dans les nerfs, proviennent de ce que le corps est pourvu d'une trop grande ou d'une trop petite quantité de ce fluide, qui est peut-être le véhicule de toutes nos sensations. J'ai été porté quelquefois à penser que les sensations ne sont autre chose qu'une commotion électrique plus légere; que les nerfs servent de conducteurs, & que c'est par la circulation rapide de ce feu pénétrant & vivifiant, qu'elles se font toutes. Lorsque dans les tems sombres, ce feu semble être émoussé ou absorbé par l'humidité; quand son activité est perdue & qu'on ne peut en rassembler qu'une petite quantité, chacun convient qu'alors nos esprits sont plus abattus, & que notre sensibilité est moins vive. C'est sur-tout à Naples,

quand le ſiroco ſouffle & quand l'air ſemble en être entiérement privé, qu'on ſent la vérité de ces obſervations : les nerfs paroiſſent avoir perdu leur tenſion & leur élaſticité, juſqu'à ce que le vent de nord ou d'oueſt vienne réveiller l'activité de cette puiſſance vivifiante qui rétablit bientôt l'harmonie dans l'homme, & ranime toute la nature, qui ſembloit languir en ſon abſence.

On a vu des corps humains électriſés ſans la médiation d'aucune ſubſtance électrique, & lançant des étincelles qui produiſoient une ſenſation douloureuſe & affectoient les nerfs d'une maniere très-ſenſible.

Il y a environ ſept ou huit ans, qu'une dame Suiſſe étoit dans ce cas. Je n'ai pas pu apprendre toutes les particularités de l'état où elle ſe trouvoit; mais pluſieurs perſonnes de ſon pays m'ont confirmé la vérité de ce fait. Elle étoit extraordinairement affectée de tous les changemens de tems; & les commotions électriques qu'elle éprouvoit, étoient plus fortes dans un beau jour, ou lorſque des nuages de tonnerre paſſoient ſur ſa tête, c'eſt-à-dire, dans les tems où l'on ſait que l'air eſt rempli de ce fluide. Sa maladie, ainſi que toutes les autres auxquelles la faculté ne peut rien faire, fut regardée comme une maladie de nerfs; mais ces mots ſignifioient ſeulement qu'on ne ſavoit pas ce que c'étoit.

M. de Sauſſure & le jeune M. Jalabert, de

Geneve, ont eu la même maladie, en voyageant ſur une des hautes montagnes des Alpes. Ils ſe trouvoient au milieu des nuages qui portoient la foudre, & à leur grand étonnement ils reconnurent que leurs corps étoient ſi remplis de feu électrique, qu'il ſortoit de leurs doigts des bluettes ſpontanées & ſonores, & ils éprouvoient la même eſpece de ſenſation que s'ils avoient été fortement électriſés. M. Jalabert communiqua ce fait à l'académie des ſciences de Paris, à ce que je penſe, en 1763, & vous le trouverez rapporté dans les mémoires de cette ſociété.

Il me paroît démontré que ces ſenſations provenoient de ce que leurs corps étoient doués d'une trop grande quantité de feu électrique. Ce cas eſt très-extraordinaire; mais il faut peut-être attribuer l'état de la plupart des valétudinaires, & en particulier des hypocondriaques & de ce que nous appellons *malades imaginaires*, à une cauſe oppoſée, & dire que vraiſemblablement ils ne ſont ainſi affectés d'une maniere douloureuſe que parce qu'il y a dans leur corps une trop petite quantité de ce feu. En effet, on reconnoît qu'à meſure que l'air eſt moins électrique, leurs douleurs augmentent, & qu'elles diminuent lorſque ce feu de l'athmoſphere augmente. Il pourroit être avantageux à ces perſonnes de porter ſur la peau quelque ſubſtance électrique, afin de défendre leurs nerfs & leurs fibres de l'humi-

dité & d'un air non électrique. Je leur proposerois de prendre une camisole de flanelle fine qu'ils auroient soin de tenir très-seche, & parfaitement propre ; car les fluides qui transpirent du corps, détruiroient bientôt sa qualité électrique. Cette camisole devroit être couverte par une autre de soie qui ne seroit point cousue à la premiere. La chaleur animale & le frottement que l'exercice doit occasionner entre ces deux substances, produiroit une forte électricité, & formeroit autour du corps une espece d'athmosphere électrique qui seroit peut-être un des meilleurs préservatifs contre les effets de l'humidité.

Quant à la dame Suisse, je suis presque convaincu que son habillement étoit la principale & peut-être la seule cause de sa maladie, & qu'elle se seroit guérie en y faisant quelque changement. Une femme qui a la tête environnée de fil de métal & les cheveux remplis d'épingles, & qui marche sur de la soie bien seche, est à tous égards un conducteur isolé, & disposé à rassembler le feu de l'athmosphere. Il n'est pas surprenant que dans un tems de tonnerre & d'orage, ou lorsque l'air étoit fortement imprégné de matiere électrique, il sortît des étincelles de son corps, & qu'il donnât d'autres marques d'électricité. J'imagine que, si la mode qui varie chaque jour, faisoit adopter le même habillement dans ce pays, sa maladie seroit épidémique

parmi le ſexe. Que les ſemelles des ſouliers de nos femmes ſoient faites d'une ſubſtance électriſable ; que les fils de leurs coëffures & les épingles de leurs cheveux ſoient un peu plus longs & plus pointus, il me paroît probable qu'elles ſe trouveront électriſées. Si même elles portent ſeulement des bas de ſoie ou de laine, cela pourroit ſuffire ; car j'ai ſouvent iſolé des électrometres en les mettant ſur un morceau de ſoie ou de flanelle ſeche, auſſi parfaitement que ſi je les euſſe placés ſur du verre.

Nos dames réfléchiſſent bien peu, quand elles environnent leur tête de fils de métal, qui ſont les plus puiſſans de tous les conducteurs, & qu'elles portent en même tems des bas, des ſouliers & des robes de ſoie, qui ſont un des plus forts repouſſans ; lorſquelles ajuſtent, en un mot, leurs corps ſuivant les mêmes principes que les phyſiciens ſuivent pour diſpoſer leurs conducteurs à attirer le feu du tonnerre. Si on ne peut pas leur perſuader d'abandonner leurs coëffures à fils de métal & leurs épingles, ne pourroient-elles pas du moins employer quelques préſervatifs pareils à ceux dont on s'eſt ſervi les années dernieres, pour des objets de moindre conſéquence.

Chaque femme ne pourroit-elle pas porter une petite chaîne ou un fil-d'archal, qu'elle accrocheroit au beſoin dans un tems de tonnerre, qui paſſeroit depuis ſa coëffure ſur la partie la plus épaiſſe de ſes cheveux ; ce qui

conduiroit le feu à terre, & empêcheroit qu'il ne se communiquât à la tête. Il est clair que ce fil produiroit le même effet que les conducteurs sur le sommet des clochers, qui ne sont si sujets aux accidens du tonnerre, que parce qu'on y place des pointes de fer analogues aux épingles & aux fils-d'archal dont j'ai parlé. Vous rirez peut-être de tout ceci; mais je vous assure que je n'ai de ma vie parlé si sérieusement. Une très-aimable femme de ma connoissance, madame Douglas, a presque perdu la vie à cause d'un de ces chapeaux contre lesquels je me récrie. Elle étoit à une fenêtre ouverte pendant que le tonnerre grondoit : les fils de sa coëffure attirerent l'éclair, & la coëffure fut réduite en cendres. Heureusement ses cheveux étoient dans leur état naturel, sans poudre, pommade, ni épingles; de sorte que le feu ne fut pas conduit à sa tête. Comme elle ne ressentit aucune espece de secousse, il est probable que la foudre passa des fils de sa coëffure vers la muraille dont elle étoit alors tout près. S'il avoit trouvé quelque conducteur qui eût pu le porter à sa tête ou au corps, elle auroit vraisemblablement été tuée. Des cheveux touffus, qu'on a soin de tenir bien propres & parfaitement secs, sont, selon toute apparence, un des meilleurs préservatifs contre le feu des éclairs; mais lorsqu'ils sont remplis de poudre & de pommade, & arrêtés par des épingles, ils perdent leur force repous-

ſante & deviennent un conducteur (*). Pardonnez-moi toutes ces idées ; je ne vous les communique que pour que vous les développiez mieux à votre loiſir ; car nous ſommes toujours les maîtres de faire des expériences

(*) Depuis que ces lettres ont été écrites, j'ai fait ſur l'électricité des cheveux quelques expériences qui me convainquent de plus en plus de la vérité de ce que j'ai avancé. Une femme m'ayant dit qu'en peignant ſes cheveux dans un tems de gelée & dans les ténebres, elle avoit obſervé qu'il en ſortoit quelquefois des étincelles ; ce fait m'a engagé à entreprendre de raſſembler le feu électrique des cheveux ſeuls, ſans le ſecours d'aucun autre appareil électrique. Pour cela, j'ai fait placer une jeune femme ſur un gâteau de cire, & je lui ai dit de peigner les cheveux d'une autre femme qui étoit aſſiſe ſur une chaiſe devant elle. Bientôt après qu'elle eut commencé cette opération, la jeune femme qui étoit ſur le gâteau, fut fort étonnée de trouver que ſon corps étoit électriſé & qu'il dardoit des étincelles de feu contre tous les objets qui l'approchoient. Ses cheveux étoient fort électriques & ils affectoient un électrometre à une grande diſtance. J'en ai rempli très-facilement un conducteur de métal; dans l'eſpace de peu de minutes, j'ai tiré immédiatement des cheveux, aſſez de feu pour allumer de l'eſprit-de-vin ; & au moyen d'une petite phiole, j'ai donné pluſieurs commotions à toute la compagnie. On a lu derniérement devant la ſociété royale, une deſcription détaillée de ces expériences. Elles ont été faites dans le tems d'une très-forte gelée & ſur des cheveux très-épais, où l'on n'avoit mis ni poudre ni pommade, depuis pluſieurs mois.

ſur l'électricité. Quoique ce fluide ſoit le plus ſubtil & le plus actif de ceux que nous connoiſſons, nous pouvons cependant en diſpoſer en toutes les occaſions; & je ſuis à préſent ſi accoutumé à ce phénomene, qu'en faiſant peigner mes cheveux, ou en ôtant mes bas, je l'obſerve preſque toujours ſous une forme ou ſous une autre. Combien il eſt ſurprenant que les hommes aient vécu & reſpiré au milieu de ce principe pendant tant de milliers d'années, ſans en ſuppoſer même l'exiſtence! Mais il eſt tems de revenir à notre montagne.

Recupero m'a dit avoir obſervé ici le même phénomene qui eſt commun dans les éruptions du Véſuve; je veux parler d'un éclair rouge ou bleuâtre qui ſort de la fumée ſans être ſuivi par le bruit du tonnerre. Il eſt poſſible que cela provienne de ce que la fumée eſt alors ſi exceſſivement électrique, que comme un globe ou un cylindre échauffé par le frottement, elle jette dans l'air des bluettes ſpontanées, ſans être attirées ou touchées par quelque conducteur ou corps moins électrique qui eſt bon, reſſemblent parfaitement à cette eſpece d'éclair. Cependant, ſi un nuage non électrique paſſoit dans le même tems près du cratere, on entendroit probablement un très-grand bruit de tonnerre; ce qui arrive ſouvent, ſi, lors d'une éruption, l'air eſt rempli de brouillards humides. Mais

quand ce bruit n'a pas lieu, il eſt probable que l'équilibre ſe rétablit par degrés & ſans aucun fracas ; au moyen des laves qui, ſervant de conducteurs, dirigent peu à peu le ſurplus de la matiere électrique vers la terre & la mer, tout autour de la montagne.

La vapeur des volcans eſt ſi prodigieuſement électrique, qu'on a ſouvent remarqué dans quelques éruptions de l'Etna & du Véſuve, que toute la traînée de fumée qui s'étend quelquefois au-delà de cent milles, produiſoit les plus terribles effets ; qu'elle faiſoit périr les bergers & les troupeaux ſur les montagnes, brûloit & fracaſſoit les arbres, & mettoit le feu aux maiſons par-tout où elle en rencontroit ſur un terrein élevé. Il eſt vraiſemblable qu'un cerf-volant garni d'un conducteur, auroit déſarmé ce nuage formidable. Ces effets n'arrivent cependant que lorſque l'air eſt ſec & un peu agité ; mais quand il eſt rempli d'exhalaiſons humides, les vapeurs ſe convertiſſent ordinairement en torrens de pluie qui font tomber la matiere électrique des nuages à terre, & rétabliſſent l'équilibre.

Comme Recupero eſt un homme facétieux & aimable, il a eu la bonté de me tenir compagnie pendant mon incommodité ; & j'ai recueilli de ſa converſation pluſieurs remarques dignes de votre attention.

La variété des eaux qu'on trouve aux environs de l'Etna, eſt une choſe bien ſurprenante

nante. J'ai déjà parlé de la riviere froide, ou de la riviere d'Acis; &le chanoine m'a confirmé ce que j'en ai dit. Il y a au nord de la montagne, un lac d'environ trois milles de circonférence, qui reçoit plusieurs rivieres considérables ; & quoiqu'il paroisse n'avoir aucune issue, cependant il ne déborde jamais. Je lui ai représenté qu'il devoit y avoir une communication souterreine entre ce lac & le fleuve froid ; mais il m'a répondu qu'il n'y a point de ressemblance dans la qualité de leurs eaux. Je suis persuadé cependant que dans un cours de tant de milles à travers les cavernes de l'Etna, remplies de sels & de minéraux, il est possible que les eaux du lac deviennent froides & vitrioliques comme celles de la riviere.

Au sommet d'une montagne située à l'est de l'Etna, on voit un autre lac dont on n'a jamais pu trouver le fond. On remarque que sa surface ne s'éleve & ne s'abaisse dans aucun tems, mais qu'elle conserve toujours le même niveau. Cette montagne est toute composée de matiere brûlée ; & c'est indubitablement son cratere qui a été converti en lac. La riviere qui fournit d'eau les bains de Catane, est d'une nature très-différente ; elle ne reste jamais la même, & elle change perpétuellement. La plus grande partie de son courant est resserrée sous terre par des laves ; mais quelquefois il se fait jour avec tant de violence, que la ville en a beaucoup souffert ; & ce qui est

encore plus malheureux, ces éruptions ſont ordinairement ſuivies de quelque maladie épidémique. Elle a conſtamment diminué ces deux années dernieres, & à préſent elle eſt preſque réduite à rien. Les habitans ſont dans une crainte continuelle qu'elle n'éclate & qu'elle ne ravage leurs champs, comme elle a fait ſouvent. Il eſt très-ſingulier qu'elle s'ouvre ordinairement un paſſage, après que le tems a été très-ſec & très-chaud pendant pluſieurs ſemaines. L'académie de l'Etna n'a jamais pu expliquer ce phénomene. Il me paroît vraiſemblable qu'il faut en attribuer la cauſe à la fonte des neiges de l'Etna; mais je ne prétends pas expliquer en détail comment cela arrive. Les eaux des neiges étant plus que ſuffiſantes pour remplir les cavernes qui les reçoivent ordinairement, le ſurplus eſt porté dans cette riviere.

C'eſt cetainement la fonte des neiges qui produit l'Alcantara. J'ai obſervé que ſes eaux ſont exactement de la même couleur blanchâtre que toutes les rivieres qui ſortent des glacieres des Alpes. Il y a ſur l'Etna pluſieurs ſources intermittentes qui ne coulent que pendant le jour, & qui s'arrêtent la nuit. Il eſt aiſé de rendre raiſon de ce fait par la même cauſe; car les neiges ne ſe fondent que le jour, & elles ſont gelées fortement chaque nuit, même dans la ſaiſon la plus chaude. Il y a auſſi un grand nombre de ſources empoiſon-

nées, dont quelques-unes ont une qualité ſi venimeuſe, qu'on a ſouvent trouvé morts ſur leurs bords, des oiſeaux & des quadrupedes qui avoient bu de leur eau. Mais ce qui eſt encore plus ſingulier, Recupero m'a dit qu'il ſe fit, il y a environ vingt ans, une crevaſſe dans la montagne, qui exhala pendant long-tems une odeur ſi forte, que, comme celle du lac Averne, elle ſuffoquoit les oiſeaux qui voloient au-deſſus.

On y trouve pluſieurs autres cavernes où l'air eſt ſi froid, qu'il eſt impoſſible de le ſupporter quelques inſtans. Les payſans ſe ſervent de ces antres pour en faire des réſervoirs de neige; ce ſont en effet les meilleures glacieres du monde, & la glace s'y conſerve très-bien pendant les étés les plus chauds. Je ne finirois pas, ſi je voulois décrire toutes les cavernes & les autres phénomenes curieux des environs de l'Etna. Le P. Kircher dit qu'il en a vu une qui pouvoit contenir 30,000 hommes; il ajoute qu'un grand nombre de perſonnes s'y ſont perdues pour être allées trop loin. L'une de ces cavernes porte encore le nom de *Proſerpine*, parce que les anciens ſuppoſoient que ce fut par cette entrée que Pluton l'entraîna dans ſes domaines. A cette occaſion, Ovide décrit Cérès cherchant ſa fille avec deux arbres à la main, qu'elle avoit arrachés ſur la montagne, & qui lui ſervoient de torches. Il appelle ces arbres *tæda*, nom que

conſerve encore aujourd'hui un arbre que je n'ai jamais vu que ſur l'Etna. Il produit une grande quantité d'une eſpece de réſine ; & Cérès a bien pu en cueillir pour en faire des flambeaux. Cette réſine qu'on nomme *catalana*, eſt regardée comme un remede contre les ulceres.

J'ai déjà parlé de la grande variété de plantes ou d'arbres du mont Etna : j'en ai trouvé une longue liſte dans Maſſa ; mais comme je ne connois pas leurs noms ſiciliens, cette découverte ne peut pas me ſervir beaucoup. J'ai engagé une perſonne à me procurer une collection de leurs ſemences. J'y trouve le cinnamome, la ſalſe-pareille, le ſaſſafras, la rhubarbe, & pluſieurs autres que je ne croyois pas naturaliſées en Europe. Il y a, ainſi qu'en quelques autres endroits de la Sicile, une grande abondance de palma-chriſti, cette plante ſi célebre depuis peu, & de la ſemence de laquelle on fait l'huile de caſtor. Nos botaniſtes l'ont appellée *reſinus americanus*, ſuppoſant que la nature l'a produite dans cette partie du monde. Je me rappelle qu'un médecin de Bath a écrit derniérement un traité ſur cette plante, & le propriétés de l'huile tirée de ſa ſemence, qu'il dit être un remede univerſel. Vous imaginez bien que nous ne quitterons pas la Sicile ſans nous pourvoir d'une certaine quantité de cette précieuſe ſemence.

Je vois que l'Etna eſt auſſi fameux chez les

anciens que chez les modernes, par la variété de ses plantes odoriférentes. Plutarque dit que leur exhalaison étoit si forte, qu'il étoit impossible de chasser en plusieurs endroits de la montagne. Je citerai le passage tel qu'il est dans une vieille traduction que j'ai empruntée.

Circum Ætnam in Sicilia, neminem ferunt cum canibus venatum iri; quia enim multos perpetuo illic ut in viridario prato, collesque floresque mittunt, fragrantia quæ eam oram occupat, obfuscare ferarum anhelationes, &c.

Aristote a aussi un passage sur le même sujet; mais celui de Plutarque doit vous suffire.

La région des bois étoit autrefois remplie de différentes bêtes sauvages; mais leur nombre est actuellement fort diminué, malgré l'avantage que leur donnoit sur les chasseurs & les chiens le lieu de leurs retraites. Il y a encore des sangliers, des chevreuils & une espece de chevre sauvage; mais on croit que la race des cerfs, qui étoit si célebre, est éteinte, ainsi que celle des ours. Plusieurs endroits de cette montagne ont conservé le nom de ces animaux.

Les chevaux & les bêtes à cornes de l'Etna passent pour les meilleurs de la Sicile. Le bétail y est très-gros, & il a des cornes d'une longueur si prodigieuse, qu'on en garde dans quelques cabinets comme des curiosités. Je crois que les chevaux y ont dégénéré.

On dit qu'il y a un grand nombre de porcs-

épics & de tortues de terre dans quelques endroits de l'Etna ; mais nous n'avons pas eu le bonheur d'en rencontrer. Nous n'avons vu ni aigles ni vautours, quoiqu'on assure également qu'il y en a sur cette montagne.

J'ai emprunté du signor Recupero la plupart des anciens auteurs siciliens ; & les descriptions qu'ils ont données de l'Etna, sont très-diverses. Quelques-uns disent que le creux du cratere a sept ou huit milles de circonférence ; d'autres lui en donnent cinq, & d'autres enfin ne lui en supposent que trois. Probablement ils ont tous raison ; car je vois, d'après leurs descriptions, qu'ordinairement une fois dans l'espace d'environ cent ans, tout le cratere tombe dans les entrailles de la montagne ; que par la suite du tems, on voit sortir du gouffre un nouveau cratere, qui s'augmentant continuellement par la matiere que vomit le volcan, s'éleve par degrès à son ancienne hauteur, jusqu'à ce que devenant trop pesant pour les fondemens caverneux qui le soutiennent, il s'écroule de nouveau & retombe tout d'un coup dans la montagne. Je lis dans Borelli, que cela est arrivé il y a environ cent ans, en 1669. Il dit : " Universum cacumen, quod ad
„ instar speculæ, seu turris, ad ingentem alti-
„ tudinem elevatur, quod una cum vasta pla-
„ nitie arenosa, depressa atque absorpta est in
„ profundam voraginem, &c. „

On vit le même phénomene en 1536, ainsi

que le rapportent Fazzello & Philoteo, & en 1444, 1329 & 1157. J'ai parcouru la defcription de tous ces écroulemens : probablement entre les deux derniers, il y en a un dont on ne parle pas, puifque les intervalles entre tous les autres font à peu près égaux.

Quelques-uns de ces auteurs en font une peinture effrayante. Folcando, un de leurs hiftoriens, dit qu'il ébranla toute l'isle, & qu'il fe fit entendre fur toutes les côtes. Leur célebre poete Errico ajoute à cette occafion :

S'ode il fuo gran mugito
Per mille piage e lidi.

Il eft très-probable que ce fingulier évènement arrivera bientôt, puifqu'il n'eft dit nulle part que la circonférence du cratere ait été réduite à moins de trois milles. Recupero m'apprend qu'elle n'en a plus aujourd'hui que trois & demi : d'ailleurs, depuis fon dernier écroulement, il y a cent ans ; ce qui eft le période ordinaire.

On raconte plufieurs hiftoires des hommes qui ont péri par leur témérité, pour avoir voulu examiner de trop près les éruptions de cette montagne ; mais on en fabrique un bien plus grand nombre d'autres de ceux qui ont été miraculeufement fauvés par la puifsance de quelque faint, ou de la Vierge, qu'on fuppofe être dans une perpétuelle guerre avec les diables du mont Etna. Cette partie de l'isle

où il eſt ſitué, a toujours été appellée *Val-Demoni*, à cauſe des apparitions fréquentes des démons. Ce canton fait un tiers de l'isle; les deux autres ſont nommés le *Val-di-Noto* & le *Val-di-Mazzara*.

Je retrouve une fable qui eſt encore célebre à Catane, quoiqu'elle ſoit très-ancienne. Séneque, Ariſtote, Strabon & d'autres auteurs de l'antiquité, en font mention. Lorſque dans une des éruptions qui détruiſirent Catane, le feu inondoit la ville & que chacun emportoit ſes effets les plus précieux, deux freres opulens, *Anſinomus* & *Anapias*, négligerent toutes leurs richeſſes, & ſe ſauverent de l'embraſement en portant leurs parens âgés ſur leurs épaules. Les écrivains que je viens de citer, ajoutent que le feu reſpectant cette piété filiale, les épargna, tandis que pluſieurs autres qui avoient pris la même route qu'eux, furent conſumés.

On a beaucoup vanté cette hiſtoire; ce qui prouve que les actions de cette eſpece n'étoient pas communes alors. Quelque méchant qu'on ſuppoſe le genre humain de nos jours, penſez-vous que le grand nombre des enfans n'en auroit pas fait autant? Je ſuis ſûr que ſi le fait arrivoit encore, on ne donneroit pas de ſi grands éloges à une action louable, mais très-naturelle. Je crois que nous ſommes portés à exalter l'humanité & la vertu des hommes de ces premiers tems, parce que ces vertus n'é-

toient pas auſſi communes qu'elles le ſont aujoud'hui. Le pieux Enée, lui-même, le plus célebre de tous ces héros, n'étoit réellement qu'un ſauvage, malgré tout ce que dit Virgile pour nous perſuader le contraire; car on voit qu'il immole des ennemis foibles & captifs, lors même que le poëte vante ſa piété & ſa juſtice.

Ces deux freres ſe ſont rendus ſi fameux par cet exploit, que Syracuſe & Catane ſe diſputent l'honneur de leur avoir donné naiſſance. L'une & l'autre de ces villes ont dédié des temples à la piété filiale, en mémoire de cet événement.

L'hiſtoire des deſtructions plus récentes de Catane, n'offre point de pareils exemples. On voit les habitans déplorer la perte de leurs prêtres & de leurs religieux, & prêts à injurier leurs ſaints qui ont laiſſé triompher les diables. Quelques-uns de ces auteurs m'ont fort amuſé. Salvaggio, un de leurs poëtes, parlant du terrible tremblement de terre de 1169, qui détruiſit Catane & enſevelit ſous les ruines de cette ville un grand nombre d'hommes, le décrit de la maniere ſuivante: ce morceau pourra vous donner une idée de la poéſie de ce tems.

Cattaneam doleo, dolor eſt miſerabile dictu:
Clara potens antiqua fuit; plebe, milite, clero,
Divitiis, auro, ſpecie, virtute, triumphis.

Heu terræ motu ruit illa potentia rerum,
Morte ruit juvenis, moritur vir, ſponſa, maritus.
Unde ſuperbit homo? Deus una diruit hora
Turres, ornatus, veſtem, cunctoſque paratus.
In tanto gemitu periit pars maxima gentis,
Proh dolor! & monachi quadraginta quatuor & plus,
Et periit paſtor patriæ, pater ipſe Johannes,
Pontificalis honor, lux regni, ſic periêre.

Mais Guſtana-Villa, un de leurs hiſtoriens, en parle très-différemment. Le paſſage étant auſſi fort curieux, je vais le tranſcrire pour votre amuſement.

In omnem terram & in fines orbis terræ jam exiit plaga illa, qua nuper in Sicilia percuſſi ſunt Catanenſes, in vigilia B. Agathæ; enim epiſcopus ille damnatiſſimus, qui, ſicut ſcitis, ſibi ſumpſit honorem, non vocatus a Domino tanquam Aaron, & qui ad ſedem illam, non ſede canonica, ſed gieſitica venalitate intravit; cum, inquam, abominationis offerret incenſum, intonuit de cælo Dominus, & ecce terræ motus factus eſt magnus. Angelus enim Domini percutiens epiſcopum in furore Domini, cum populo & univerſa civitate ſubvertit.

Il ajoute que, ſi on n'avoit pas expoſé le voile de ſainte Agathe, l'ange deſtructeur étoit ſi furieux, qu'il auroit exterminé tous les habitans juſqu'au dernier.

La cathédrale de cette ville poſſede un tableau

curieux de la grande éruption de 1669. L'exécution n'a rien de remarquable ; mais il donne une idée effrayante de ce phénomene. Voici comment il est décrit par Borelli, qui étoit sur les lieux. Le 11 mars, après de violens tremblemens de terre & d'épouvantables mugissemens souterreins, il se fit dans la montagne, un peu avant que la lave éclatât, une crevasse de 12 milles de long. Lorsqu'on laissoit tomber des pierres en quelques endroits de cette fissure, on ne pouvoit les entendre frapper le fond. Il dit que le volcan jeta à la distance d'un mille, des rochers de soixante palmes, & que les géants qu'on suppose être enterrés sous l'Etna, sembloient avoir renouvellé leur guerre contre le ciel. Des pierres d'une moindre grosseur furent lancées à plus de trois milles ; le tonnerre & les éclairs, au milieu d'une épaisse fumée, n'étoient guere moins terribles que le bruit de la montagne. Il ajoute qu'après que toute l'isle eut éprouvé des secousses, des ébranlemens très-violens, lorsque la lave perça, elle jaillit dans l'air à soixante palmes d'élévation. En un mot, il décrit dans des termes remplis d'horreur, cette éruption, ainsi que la terreur & la consternation universelle qu'elle répandit par-tout. Le soleil ne parut point pendant plusieurs semaines, & le jour sembloit avoir été changé en ténebres. Lorsque la lave eut pris son écoulement, ce qui n'arriva que quatre mois après

qu'on eut commencé à ſentir des agitations, tous ces ſymptomes effroyables diminuerent, & bientôt la montagne fut parfaitement en repos.

Ce déluge de feu, après avoir détruit le plus beau pays de la Sicile, entraîna les égliſes, les villages & les couvens ; il ſe précipita enfin ſur les hautes murailles de Catane, & couvrit cinq de ſes baſtions & les courtines adjacentes. Il ſe répandit de là dans la ville, détruiſit & entaſſa pèle mèle ſous des ruines, tout ce qui ſe rencontra ſur ſon paſſage.

Quelques reſtes précieux d'antiquité, dont on ne connoît plus aujourd'hui ni la ſituation ni même le nom, attirent ſur-tout ſes regrets. Il fait mention d'un amphithéatre nommé le *Coliſée*, du grand cirque, d'une *Naumachie*, & de pluſieurs temples.

Le lord Winchelſea qui revenoit alors de ſon ambaſſade de Conſtantinople, & qui s'arrêta à Catane, à deſſein d'obſerver un phénomene ſi remarquable, en écrivit la relation qu'il envoya à Charles II ; mais il n'apporta pas à cet examen toute l'exactitude que nous aurions deſiré. Il ſatisfit ſa curioſité en un jour, & il paroît s'être contenté de jeter de fort loin un coup-d'œil ſur la lave, ſans aller juſqu'à ſa ſource, ou ſans ſe tranſporter ſur la montagne, quoiqu'alors toutes les circonſtances les plus formidables de l'éruption fuſſent déjà paſſées.

Je ne devrois pas finir cette deſcription de

l'Etna ſans vous dire quelque choſe des diverſes fables & allégories auxquelles il a donné lieu ; mais cette matiere me conduiroit trop loin, & donneroit à ces lettres l'air d'une diſſertation plutôt que d'un journal. Vous vous les rappellerez aiſément; les poëtes de tous les ſiecles & de tous les pays les ont ſouvent employées, & les philoſophes auſſi bien que les naturaliſtes ont trouvé dans les propriétés de cette montagne, comme les poëtes, un vaſte champ de ſpéculation. Pluſieurs anciens auteurs appliquent à l'Etna ce qu'on a dit de la Grece.

Nullum eſt ſine nomine ſaxum.

Je crains que ce vers, véritable peut-être autrefois, ne le ſoit plus aujourd'hui; car nous avons trouvé pluſieurs grandes montagnes qui n'ont pas de nom; & il ne paroît pas que le nombre des philoſophes ait augmenté en Sicile dans ces derniers ſiecles. L'ambition de ces inſulaires a changé d'objet; & s'ils peuvent ſe procurer un ſaint pour contenir dans l'ordre les diables de l'Etna, ils s'embarraſſent très-peu de la cauſe de ſes opérations; & ils n'eſtiment pas tant leur isle pour avoir donné naiſſance à Archimede ou à Empedocles, que pour avoir produit ſainte Agathe ou ſainte Roſalie.

Les anciens, ainſi que les modernes, paroiſſent avoir toujours regardé l'Etna comme

une des plus hautes montagnes de la terre. On trouve dans leurs auteurs plusieurs passages qui prouvent cette vérité : mais rien peut-être ne la démontre mieux que la croyance où l'on étoit que Deucalion & Pyrrha se refugierent sur son sommet, en se sauvant du déluge universel (*).

Je terminerai enfin cette longue description de l'Etna, par celle qu'en a faite Virgile au sixieme livre de l'Enéide, & qui a été si fort admirée. Vous pouvez la comparer avec celle du fameux poëte Raitana, que les Siciliens estiment autant que le cygne de Mantoue.

Nel mezzo verso æthere aviccina
Ætna la fronte sua cinta di orrori,
E con ispavantevole rovina
Rimbomba, e con horribili fragori.
Sovente negri nubi al ciel destina
Fumanti di atro turbine, e di ardori,
Ergi globbi di fiamma, e su lambisce
Le stelle o mai con infuocate striscie;
Scogli, e divelte viscere di monte

(*) *Cataclysmus, quod nos diluvium dicimus, cum factus est, omne genus humanum interiit, præter Deucalionem & Pyrrham, qui in montem Ætneam, qui altissimus in Sicilia esse dicitur, fugerunt.*

Higinus.

Erruttando tal volta avido estolle ;
E con gemiti vomita , e con onte
Liquifatti macigni e in fondo bolle.

Vous n'hésitez pas à donner la préférence au poëte latin, d'où Raitana a évidemment tiré le sens de ses vers :

... Horrificis juxtà tonat Ætna ruìnis,
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem
Turbine fumantem piceo & candente favilla,
Attollitque globos flammarum & sidera lambit ;
Interdum scopulos, avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exæstuat imo.

Mais ces deux écrivains sont fort inférieurs à sir Richard Blackmore, notre compatriote, dont l'imagination merveilleuse explique d'une maniere aisée & simple tous les phénomenes de l'Etna, en disant que la montagne a un accès de colique. Cette idée avoit échappé à tous les poetes & philosophes de l'antiquité, & sembloit avoir été réservée au génie profond de ce grand maître d'extravagances. J'ai oublié le passage; vous le trouverez, je crois, dans le *Prince Arthur*.

Le poëte philosophe, Lucrece, a fait mention des éruptions de l'Etna ; mais Pindare est le plus ancien des poetes connus, qui en aient

parlé. Sa defcription eſt la mieux faite de toutes, & elle donne une idée plus claire de la montagne & de fes éruptions, que celle du poëte latin ou du ficilien, quoiqu'elle ne foit pas auffi travaillée & auffi chargée de cette multitude de circonftances qu'ils ont trouvé moyen d'y introduire. La plus grande faute qu'on y remarque, c'eſt que Pindare admettant toujours la fuppofition abfurde & ridicule des anciens, que Jupiter a enterré les géants fous le mont Etna, il repréfente les efforts qu'ils font pour en fortir, comme la caufe de fes éruptions; mais il n'appuie que légérement fur cette idée. " La Cilicie l'a nourri
„ dans un antre fameux: aujourd'hui le rivage
„ de Cumes (bornes des mers) & la Sicile op-
„ preffent fa poitrine hérifsée; l'Etna l'écrafe,
„ le blanc Etna, colonne du ciel, éternel
„ nourricier des neiges & des frimats, dont
„ l'abyme vomit des fources facrées d'un feu
„ inacceffible. Ces fleuves brûlans ne fem-
„ blent, dans l'éclat du jour, que des tor-
„ rens de fumée, rougis par la flamme; dans
„ l'obfcurité, c'eſt la flamme elle-même rou-
„ lant des rochers qu'elle fait tomber avec
„ fracas fur la profonde étendue des mers.
„ Typhée, ce reptile énorme, vomit ces four-
„ ces embrafées. *Trad. de M. de Chabanon.*

Il eſt démontré, par ce pafsage de Pindare, que l'Etna étoit, dans les premiers fiecles, auffi élevé qu'il l'eſt aujourd'hui; ce qui doit terminer

miner toute dispute sur cette matiere. On dit que la hauteur des volcans augmente toujours jusqu'à ce qu'ils soient éteints ; on suppose qu'ils s'écroulent alors & qu'ils tombent dans les cavernes qui sont au-dessous d'eux, ainsi que l'Astruni & la Solfaterra à Naples. On voit que l'Etna étoit anciennement, comme aujourd'hui, couvert de neiges éternelles, & qu'on le regardoit, ainsi que l'Atlas, comme un des plus grands appuis du ciel. Ce qui me plaît le plus dans cette description, c'est qu'elle prouve incontestablement que lors de ces éruptions les plus anciennes, les laves de l'Etna étoient portées fort avant dans la mer. La fin est aussi juste & peut-être aussi sublime que ces mots de Virgile :

avulsaque viscera montis
Erigit eructans . . . .

ce qui approche un peu, il faut en convenir, de l'accès de colique de Blackmore.

Thucydide parle de trois éruptions de cette montagne ; mais il n'est pas aussi détaillé que je le desirerois. Il ne rapporte point la date de la premiere ; il dit cependant qu'elle arriva peu de tems après l'arrivée des Grecs en Sicile. La seconde eut lieu vers le tems de la 77e olympiade ; & la derniere, environ la 88e : ce qui étoit à peu près le siecle où écrivoit Pindare. Il est donc hors de doute que la description de ce poëte fut composée sur ce qu'il avoit

entendu dire de quelques-unes de ces éruptions, qui très-certainement étoient alors le premier ſujet de converſation en Grece.

Il eſt tems de prendre congé de l'Etna ; je crains que pendant le reſte de notre voyage, nous ne trouvions rien qui ſoit digne de le remplacer dans mes lettres. Nous ferons voilé demain matin de Catane ; nous comptons arriver le même jour à Syracuſe, qui n'eſt éloigné d'ici que d'environ cinquante milles. Je vous écrirai lorſque je ſerai au milieu des ruines de cette ville célebre.





LETTRE XII.

Route de Catane à Syracuse. Côte formée par la lave de l'Etna. Homere ne parle pas de cette montagne au pied de laquelle Virgile fait débarquer son héros. La montagne vue de la mer. Circonférence de l'Etna. Riviere de Simete. Ambre trouvé près de son embouchure. Lacs de Beviere & de Patana. Champs de Léonti. Augusta. Syracuse. Restes d'antiquité. Latomie. Oreille de Denis. Amphithéatre. Catacombes. Temples. Ortigie. Fortification. Fontaine d'Aréthuse, & fictions sur cette fontaine. Alphée. Ports de Syracuse. Archimede, & ses miroirs ardens. Magnificence de l'ancienne Syracuse. Pauvreté de la moderne.

A Syracuse, le premier juin 1770.

Le 31 mai, nous nous embarquâmes sur une félouque, & nous fîmes voile pour Syracuse. Le vent étoit favorable, & pendant quelque tems notre bâtiment vogua fort vîte. La vue de l'Etna pendant le chemin est très-belle; la côte noire & escarpée qui occupe un espace de près de trente milles, & qui a été

formée par cet immenſe volcan, donne une idée de ſes épouvantables éruptions. Il n'y a aucune partie de cette côte qui ſoit plus près de 30 milles de ſon ſommet ; & malgré cette diſtance, dans preſque toutes les éruptions, la lave a atteint la mer & repouſſé ſes eaux fort loin, en laiſſant des rochers élevés & des promontoires, qui bravent pour jamais la fureur des flots, & leur préſentent des limites qu'ils ne peuvent franchir. Le choc de ces élémens contraires doit former un ſpectacle effrayant.

On peut concevoir le grand nombre de changemens qu'a ſubis cette côte dans l'eſpace de quelques milliers d'années, puiſque chaque éruption conſidérable doit y avoir produit quelque altération. Virgile eſt très-exact & très-détaillé dans ſa géographie de la Sicile. Cette montagne eſt la ſeule partie de l'isle qui paroiſſe avoir éprouvé une révolution totale depuis le ſiecle où il vivoit. Il dit qu'il y avoit au pied de l'Etna un port très-vaſte, où les vaiſſeaux étoient à l'abri de tous les vents :

Portus ab acceſſu ventorum immotus & ingens.

Il n'en reſte pas aujourd'hui le moindre veſtige. C'eſt probablement le même qui étoit appellé par les Siciliens *port d'Ulyſſe*, & que leurs écrivains citent ſouvent. On montre encore l'endroit où il étoit, à trois ou quatre

milles dans l'intérieur du pays, parmi les laves de l'Etna. Je ne vois pas pourquoi on lui a donné le nom de *port d'Ulysse*; car sûrement Homere ne conduit pas son héros aux environs de l'Etna. Il me paroît évident que le volcan ne brûloit pas au siecle d'Homere, ni même long-tems auparavant; autrement il seroit impossible qu'il eût tant parlé de la Sicile, sans faire mention d'un objet si remarquable, & que l'imagination hardie & sublime de ce poëte auroit saisi avec empressement. Il est prouvé par l'Odyssée, qu'Ulysse débarqua à l'extrêmité occidentale de la Sicile, vis-à-vis de l'isle Lachæa, aujourd'hui Favignara, à deux cents milles de ce port.

Virgile a beaucoup mieux fait d'imaginer que son héros aborda au pied de l'Etna; ce qui nous a procuré quelques-unes des plus belles descriptions qu'on trouve dans l'Enéide. Il est cependant un peu singulier qu'Enée y rencontre un des compagnons d'Ulysse, qui avoit échappé à la rage de Polyphême, & vécu plusieurs mois dans les bois & les cavernes de cette montagne. Le poëte auroit dû sentir cette faute, puisqu'il savoit très-bien qu'Homere fait débarquer Ulysse & place l'antre de Polyphême à l'autre extrêmité de l'isle; mais il n'a pu se résoudre à ne pas parler de l'Etna. Convaincu qu'un héros épique ne peut pas débarquer dans un endroit qui lui convienne mieux, & que c'étoit l'habitation la plus

propre pour des Cyclopes, il ſuppoſe, par une licence poétique, qu'Homere avoit eu la même idée. Il eſt vrai que le plaiſir que procure ce paſſage à l'imagination du lecteur, eſt bien capable d'excuſer l'erreur géographique qu'il renferme. Mais, pour revenir à notre voyage, on voit beaucoup mieux l'Etna depuis la mer, que lorſqu'on l'examine de tout autre endroit de l'isle. L'œil embraſſe une plus grande portion de ſa circonférence : vous obſervez plus diſtinctement comment il s'éleve également de tous côtés, au-deſſus de ſon immenſe baſe couverte des belles collines dont j'ai déjà parlé ; & vous pouvez ſuivre tous les progrès de la végétation depuis les lieux où elle eſt la plus abondante, juſqu'à ceux où elle eſt entiérement arrêtée par une chaleur ou un froid extrême. La couleur & les productions diverſes de la montagne en diſtinguent les différentes régions ; & l'œil enchanté y apperçoit en même tems tous les climats, toutes les ſaiſons.

La premiere région préſente tous les objets qui caractériſent l'été & l'automne ; la ſeconde, le plus délicieux printems ; la troiſieme, un hiver continuel & rigoureux ; & pour achever le contraſte, la quatrieme offre le ſpectacle d'un feu qui ne s'éteint jamais.

Recupero m'a dit qu'il avoit pris beaucoup de peine pour meſurer exactement la circonférence de la grande baſe de l'Etna. On ne l'évaluoit ordinairement qu'à 100 milles, ou

un peu plus, quoique les rayons de ce cercle eussent toujours passé pour en avoir 30, Cette absurdité l'a engagé à faire des calculs mieux raisonnés. En additionnant les distances supposées d'un endroit à l'autre dans tout son contour, la somme totale a été de 183 milles. Ce cercle immense s'augmente encore à chaque grande éruption. Il est composé de lave & de matiere brûlée ; & j'ai remarqué qu'auprès des bords il y a eu quelques petites éruptions qui se sont ouvert un passage à travers quelques-unes des laves les plus épaisses. Ces petites éruptions, à une si grande distance du foyer de la montagne, sont probablement occasionées par la chaleur excessive de la lave, qui se conserve plusieurs années, comme je l'ai dit plus haut. L'air qui se trouve dans les cavernes, raréfié par cette chaleur, s'échappe de sa prison. Alors la lave tombe dans le gouffre, & allumant le soufre & le nitre dont il est rempli, on voit en petit les phénomenes qui accompagnent une grande éruption.

Il y a une large greve sablonneuse, qui s'étend fort loin au sud de Catane, depuis l'embouchure du Simete. Elle se prolongeoit certainement jusqu'au pied du mont Taurominum, où il y a encore quelques restes de son extrêmité orientale; mais elle a été interrompue & coupée, il y a plusieurs milliers d'années, par la lave de l'Etna. Cette côte basse de sable

eſt à préſent convertie en un rivage élevé, eſcarpé, noir & ferrugineux, où l'on a creuſé en pluſieurs endroits des puits profonds; on a trouvé des couches de coquillages & de ſable de mer, après avoir percé à travers de la lave.

La route de Catane à Syracuſe ne préſente rien de bien intéreſſant. La fin du troiſieme livre de l'Enéide en donne une deſcription beaucoup meilleure que celle que je pourrois vous en faire. La côte eſt baſſe; & excepté l'Etna, il n'y a aucun point de vue qui ſoit remarquable.

Nous avons dépaſſé l'embouchure de pluſieurs rivieres, la Giaretta ou la riviere de Saint-Paul, autrefois le Simete, célébré ſous ce nom par les poëtes, eſt la premiere & la plus conſidérable. On ſuppoſe que la nymphe Thalie, après ſes amours avec Jupiter, fut métamorphoſée en ce fleuve, qui, pour éviter la rage de Junon, ſe gliſſa ſous l'Etna, & y continua ſa marche ſouterreine juqu'à la mer. Cette riviere étoit navigable au tems des Romains; & Maſſa dit qu'il n'y en avoit point d'autre dans l'isle, qui eût le même avantage. Elle prend ſa ſource ſur la côte ſeptentrionale de l'Etna; & environnant le bord occidental de la montagne, elle tombe dans la mer près des ruines de l'ancien Morgantio. Ses eaux ne coulent plus ſous terre, comme autrefois; mais elle eſt fameuſe aujourd'hui par une pro-

priété qu'elle ne paroît pas avoir eue dans l'antiquité, puiſqu'aucun des anciens n'en fait mention. Elle dépoſe près de ſon embouchure une grande quantité d'un très-bel ambre : les payſans du voiſinage le recueillent ſoigneuſement, & le portent à Catane, où l'on en fait des croix de chapelet, des ſaints, &c. qui ſe vendent fort cher aux Italiens. Nous achetâmes pluſieurs de ces reſpectables figures, & nous les trouvâmes extrêmement électriques ; elles attirent les plumes, la paille & d'autres corps légers, avec beaucoup de force. Quelques morceaux de cet ambre ſont remplis de mouches & d'autres inſectes qui s'y ſont conſervés d'une maniere curieuſe ; & nous nous ſommes beaucoup amuſés de la ſimplicité d'un des ouvriers, qui avoit laiſſé exactement ſur la tête d'un ſaint, une grande mouche, dont les ailes étoient étendues, pour repréſenter, nous dit-il, *il Spirito-Santo* qui deſcendoit ſur lui. Je me ſuis procuré quelques morceaux curieux de cet ambre, qui eſt beaucoup plus électrique & qui exhale une odeur plus forte que celui qui vient de la Baltique. La génération de cette ſubſtance a été long-tems un point de controverſe parmi les naturaliſtes ; & je ne crois pas qu'il ſoit décidé ſi c'eſt une production de la terre ou de la mer. Elle eſt cependant ordinairement regardée comme une eſpece de bitume qui ſort de la terre dans un état de liquidité, & arrête les mouches & les

autres inſectes qui touchent ſa ſurface; ces petits animaux s'y enfoncent davantage par les efforts qu'ils font pour s'en débarraſſer ; & l'ambre ſe durciſſant autour d'eux, ils s'y conſervent à jamais très-parfaitement. On en trouve toujours de gros morceaux à l'embouchure du Simete, qui, à ce qu'on croit, y ſont charriés par cette riviere. Il eſt ſingulier qu'on n'en voie jamais ſur ſes bords en remontant vers ſa ſource, mais ſeulement ſur la côte de la mer. Les habitans du pays fabriquent une ſorte d'ambre artificiel avec du copal (*); mais il eſt très-différent du naturel.

Le Beviere & le Pantana, deux des plus grands lacs de Sicile, ne ſont pas loin de l'embouchure de cette riviere. Les anciens, qui ſuppoſoient qu'Hercule avoit creuſé le premier, le regardoient comme ſacré. Ils ſont remplis de beaucoup de différens poiſſons : le moletti, entr'autres, eſt très-eſtimé. On le ſale & on le prépare à Léontini, qui eſt dans le voiſinage ; ce qui y fait une branche très-conſidérable de commerce. Cette ville eſt une des plus anciennes de l'isle ; & on croit qu'elle fut jadis habitée par les Leſtrigons.

Les campagnes de Léontini étoient très-célebres autrefois par leur fertilité. Diodore

(*) Gomme d'une odeur agréable, qu'on tire de pluſi eurs arbres de la nouvelle Eſpagne.

& Pline assurent qu'elles produisoient au centuple de la semence, & que le bled y croissoit sans culture; mais on ne vit ce phénomene que pendant le regne de Cérès, & il n'en est plus aujourd'hui de même.

Après quelques heures de navigation, nous apperçûmes la ville d'Augusta, agréablement située sur une petite isle qui étoit autrefois une péninsule : c'est pourquoi les Grecs l'appelloient *Chersonese*. La ville & les fortifications paroissent fort vastes; & on dit qu'elle contient 9000 habitans. Les ruines du petit Hybla, si fameux par son miel, sont à quelques milles de cette place.

Quelque tems avant d'arriver à Syracuse, nous eûmes un calme tout plat, & nous guettâmes une belle tortue qui étoit endormie sur la surface de l'eau. Notre pilote ordonnant un profond silence, ne fit mouvoir que deux rames doucement, afin de la surprendre, s'il étoit possible. Tout fut mis en ordre, & on plaça à l'arriere deux hommes prêts à se saisir de la proie. Nous étions très-attentifs & nous osions à peine respirer, dans la crainte de la troubler.

Nos pêcheurs avoient déjà les bras dans l'eau & ils étoient prêts de s'en emparer, lorsque la tortue s'échappa à travers leurs doigts, & disparut avec nos espérances. Nous restâmes confus pendant quelque tems, d'avoir pensé à la maniere dont nous apprêterions un

poiſſon que nous ne tenions pas encore.

Nous apperçûmes bientôt les reſtes de la grande Syracuſe. La gloire & la magnificence de ſes anciens habitans, & les exploits fameux qui les rendirent recommandables dans les arts & dans la guerre, ſe préſenterent tout de ſuite à notre eſprit. Mais hélas, combien cette grandeur eſt tombée! Cette orgueilleuſe cité, l'émule de Rome, eſt à préſent réduite à un tas de décombres; car ce qui en reſte, ne mérite pas le nom de *ville*. Nous ne vîmes pas une ſeule créature humaine, en voguant autour de la plus grande partie de ces murailles qui étoient jadis la terreur des armées romaines, d'où Archimede foudroyoit leurs flottes, & enlevoit avec ſes machines leurs vaiſſeaux de deſſus la ſurface de la mer & les briſoit contre les rochers. Nous reconnûmes que l'intérieur de la ville ne répondoit que trop à ſes dehors; on n'y trouve pas une hôtellerie; & après avoir viſité tous les monaſteres & toutes les confréries religieuſes pour demander des lits, on nous en offrit à la fin, qui étoient ſi mauvais & ſi ſales, que nous aimâmes mieux dormir ſur la paille. Nous ne pûmes pas même y être proprement: nous fûmes tourmentés par des inſectes de toute eſpece.

Nous avions des lettres pour le comte de Gaëtano, qui nous demanda excuſe de ne pouvoir nous loger; il nous fit d'ailleurs beau-

de politeſſe. Nous nous ſervîmes de ſa voiture : il nous expliqua les ruines de la ville ; il nous montra tout ce qui étoit digne d'attention, & il nous donna des lettres de recommandation pour Malthe. C'eſt un homme de bon ſens, qui a écrit pluſieurs traités ſur les antiquités de la Sicile.

Des quatre quartiers qui compoſoient l'ancienne Syracuſe, il ne ſubſiſte plus que le plus petit, appellé *Ortygie*, qui eſt ſitué dans l'isle de ce nom. Elle a deux milles de tour, & on ſuppoſe qu'elle contient à peu près 14000 habitans. On compte que les ruines des trois autres, Tycha, Acradine & la ville neuve, occupoient vingt-deux milles de circonférence ; mais preſque tout cet eſpace eſt à préſent converti en vignobles, en vergers & en champs : les murs, dans ces campagnes, ſont bâtis de pieces de marbre, couvertes de gravures & d'inſcriptions, qui ſont pour la plupart effacées & rongées. Les principaux reſtes de l'antiquité ſont un théatre, un amphithéatre, pluſieurs ſépulcres, la Latomie, les Catacombes & la célebre Oreille de Denys, qu'il a été impoſſible de détruire. La Latomie forme à préſent un grand jardin ſouterrein ; & c'eſt un des ſites les plus beaux & les plus pittoreſques que j'aie jamais vus. La plus grande partie eſt à environ 100 pieds au-deſſous du niveau de la terre, & d'une étendue incroyable. Le tout eſt taillé dans un rocher auſſi dur que

du marbre, & qui eſt une pétrification de coquillages, de gravier & d'autres corps marins, mêlés enſemble. Le fond de cette immenſe carriere, d'où l'on avoit tiré probablement les pierres de la plus grande partie des édifices de Syracuſe, eſt à préſent couvert d'une terre extrêmement fertile, qu'aucun vent ne peut enlever, & il eſt rempli d'une variété infinie des plus beaux arbriſſeaux & d'arbres fruitiers qui portent des fruits en abondance & qui ne ſe gâtent jamais. Les oranges, les citrons, les bergamotes, les pommes de grenade, les figues, &c. ſont toutes d'une groſſeur remarquable & d'une excellente qualité. Quelques-uns des arbres, mais en particulier les oliviers, croiſſent ſur un rocher où il n'y a abſolument point de terreau ; ce qui préſente un aſpect extraordinaire.

Ce jardin curieux eſt très- pittoreſque. Au milieu de tous ces objets, nous fûmes frappés de voir ſous une des cavernes une figure ambulante qui inſpiroit encore plus de reſpect pour ce lieu ſolitaire. C'étoit un vieillard, ayant une longue barbe blanche, qui deſcendoit juſqu'à la ceinture : ſon viſage ridé & les reſtes de ſes cheveux gris ſembloient annoncer un homme des ſiecles paſſés. Ses mains, que la paralyſie faiſoit trembler, tenoient une eſpece de bâton de pélerin, & il avoit autour du col un chapelet de gros grains, avec un crucifix à l'extrêmité. Sans ces mar-

ques, je lui aurois peut-être demandé ſi dans ſa jeuneſſe il avoit connu Théocrite & Archimede, & s'il ſe ſouvenoit du regne de Denys le tyran. Il prévint toutes nos queſtions, & nous dit qu'il étoit membre d'un couvent de capucins, ſitué au-deſſus du rocher, qu'il avoit dit adieu au monde, & qu'il étoit réſolu de paſſer le reſte de ſa vie dans cette ſolitude ſouterreine, à prier Dieu pour les miſérables mortels.

Il eſt difficile de ne pas ſentir une eſpece de terreur religieuſe, en penſant à ce cénobite & à la caverne qui lui ſert de demeure. Nous laiſſâmes quelque argent ſur le rocher. Les capucins ne touchent point ce métal; mais ils mettent leurs conſciences délicates en repos, & ils ne rompent pas leurs vœux, en le ramaſſant avec une paire de pincettes & en le portant au marché dans leur beſace ou en quelque coin de leur robe. J'ai été témoin plus d'une fois de ce fait. Nous fûmes très-charmés de voir la Latomie, & nous en ſortîmes à regret. C'eſt le même édifice ſi vanté par Cicéron, il y a 1800 ans (*). On croit qu'un peu à l'oueſt, étoit la maiſon de campagne de cet orfevre qui trompa très-ingénieu-

---

(*) *Opus eſt ingens, ait, magnificum regum ac tyrannorum, totum ex ſaxo in mirandam altitudinem depreſſo, &c.*

ſement un noble Romain, & dont Cicéron décrit la vente d'une maniere ſi agréable & ſi animée.

L'Oreille de Denys eſt un monument qui atteſte à la fois la magnificence & la cruauté de ce tyran. C'eſt une caverne d'une grandeur énorme, creuſée dans un roc très-dur, & qui a exactement la forme d'une oreille humaine. Sa hauteur perpendiculaire eſt d'environ 80 pieds, & elle n'en a pas moins de 250 de long. On dit qu'elle étoit conſtruite de façon que tous les ſons qui s'y produiſoient, étoient raſſemblés & réunis, comme dans un foyer, dans un point qui s'appelloit *le tympan.* Le tyran avoit fait faire au bout du tympan un petit trou qui communiquoit à une chambre où il avoit coutume de ſe cacher. Il appliquoit ſon oreille à cette ouverture; & on croit qu'il entendoit diſtinctement tout ce qui ſe diſoit dans la caverne. Dès que cet ouvrage fut achevé & qu'on en eut fait l'épreuve, il fit mettre à mort tous les ouvriers qui y avoient travaillé. Il y empriſonna enſuite toutes les perſonnes qu'il regardoit comme ſes ennemis; & après avoir entendu leur converſation, il les jugeoit & il les condamnoit, ou il les renvoyoit abſous.

Comme cette chambre de Denys eſt très-élevée dans le rocher, & qu'aujourd'hui elle eſt entiérement inacceſſible nous n'avons pas pu tenter cette curieuſe expérience, que nos guides

guides nous ont dit avoir été faite, il y a quelques années, par le capitaine d'un vaisseau anglois.

L'écho y est prodigieux & beaucoup plus fort que celui de toutes les autres cavernes que je connois. Les trous faits dans le rocher, pour y enchaîner les prisonniers, subsistent encore; on y voit même aujourd'hui du fer & du plomb. Nous y surprîmes un pauvre petit porc-épic qui y étoit venu boire. Près de cette Oreille, il y a des cavernes fort vastes. Les habitans de ce canton font un grand commerce du nitre qui se trouve en abondance aux parois de ces antres.

L'amphithéatre a la forme d'un ellipse très-excentrique, & il tombe en ruine; mais le théatre est si entier, que la plupart des gradins ou des sieges subsistent encore. L'un & l'autre sont dans cette partie de la ville qui est appellée *Néapoli*, ou la *nouvelle ville* (*). Ce n'est cependant qu'un petit théatre en comparaison de celui de Tauromine Nous cherchâmes parmi les sépulcres, dont plusieurs sont très-élégans, celui d'Archimede; mais nous ne pûmes rien découvrir qui lui ressemblât. On y avoit représenté, suivant son intention,

(*) *Quarta autem est urbs*, dit Cicéron, *quæ, quia postrema ædificata est*, Neapolis *nominatur, quam ad summam, theatrum est maximum, &c.*

la figure d'une ſphere inſcrite dans un cylindre; mais ſes ingrats compatriotes avoient déjà laiſſé tomber dans l'oubli ce monument, avant l'époque où Cicéron fut queſteur de Sicile. On eſt frappé de l'empreſſement avec lequel ce grand homme entreprit de le retrouver, & de la joie qu'il reſſentit après l'avoir découvert (*).

Les catacombes ne ſont point inférieures à celles de Rome ou de Naples, mais elles ſont conſtruites dans le même goût. On y voit pluſieurs reſtes de temples. Le duc de Montalbano, qui a écrit ſur les antiquités de Syracuſe, en compte près de vingt; mais il n'y en

(*) *Ego autem cum omnia colluſtrarem oculis, (eſt enim ad portas Agragianas magna frequentia ſepulchrorum) animadverti columellam non multum e dumis eminentem, in qua inerat ſphera figura & cylindri; atque ego ſtatim Syracuſanis (erant autem principes mecum) dixi me illud ipſum arbitrari eſſe quod quærerem. Immiſſi cum falcibus multi purgarunt & aperuerunt locum; quo cum patefactus eſſet aditus, ad adverſam baſim acceſſimus; apparebat epigramma exeſis poſterioribus partibus verſiculorum dimidiatis ferè: ita nobiliſſima Græciæ civitas, quondam verò etiam doctiſſima, ſui civis unius acutiſſimi monumentum ignoraſſet, niſi ab homine Arpinate didiciſſet, &c.*

a pas un aujourd'hui qui ſoit reconnoiſſable. Quelques belles colonnes du temple de Jupiter Olympien ſubſiſtent encore ; & le temple de Minerve, qui eſt aujourd'hui la cathédrale de la ville, & dédié à la Vierge, eſt preſque entier. On y a fait derniérement une façade ; mais je crains qu'ils n'aient gâté la ſimplicité de l'antique : elle eſt remplie de frontons briſés, qui me paroiſſent d'un mauvais goût.

Ortygie, la ſeule partie de Syracuſe qui exiſte à préſent, étoit anciennement une isle. Virgile, Cicéron, & la plupart des hiſtoriens grecs & latins, le diſent ſouvent. Le détroit qui la ſéparoit du continent, a été comblé dans les derniers ſiecles, & probablement par les débris de cettte puiſſante cité, & elle fut pendant très-long-tems une péninſule ; mais le roi d'Eſpagne actuellement régnant, a fait couper à grands frais la langue de terre qui la joignoit à la Sicile, & l'a réduite de nouveau à ſon état primitif.

Il y a conſtruit une belle fortereſſe qui paroît preſque imprenable. Il y a quatre groſſes portes en dedans l'une de l'autre, avec chacune un glacis, un chemin couvert, une eſcarpe, une contre-eſcarpe & un large & profond foſſé rempli des eaux de la mer. Les murailles ſont percées d'un nombre infini d'embraſures ; mais on n'y voit pas une piece d'artillerie, ce qui eſt aſſez ridicule. Pour achever de vous peindre cette citadelle, je vous aſſure

qu'il n'y a pas un ſeul canon, ſi ce n'eſt un petit nombre de pieces de ſix, pour ſalucr les vaiſſeaux qui entrent dans le port ou qui en ſortent. Les foſſés ſont cependant très-utiles ; ils ſont continuellement couverts de bateaux de pêcheurs qui y prennent beaucoup de poiſſons dans les tems les plus orageux. J'oſe vous dire que Sa Majeſté catholique ne les a pas fait conſtruire à ce deſſein. La nobleſſe de la ville a auſſi des bateaux pour ſon amuſement.

La célebre fontaine d'Aréthuſe ayant toujours été regardée comme une des plus grandes curioſités de la Sicile, vous imaginez bien que nous étions très-impatiens de la voir ; & nous la trouvâmes bientôt, à l'aide de la deſcription qu'en a faite Cicéron (*). Elle eſt exactement telle qu'il l'a dépeinte, ſi ce n'eſt qu'il ne paroît plus y avoir cette grande quantité de poiſſons qu'elle contenoit autrefois.

Elle étoit dédiée à Diane, qui avoit près de ſes bords un magnifique temple où l'on célébroit annuellement de grandes fêtes en l'honneur de la déeſſe. Nous y vîmes un certain nombre de nymphes qui étoient dans la

---

(*) *In hac inſula extrema eſt fons aquæ dulcis, cui nomen* Arethuſa, *& incredibili magnitudine, pleniſſimus piſcium, qui fluctu totus operiretur, niſi munitione ac mole lapidum à mari disjunctus eſſet.*

fontaine jusqu'aux genoux, occupées à laver leur linge. Nous craignîmes le sort d'Actéon & d'Alphée; mais si elles faisoient partie de la suite de Diane, elles n'étoient plus si réservées qu'autrefois; & si nous avions voulu leur parler, nous n'aurions couru aucun risque d'être métamorphosés en cerfs ou en rivieres.

C'est véritablement une fontaine étonnante; elle sort de terre à sa source, aussi grande qu'une riviere. Les fables qu'en ont débitées les poëtes, sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rapporter. La plupart des personnes de ce pays croient aujourd'hui que c'est la même riviere Aréthuse, qui entrant sous terre près d'Olympie en Grece, continue son cours l'espace de cinq ou six cents milles par-dessous l'Océan, & reparoît en cet endroit.

Il est très-surprenant qu'une pareille idée ait pu être adoptée par les anciens. Leurs poëtes, leurs naturalistes, & même leurs philosophes, en font mention. Pline en parle plus d'une fois; & il n'y a presque point de poëte latin qui ne l'ait dit dans ses vers.

Cette étrange opinion s'est communiquée aux auteurs siciliens; & à peine en trouve-t-on un seul qui s'avise d'en douter. Pomponius Mela, Pausanias, Massa & Fazello sont du même sentiment; & pour le confirmer, ils rapportent la vieille histoire de la coupe d'or gagnée aux jeux olympiques, qui fut jetée

dans l'Aréthuſe de Grece, & retrouvée bientôt après en Sicile.

Ils ajoutent, qu'après les grands ſacrifices d'Olympie, dont le ſang tomboit dans cette riviere, on obſervoit conſtamment que les eaux de l'Aréthuſe groſſiſſoient pendant pluſieurs jours, & qu'elles étoient teintes de ſang.

C'étoit probablement là une fourberie des prêtres. Ceux de Diane étoient chargés de la fontaine d'Aréthuſe, & ſans doute ils étoient intéreſſés à ſoutenir cette hiſtoire; car ce fut cette déeſſe qui changea la nymphe Aréthuſe en une riviere, & la conduiſit par des canaux ſouterreins, de Grece en Sicile, pour éviter la pourſuite d'Alphée qui ſubit le même deſtin.

A très-peu de diſtance de l'Aréthuſe, on trouve une groſſe ſource d'eau douce, qui s'éleve en bouillonnant, d'une profondeur conſidérable dans la mer. Elle eſt appellée *Occhio di Zilica*, & par quelques-uns, *Alphée*, que les poëtes ſuppoſent avoir pourſuivi Aréthuſe par-deſſous la Méditerranée juſqu'en Sicile (*).

(*) Les Syracuſains veulent faire paſſer cette ſource pour le fleuve Alphée; mais il n'y a rien là de fort extraordinaire: on en voit de pareilles dans les fleuves; & il en exiſte une qui a les mêmes propriétés dans ce qu'on appelle *il Mare picolo*, ou la petite mer, à Tarente. Il y en a une pareille dans les envi-

Puiſque de tous les anciens qui parlent de l'Aréthuſe, il n'en eſt aucun qui ait fait mention de cette ſource, il eſt très-vraiſemblable qu'elle n'exiſtoit pas alors, & que c'eſt une partie de cette fontaine qui depuis s'eſt ouvert un paſſage, avant d'arriver à l'isle d'Ortygie. Si elle avoit été viſible au tems des Grecs, ſans doute ils auroient employé cet argument pour prouver le voyage ſouterrein de l'Aréthuſe, puiſque dans le fait, elle bouillonne à quelque diſtance de la mer, & que c'eſt à peu près dans la direction où eſt la Grece, par rapport à Ortygie. Elle jaillit quelquefois avec tant de force, qu'on dit qu'on peut y puiſer de l'eau qui n'eſt point ſalée, quoiqu'elle ait traverſé la mer.

Syracuſe a deux havres; le plus grand, qui eſt au ſud-oueſt, paſſe pour avoir ſix milles de tour & pour être un des meilleurs de la Méditerranée. Diodore dit qu'il s'avançoit preſque dans le centre de la ville, & qu'il étoit appellé *Marmoreo*, parce qu'il étoit environné de tous côtés d'édifices de marbre. L'entrée de ce port étoit très-bien fortifiée, & les flottes romaines ne purent jamais y pénétrer.

---

rons de Baies, au pied de la montagne de Micene; & la plus célebre dans ce genre, eſt celle qui ſort ſur la côte de Gênes, du golfe de la Spezzia.

Voyage en Sicile du baron de Riedeſel.

Le petit port eſt au nord-eſt ; & les anciens rapportent qu'il étoit très-orné, ainſi que le premier. Fazello dit qu'on voit encore aujourd'hui les ruines d'un aqueduc ſouterrein qui le traverſe, & qui étoit deſtiné à porter de l'eau de la fontaine d'Aréthuſe aux autres parties de la ville.

On montre près de ce port, la place où étoit la maiſon d'Archimede, ainſi que la tour d'où l'on dit qu'il mit le feu aux galeres romaines avec ſes miroirs ardens. Cette hiſtoire eſt rapportée par pluſieurs auteurs ; & l'on a beaucoup diſputé dans ces derniers tems, ſur la poſſibileté de concevoir un miroir ardent ou un miroir concave, dont le foyer fût aſſez vaſte pour produire un ſi grand effet.

Quelques perſonnes regardent ce fait comme fabuleux : je ſuis cependant porté à croire qu'il n'eſt pas abſolument faux ; mais il eſt probable qu'il ne cauſa pas cet incendie au moyen des miroirs à réfraction, ni des miroirs concaves, mais qu'il employa ſeulement pour cela des miroirs ordinaires, ou des plaques de métal très-polies. D'après la ſituation des lieux, ce feu n'a pu être allumé que par réflexion ; car la tour d'Archimede étoit exactement au nord du petit port, où l'on aſſure que mouilla la flotte des Romains ; de ſorte que leurs vaiſſeaux étoient à midi, en droite ligne, entre lui & le ſoleil, & à très-peu de diſtance des murs de la ville, où l'on avoit conſtruit cette

tour. Si l'on ſuppoſe qu'il ſe ſervit de miroirs ardens ordinaires, ou de paraboliques, il auroit fallu élever ſur l'isle d'Ortygie une tour d'une hauteur énorme, pour placer ces miroirs entre le ſoleil & les galeres des Romains: ce qui n'auroit pu être achevé que fort tard dans l'après-midi, lorſque les rayons ſont extrêmement foibles. Je ne doute pas que les miroirs ordinaires n'aient pu ſuffire pour embraſer des vaiſſeux.

Suppoſons que mille glaces réfléchiſſent les rayons du ſoleil ſur un même point, il eſt probable qu'alors la chaleur ſera beaucoup plus grande que dans le foyer des miroirs les plus ardens, & qu'elle deviendra très-capable de mettre en feu toutes les ſubſtances combuſtibles. On pourroit faire aiſément cette expérience, ſi tous les ſoldats d'un bataillon, armés d'un miroir au lieu d'un fuſil, dirigeoient les rayons ſolaires ſur une planche placée à deux ou trois cents verges. Il faudroit peut-être long-tems pour les accoutumer à cet exercice; mais je ſuis perſuadé qu'avec de la pratique, ils viendroient à bout de frapper la marque au premier commandement, ainſi qu'on voit des chaſſeurs aſſez adroits pour éblouir avec un miroir l'alouette, quelque élevée qu'elle ſoit dans l'air, & conduire par une eſpece d'enchantement ce pauvre petit oiſeau dans leurs filets.

Vous rirez peut-être de cette partie de ma

lettre; mais il me paroît poſſible qu'un miroir ſoit regardé un jour comme un meuble auſſi néceſſaire à un ſoldat qu'à un petit-maître. Je crains que les François ne ſoient les premiers à inventer cette maniere de ſe battre, puiſqu'un grand nombre de leurs guerriers portent toujours en campagne ces inſtrumens, dont malheureuſement nous ne connoiſſons pas l'uſage. Vous concevez aiſément que, ſi cette expérience réuſſit, elle changera notre ſyſtême de fortification & de tactique, puiſque toutes les parties d'une ville qui ſeroient expoſées à la vue des aſſiégeans, pourroient être miſes en feu, & que les aſſiégés auroient le même avantage ſur le camp des aſſiégeans (*).

Nous ſommes déjà très-ennuyés de Syracuſe, qui, de toutes les miſérables places que nous avons rencontrées, eſt la plus déteſtable. Outre que les habitans ſont extrêmement pauvres, la gale eſt ſi commune, que nous commençons à être bien-aiſes de n'avoir pu

---

(*) Depuis que ces lettres ont été écrites, l'auteur a appris que M. de Buffon a fait cette expérience. Il a conſtruit une eſpece de chaſſis, dans lequel ſont placés quatre cents miroirs, diſpoſés de maniere que les rayons qu'ils réfléchiſſent mutuellement, tombent exactement ſur le même point. Cette machine fond du plomb à 120 pieds, & met en feu une meule de foin à une beaucoup plus grande diſtance.

trouver des lits. Il eſt affligeant de penſer au contraſte frappant de ſon antique magnificence & de ſa miſere actuelle. Syracuſe, la plus riche & la plus puiſſante de toutes les villes de la Grece, dont les forces ſeules oſerent pluſieurs fois réſiſter aux armées de Carthage & de Rome, qui repouſſa des flottes de deux mille voiles & des armées de 200,000 hommes, & qui contenoit dans l'enceinte de de ſes murailles ce qu'on n'a jamais vu nulle part ailleurs, des flottes & des armées; en un mot, cette cité impérieuſe & ſuperbe n'eſt plus aujourd'hui qu'un mauvais bourg, tel que je viens de le décrire. Je n'ai pas pu me procurer une table pour écrire, & je ſuis obligé de faire ma lettre ſur le dos de deux chaiſes. Nous ſommes logés dans le plus ſale & le plus vilain trou que vous puiſſiez imaginer; ce qu'il y a de pis, nous ne pouvons rien trouver à manger; & ſi nous n'avions pas apporté quelques volailles froides, nous aurions ſouffert de la faim.

La chaleur a été beaucoup plus violente ici qu'à Catane. Le thermometre eſt à préſent à 78°. Quelques-uns des anciens ont fait ſur le climat de ce pays une vieille remarque qui, à ce qu'on dit, ſe vérifie encore; ſavoir, que jamais dans aucune ſaiſon de l'année, le ſoleil n'a été inviſible pendant tout un jour à Syracuſe. Pluſieurs auteurs ſiciliens rapportent cette obſervation; mais je ne vous en

garantis pas la vérité. Adieu. La premiere lettre que vous recevrez de moi, sera probablement datée de Malthe; car nous partirons demain pour cette isle, s'il est possible de trouver un bâtiment.



LETTRE XIII.

Voyage à Pachinus ou cap Passero. Sparonaro malthois. Maniere de les faire marcher. Ouragan. Le cap Passero. Stérilité du pays. Dangers de cette côte. Moyens de les éviter, &c.

Au cap Passero, le 3 juin 1770.

LA célebre ville de Syracuse est aujourd'hui si pauvre, qu'elle ne peut pas procurer des lits ni un logement à des voyageurs fatigués; nous prîmes le parti de ne pas y séjourner long-tems, & en conséquence nous louâmes un sparonaro de Malthe, pour nous conduire dans cette isle. C'est un petit bateau à six rames, qui marche très-vîte, & dont on se sert afin d'éviter les pirates Africains & les autres vaisseaux barbaresques qui infestent ces mers; mais il est si plat & si étroit, qu'il ne peut pas soutenir une mer un peu grosse: aussi se tient-on toujours aussi près de la côte qu'il est possible.

Le 2 juin, à la pointe du jour, nous partîmes du Marmoreo ou grand port de Syracuse; & quoique le vent fût exactement contraire & très-fort, nous faisions quatre milles par heure à l'aide de nos matelots qui manioient leurs rames avec une dextérité étonnante. Ils ne s'en servent pas comme nous, & ils emploient la méthode des gondoliers Vénitiens. Ils sont toujours sur la proue du bateau, & ils s'asseyent rarement pendant qu'ils rament: ils font agir tout le poids de leur corps à chaque coup de rame; ce qui augmente la force du levier, & fait beaucoup plus d'effet que l'action simple des muscles du bras.

Le vent devint enfin favorable, & notre bâtiment voguoit avec une rapidité incroyable. A midi nous eûmes un ouragan, & nous gagnâmes difficilement le dessous de la côte. Le vent étoit si violent, que nous craignions de chavirer, & nous fûmes contraints de nous échouer pour ne pas faire naufrage. Le sable que transportoit la tempête, nous incommoda beaucoup: cependant le tems se calma bientôt, & nous nous remîmes en mer avec une bonne brise, qui nous porta en peu d'heures au cap Passero.

Notre domestique Sicilien nous amusa pendant cette tempête. A terre, c'étoit un champion intrépide, & il nous en avoit donné plusieurs preuves; mais son courage l'abandonna sur mer, quoique nous ne courussions aucun

danger réel ; car nous n'étions qu'à cent verges de la côte. Il s'abandonna au déſeſpoir, & il appella à ſon ſecours tous les ſaints du paradis. Toujours effrayé & tremblant, il deſiroit continuellement d'être de retour à Naples, & il juroit de ne plus ſuccomber aux tentations qu'il pourroit avoir dans la ſuite de s'embarquer. Ce même homme monta, il y a peu de jours, un cheval fougueux, & galoppa ſans la moindre crainte, ſur les bords d'un précipice où nous nous attendions à chaque inſtant à le voir tomber ; tant il y a de ſingularité dans les mouvemens de l'ame.

Le cap Paſſero, anciennement appellé *Pachinus*, eſt la pointe la plus éloignée & la plus méridionale de la Sicile. Ce n'eſt pas une péninſule, tel qu'il eſt repréſenté dans toutes les cartes, mais une miſérable isle ſtérile d'environ un mille de tour, qui a un fort & une petite garniſon pour défendre le pays voiſin des incurſions des corſaires barbareſques, qui ſont très-incommodes ſur cette partie de la côte. Cette petite isle & le fort giſent à environ un mille & demi de la petite crique dont nous avons pris poſſeſſion, & nous ſommes ſéparés du reſte de la Sicile par un détroit d'environ un demi mille de large.

Notre pilote nous dit que nous ne devons pas penſer à aborder à Malthe, dont nous ſommes éloignés d'environ 100 milles, avant qu'il y ait des apparences plus fixes de beau tems.

Il n'y a point ici d'habitation d'aucune eſpece ; nous y avons ſeulement trouvé une petite caverne où nous avons dîné ; nous ſommes allés enſuite reconnoître le pays, & voir ſi nous pourrions tuer quelque gibier pour notre ſouper. Le pays eſt extrêmement ſtérile, & dans un eſpace conſidérable, il ne produit ni bled ni vin ; mais les champs ſont couverts d'un nombre infini de fleurs & d'arbriſſeaux fleuris ; & les rochers, d'une très-grande quantité de capres qui ſont prêtes à être cueillies. Si nous avions du vinaigre, nous en aurions bientôt mariné pluſieurs tonneaux.

Le joli arbriſseau appellé *palmeta*, croît ici dans ſa plus grande perfection : il reſſemble au petit palmier, & il a une belle fleur ; mais nous ſommes fâchés que la graine n'en ſoit pas encore mûre. Il y a en outre une eſpece d'immortelle bleue, que je ne me rappelle pas d'avoir vue dans Millar, ni dans aucun de nos livres de botanique. La tige, qui s'éleve à environ un pied, eſt couronnée par un bouquet de petites fleurs bleues, dont les feuilles ſont d'une ſubſtance ſeche, comme l'elychryſum ou le globe d'amaranthe (*elychryſum* ou *globus amaranthus*). Quelques-uns ſont de couleur pourpre ; mais la plupart ſont bleus. J'en ai raſſemblé pluſieurs pour exercer les ſpéculations de nos botaniſtes, lorſque nous ſerons de retour.

Nous avons découvert un endroit très-com-

mode pour ſe baigner ; c'eſt toujours une des premieres choſes que nous cherchons, parce que cet exercice fait un des principaux plaiſirs de notre voyage.

Dès que le jour a commencé à tomber, nous ſommes retournés à bord de notre petit bateau; nous avons fait environ 100 verges en mer, après quoi nous avons jeté l'ancre. Notre pilote nous dit que cette précaution étoit abſolument néceſſaire, parce que les habitans de ce pays ſont preſque ſauvages ; & ſi nous étions reſtés à terre, ils ſeroient peut-être venus pendant la nuit nous voler & nous aſſaſſiner.

Il ajoute que les Turcs ont fait de fréquentes invaſions ſur cette pointe de l'isle, qui eſt plus expoſée à leurs déprédations. Derniérement trois de leur chébecs entrerent dans un petit havre à quelques milles de celui-ci, & enleverent ſix vaiſſeaux marchands. On voit très-ſouvent leurs petits bâtimens roder ſur la côte. Le ſeul moyen de ſe mettre en ſûreté contre ces ennemis de terre & de mer, c'eſt de choiſir un endroit au large, aſſez profond pour que les bandits ne puiſſent y arriver à gué, & en même tems trop bas pour que les pirates puiſſent y aborder.

Lorſque nous avons cru être à l'abri de toutes les attaques, nous nous ſommes enveloppés dans nos manteaux, & nous nous ſommes endormis. Nous avons paſſé cependant une mauvaiſe nuit ; car le vent s'eſt levé, & le roulis de notre

notre petite barque étoit extrêmement désagréable & nous causoit des nausées. Dès que le jour a commencé à paroître, nous sommes revenus à terre, ce qui nous a guéris sur-le-champ; & comme le tems est toujours défavorable, nous avons cherché différens amusemens pour nous désennuyer.

L'eau est très-chaude, nous nous sommes baignés trois fois; & dans cet intervalle, je vous écris sur le dos d'un grand panier, dans lequel nous portons nos provisions de mer. Nous avons rassemblé des coquillages, des morceaux de corail & d'éponge, & plusieurs belles especes d'algues marines. Les rochers sont tous ici de sable & de gravier unis ensemble & aussi durs que du granite. Plusieurs coquillages & d'autres substances marines se sont mêlés dans leur composition; ce qui en fait des objets de curiosité aux yeux des naturalistes.

Nous avons dressé ce matin, sur la pointe d'un rocher, une espece de tente avec une voile & une rame: nous y avons très-bien déjeûné avec de l'excellent thé & du miel d'Hybla.

J'ai été interrompu dans cet endroit par un officier du fort du cap Passero. Il est venu dire que nous ne devions pas penser à partir d'ici à six jours. Vous n'imaginez pas la raison qu'il nous en a donnée. La voici: le vent qui souffle a commencé au moment où la lune en-

troit dans ſon ſecond quartier, & il continuera certainement juſqu'à ce qu'elle ſoit pleine. S'il dit la vérité, je veux m'adonner à l'aſtrologie. Il a ajouté qu'on avoit vu deux galiotes ſur la côte, & il nous a avertis de nous tenir ſur nos gardes; mais la lune & d'autres circonſtances ont diminué l'impreſſion qu'auroit fait ſur moi ſon avis.

Il nous a appris qu'on exile du cap Paſſero, les officiers qui commettent quelque délit à l'armée; & je ne doute pas qu'il ne ſoit du nombre de ces coupables. Il nous a dit auſſi qu'on y avoit amené derniérement deux proches parens du vice-roi; que comme il aimoit la retraite, il avoit bien voulu les y accompagner, quoique ſon régiment fût dans une garniſon fort agréable. Cependant ſa phyſionomie nous racontoit une autre hiſtoire, & nous diſoit d'une maniere très-intelligible qu'il étoit lui-même un mauvais ſujet. D'ailleurs il étoit ſi ſtupide, qu'il m'a fort ennuyé; & je n'ai rien pu apprendre de lui.

Il faut convenir que ce fort eſt un très-bonne priſon pour un jeune fou qu'il eſt néceſſaire de retirer du beau monde. Il n'y a ni ville ni village à pluſieurs milles de là, & on y jouit d'une parfaite ſolitude.

Nous avons été ſurpris de voir ſur cette côte une grande quantité de véritable pierre-ponce. Nous crûmes d'abord qu'elle y avoit

été apportée par la mer; mais nous avons découvert plusieurs gros morceaux de lave: ce qui nous a fait penser qu'il devoit y avoir eu quelque éruption dans cette partie de l'isle, quoique nous n'ayons apperçu ni montagne conique ni autre vestige de volcan.

Si les prédictions de notre officier sont vraies & que nous soyons retenus plus long-tems ici, j'examinerai l'intérieur du pays. Le vent est toujours directement contraire. La mer est très-grosse dans le canal de Malthe; & notre valet sicilien tremble de peur. Mais je vois Glover & Fullarton qui viennent dîner; je serai obligé de leur abandonner le panier. La mer donne beaucoup d'appétit, & nous n'avons pas trop de quoi manger. Nous venons de tirer un coup de fusil pour appeller un bateau de pêcheurs; & s'il ne nous apporte rien, nous serons bientôt réduits au pain & à l'eau. Notre thé & notre sucre sont presque consommés; mais nous avons du bon pain en abondance & du miel d'Hybla: de sorte que nous ne sommes pas en danger de mourir de faim.

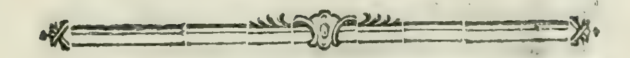
Nous avons pris des arrangemens pour la nuit prochaine. Le sparonaro est si étroit, qu'il est impossible de nous y coucher tous; d'ailleurs nous y sommes rongés de la vermine, & nous n'avons d'autre lit que des planches. Toutes ces considérations jointes au roulis du vaisseau & à l'incommodité qu'il nous cause,

nous ont déterminés à nous mettre plutôt à la merci des bandits, qu'à paſſer encore une nuit en mer. D'ailleurs nous avons heureuſement découvert du goëmon ſec ſous un rocher, qui ſemble avoir été deſtiné pour notre lit. Nous allons étendre une voile par-deſſus, & nous comptons y dormir très-bien; mais afin de prévenir toute ſurpriſe, nous avons réſolu de faire tour à tour ſentinelle avec le fuſil à deux coups de Fullarton. Nous nous leverons tous à la premiere décharge, pour courir à nos autres armes; & comme nous ſommes poſtés avantageuſement, nous pourrons faire une vigoureuſe défenſe, ſi nous ſommes attaqués.

De ſix que nous ſommes, il y en aura toujours cinq qui dormiront paiſiblement. Notre garde auroit pu être plus forte; mais les hommes de notre ſparonaro n'ont abſolument pas voulu être de la partie, parce qu'ils aiment mieux ſe confier à la mer qu'aux bandits de la côte; cependant ils ont promis de venir ſur-le-champ à notre ſecours en cas d'attaque.

Le bateau de pêcheurs eſt arrivé; ils ont acheté quelques petits poiſſons qui ſont déjà ſur le feu. Adieu. Glover & Fullarton peſtent contre moi; je ne ſaurois retenir plus longtems notre panier de proviſions.

❦



LETTRE XIV.

Lac ſulphureux. Serpent. Voyage à Malthe.

A Malthe, le 4 Juin 1770.

En dépit des apparences & des prédictions de notre officier, le vent a changé hier au ſoir, & nous avons mis à la voile. Après avoir paſſé le détroit & longé la côte quelque tems, nous avons débarqué pour voir ſi nous pourrions tuer quelque gibier qui pût nous ſervir de proviſion dans le long & triſte voyage qui nous reſte encore à faire.

Nous ſommes allés aux bords d'un lac ſulphureux, dont l'odeur eſt ſi forte que nous la ſentions à plus d'un mille de diſtance. Nous avons trouvé que l'eau bouillonnoit avec violence en pluſieurs endroits, quoique ſur la rive la chaleur fût très-peu conſidérable. Vous vous rappellez que nous avons trouvé de la pierre-ponce & de la lave près du cap Paſſero; & ce lac nous confirme dans l'opinion que cette partie de l'isle, ainſi que les environs de l'Etna, a été ſujete anciennement aux éruptions d'un feu ſouterrein.

Il me paroît très-probable que c'eſt la célebre Camarina que vit Enée immédiatement

après avoir dépaſſé le cap Pachinus ou Paſſero, & qui, par ordre du deſtin, ſuivant Virgile, ne peut jamais être deſſéché.

Hinc altas cautes projectaque ſaxa Pachyni
Radimus ; & fatis nunquam conceſſa moveri
Adparet Camarina procul....

Ce poëte avoit raiſon ; car le niveau du lac ou du marais eſt au moins auſſi bas que celui de la mer, & par conſéquent il ne peut pas être mis à ſec.

Le lac eſt environné d'une grande variété de beaux arbriſſeaux fleuris & toujours verds ; la palmeta & l'arboiſier ſont les plus agréables. Nous vîmes beaucoup d'oiſeaux ; mais ce qui me ſurprit dans un lieu ſi déſert, ils étoient tellement ſauvages qu'il n'y eut pas moyen d'en approcher. L'un d'entr'eux en particulier qui attira notre attention, étoit de la groſſeur & de la forme d'un pluvier gris, & il voloit de la même maniere ; mais il avoit une fort longue queue, qui ne ſembloit compoſée que de deux petites plumes flexibles, qui faiſoient dans l'air un effet extraordinaire. Après avoir épuiſé toute notre adreſſe pour en tuer un, il fallut abandonner l'entrepriſe.

Nous tuâmes dans cet endroit un petit ſerpent qui répond, je crois, à la deſcription qu'on a donnée de l'aſpic. Nous diſſéquâmes ſa langue, dont l'extrêmité paroiſſoit pointue

comme un aiguillon. Je crois que c'en eſt un : car il le dardoit avec beaucoup de violence contre nos bâtons, lorſque nous les lui préſentions. Comme tous les animaux, quand ils ſont attaqués, font uſage des armes que la nature leur a données pour leur défenſe; en ſuppoſant que cette regle fût juſte, il nous a paru que ce ſerpent ſentoit que ſa langue avoit la propriété de faire du mal. En l'examinant de plus près, nous nous ſommes convaincus que nous ne nous trompions pas. L'aiguillon ſemble être beaucoup plus grand que celui d'une abeille. Nous avons trouvé un petit ſac à l'autre extrêmité de la langue; & ſi nous avions eu un microſcope, nous aurions vu qu'elle étoit percée. Ce ſerpent n'a point de dents, mais ſes gencives ſont très-dures. J'ai eu ſoin de conſerver ſa langue, pour vous la montrer.

Comme on a toujours ſuppoſé, à ce que je crois, que les ſerpens ne bleſſent qu'avec leurs dents, j'ai penſé que ce fait ſeroit digne de votre attention. Il eſt vrai que les coups de langue ſont une ruſe de tous les ſerpens; mais celui-ci dardoit la ſienne avec une force particuliere, & elle rongeoit nos bâtons; ce fut pour cela que nous la conſidérâmes plus ſoigneuſement.

Je ne me ſouviens pas d'avoir vu cette ſingularité dans aucun livre d'hiſtoire naturelle; mais peut-être que je me trompe. Je ne me

rappelle pas non plus d'avoir entendu parler d'aucun animal qui fût armé de cette maniere. N'imaginez pas que j'adopte le ſentiment du pauvre M. S... qui depuis ſon mariage, dit que la langue de la plupart des femmes eſt formée de cette façon; & il ajoute comme une grande ſingularité, que l'aiguillon paroît rarement ou preſque jamais avant la cérémonie. C'eſt un ſavant ſur cette matiere, & il penſe que cela peut venir de l'ancienne connoiſſance de la femme avec le ſerpent. Quoi qu'il en ſoit, je ſouhaite que ni vous ni moi n'ayons de bonnes raiſons d'adopter ce ſyſtême.

La nuit a été délicieuſe; mais le vent eſt tombé vers le coucher du ſoleil, & nous avons été obligés de faire force de rames pour entrer dans le canal de Malthe. Il régnoit un ſilence profond, ſi l'on en excepte le bruit des vagues qui briſoient au loin ſur la côte; ce qui le rendoit encore plus majeſtueux. Nous avions calme tout plat, & la lune brilloit ſur la ſurface des eaux; les flots, depuis l'ouragan, étoient encore élevés, mais unis, & ils ſe ſuivoient l'un l'autre d'un pas lent & égal. Cette ſcene nous plongea naturellement dans la méditation: nous reſtâmes près d'une heure ſans proférer un ſeul mot, lorſqu'à minuit les matelots commencerent leur hymne à la Vierge. La muſique étoit ſimple, religieuſe & touchante, parfaitement d'accord avec le ſpectacle dont nous jouiſſions & avec

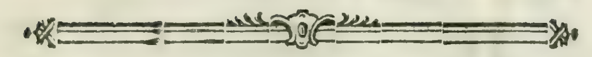
nos ſenſations actuelles. Leurs rames battoient la meſure fort exactement, & ils obſervoient l'harmonie & la cadence avec la plus grande préciſion. Ce concert mélancolique nous fit un plaiſir infini, & nous ſentîmes combien les opéras & les oratorios lui ſont inférieurs. Il y a ſouvent dans la modulation de chants ſimples, des morceaux de pathétique ou de grandeur qui font beaucoup plus d'effet que les ouvrages des plus grands maîtres, compoſés dans toutes les regles ſi vantées du contre-point.

Enfin leur chant nous endormit, & nous nous éveillâmes à 40 milles de la Sicile. Nous étions en pleine mer, & ne voyions que le mont Etna, qui eſt toujours l'étoile polaire de ces parages. Sur les deux heures, nous découvrîmes l'isle de Malthe, & en moins de trois heures, nous arrivâmes à la Valette. Quoique la côte ſoit baſſe & remplie de rochers, la vue de l'isle eſt très-belle. Un nombre infini de fortifications la rendent par-tout inacceſſible. Le rocher a été taillé en pluſieurs endroits en forme de glacis, avec de forts parapets & des retranchemens par-derriere; de maniere que le débarquement y eſt abſolument impraticable.

L'entrée du port eſt fort étroite, & commandée des deux côtés par un chateau. On nous héla de ces deux châteaux, & nous fûmes obligés de donner des inſtructions très-détaillées ſur notre voyage. En arrivant au côté du quai, nous fûmes viſités par un officier du bureau

de ſanté, qui nous contraignit de déclarer par ſerment d'où nous venions & quel étoit l'objet de notre voyage. Il ſe comporta à notre égard de la maniere la plus polie, & il nous envoya ſur-le-champ M. Rutter, conſul de notre nation, pour qui nous avions des lettres de recommandation.

En débarquant, nous nous crûmes tranſportés dans un nouveau monde. Les rues étoient remplies de gens bien vêtus, qui avoient tous l'apparence d'une bonne ſanté & d'une honnête aiſance; au lieu qu'à Syracuſe, on ne voyoit qu'un petit nombre d'hommes qui paroiſſoient être malades & dans la miſere. M. Rutter nous a conduits dans une auberge qui a l'air d'un palais. Nous y avons trouvé une bonne table & de bons lits. Penſez au doux ſommeil que nous allons goûter, après avoir paſſé cinq jours ſans nous déshabiller. Bon ſoir. Je ne perdrois pas pour l'univers entier, un moment de ces plaiſirs. On dira ce qu'on voudra; mais il n'y a point de véritable jouiſſance, lorſqu'on a tout à diſcrétion; & pour en avoir de parfaites, il faut les acheter par des privations & des peines. Mais ce n'eſt pas le tems de philoſopher. Adieu.



LETTRE XV.

Malthe. Ses productions, bled, coton, oranges. Industrie des Malthois. Départ d'une flotte malthoise. Havre de Malthe. Fortifications. Bâtimens publics. Eglise de S. Jean. Conspiration des esclaves Turcs.

A Malthe, le 5 juin 1770.

Nous revenons de la maison de campagne de notre banquier, M. Pousilach, qui nous a traités magnifiquement en vaisselle plate, & avec des vins de toute espece.

Après dîner, nous sommes allés visiter les principales maisons de campagne de l'isle, & en particulier celles du grand-maître & du général des galeres, qui sont voisines l'une de l'autre. Elles n'ont rien de grand ni de magnifique; mais elles sont d'une construction admirable pour un climat chaud, où l'ombrage est ce qu'il y a de plus à desirer. Les bosquets d'orangers sont délicieux; & les fruits qu'ils portent, meilleurs que tous ceux que j'ai vus en Espagne & en Portugal.

L'aspect du pays est bien éloigné d'être agréable: toute l'isle n'est qu'un rocher d'une pierre très-blanche; & le sol qui le couvre, n'a le plus souvent que cinq ou six pouces d'é-

paiſseur ; cependant nous ſommes très-ſurpris de voir que la récolte y eſt fort riche. Les inſulaires diſent que cette fertilité vient des roſées abondantes qui tombent pendant le printems & l'été ; ils prétendent encore qu'il y a ſur le rocher au-deſſous du ſol, une humidité avantageuſe au bled & au coton, dont elle rafraîchit & humecte continuellement les racines. Ils ajoutent que la chaleur du ſoleil y eſt ſi violente, que ſans cette ſinguliere propriété du rocher, ils n'auroient abſolument aucune récolte.

Leur moiſſon d'orge eſt finie depuis quelque tems, & ils achevent à préſent celle du froment. L'isle entiere ne produit de bled que pour nourrir cinq mois ou un peu plus ſes habitans. Le coton eſt une production ſur laquelle ils comptent davantage. Ils ont commencé à le ſemer, il y a environ trois ſemaines ; ils le recueillent au mois d'octobre & au commencement de novembre.

Ils aſſurent que le coton produit par cette plante qu'on ſeme & qu'on moiſsonne dans quatre mois, eſt fort ſupérieur à celui du cotonnier arbre. Je les ai comparés, & je ne ſuis pas de cet avis. Le premier eſt plus beau à la vérité; mais le ſecond eſt beaucoup plus fort La plante s'éleve à un pied & demi, & elle eſt couverte d'un grand nombre de noix ou de gouſſes remplies de coton : lorſqu'elles ſont mûres, ils ont ſoin de les détacher

tous les matins avant le lever du ſoleil ; car la chaleur du jour fait jaunir le coton : nous avons vu des exemples de cet effet dans les gouſses qu'ils conſervent ſur pied pour en tirer de la ſemence.

Ils fabriquent différentes étoffes avec leur coton. Leurs bas ſont très-beaux ; nous avons appris que quelques-uns ſe vendoient dix ſequins la paire. Leurs couvertures & leurs mantes ſont eſtimées dans toute l'Europe. Les principales manufactures de cette marchandiſe ſont établies dans la petite isle de Gozzo. On dit que les habitans y ſont plus induſtrieux qu'à Malthe, parce qu'ils ſont plus éloignés du monde & qu'ils ont moins d'occaſion de ſe livrer à l'oiſiveté. On y cultive auſſi la canne de ſucre avec ſuccès, mais en petite quantité.

Les oranges de Malthe méritent certainement la réputation qu'elles ont d'être les plus belles du monde ; elles ſont de ſaiſon pendant plus de ſept mois, depuis novembre juſqu'au milieu de juin. Pendant ce tems-là, les orangers ſont toujours couverts d'une grande abondance de ce fruit délicieux. La plupart ſont de l'eſpece rouge, fort ſupérieures, ſuivant moi, aux autres qui ſont trop douces. On m'a dit qu'elles croiſsoient ſur un oranger ordinaire, greffé ſur le grenadier. Le jus de ces oranges eſt rouge comme le ſang & d'un goût delicat : on les envoie preſque toutes en préſent dans les diverſes contrées de l'Europe &

aux parens des chevaliers. Nous avons eu beaucoup de peine à nous en procurer quelques caiſses pour nos amis de Naples.

Il n'eſt pas poſſible de concevoir combien les Malthois ont d'induſtrie pour cultiver leur isle : ils ne perdent pas un pouce de terre ; & dans les endroits où il n'y avoit pas aſſez de terreau, ils ſont allés en chercher ſur des vaiſſeaux & des bateaux en Sicile, où il y en a de reſte. Toute l'isle eſt remplie d'enclos faits de pierres ſans mortier : ces murs donnent au pays un aſpect ſtérile, & ils réfléchiſſent en été la chaleur & la lumiere avec tant de force, que les yeux en ſont bleſſés ; ils ſont petits & irréguliers, ſuivant la direction du terrein. Ils diſent qu'ils ſont obligés de ſuivre cette méthode, malgré l'aſpect difforme qu'elle donne à leurs champs, parce qu'autrement les inondations auxquelles ils ſont ſujets, emporteroient leur ſol.

L'isle eſt couverte de maiſons de campagne & de villages, outre les ſept villes ; car les Malthois leur donnent ce nom : mais il n'y en a que deux qui le méritent, la *Valetta* & la *Citta-Vecchia.* Chaque petit village a une très-belle égliſe bien bâtie, ornée de ſtatues de marbre, de riches tapiſſeries, & d'une grande quantité de vaiſſelle d'argent. Je n'ai jamais vu d'égliſes de campagne auſſi magnifiques. Mais on vient m'interrompre pour m'engager à aller voir un très-brillant ſpectacle. Si on ne me trompe

pas, je vous en ferai la description.

Le spectacle vient de finir ; il nous a procuré beaucoup de plaisir. C'étoit le départ d'une escadre malthoise qui va se joindre aux François contre le bey de Tunis, qui paroît avoir encouru la disgrace du roi très-chrétien, parce qu'il n'a pas voulu délivrer sans rançon les esclaves de Corse, qui ont été pris avant que Sa Majesté fût maîtresse de cette isle. L'escadre étoit composée de trois galeres, dont la plus grande étoit montée de 900 hommes, & chacune des deux autres de 700 ; de trois galiotes & de plusieurs *scampavias*, qu'on appelle ainsi à cause de la vîtesse prodigieuse de leur sillage. Ces immenses bâtimens manœuvrent tous à force de rames, & on les fait mouvoir avec beaucoup de régularité. L'amiral marche le premier, & les autres ensuite par ordre, suivant leur rang. La mer étoit couverte d'une multitude infinie de bateaux, & les murailles & les fortifications de la ville chargées de spectateurs. Le port retentissoit de tous côtés, du bruit des canons, auxquels répondoient les galeres & les galiotes qui sortoient du havre. L'écho est ici d'une force surprenante, & tout cela produisoit un effet très-frappant.

Il y avoit dans chaque galere environ trente chevaliers, faisant pendant tout le chemin, des signaux à leurs maîtresses qui pleuroient leur départ sur les bastions. Vous savez que ces prétendus célibataires ne s'embarrassent

guere de leurs vœux de chasteté. Après avoir vu ce spectacle depuis les remparts, nous avons pris un bateau pour suivre l'escadre, & nous ne sommes revenus que long-tems apres le coucher du soleil.

Nous avons admiré combien cette place est fortifiée par la nature & par l'art; & c'est certainement la situation la plus heureuse qu'on puisse imaginer. La ville est bâtie sur une péninsule, entre deux des plus beaux ports du monde, qui sont défendus par des fortifications presque imprenables. Celui qui est au sud-est, est le plus grand. Ils s'avance a environ deux milles dans l'intérieur de l'isle, & il est si profond & tellement environné de terreins élevés & de redoutes, qu'on nous a assuré que les gros vaisseaux de guerre pourroient y mouiller presque sans cable dans des tems orageux.

Ce beau bassin est partagé en cinq havres séparés, qui sont également sûrs, & dont chacun peut contenir un nombre infini de vaisseaux. L'entrée est a peine d'un quart de mille de large, & elle est commandée des deux côtés par des batteries qui mettroient en poudre le vaisseau le plus fort, avant qu'il pût aborder. D'ailleurs il est défendu par quatre batteries l'une au-dessus de l'autre; la plus considérable est a fleur d'eau: toutes ensemble sont composées d'environ quatre-vingt de leurs plus gros canons; de sorte qu'il est presque impossible de se rendre maître de ce havre. Les Turcs en ont

ont déjà fait l'expérience ; & je crois qu'ils ne réussiront pas mieux dans la suite.

Le havre, du côté septentrional de la ville, seroit regardé comme inestimable dans toute autre partie du monde, quoique les Malthois ne s'en servent que pour la pêche & pour y faire observer la quarantaine aux bâtimens étrangers. Il est aussi défendu par de très-belles fortifications ; & au centre du bassin est une isle sur laquelle on a construit un château & un lazaret.

Les fortifications de Malthe sont véritablement un ouvrage prodigieux. Les catacombes si vantées de Rome & de Naples, ne sont rien en comparaison des excavations immenses qu'on a faites dans cette petite isle. Les fossés, qui sont très-profonds, ont tous été taillés dans le roc vif. Ils s'étendent à plusieurs milles ; & nous sommes étonnés de voir qu'une si petite nation ait pu venir à bout de les construire.

Un des côtés de l'isle est si bien fortifié par la nature, que l'art n'a rien pu y ajouter. Le rocher est très-élevé, & absolument perpendiculaire, par rapport à la mer, dans un espace de plusieurs milles. Il est très-singulier qu'on y voie encore les vestiges de plusieurs anciens chemins & les traces que les voitures ont imprimées sur les rochers. Ces chemins se terminent à présent à un précipice au-dessous duquel est la mer, & ils démontrent que cette isle a été anciennement beaucoup plus étendue

qu'elle ne l'eſt aujourd'hui ; mais le bouleverſement qui cauſa cette diminution, remonte probablement fort au-delà des tems connus par l'hiſtoire & par la tradition. Quoique cette isle ſoit très-éloignée de l'Etna, on a ſouvent obſervé qu'elle eſt plus ou moins affectée des éruptions de ce volcan ; & il paroît probable aux Malthois, que c'eſt alors que la mer en a pu engloutir quelques parties.

Nous avons remarqué que de Malthe on découvre clairement la moitié du mont Etna. On compte que la diſtance eſt de 200 milles d'Italie. Les habitans nous aſſurent que lors des grandes éruptions de ce volcan, toute leur isle eſt illuminée, & que par la réflexion de la lumiere ſur l'eau, il paroît y avoir dans la la mer une grande traînée de feu tout le long de la route de Malthe en Sicile. On entend auſſi diſtinctement le fracas & le bruit de la montagne. Bonſoir. Nos courſes d'aujourd'hui m'ont fatigué, & je finirai ma lettre demain.

Le 6 juin. Comme la ville de la Valette eſt bâtie ſur une colline, ſi l'on excepte le quai, il n'y a aucune des rues qui ſoit en plaine ; elles ſont toutes pavées d'une pierre blanche friable, qui produit beaucoup de pouſſiere, & dont la couleur eſt ſi nuiſible aux yeux, que la plupart des habitans ont la vue baſſe. Les principaux édifices ſont le palais du grand-maître, l'hôpital, l'arſenal, les auberges ou hôtels des ſept langues, & la grande égliſe de

S. Jean. Le palais eſt d'une ſtructure très-noble, quoique ſimple ; & le grand-maître, qui s'occupe plus de la commodité que de la magnificence, eſt logé plus agréablement qu'aucun prince de l'Europe, excepté peut-être le roi de Sardaigne. Le grand eſcalier eſt le plus commode & le meilleur que j'aie jamais vu.

L'égliſe de S. Jean eſt magnifique. Le pavé paſſe pour le plus riche du monde : il eſt entiérement compoſé de monumens ſépulcraux des plus beaux marbres, de porphyre, de lapis lazuli, & de beaucoup d'autres pierres de prix ; elles ſont toutes jointes enſemble d'une maniere admirable, & il en a coûté pour cela des ſommes immenſes. Elles repréſentent dans une eſpece de moſaïque, les armoiries & les trophées des perſonnes dont elles ſont deſtinées à rappeller le ſouvenir. Les héritiers des grands-maîtres & des commandans ſe ſont long-tems diſputé à qui érigeroit les plus beaux monumens de ce genre.

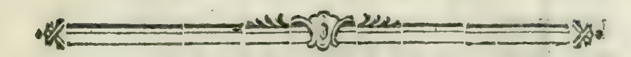
Nous ſommes allés voir aujourd'hui la célébration du ſervice divin. Il m'a paru plus chargé d'oſtentation & de cérémonies que celui d'aucun autre pays catholique.

Aujourd'hui 6 juin, on rend dans toute l'isle des actions de graces ſolemnelles à Dieu, de ce qu'il a délivré les chevaliers d'une terrible conſpiration formée, il y a environ vingt-un ans, par les eſclaves Turcs, qui réſolurent d'exterminer tout d'un coup l'ordre de Malthe.

Ils devoient empoiſonner les fontaines de la ville, & chaque eſclave avoit fait ſerment de maſſacrer ſon maître.

Le complot fut découvert par un Juif qui tenoit un café. Il ſavoit un peu la langue turque, & il entendit quelques diſcours qui lui donnerent des ſoupçons. Il alla ſur-le-champ en informer le grand-maître. On ſaiſit ceux qui étoient ſuſpects, on les mit à la torture, & ils avouerent bientôt la conſpiration. On en fit des exécutions terribles : 125 furent mis à mort par divers tourmens : quelques-uns furent brûlés, d'autres rompus vifs, & d'autres écartelés par quatre galeres qu'on faiſoit manœuvrer de différens côtés, & dont chacune déchiroit un membre du patient. Depuis ce tems, on a veillé les eſclaves avec plus de ſoin, & on leur accorde moins de liberté qu'autrefois. Adieu. Je vous écrirai encore avant de partir de Malthe.





LETTRE XVI.

Ancienne ville de Mélita. Catacombes. Bosquetta. Statue & grotte de ſaint Paul. Propriété miraculeuſe. Grand-maître. Sa puiſſance. Forces de terre de l'isle. Forces marines. Singuliere piece d'artillerie. Police. Duel. Punition d'un chevalier. Tempête remarquable. Courſes de chevaux. Malthe eſt un abrégé de l'Europe. Ses liaiſons avec la Sicile.

A Malthe, le 7 juin 1770.

NOUS avons fait aujourd'hui une courſe dans l'intérieur de l'isle, dans des voitures traînées par une mule; ce ſont les ſeules qu'on trouve ici. Nos conducteurs ne parloient qu'arabe, qui eſt encore la langue du peuple; de ſorte que vous imaginez bien que nous n'avons pas tiré grand profit de leur converſation. Nous ſommes allés d'abord à l'ancienne ville de Mélita, qui eſt près du centre de l'isle, & d'où on la découvre en entier. On prétend même que dans un tems clair, on voit une partie des côtes de Barbarie & de Sicile. La ville, qui eſt très-bien fortifiée, eſt gouvernée par un officier appellé *le Habem.* Il nous a reçus très-

poliment, & nous a montré l'ancien palais, qui ne mérite pas d'être vu. La cathédrale eſt très-belle ; & quoiqu'extrêmement vaſte, elle eſt tendue par-tout d'un riche damas cramoiſi avec un galon d'or.

Les catacombes près de cette ville ſont un grand ouvrage. On dit qu'elles s'étendent à quinze milles ſous terre ; cependant on eſt obligé de croire ſur la foi des guides, parce qu'il eſt très-dangereux de vérifier ce fait. On nous aſſure que pluſieurs perſonnes ſe ſont perdues pour s'être avancées trop loin. Le nombre prodigieux de routes qui le compoſent, en font un labyrinthe dont il eſt impoſſible de ſe tirer.

Nous avons vu enſuite la *Boſquetta*, où le grand-maître a ſa maiſon de plaiſance. D'après ce qu'on nous avoit dit à la Valetta, nous comptions trouver un grand parc rempli de daims & de toute ſorte de gibier ; car on nous parloit beaucoup des grandes chaſſes qui ſe faiſoient toutes les années dans ces bois. Nous ne fûmes pas peu ſurpris de ne rencontrer que quelques arbres diſperſés çà & là, avec une demi douzaine de daims ; mais comme c'eſt la ſeule choſe dans l'isle qui reſsemble à un bois, il paſse pour une très-grande curioſité. Le palais ne mérite pas plus d'être vu que la forêt, quoique depuis le haut on jouiſse d'un très-joli coup-d'œil. Les meubles ont 3 ou 400 ans, & ils ſont du goût le plus gothique qu'on puiſſe

imaginer : il eſt vrai que le grand-maître y réſide rarement, ou preſque jamais.

La grande fontaine qui fournit de l'eau à la Valetta, prend ſa ſource près de cet endroit; & il y a un aqueduc composé de pluſieurs milliers d'arches, qui la conduit à la ville. Cet ouvrage immenſe fut exécuté aux frais d'un des grands-maîtres.

On trouve non loin de l'ancienne ville, une petite égliſe conſacrée à ſaint Paul, & tout près de là, une ſtatue miraculeuſe du ſaint, qui tient une vipere en ſa main. On dit qu'elle eſt placée à l'endroit même où étoit la maiſon qui le reçut après ſon naufrage, & dans laquelle il ſecoua dans le feu, ſans reſsentir aucun mal, un ſerpent qui s'étoit attaché à ſa main. Les inſulaires aſsurent que cet apôtre maudit alors tous les animaux venimeux de l'isle, & les en bannit à jamais, ainſi que S. Patrice a traité ceux de ſon isle favorite. Il eſt ſûr qu'il n'y a point d'animaux venimeux à Malthe : ce n'eſt point ici le lieu d'examiner ſi c'eſt par la raiſon qu'on vient d'en donner : je me contenterai d'obſerver que, ſi l'apôtre avoit prononcé cette malédiction, S. Luc en auroit probablement parlé dans les actes des apôtres. On nous a ſoutenu qu'on y avoit apporté de Sicile des viperes qui étoient mortes preſque immédiatement après leur débarquement.

On voit encore aux environs de l'égliſe la fameuſe grotte dans laquelle le ſaint fut em-

prisonné. Les habitans ont pour elle tout le respect & la vénération possibles ; & si les histoires qu'on en raconte sont véritables, elle le mérite bien. Elle est extrêmement humide ; & l'eau y forme, je crois en se pétrifiant, une espece de pierre blanchâtre, qui passe, lorsqu'elle est réduite en poudre, pour un remede souverain contre plusieurs maladies, & qui guérit, dit-on, chaque année des milliers d'hommes. Il n'y a pas une famille de l'isle qui n'en ait une provision. Nous avons appris qu'on en envoie annuellement des caisses non-seulement en Sicile & en Italie, mais encore au Levant & aux Indes orientales. Malgré cette consommation journaliere, la grotte n'a jamais été épuisée, & elle ne diminue pas même sensiblement ; ce qu'on regarde comme un miracle perpétuel. Le saint a grand soin d'y en mettre chaque jour autant qu'on en a ôté la veille.

Vous imaginez bien que nous n'avons pas manqué de remplir nos poches de cette pierre merveilleuse ; je croyois qu'on nous en empêcheroit, dans la persuasion qu'un saint n'opéroit pas des prodiges en faveur des hérétiques. Cependant les prêtres ne s'y opposerent point ; & nous leur donnâmes quelques *paules* (*) pour leur politesse. J'ai goûté de cette pierre ; je pense qu'elle ne fait point de mal : sa saveur

(*) Petite monnoie d'argent.

ressemble à celle d'une très-mauvaise *magnésie*, & elle me paroît avoir les mêmes effets. Ils en donnent environ une cuillerée à leurs enfans, quand ils ont la petite vérole ou la fievre. Elle cause une heure après une sueur abondante ; & ils disent que cette sueur est toujours salutaire. Elle est regardée aussi comme un spécifique sûr contre la morsure de tous les animaux venimeux. Il y a au milieu de la grotte une très-belle statue de S. Paul, à laquelle ils attribuent de grandes propriétés.

Nous fûmes enchantés, en retournant à la ville, de la magnificence du coucher du soleil ; je n'ai jamais vu en Italie de spectacle si frappant. Toute la partie orientale du ciel, une demi-heure après le coucher de cet astre, étoit d'une belle couleur pourpre foncée, & formoit un coup-d'œil ravissant. Les Malthois nous disent qu'on en jouit tous les soirs dans cette saison.

J'ai oublié de vous dire que nous avons été présentés au grand-maître. Il s'appelle *Pinto*, & il est d'une famille portugaise. Il est souverain de cette petite nation depuis plus de trente ans. Il nous a reçus avec beaucoup de politesse, & il a été charmé d'apprendre que quelques-uns de nous avoient été en Portugal. Il nous a parlé des liaisons intimes de commerce qui ont subsisté si long-tems entre son isle & l'Angleterre, & il nous a témoigné le desir qu'il avoit de nous être utile & de rendre notre

ſéjour à Malthe auſſi agréable qu'il lui ſeroit poſſible. C'eſt un petit vieillard de très-bon ſens & fort ſpirituel ; & on trouve peu d'hommes qui, dans un âge ſi avancé, aient la tête auſſi libre. Quoiqu'il ait plus de quatre-vingt-dix ans, il conſerve pleinement toutes les facultés de l'eſprit : il n'a point de miniſtre, il régit tout par lui-même, & il eſt inſtruit ſur-le-champ de tout ce qui ſe paſſe. Il monte & deſcend ſes eſcaliers & va à l'égliſe ſans être aidé de perſonne : il y a lieu de croire qu'il vivra encore long-tems. Sa ſuite & ſa cour annoncent la maiſon d'un prince ; comme grand-maître, il eſt abſolu, & il a plus d'autorité que la plupart de nos ſouverains. Il porte les titres d'alteſſe ſéréniſſime & d'éminence ; & comme il diſpoſe de tous les emplois lucratifs, il conduit ſon conſeil comme il lui plaît. D'ailleurs, dans toutes les aſſemblées qui compoſent le gouvernement de cette petite nation, il préſide lui-même & il a deux voix. Depuis qu'il eſt grand-maître, il a déjà donné 126 commanderies, dont quelques-unes valent près de 50000 liv. tournois par an, outre des prieurés & beaucoup d'autres bénéfices. Il nomme à vingt-une commanderies & à un prieuré tous les cinq ans ; & comme il y a toujours un grand nombre de poſtulans, vous pouvez juger combien on lui fait la cour.

Il eſt élu par un comité de vingt-un chevaliers : ce comité eſt nommé par les ſept

nations, qui ont chacune trois membres à Malthe. L'élection doit être finie trois jours après la mort du dernier grand-maître ; & pendant cet intervalle, personne n'est en repos à Malthe ; tout se mèle de cabales & d'intrigues ; la plupart des chevaliers se masquent pour cacher leurs attachemens particuliers & leurs liaisons. A l'instant où le grand-maître est choisi, tout rentre dans la tranquillité ordinaire.

Les forces de terre de Malthe sont égales au nombre d'hommes qui sont dans l'isle en état de porter les armes. Ils sont en outre 500 soldats de troupes réglées qui appartiennent aux vaisseaux de guerre, & 150 qui composent la garde du prince. Les isles de Malthe & de Gozzo contiennent environ 150,000 habitans. Les hommes y sont extrêmement robustes & vigoureux. J'en ai vu qui ramoient dix ou douze heures sans interruption & sans paroître fatigués.

Leurs forces maritimes consistent en quatre galeres, trois galiotes, quatre vaisseaux de soixante pieces de canon & une frégate de trente-six, outre un grand nombre de ces petits bâtimens légers, appellés *scampavias.* Les vaisseaux, les galeres, les forteresses sont fournis d'une excellente artillerie qui leur est propre, & qui même est inconnue au reste de la terre. Nous avons été étonnés de trouver les rochers taillés non-seulement en fortifica-

tions, mais encore en gros canons; ils sont creusés en plusieurs endroits en forme de mortiers d'une grandeur immense. On dit que leur charge est d'environ un barril de poudre, sur laquelle ils placent un morceau de bois qui remplit exactement la bouche du mortier ; ils y mettent ensuite une grande quantité de boulets, de bombes & d'autres armes ; & lorsqu'un vaisseau ennemi approche du havre, ils déchargent la machine. On assure qu'elle produit un effet prodigieux, & qu'elle répand dans un espace de plus de trois cents verges, une pluie meurtriere, capable de couler à fond les vaisseaux les plus considérables.

Malgré la prétendue superstition des Malthois, l'esprit de tolérance est si puissant qu'on y a derniérement bâti une mosquée pour les Turcs, leurs ennemis jurés. On permet ici aux pauvres esclaves de suivre leur religion en paix. Quelques polissons se sont avisés depuis peu de les troubler dans leur culte, ils ont été sur-le-champ mis en prison & sévérement punis. La police y est beaucoup mieux réglée que dans les pays voisins, & les assassinats & les vols y sont très-rares. Le grand-maître punit avec la derniere rigueur le second crime ; mais on dit que voulant ménager les préjugés de sa nation, il est beaucoup plus indulgent par rapport au premier.

Malthe est peut-être le seul pays du monde où le duel soit permis par la loi. Comme tout

cet établiſſement eſt originairement fondé ſur les principes romaneſques & féroces de la chevalerie, l'abolition du duel n'a jamais pu être d'accord avec ces maximes; on y a mis cependant des reſtrictions qui en diminuent beaucoup les abus: elles ſont aſſez curieuſes. Les combattans ſont obligés de décider leur querelle dans une rue particuliere de la ville; & s'ils oſent ſe battre ailleurs, ils ſont ſujets à la rigueur de la loi. Ce qui n'eſt pas moins ſingulier & leur eſt plus favorable, c'eſt qu'ils ſont contraints, ſous les peines les plus ſéveres, de remettre leur épée dans le fourreau, lorſqu'une *femme*, un *prêtre*, ou un *chevalier* le leur ordonne.

Vous imaginez qu'au milieu d'une grande ville, le duel ſoumis à ces reſtrictions, ne peut preſque jamais être meurtrier. Vous vous trompez; on peint toujours ſur la muraille oppoſée à l'endroit où un chevalier a été tué, une croix en mémoire de ſa mort; & nous avons compté vingt de ces croix.

Il y a environ trois mois que deux chevaliers eurent une diſpute dans un billard. L'un d'eux, après avoir dit beaucoup d'injures à l'autre, en vint juſqu'à le frapper; mais il refuſa abſolument de ſe battre avec lui: ce qui ſurprit toute l'isle, dont les annales ne rapportent pas un pareil exemple. L'offenſé offrit à diverſes repriſes le cartel à l'agreſſeur, qui eut tout le tems de réfléchir ſur les conſéquences de ſon refus; mais il ne voulut jamais l'ac-

cepter. Il a été condamné à faire amende honorable dans la grande église de S. Jean, pendant quarante-cinq jours consécutifs, à être ensuite privé du jour au fond d'un cachot pendant cinq ans, & à passer le reste de sa vie dans un château. Le malheureux jeune homme qui a reçu le coup, se trouve aussi déshonoré, parce qu'il n'a pas pu se laver dans le sang de son adversaire.

Cet événement passe pour très-singulier, & fait encore à présent un des principaux sujets de conversation. La premiere partie de la sentence a déjà été exécutée, & le coupable est à présent dans son cachot. On ne croit pas qu'on lui accorde aucune grace sur le reste de son châtiment.

Si le gouvernement punissoit avec autant de rigueur dans les autres pays ceux qui se battent en duel, qu'on punit dans celui-ci ceux qui refusent un cartel, je crois que cet usage barbare seroit bientôt détruit. Je pense qu'on ne devroit jamais infliger une peine capitale, mais seulement infamante, à ceux qui se battent; & qu'au contraire, il seroit plus sensé de châtier de mort, ou de quelque grave punition corporelle, ceux qui refusent un appel; car l'ignominie ne fera pas plus d'impression sur la personne qui se dévoue à la réputation d'un lâche, que la crainte de la mort sur celui qui met sa gloire à la mépriser.

Les habitans de Malthe parlent encore avec

horreur d'un ouragan qui arriva le 29 octobre 1757 : comme il fut d'une violence extraordinaire, je vais vous en donner une description traduite d'un petit livre qu'on m'a prêté.

A minuit trois quarts, il parut au sud-est de la ville un gros nuage noir, qui à mesure qu'il approchoit, changea de couleur, jusqu'à ce qu'il fut enfin semblable à une grande flamme mêlee d'une épaisse fumée. On entendit à son approche, un bruit terrible qui alarma toute la ville. Il passa sur un coin du port, & tomba d'abord sur un vaisseau anglois ; il le mit en pieces à l'instant, & n'y laissa que la cale ; il emporta à une distance considérable, une partie des mâts, des voiles & des cordages ; il fracassa & coula à fond les petits bateaux & les félouques qu'il rencontra en son chemin. Le bruit s'accrut & devint plus effrayant. Une sentinelle épouvantée courut dans sa guérite ; mais le vent enleva l'un & l'autre, & les transporta dans la mer, où le soldat périt. Il traversa ensuite une grande partie de la ville, & renversa presque tout ce qui s'opposa à sa fureur. Plusieurs maisons furent entiérement rasées, & il ne laissa pas dans son passage un seul clocher sur pied. Il entraina même fort loin des cloches & quelques dômes. Les toits des églises furent démolis & abattus. Si cet accident étoit arrivé de jour, il auroit occasionné la mort de presque tous les habitans, parce que chacun se seroit refugié dans les temples.

L'ouragan alla enſuite à la pointe nord-eſt de la ville ; & après avoir renverſé le fanal, on dit qu'il s'éleva avec un bruit affreux, traverſa la mer & arriva en Sicile, où il déracina des arbres & cauſa d'autres dommages peu conſidérables : il avoit épuiſé toute ſa force ſur Malthe. Il y eut pres de 200 hommes tués ou bleſſés, & un grand nombre de bâtimens de mer, de maiſons & d'égliſes détruits.

On a écrit pluſieurs traités pour expliquer ce phénomene ; mais je n'en ai trouvé aucun de ſatisfaiſant. L'opinion de la populace eſt claire & poſitive. Ils déclarent tous d'une voix unanime, que c'étoit une légion de diables déchaînés & envoyés des enfers pour les punir de leurs péchés. Il y a mille perſonnes à Malthe, qui jureroient de les avoir vus dans le nuage auſſi noirs que de la poix, & vomiſſant du feu & du ſoufre. Ils ajoutent que, s'il n'y avoit pas eu quelques ames juſtes parmi eux, toute la ville auroit certainement été enveloppée dans une deſtruction générale.

Les courſes de chevaux à Malthe ſont très-curieuſes : elles ſe font ſans ſelle, bride, fouet, ni éperons ; & cependant on dit que les chevaux courent très-vîte, & qu'ils divertiſſent beaucoup les ſpectateurs. On les accoutume quelques ſemaines auparavant, au terrein ſur lequel ils doivent courir ; & quoiqu'il ſoit entiérement de rocher & de pavé, il eſt rare qu'il arrive des accidens. Il y a auſſi quatre

fois

fois par an des courses d'ânes & de mules. Le cavalier alors n'a qu'un instrument semblable à l'alêne d'un cordonnier, pour piquer son coursier, s'il est trop lent.

Comme Malthe est un abrégé de l'Europe & un assemblage des cadets des meilleures maisons, c'est sûrement une excellente académie de politesse. D'ailleurs, dans un pays où la loi & la coutume autorisent à demander satisfaction de la moindre offense, on est obligé d'être très-honnête & très-circonspect dans ses paroles & dans ses actions.

Tous les chevaliers & les commandeurs ont l'air du grand monde. On ne rencontre point parmi eux de caractere outré. Les ridicules & les préjugés de chaque nation s'adoucissent & se dissipent peu à peu, par la communication & la familiarité qu'ont entr'eux les chevaliers. Il est curieux de remarquer l'effet que produit ce mêlange sur des hommes de différentes contrées. Les petits-maîtres François, les Allemands à la démarche fiere, & les Espagnols à l'air imposant, semblent avoir pris quelque chose les uns des autres : cependant, à travers ces nuances, ils conservent toujours celui qui leur est propre. Il est facile de distinguer les habitans du sud & du nord des Pyrénées, ainsi que ceux du côté oriental & occidental du Rhin. Quoique le Parisien ait perdu en partie son air suffisant, comme l'Espagnol sa taciturnité & sa gravité, & l'Allemand son opiniâ-

treté & ſon orgueil, cependant vous reconnoiſſez toujours l'Allemand, le François & l'Eſpagnol ; la caricature qui les rendoit ridicules a ſeulement diſparu.

Cette inſtitution, qui eſt un compoſé bizarre des établiſſemens militaires & eccléſiaſtiques, ſubſiſte depuis près de 700 ans ; & quoique ce ſoit, je penſe, un des premiers ordres de chevalerie, il a ſurvécu à tous les autres. Il poſſede de grandes richeſſes dans la plupart des pays catholiques de l'Europe ; il en avoit auſſi autrefois en Angleterre avant le regne de Henri VIII ; mais ce tyran capricieux ne voulut pas laiſſer ſubſiſter une inſtitution, quelque ancienne, quelque reſpectable qu'elle fût, ſi elle s'aviſoit de révoquer en doute ſa ſuprématie & ſon infaillibilité ; en conſéquence il ſaiſit toutes les poſſeſſions de cet ordre, dans le même tems qu'il s'appropria preſque tous les revenus de l'égliſe. Les chevalieres remontrerent en vain qu'ils étoient plutôt un ordre militaire qu'eccléſiaſtique, & que leur valeur avoit rendu de grands ſervices à l'Europe dans les guerres contre les infideles. Ce n'étoit pas ſon uſage d'écouter le bon droit ; & il n'étoit pas poſſible d'avoir raiſon, quand on ſuppoſoit que le roi pouvoit avoir tort.

Malthe & la Sicile furent long-tems ſous la tyrannie des Sarraſins ; les Normands les en délivrerent vers le milieu du onzieme ſiecle : dans la ſuite, le ſort de Malthe ſuivit commu-

nément celui de la Sicile, jusqu'à ce que l'empereur Charles-Quint donna en 1530 cette isle, avec celle de Gozzo, aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui venoient de perdre Rhodes. Le grand-maître, en reconnoissance de cette donation, est encore obligé chaque année d'envoyer un faucon au roi de Sicile, ou à son vice-roi, & à chaque nouvelle succession, de lui prêter serment de fidélité, & de recevoir de ses mains l'investiture de ces deux isles.

Depuis notre arrivée ici, le tems a toujours été parfaitement clair & serein, sans aucun nuage dans l'athmosphere. Quelque tems après le coucher du soleil, le ciel présente un coup-d'œil magnifique, que je ne me rappelle pas d'avoir observé ailleurs. La partie orientale de l'horizon semble être d'une belle couleur de pourpre-foncé, & l'occidentale de véritable jaune de ClaudeLorrain, que vous admirez tant. La chaleur n'est pas insupportable : le thermometre est ordinairement entre 75 & 76 degrés. Adieu. Nous nous préparons à un long voyage, & il n'est pas aisé de dire de quel endroit je pourrai vous écrire.

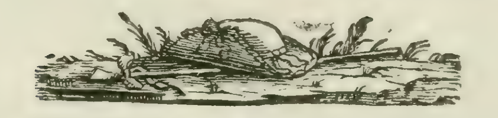
Fin de la premiere Partie.

VOYAGE
EN SICILE
ET A MALTHE,

Traduit de l'anglois de M. BRYDONE, Membre de la Société Royale des Sciences de Londres, par M. DEMEUNIER.

Edition ſoigneuſement corrigée ſur la ſeconde édition angloiſe, par M. B. P. A N.

DEUXIEME PARTIE.



A LONDRES,

& ſe trouve

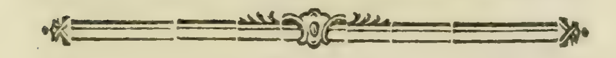
A NEUCHATEL,

Au magaſin de la Société Typographique.

M. DCC. LXXVI.



VOYAGE EN SICILE ET A MALTHE.



LETTRE XVII.

Traverſée de Malthe à Agrigente. Isle de Gozzo. Côte de Sicile. Aloës d'Amérique. Ville d'Agrigente.

A Agrigente, le 11 juin 1770.

Nous ſommes partis du port de Malthe ſur un ſparonaro que nous avons loué pour nous tranſporter en cette ville.

Nous avons côtoyé l'isle, & nous ſommes allés examiner le port ſeptentrional, ſes fortifications & ſon lazaret. Tous ces ouvrages très-conſidérables ſemblent plutôt avoir été faits par un peuple riche & puiſſant, que par un ſi petit état. Les mortiers taillés dans le

roc ſont une invention terrible. Il y en a environ cinquante, qui dominent les différentes criques & les autres lieux où l'on peut débarquer dans l'isle ; ils ſont tournés vers l'endroit où il eſt plus probable que les bateaux entreprendront d'aborder. L'embouchure de quelques-unes de ces machines a environ ſix pieds de large ; & on dit qu'elles vomiſſent cent cantaros de boulets ou de pierres. Un cantaro peſe environ cent livres ; de ſorte que, ſi cette exploſion porte, elle doit faire un ravage épouvantable parmi les bâtimens qui voudroient débarquer.

Malthe n'eſt pas éloignée de Gozzo de plus de quatre ou cinq milles, & la petite isle de Commino gît entre les deux. Les côtes de ces trois isles ſont ſtériles & nues, mais couvertes de tours, de redoutes & de fortifications de différentes eſpeces.

Comme Gozzo paſſe pour être la fameuſe isle de Calypſo, vous imaginez bien que nous nous attendions à y trouver quelques beautés naturelles ; mais nous avons été trompés. Elle a ſinguliérement dégénéré depuis le tems où cette déeſſe l'habitoit ; ou bien l'archevêque de Cambrai & Homere l'ont beaucoup flattée dans leur deſcription. Nous cherchâmes le long de la côte la grotte de Calypſo ; mais nous ne pûmes rien découvrir qui lui reſſemblât. Nous n'avons vu ni ces vertes prairies perpétuellement couvertes de fleurs, ni ces

grands arbres toujours fleuris, dont ſa tête ſe pedroit dans les nues, & qui couvroient de leur ombrage les bains ſacrés de la déeſſe & de ſes nymphes. Nous avons apperçu quelques nymphes; mais comme Calypſo & Eucharis n'étoient pas du nombre, nous avons fait peu d'attention à elles. Je ne craignois point que mon Télémaque fût ſéduit; il auroit fallu en effet une imagination auſſi exaltée que celle de dom Quichotte, pour ſe prêter à un pareil enchantement.

Lorſque nous vîmes que nos eſpérances étoient fruſtrées, nous ordonnâmes à nos matelots de gagner le large, & nous dîmes adieu à l'isle de Calypſo, en concluant, ou que les deux auteurs dont j'ai parlé ne l'ont pas peinte d'après nature, ou que cette terre & ſes habitans ont beaucoup changé. Nous fûmes bientôt à la merci des flots: la nuit ſurvint; & nos marins entonnant leur chanſon du ſoir en l'honneur de la Vierge, ſe mirent à ramer en cadence. Elle parut avoir accepté leurs hommages; car nous eûmes un tems très-agréable. Nous nous enveloppâmes dans nos manteaux & nous dormîmes aſſez bien ſur les matelas que nous nous étions procurés à Malthe. Au point du jour, nous avions perdu la vue de toutes les isles, & nous n'appercevions qu'une partie du mont Etna qui fumoit au-deſſus des eaux. Le vent étoit bon, & à dix heures nous découvrîmes la côte de Sicile.

En confidérant la petiteffe de notre bateau & l'étendue de cette traverfée, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer la hardieffe des Malthois, qui dans toutes les faifons fe hafardent à aller en Sicile fur des bâtimens fi fujets à chavirer. Il eft rare cependant qu'il arrive des accidens; ils connoiffent fi bien le tems, qu'ils prédifent prefque toujours d'une maniere certaine une tempête plufieurs heures avant qu'elle furvienne. Les marins regardent ce paffage comme un des plus orageux & des plus périlleux de la Méditerranée. Il eft appellé *le canal de Malthe*, & les vaiffeaux du Levant le redoutent beaucoup; mais dans cette faifon il n'y a point de danger.

Arrivés fur la côte de Sicile un peu avant le coucher du foleil, nous débarquâmes vis-à-vis Ragufa, près des ruines de la petite Hybla. Il y a dans l'isle trois villes de ce nom, diftinguées par les épithetes de *grande*, *moyenne* & *petite*. La premiere eft fituée près de l'Etna, la feconde près d'Augufta, & la derniere près de Ragufa. Nous trouvâmes dans celle-ci une très-belle greve de fable; & pendant que nos domeftiques apprêtoient le fouper, nous nous amufâmes à prendre le bain & à ramaffer des coquillages, dont il y a un grand nombre d'efpeces différentes. Nous efpérions trouver le fameux nautile de Sicile; mais nous ne pûmes en venir à bout. Cependant nous raffemblâmes quelques autres coquilles très-jolies, quoi-

que moins belles que celles qui viennent des Indes.

Après ſouper, nous remîmes en mer. Le vent étoit auſſi favorable que nous pouvions le deſirer ; & le lendemain à midi, nous gagnâmes le célebre port d'Agrigente.

Le capitaine du port nous reçut poliment, & s'offrit de nous accompagner à la ville, ſituée ſur le ſommet d'une montagne à quatre milles de diſtance du havre & à environ onze cents pieds au-deſſus du niveau de la mer. Le chemin eſt bordé de part & d'autre par une rangée d'aloés d'Amérique extrêmement gros. Les tiges de cette belle plante ont ordinairement 20 à 30 pieds de haut ; quelques-unes en ont davantage, & elles ſont couvertes, depuis le bas juſqu'au ſommet, de fleurs qui ſe terminent en pointe réguliere, & forment une jolie pyramide. Cette plante eſt regardée dans les pays du nord, comme une des plus grandes curioſités du regne végétal ; & nous fûmes charmés de la voir dans toute ſa perfection & beaucoup plus haute que je ne l'avois trouvée auparavant.

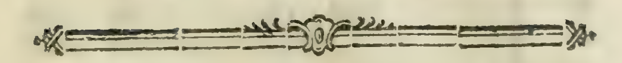
On croit vulgairement dans notre patrie, qu'elle ne fleurit que tous les cent ans. Je fus ſurpris d'apprendre qu'elle ſe charge ici de fleurs au plus tard la ſixieme année, & le plus ſouvent la cinquieme. Comme toute la nourriture de la plante ſe porte dans la tige & dans les fleurs, les feuilles commencent

à tomber, dès que la fleur eſt entiere ; & un grand nombre de jeunes plantes germent autour de la racine. On arrache celles-ci, & on en fait de nouvelles plantations, pour ſervir de haies ou d'avenues dans les maiſons de campagne.

La ville d'Agrigente, appellée à préſent *Girgenti*, eſt très-irréguliere & mal-propre, quoiqu'elle préſente une belle apparence, lorſqu'on la voit de quelques milles en mer : elle eſt alors preſqu'auſſi brillante que Gênes. Comme elle eſt ſituée ſur le penchant de la montagne, les maiſons ne ſe cachent pas les unes les autres, & on découvre toutes les parties de la ville.

En y arrivant, nous reconnûmes que l'intérieur ne répondoit pas à ce joli coup-d'œil. Les maiſons ſont petites, laides ; les rues, ſales, tortueuſes & étroites. Elle contient aujourd'hui près de 20000 habitans : ſa population eſt fort diminuée, puiſqu'on dit qu'autrefois elle n'en avoit pas moins de 800,000, & qu'après Syracuſe, c'étoit la plus grande ville de Sicile.

Le chanoine Spoto, pour qui M. Hamilton nous avoit donné une lettre, & que nous avions connu à Naples, nous a reçus d'une maniere très-amicale. Il a voulu que nous logeaſſions chez lui, & nous ſommes à préſent dans ſa maiſon. Adieu ; je vous écrirai dans peu.



LETTRE XVIII.

Antiquités d'Agrigente. Temples de Vénus, de la Concorde, d'Hercule, de Jupiter Olympien, &c. Célebre tableau de Zeuxis. Statue d'Apollon. Catacombes & sépulcres. Montagne d'Agrigente.

Agrigente, le 11 juin 1770.

Nous venons d'examiner les antiquités d'Agrigente, qui sont peut-être les plus considérables de toute la Sicile.

Les ruines de l'ancienne ville sont à environ un mille de la moderne. Ainsi que celles de Syracuse, elles sont pour la plupart converties en champs, en vignes & en vergers ; mais les débris des temples sont infiniment plus magnifiques que ceux de Syracuse. Il y en a quatre à coté l'un de l'autre, près du rempart méridional de la ville : le premier s'appelloit *le temple de Vénus*, dont il subsiste encore près de la moitié ; le second est celui de la Concorde, qui peut être regardé comme entier, puisqu'aucune de ses colonnes n'est tombée. Il est exactement des mêmes dimensions & de la même architecture que celui de Vénus, qui probablement lui a servi de modele. D'après

l'inſcription ſuivante, trouvée ſur un grand morceau de marbre, il paroît qu'il fut conſtruit aux frais des habitans de Lilibée, après qu'ils eurent été vaincus par la ville d'Agrigente :

CONCORDIÆ AGRIGENTINORUM SACRUM, RESPUBLICA LILIBITANORUM, DEDICANTIBUS M. ATTERIO CANDIDO PROCOS. ET L. CORNELIO MARCELLO, Q. P. R. P. R.

Ces temples ſont ſoutenus de chaque côté par treize groſſes colonnes doriques cannelées, & par ſix autres placées aux deux extrêmités. Les baſes, les chapiteaux & les entablemens ſont encore entiers; & comme l'architecture en eſt parfaitement ſimple ſans rien d'affecté ou de recherché, l'enſemble frappe au premier coup-d'œil, & eſt fort agréable. Les colonnes ſont cependant plus courtes qu'elles ne doivent l'être, d'après les proportions de l'ordre dorique, & elles ne ſont certainement pas auſſi élégantes que quelques colonnes des anciens temples qu'on voit aux environs de Rome & en d'autres villes d'Italie.

Le troiſieme temple eſt celui d'Hercule, qui tombe auſſi en ruines; mais il paroît avoir été beaucoup plus vaſte que les deux premiers. Nous meſurâmes quelques-unes de ſes colonnes briſées, & elles paroiſſoient avoir près de

ſept pieds de diametre. C'eſt ici qu'étoit la fameuſe ſtatue d'Hercule, ſi vantée par Cicéron, & que les habitans d'Agrigente défendirent avec tant de bravoure contre Verrès, lorſqu'il entreprit de s'en emparer. Vous trouverez toute cette hiſtoire dans les diſcours du prince des orateurs latins contre cet infame préteur.

Il y avoit auſſi dans ce temple un fameux tableau de Zeuxis. Hercule y étoit repréſenté dans ſon berceau, tuant les deux ſerpens. L'artiſte avoit peint ſur le viſage d'Alcmene & d'Amphitrion qui entroient alors dans la chambre, toutes les marques de la terreur & de l'étonnement. Pline dit que Zeuxis regardoit ce morceau comme ineſtimable, & que ne voulant pas abſolument y mettre un prix, il en fit préſent à la ville d'Agrigente, pour le placer dans le temple d'Hercule. Ces deux chefs-d'œuvres ſe ſont perdus : nous y penſâmes avec regret, en marchant ſur ces ruines vénérables.

Près de ce temple, on trouve les ruines de celui de Jupiter Olympien, que les auteurs Siciliens diſent avoir été le plus grand du monde païen, & qui eſt encore d'une étendue prodigieuſe. Il eſt appellé maintenant *il tempio de' giganti*, ou le temple des géants, parce qu'ils ne peuvent pas concevoir que de ſi groſſes maſſes de roc aient pu être placées dans un édifice par la main des hommes. Les

fragmens de colonnes ſont prodigieux, & ils donnent une grande idée de ce bâtiment. On dit qu'il a ſubſiſté juſqu'en 1100; mais à préſent il tombe entiérement en ruines. Nos *Cicérons* nous ont aſſuré qu'il avoit les mêmes dimenſions que l'egliſe de S. Pierre de Rome; mais ils ſe ſont ſûrement trompés. Cette égliſe eſt beaucoup plus vaſte que tous les autre temples des païens.

On voit les ruines de pluſieurs temples, & d'autres grands édifices; mais ceux dont je viens de vous parler ſont les plus remarquables. On montre cependant ceux de Vulcain, de Proſerpine, de Caſtor & Pollux, & un de Junon, qui a été très-beau. Celui-ci étoit enrichi d'un des plus fameux morceaux de peinture de l'antiquité, dont la plupart des anciens ont parlé avec enthouſiaſme. Zeuxis avoit réſolu de ſurpaſſer tout ce qu'on avoit fait avant lui, & de produire un modele de perfection. Il engagea, dit-on, les plus belles femmes d'Agrigente à paroître nues devant lui; on dit même qu'elles briguoient cet honneur avec beaucoup d'empreſſement. Il en choiſit cinq pour ſes modeles; & raſſemblant toutes les perfections de ces beautés en une ſeule, il en compoſa ſa Vénus. Cet ouvrage fut toujours regardé comme ſon chef-d'œuvre; mais malheureuſement il fut conſumé, lorſque les Carthaginois prirent Agrigente. La

plupart des citoyens ſe retirerent dans ce temple, comme en un lieu de ſûreté ; & dès qu'ils virent que les portes étoient attaquées par leurs ennemis, ils convinrent tous d'y mettre le feu, aimant mieux périr au milieu des flammes, que de ſe ſoumettre à la puiſſance des vainqueuers. La poſtérité a plus regretté la perte de ce tableau, que la deſtruction du temple & la mort de ces braves citoyens.

Une ſtatue d'Apollon ne rendoit pas moins célebre le temple d'Eſculape, dont on voit encore aujourd'hui les ruines. Elle fut priſe par les Carthaginois, quand ils brûlerent le temple de Junon. Les conquérans l'emporterent dans leur patrie, dont elle fit long-tems l'ornement ; mais Scipion, lors de la deſtruction de Carthage, la rendit enfin à Agrigente. Quelques auteurs Siciliens diſent, mais ſans aucun fondement, à ce qu'il me paroît, qu'elle fut enſuite transférée à Rome, où elle exiſte encore, admirée de tous les connoiſſeurs, ſous le nom d'*Apollon du Belvedere.* Cette ſtatue eſt effectivement l'ouvrage le plus parfait qu'ait jamais produit le génie.

Je vous ennuierois fort, ſi je vous donnois une deſcription détaillée de toutes les antiquités qu'on trouve ici. La plus grande partie n'apprennent rien ou très-peu de choſes. La plupart des anciennes murailles de la ville étoient taillées dans le roc : les catacombes &

les ſépulcres ſont tous très-vaſtes ; l'un de ceux-ci eſt digne d'une attention particuliere, parce que Polybe qui en fait mention, dit qu'il étoit vis-à-vis du temple d'Hercule, & qu'il fut frappé de la foudre, même de ſon tems. Il eſt preſqu'entier, & répond parfaitement à la deſcription qu'il en donne ; mais les inſcriptions en ſont ſi effacées, que nous n'avons pu y rien lire.

Je parle du monument de Teron, roi d'Agrigente, un des premiers tyrans de la Sicile. Ce prince eſt de la plus haute antiquité, puiſque non ſeulement Diodore, Polybe & les derniers des anciens hiſtoriens parlent de lui, mais qu'Hérodote même en fait mention, & que Pindare lui adreſſe deux de ſes odes olympiques. Ce monument doit avoir plus de deux mille ans ; il a la forme pyramidale, & c'eſt une des formes d'édifices les plus durables.

Les ruines fameuſes d'Agrigente, & toute la montagne ſur la quelle on les trouve, ſont une immenſe concrétion de coquillages de mer, réunis & cimentés avec une eſpece de ſable ou de gravier, & auſſi durs aujourd'hui que le marbre même. Cette pierre eſt blanche avant d'ètre expoſée à l'air ; mais en dedans des temples & des autres édifices, elle eſt devenue d'un brun très-foncé. J'en emporterai quelques morceaux, pour les montrer aux curieux. Il y a de ces coquillages

jusqu'au sommet de la montagne, au moins à quatorze ou quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Ils sont des especes les plus communes des pétoncles, des huîtres, &c.

Je vous laisse, ainsi qu'aux physiciens de nos amis, le soin de deviner par quels moyens ces coquillages ont été élevés à une si grande hauteur, & joints si intimément à toute la substance du rocher. Notre vieux globe a probablement souffert beaucoup de convulsions dont il n'est pas fait mention dans l'histoire. Vous avez entendu parler des vastes couches d'os qu'on a découvertes derniérement dans l'Istrie & à Ossero; une partie de ces couches se prolonge sous des rochers de marbre qui ont plus de quarante pieds d'épaisseur, & l'on n'a pas encore pu déterminer quelle est leur étendue. On a trouvé quelque chose de semblable dans la Dalmatie, dans les isles de l'Archipel, & depuis peu, à ce que j'apprends, sur le rocher de Gibraltar. Le déluge de l'écriture-sainte suffit à peine pour rendre compte de tous ces phénomenes qu'on rencontre dans presque toutes les parties du monde. Mais je suis interrompu par des visites : c'est une heureuse circonstance pour vous & pour moi; car j'allois être extrêmement philosophe, & par conséquent fort ennuyeux. Adieu.





LETTRE XIX.

Luxe des anciens habitans d'Agrigente. Leur hospitalité. Anecdote. Leur bonté & leur reconnoissance pour leurs chevaux. Agrigente long-tems soumise aux tyrans. Phalaris. Anecdote sur ce tyran. Melanippe & Cariton. Leur amitié. Mort de Phalaris.

Je fus interrompu dans ma derniere lettre par un des gens de l'évêque, qui nous a invités pour demain à un grand dîner qu'il doit donner au port; de sorte que nous saurons si le luxe d'Agrigente mérite la réputation qu'il avoit chez les anciens. D'après les politesses & l'attention qu'on a pour nous, nous avons lieu de croire que cette ville n'a point dégénéré sur l'article de l'hospitalité, vertu qui la rendit autrefois si célebre.

Platon visitant la Sicile, fut si frappé du luxe des maisons & des tables d'Agrigente, qu'il fit cette remarque. " Ils bâtissent, disoit-il, „ comme s'ils ne devoient jamais mourir, & „ ils mangent comme s'ils n'avoient qu'une „ heure à vivre. „ Elien, que je tiens devant moi, nous a conservé ces paroles (*).

(*) *Agrigentinos ita ædificare ac si perpetuo victuri, ita convivari ac si postridie morituri forent.*

Pour mieux faire connoître cette ville, il raconte une hiſtoire qui montre que les mœurs de la jeune nobleſſe des anciens & de celle d'aujourd'hui ſont beaucoup plus reſſemblantes qu'on n'auroit lieu de l'attendre.

De jeunes gens de la premiere diſtinction ſe trouverent ſi ivres après un grand repas, qu'à force de chanceler & de tomber les uns ſur les autres, ils imaginerent qu'ils étoient en pleine mer, aſſaillis par une tempête, & commencerent à ſe croire dans le danger le plus éminent de périr. Enfin ils déciderent que la ſeule maniere de ſauver leur vie étoit d'alléger le vaiſſeau, & d'un commun accord ils ſe mirent à jeter par les fenêtres les meubles les plus riches des appartemens, au grand contentement de la populace; ils ne ceſſerent leur extravagance, que lorſque la maiſon fut entiérement nue. En mémoire de cette folie, cet édifice fut appellé dans la ſuite, *le trireme*, ou le vaiſſeau.

Il ajoute que c'étoit un des principaux palais de la ville. On m'a dit qu'il y a à Dublin pluſieurs de ces *triremes*, & qu'il n'eſt pas rare d'y voir des exemples de cette frénéſie, que les habitans appellent *jeter la maiſon par les fenêtres.*

Les anciens, qui reprochent aux habitans d'Agrigente le vice de l'ivrognerie, louent en même tems leur hoſpitalité: effectivement on voit que dans l'antiquité, comme de nos

jours, cette vertu & ce vice marchent ordinairement ensemble. Les Suisses, les Ecossois, les Irlandois, qui sont à présent les peuples de l'Europe les plus adonnés à l'ivrognerie, sont aussi les plus hospitaliers. Chez les nations sobres, au contraire, telles que l'Espagne, le Portugal & l'Italie, cette vertu est très-peu connue; on n'y en connoît même guere d'autres que la sobriété. Il faut probablement en chercher la cause dans la sévérité du gouvernement & dans la crainte de l'inquisition. Lorsque chacun tremble de laisser pénétrer ses véritables sentimens, il seroit dangereux de se mettre dans un état où le cœur s'ouvre de lui-même. Mais quand les esprits ne sont point asservis par la tyrannie, les peuples n'appréhendent point de dévoiler leurs pensées les plus secretes.

Ce ne sont pourtant pas là les seules raisons de ce fait. Je suis persuadé que les vertus & les vices dépendent très-souvent de causes naturelles. La situation très élevée de cette ville, où l'air est d'une légéreté & d'une froideur extraordinaires, a peut-être rendu les habitans plus adonnés au vin que leurs voisins qui sont dans les vallées.

On peut en dire autant des trois nations dont je viens de parler. La plus grande partie de ces pays est située dans des collines & des montagnes; le climat y rend les liqueurs fortes beaucoup plus nécessaires, ou moins nuisibles, que

que dans les lieux bas. Il n'eſt pas ſurprenant que cette coutume qui a commencé probablement ſur les montagnes, où l'air eſt ſi vif, ſe ſoit étendue peu à peu dans les vallées, & qu'enfin elle y ſoit devenue preſque épidémique.

Fazzello, après s'être moqué de l'ivrognerie des habitans d'Agrigente, ajoute qu'il n'y avoit pas en Sicile une cité auſſi recommandable par ſon hoſpitalité. Il dit que pluſieurs nobles avoient des domeſtiques placés aux portes de la ville, pour inviter à venir chez eux tous les étrangers qui arrivoient. Empedocle faiſoit vraiſemblablement alluſion à cet uſage, lorſqu'il s'écrie que les portes d'Agrigente annonçoient à chaque étranger qu'il étoit le bien venu. Nous pouvons aſſurer par expérience, que les habitans conſervent encore cette antique vertu ſi peu connue dans les pays policés. Demain nous aurons occaſion de juger ſi elle eſt accompagnée du défaut qui marche ordinairement avec elle.

On eſt étonné de la deſcription que nous font les anciens de la magnificence d'Agrigente; mais les monumens qui ſubſiſtent, l'atteſtent d'une maniere encore plus forte que ce qu'on trouve dans leurs ouvrages. Diodore dit que les grands vaſes où l'on mettoit de l'eau, étoient ordinairement d'argent, & que les litieres & les voitures étoient le plus ſouvent d'yvoire, richement ornées. Il

fait mention d'un grand vivier rempli de poiſſons & d'oiſeaux aquatiques, où les habitans alloient ſe pourvoir quand ils vouloient donner un grand repas; mais il ajoute que dès le ſiecle d'Auguſte, on le laiſſoit tomber en ruines, parce qu'il en auroit trop coûté pour l'entretenir. Il n'en reſte pas aujourd'hui le moindre veſtige; cependant on voit une ſource d'eau ſinguliere, ſur la ſurface de laquelle flotte une eſpece d'huile, dont les pauvres font uſage dans pluſieurs maladies. On croit que cette fontaine eſt à la place de ce fameux étang que Pline & Solin diſent avoir été fortement imprégné de cette huile.

Diodore parlant des richeſſes d'Agrigente, rapporte le nom d'un de ſes citoyens, qui revenant victorieux des jeux olympiques, entra dans la ville, ſuivi de trois cents chars traînés chacun par quatre chevaux blancs richement caparaçonnés. Il rapporte pluſieurs autres exemples de leur profuſion & de leur luxe.

Il dit que leurs chevaux étoient fort eſtimés dans toute la Grece, pour leur beauté & leur agilité. Pluſieurs des anciens auteurs donnent des éloges à leur race.

Arduus inde Agragas oſtentat maxima longe
Mœnia, magnanimum quondam generator equorum:

dit Virgile au livre III de l'Enéide. Pline nous

apprend qu'on rendoit les honneurs funebres à ceux qui avoient été ſouvent victorieux dans les jeux ; il ajoute même que, pour éterniſer leur mémoire, on leur élevoit de ſuperbes monumens. Timée confirme ce fait ; il dit avoir vu à Agrigente pluſieurs pyramides en forme de ſépulcres, qu'on leur avoit érigées, & il ajoute que lorſque ces animaux étoient devenus vieux & incapables de ſervir, on en prenoit très-grand ſoin le reſte de leur vie, & qu'on leur fourniſſoit toutes les commodités poſſibles. Je deſirerois que nos compatriotes imitaſſent en ce point la reconnoiſsance & la bonté des Siciliens. Notre nation peut être juſtement accuſée de cruauté & d'ingratitude dans la maniere dont elle traite les chevaux, ces quadrupedes qui ſont de tous les plus dignes de notre attention. Il eſt vraiment douloureux de voir ſur la plupart de nos grands chemins, des chevaux autrefois les meilleurs du monde & la gloire de ceux qui les poſſédoient, livrés, ſur la fin de leur vie, à la tyrannie & à la brutalité des plus cruels oppreſſeurs, entre les mains deſquels ils ſouffrent la derniere miſere, juſqu'à ce qu'ils ſuccombent enfin ſous le poids des travaux qu'on leur impoſe. Les ſouffrances de ces malheureux animaux m'ont toujours paru la circonſtance la plus incommode des voyages qu'on fait en Angleterre, & qui d'ailleurs ſont ſi agréables.

On m'appelle pour aller voir quelques antiques ; mais je finirai cette lettre ce ſoir , parce que la poſte part demain matin pour l'Italie.

Le 13 au ſoir. Nous avons examiné beaucoup d'anciennes murailles & de voûtes qui tombent en ruines. Les habitans leur donnent des noms, & ils prétendent vous dire ce qu'elles étoient autrefois ; mais comme elles n'ont pas aujourd'hui la moindre reſſemblance avec ces objets, il eſt impoſſible de les croire, & il feroit inutile de vous en entretenir. Il eſt vrai que nous avons vu quelque choſe qui nous a bien dédommagés des peines que nous avons priſes. C'eſt une chaſſe de ſanglier en relief ſur du marbre blanc ; ce morceau vaut au moins tous ceux du même genre que j'ai vus en Italie, s'il ne leur eſt pas ſupérieur. Il eſt compoſé de quatre différentes parties qui repréſentent les circonſtances & les ſuites de cette chaſſe remarquable.

La premiere contient les préparatifs de la chaſſe : il y a douze chaſſeurs portant chacun une lance, & ſous le bras gauche un petit coutelas d'une forme très-ſinguliere. Les chiens reſſemblent exactement à ceux que nous appellons *baſſets*. Les chevaux ſont pleins d'ardeur & de feu ; ce qui prouve peut être mieux l'excellence de leur race, que tous les témoignages des auteurs ; car l'artiſte qui les a deſſinés étoit certainement accoutumé à voir de très-beaux chevaux.

La ſeconde piece repréſente la chaſſe même ; la troiſieme, la mort du roi qui tombe de cheval ; & la quatrieme, le déſeſpoir de la reine & de ſa cour, en apprenant cette nouvelle. On voit cette princeſſe évanouie entre les bras de ſes femmes qui fondent en larmes.

Ces morceaux ſont très-bien exécutés, & je les mets au rang des plus beaux reſtes d'antiquité que j'aie jamais vus. On les conſerve dans la grande égliſe, qui eſt célebre dans toute la Sicile par un écho ſingulier, à peu près du même genre que la galerie de ſaint Paul, mais dont il eſt beaucoup plus difficile de rendre raiſon.

Si un homme ſe place à la porte occidentale, & un autre ſur la corniche, dans le point le plus éloigné de l'égliſe, exactement derriere le grand autel, ils pourroient, en parlant très-bas, avoir une converſation où chacun d'eux entendra l'autre très-diſtinctement.

Ce phénomene n'a été connu pendant long-tems que de peu de perſonnes. Comme il y a pluſieurs confeſſionnaux près du grand autel, les perſonnes qui ſavoient le ſecret, avoient coutume de ſe placer à la porte de la cathédrale, & elles entendoient clairement tout ce qui ſe diſoit entre le confeſſeur & ſon pénitent. Vous imaginez bien qu'elles ne manquoient pas d'en faire uſage dans l'occaſion. On découvroit les intrigues les plus cachées. Les femmes d'Agrigente avoient beau changer d'amant ou de

confeſſeur ; tout ſe dévoiloit comme à l'ordinaire. Enfin on en trouva la cauſe : on enleva les confeſſionnaux; on prit d'autres précautions pour empêcher la révélation des ſaints myſteres , & les parties offenſées ſe pardonnerent mutuellement.

Agrigente fut long-tems ſoumiſe , ainſi que Syracuſe , au joug des tyrans. Fazzello parle de leur cruauté. Je n'ai pas envie de répéter ce qu'il en dit ; j'y trouve cependant une hiſtoire très-curieuſe : quoiqu'elle ſoit connue , comme elle eſt courte , je vous la rappellerai.

L'orfevre Perillo voulant faire ſa cour au tyran Phalaris , lui fit préſent d'un taureau d'airain admirablement travaillé. Il étoit creux en dedans, & conſtruit de maniere que la voix d'un homme qui y étoit renfermé , reſsembloit exactement au mugiſſement d'un bœuf. L'artiſte indiqua au tyran les grands effets que ce châtiment produiroit , ſi l'on mettoit quelques criminels dans le taureau d'airain , & qu'on fît du feu deſsous.

Phalaris frappé de cette horrible idée, & curieux peut-être de voir l'expérience de ce qu'on lui propoſoit , dit à l'orfevre qu'il étoit la ſeule perſonne qui pût animer le taureau ; qu'il devoit avoir étudié le ſon de voix qu'il falloit employer pour le faire mugir de la maniere la plus parfaite , & qu'il ſeroit injuſte de le priver de l'honneur de ſon invention. Là-deſsus il ordonna qu'on y renfermât l'orfevre, & qu'on

allumât un grand feu autour du taureau, qui fur-le-champ fe mit à mugir, au grand étonnement de tout Agrigente, que ce fpectacle amufoit. *Cicéron* dit que, lors de la prife d'Agrigente, cette machine fut emportée à Carthage, d'où Scipion la renvoya en Sicile après la deftruction de la rivale de Rome.

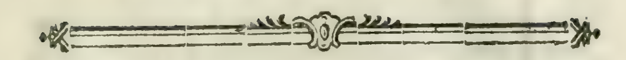
Fazzello raconte une autre hiftoire qui fait plus d'honneur à Phalaris. Deux amis, Mélanippe & Cariton, avoient confpiré fa mort. Cariton defirant épargner à fon ami les dangers de l'entreprife, voulut l'exécuter feul. Au moment où il tentoit de poignarder le tyran, il fut faifi par les gardes, & on le livra fur-le-champ aux plus affreufes tortures, pour lui faire révéler fes complices. Il les fupporta avec tout le courage imaginable. Mélanippe, informé de la fituation de fon ami, courut vers le tyran, & l'affura qu'il étoit feul criminel; que Cariton n'avoit agi qu'à fon inftigation. Il lui demanda de fouffrir lui-même les fupplices deftinés à fon ami. Phalaris, frappé de tant d'héroïfme, leur pardonna à tous deux.

Malgré cette action généreufe, c'étoit affurément un tyran barbare. Fazzello raconte auffi fa mort Je finirai ma lettre par ce trait; car je fuis exceffivement fatigué, & je crois que vous êtes dans le même cas. Zénon le philofophe étant allé à Agrigente, & ayant été admis devant le tyran, il lui confeilla pour fon bonheur, ainfi que pour celui de fes fujets, de

résigner sa puissance, & de mener une vie privée. Phalaris ne goûta pas ces idées philosophiques; & soupçonnant Zénon de conspirer contre lui avec quelques-uns des habitans de la ville, il le fit appliquer à la question, en présence des citoyens d'Agrigente.

Zénon se mit alors à leur reprocher la foiblesse & la pusillanimité qu'ils faisoient paroître, en se soumettant à un si abominable tyran, & il excita tellement leur courage, qu'à l'instant ils désarmerent les gardes & lapiderent Phalaris. Je vous assure que je suis charmé que l'exécution fut si prompte. Je ne vous écrirai plus à l'avenir de si longues lettres; car elles sont au moins aussi incommodes pour moi que pour vous. Nous ferons voile ce matin, ou demain, pour Trapani, d'où je vous donnerai de mes nouvelles. Nous allons examiner un grand nombre de vieilles murailles; mais je ne vous ennuierai pas du détail de ce que nous aurons vu.





LETTRE XX.

Environs d'Agrigente. Fête. Hoſpitalité des habitans d'Agrigente. Leur caractere. L'évêque. Départ pour Trapani. Tempête. Retour à Agrigente. Voyage par terre à Palerme. Richeſſe & beauté du pays. Pauvreté & oppreſſion des payſans.

Le 16 juin 1770.

PENDANT que mes compagnons ſe repoſent, je prends la plume pour vous écrire, mon cher Beckford. Nous ſommes à préſent ſur le ſommet d'une très-haute montagne ſituée entre Agrigente & Palerme. Notre voyage par mer à Trapani a manqué, & nous avons réſolu de ne plus nous haſarder ſur cet élément; nous nous croyons très-heureux de n'y pas être expoſés, quoique nous ſoyons dans le plus pauvre & le plus miſérable de tous les villages. Nous avons couru tout le ſoir ſur nos mules, & nous y ſommes arrivés à environ dix heures, accablés de ſommeil & de fatigue. Nous avons pris du thé, remede qui ne manque jamais de nous ſoulager, & je ſuis à préſent auſſi frais que lorſque nous nous ſommes mis en marche. Il n'a

pas produit un ſi bon effet ſur nos compagnons : ils ſe ſont jetés ſur de la vielle paille dans un coin ; & en dépit des poules affamées qui vont chercher leur pâture deſſous eux, ils ſont déja endormis.

Je profiterai de ce tems pour vous faire un abrégé de ce qui nous eſt arrivé depuis ma derniere lettre.

Nous avons fait quelques petites excurſions aux environs d'Agrigente. Le pays eſt agréable ; il produit du bled, du vin, de l'huile, dans la plus grande abondance. Les champs ſont couverts en même tems de beaucoup de fruits très-beaux & de différentes eſpeces, d'oranges, de limons, de grenades, d'amandes, de piſtaches, &c. Ces productions nous cauſoient preſqu'autant de plaiſir que le ſpectacle des ruines ſur leſquelles elles croiſſent.

Nous avons dîné chez l'évêque, & nous ſommes très-convaincus que les anciens habitans d'Agrigente ne connoiſſoient pas mieux le véritable luxe de la table que ceux d'aujourd'hui, auxquels ils ont tranſmis une grande partie de leurs vertus ſociales & de leurs vices. Je leur demande pardon d'appeller ces défauts, des vices ; je voudrois employer un nom moins fort, dans la crainte qu'on ne m'accuſât de reconnoître mal l'hoſpitalité qu'ils ont exercée à notre égard.

Nous étions trente à table, & on y a ſervi plus de cent plats : ils étoient tous apprêtés

de la maniere la plus délicate & la plus dispendieuse ; & nous avons vu que l'ancien proverbe romain, *siculus coquus & sicula mensa*, se vérifioit encore aujourd'hui. Il n'y manquoit rien de tout ce qui peut exciter ou flatter le goût, causer un appétit factice & le satisfaire. Quelques-uns des mets si vantés par les épicuriens de l'ancienne Rome, faisoient partie du festin, & en particulier la *morena*, dont parlent si souvent leurs auteurs. C'est une espece d'anguille qu'on ne trouve que dans cette partie de la Méditerranée, & qu'on envoie dans plusieurs cours de l'Europe. Elle n'est pas aussi grasse & aussi fade que les autres poissons de ce nom ; de sorte qu'on peut en manger beaucoup : sa chair blanche comme la neige, est très-délicate. Ils ont inventé un raffinement de luxe singulier. En traitant d'une certaine maniere leurs volailles, ils en grossissent considérablement les foies, & ils leur donnent une excellente saveur. C'est un mets incomparable ; mais pour se le procurer, on emploie des moyens si cruels, que je ne veux pas vous les apprendre. Vous en parleriez peut-être sans aucune mauvaise intention à vos amis ; ceux-ci les révéleroient à d'autres, jusqu'à ce qu'enfin on en fît l'expérience ; & toute la race des volailles auroit raison de me maudire. Contentez-vous de savoir qu'elle occasionne une

mort lente & très-douloureuſe au pauvre animal. Je ſais que cela ſeul ſuffit pour vous empêcher d'en goûter jamais.

La compagnie étoit fort gaie. Les Agrigentins ne démentent pas leur ancien caractere ; car la plupart étoient ivres avant que de ſortir de table ; & en les voyant chanceler, je commençois à craindre que la ſcene des *triremes* ne ſe renouvellât. Ils nous prierent de leur faire du punch, liqueur dont ils avoient ſouvent entendu parler, mais qu'ils n'avoient jamais vue. On nous apporta ſur-le-champ les ingrédiens néceſſaires, & nous réuſsîmes ſi bien, qu'ils le préférerent à tous les vins qu'on avoit ſervis en grand nombre. Ils en bûrent tant, que je m'attendois à les voir tomber par terre. Ils l'appelloient *pontio* ; ils le vantaient d'un ton de voix fort haut, & ils diſoient, en faiſant alluſion à Ponce-Pilate, que Pontio étoit un plus galant homme qu'ils ne l'avoient cru. Un d'entr'eux, chanoine reſpectable, fut très-malade ; & pendant qu'il déchargeoit ſon eſtomac, il tourna vers moi des yeux mourans, & en branlant la tête, il me dit avec un ſoupir : ah ! ſeigneur capitaine, je ſavois bien que Pontio étoit un grand traître. Un autre qui l'entendoit, s'écria : un moment, ſeigneur chanoine, ne dites rien contre Ponce-Pilate ; ſouvenez-vous que, ſans lui, vous ne ſeriez pas chanoine, & ſon Excellence ne ſeroit pas

évêque. N'oubliez pas ainſi vos amis.

Que penſez-vous de ces révérends peres de l'égliſe? Leur mérite ne conſiſte plus dans le jeûne & la priere; ils diſent qu'ils ont arrangé leur *credo* à la moderne, & qu'il eſt beaucoup plus ſimple que celui de S. Athanaſe. L'un de ces prêtres m'apprit que, ſi nous voulions reſter quelque tems avec eux, ils nous perſuaderoient bientôt qu'ils ſont les mortels les plus heureux de la terre. Nous avons ôté de ce ſyſtême, dit-il, tout ce qui eſt ſombre & mélancolique; & nous croyons que, de tous les chemins, celui du ciel doit être le plus agréable & le plus riant. Si cela n'eſt pas, Dieu aura pitié de nous. Je lui répondis que, ſi c'étoit un péché de rire, comme l'enſeignent quelques caſuiſtes, ils ſeroient les plus grands de tous les pécheurs. Nous tâchons au moins, continua-t-il, d'être heureux ici bas; & je crois qu'on ne peut pas mieux ſe préparer au bonheur de l'autre vie. Le renoncement aux plaiſirs permis nous paroît un grand péché, & nous l'évitons avec le plus grand ſoin: aucun de nous ne ſera damné pour ce crime. Il finit en rapportant deux vers qui ſont leur maxime favorite, & dont voici le ſens:

Dieu eſt ſatisfait quand l'homme eſt content. Jouir, c'eſt obéir.

Ce n'eſt pas la premiere fois que j'ai ren-

contré cet eſprit de licence parmi le clergé de Rome. Pour montrer aux étrangers qu'il y a dans leur culte bien des points qu'ils ne regardent pas comme ſérieux, ils tombent trop ſouvent dans l'autre extrêmité.

Nous avons été très-contens de l'évêque; il eſt fort reſpecté, & à juſte titre. Cependant ſa préſence, loin de diminuer la bonne humeur de la compagnie, contribua à l'augmenter. Il prenoit part à tous les bons mots; il nous amuſoit par ſes réparties ſaillantes, & oublioit entiérement ſa dignité épiſcopale; mais on m'a aſsuré qu'il ſavoit bien la reprendre, lorſque cela étoit néceſſaire. Il nous plaça près de lui à table, & nous fit toute ſorte de politeſſes. Sa maiſon eſt une des premieres de l'isle, & il eſt frere du prince de.... C'eſt un petit homme honnête & d'une ſociété agréable: il n'a pas encore quarante ans; & comme ſon ſiege eſt le plus riche du royaume, c'eſt une choſe fort extraordinaire de l'en voir pourvu dans un âge ſi peu avancé. Il eſt inſtruit dans la littérature, & il a lu avec fruit les anciens & les modernes; il a d'ailleurs autant d'eſprit que d'érudition. Nous trouvâmes chez lui pluſieurs francs-maçons qui furent très-charmés de reconnoître que nous étions leurs confreres. Ils nous preſserent beaucoup de paſser quelques jours de plus avec eux, & ils nous ont offert des lettres pour Palerme, ainſi que pour toutes les autres villes que nous voudrions viſiter.

Mais les chaleurs augmentent avec tant de violence, qu'en prolongeant notre voyage, nous craignons d'être ſurpris par le ſiroco, qu'on dit ſouffler des déſerts brûlans de l'Afrique, & qui a quelquefois des ſuites fâcheuſes pour ceux qui voyagent en Sicile.

Je m'apperçois que j'ai omis pluſieurs particularités de notre dîner; j'aurois dû vous dire que c'étoit une fête annuelle que donne à l'évêque la nobleſse d'Agrigente. Le repas fut ſervi dans une vaſte grange à moitié remplie de bled, au bord de la mer; on avoit choiſi cet endroit pour éviter la chaleur. Ils obſervent une méthode qui nous parut ſinguliere, mais qui eſt beaucoup meilleure que la nôtre. Une grande partie des fruits fut miſe ſur la table avec le ſecond ſervice. Il y avoit entr'autres des fraiſes. Les Siciliens furent très-ſurpris de nous les voir manger avec de la crême & du ſucre. Le deſsert conſiſtoit en fruits de toute eſpece & en un beaucoup plus grand nombre de glaces; elles étoient ſi bien faites, en forme de pêches, de figues, d'oranges, de noix, &c. qu'un homme qui n'auroit pas été accoutumé à en voir, ſe ſeroit aiſément trompé, comme cela eſt arrivé quelquefois.

Sur les ſix heures, nous prîmes congé de nos aimables amis d'Agrigente, & nous nous embarquâmes dans le nouveau port, à bord de notre ſparonaro. Le havre a été conſtruit depuis peu à très-grands frais; cette ville

fut toujours un des premiers ports de l'isle pour l'exportation des grains. L'évêque & fa compagnie vinrent fe promener dans un grand bateau ; & comme ils vogoient autour de nous, nous eûmes occafion de leur faire une feconde fois nos adieux. La foirée fut très-belle, & nous fîmes plufieurs milles en longeant la côte. Nous dépaffâmes plufieurs pointes ou petits promontoires très-pittorefques ; la plupart étoient couverts de grands aloës en pleine fleur. Je comptai plus de deux cents de ces plantes majeftueufes. J'imagine que ce coup-d'œil ne fe retrouve nulle part. Je voudrois vous cacher ce qui nous arriva après le coucher du foleil : mais la vie eft remplie de bien des traverfes ; & puifque notre voyage nous caufoit tant de plaifirs, nous devions nous attendre à quelques inconvéniens. Nous avons effuyé une tempête : ce malheur donnera du relief à notre courfe de mer, & on en lira notre journal avec plus de plaifir. Elle n'étoit pas à la vérité auffi forte que celle qui eft décrite par Virgile, & dont la lecture a donné, à ce qu'on dit, le mal de mer à quelques perfonnes ; mais elle ne l'étoit que trop pour notre petit bâtiment. Nous tâchâmes de nous refugier dans une crique, & nous n'en pûmes pas trouver. Le vent foufloit avec beaucoup d'impétuofité, & nous reconnûmes qu'il étoit dangereux d'avancer plus loin ; mais comme la nuit étoit fort fombre

&

& noire, nous craignîmes de ne pouvoir pas regagner le port d'Agrigente. Il n'y en avoit point d'autres à plusieurs milles de nous ; & c'étoit la seule ressource qui nous restoit. Nous virâmes de bord ; & après avoir pris beaucoup de peine pour ne pas échouer contre les rochers & les brisans, nous découvrîmes le fanal environ deux heures après : il nous servit de direction ; & entre une & deux heures du matin, nous entrâmes sains & saufs dans le havre. Nous nous couchâmes sur nos matelas ; & l'expérience nous ayant appris qu'il pouvoit y avoir en cette saison de gros tems sur la Méditerranée, nous résolûmes unanimement de ne plus voyager sur des sparonaros, & nous envoyâmes sur-le-champ louer des mules pour gagner les montagnes de Palerme. La tempête dura tout le jour & fut très-violente ; nous n'eûmes qu'à cinq heures des mules, des guides & des gardes. Nous partîmes alors à peu près dans le même ordre & dans le même équipage que lorsque nous quittâmes Messine, il y a environ trois semaines. Nos gardes n'ont pas manqué de nous effrayer tout le long du chemin ; ils nous montroient à chaque mille l'endroit où un homme avoit été volé, & plus loin, le chemin où un autre avoit été assassiné. Si la moitié de ces histoires sont vraies, c'est sûrement la route la plus dangereuse du monde ; mais j'ai cru qu'ils en

avoient inventé la plupart, pour ſe donner un air d'importance & obtenir de nous une plus grande ſomme d'argent. Il faut convenir que pluſieurs potences dreſſées ſur le chemin nous apprenoient qu'il y avoit beaucoup de ſcélérats. Chaque petit baron a le pouvoir de vie & de mort dans ſon propre domaine. Le frere de notre évêque fit arrêter derniérement vingt-quatre bandits déſeſpérés, qui firent beaucoup de réſiſtance: il y eut pluſieurs hommes tués de part & d'autre. Quelques-uns d'entr'eux étoient ſous la protection & au ſervice de la nobleſſe; mais ils furent tous pendus. Ce châtiment n'en a pas impoſé au reſte. Nos gardes marchoient toujours le fuſil armé dans les endroits ſuſpects, & ils examinoient avec attention de tous côtés; mais nous ne vîmes rien qui pût nous alarmer, ſi l'on en excepte les chemins, qui ſont quelquefois plus mauvais que ceux que j'ai rencontrés dans les Alpes. Après avoir fait environ vingt milles, nous arrivâmes à une miſérable maiſon, où il n'y avoit rien qu'un peu de paille pour nos mules: cependant nous vînmes à bout d'allumer du feu; nous fîmes du thé; & ayant eu ſoin d'apporter du pain d'Agrigente, nous ſoupâmes de bon appétit. Une pierre ronde au milieu d'un champ nous ſervit de table; & comme la lune brilloit, nous n'eûmes pas beſoin d'autre lumiere. Vous imaginez bien que nous y reſtâmes auſſi

peu de tems qu'il nous fut possible : la maison étoit trop dégoûtante pour y entrer ; & l'écurie étoit remplie de pauvres malheureux couchés sur la terre. Je n'ai vu nulle part un si mauvais cabaret, si toutefois on peut lui donner ce nom. Nous nous remîmes en marche, & nous entrâmes bientôt dans le bois, où nous entendîmes le concert des rossignols, qui nous dédommagerent des désagrémens que nous venions d'essuyer. Le jour parut peu de tems après, & nous apperçûmes le pays le plus joli & le plus pittoresque du monde. La fertilité des plaines est vraiment étonnante, sur-tout quand on fait attention qu'elles ne sont ni encloses ni marnées, & qu'on ne les cultive presque pas. Cette isle étoit appellée avec raison le *grenier de l'empire romain.* Si elle étoit bien cultivée, on y recueilleroit plus de bled qu'en aucune contrée de la terre. Pline dit qu'elle produisoit ordinairement au centuple de la semence ; & Diodore, qui étoit originaire de la Sicile & qui écrivoit sur les lieux, assure qu'il y croissoit sans culture, du bled & d'autres grains. Homere avance le même fait dans l'Odyssée. « Les cyclopes, gens superbes, qui ne re-
» connoissent point de loix, & qui, se con-
» fiant à la providence des dieux, ne plan-
» tent ni ne sement, mais se nourrissent des
» fruits que la terre produit sans être cul-
» tivée. Le froment, l'orge & le vin croissent

„ chez eux en abondance : les pluies de Ju-
„ piter groſſiſſent ces fruits, qui mûriſsent
„ dans leur ſaiſon. „

La plupart des montagnes ſemblent avoir été formées par un feu ſouterrein : pluſieurs conſervent encore leur forme conique & leur bouche ; mais elles ne ſont pas auſſi régulieres que celles de l'Etna, parce qu'elles ſont probablement beaucoup plus anciennes. J'ai obſervé pluſieurs morceaux de lave le long de la route & dans les lits des torrens, & des fragmens de la pierre appellée *tuffa* ; ce ſont certainement des productions d'un volcan qui me paroît avoir donné naiſſance à une partie de cette isle, ainſi que des Lipari qui en ſont voiſines. Nous paſſâmes près de quelques carrieres d'une eſpece de talc & d'un albâtre groſſier ; on fait avec ce dernier une ſorte de ſtuc ſemblable à celui de Paris. Nous regrettâmes beaucoup de n'avoir pas vu la fameuſe ſaline d'Agrigente, qu'on trouve en terre à environ quatre ou cinq milles de cette ville. Le ſel y a cette propriété remarquable, différente de tous les autres, qu'il ſe fond ſur-le-champ au feu, & que dans l'eau, il ſe briſe & ſe caſſe, dit-on, ſans jamais ſe diſſoudre. Pline, Ariſtote & d'autres naturaliſtes anciens & modernes en parlent. Fazzello, que j'ai apporté avec moi pour le lire en route, dit qu'il en a fait ſouvent l'expérience. Il ajoute, ſur l'autorité des

anciens, que la Sicile avoit autrefois des mines de ce ſel qui étoit ſi pur & ſi ſolide, que les ſtatuaires & les ſculpteurs le préféroient au marbre, & qu'ils en faiſoient différens ouvrages.

Les pauvres gens du village nous ayant apperçus, ils nous ont entourés avec des regards qui annonçoient la miſere. Il nous ont comblés de bénédictions, & ils s'en ſont retournés dans leurs malheureuſes cabanes. Combien nous devenons vils & mépriſables ſous le joug de la ſervitude! On ne conçoit réellement pas qu'un gouvernement, quel qu'il ſoit, puiſſe rendre indigent & miſérable un pays qui produit preſque ſans culture tout ce qui eſt néceſſaire aux beſoins de luxe & de premiere néceſſité.

Mais, hélas! la pauvreté & l'infortune ont toujours ſuivi la domination eſpagnole dans cet hémiſphere & dans l'autre. J'eſpere qu'il y aura un enfer pour ces barbares conquérans, & que les Siciliens & les Mexicains auront la conſolation de les y tourmenter. Ils ſe vantent que le ſoleil ne ſe couche jamais ſur leurs domaines; mais ils oublient que, depuis que leur état eſt devenu ſi étendu, ils ne lui offrent dans ſa courſe que des champs ſtériles, des déſerts en friche, & des moines fainéans. Tels ſont les fruits de leurs conquêtes ſi vantées: ils devroient plutôt rougir d'être éclairés par le ſoleil. D'autres na-

tions diront ſeulement qu'il ne ſe couche jamais ſur leurs forfaits. La vue de ces pauvres gens m'a rempli d'indignation. Ce village eſt environné du plus beau pays du monde ; cependant on n'y trouve ni pain ni vin , & les habitans ſemblent exténués par la faim. Précieuſe liberté ! tu fais ſeule le bonheur de l'homme ; tu donnes du prix à tous les biens ; & ſans toi , les plus riches dons de la nature ſe changent en malédictions. Maudit ſoit celui qui , trompant le vœu de la nature , réduiſit les ſociétés en eſclavage ! A préſent que j'ai de l'humeur , je pourrois faire des imprécations juſqu'au ſoir , ſi cela étoit utile à ces infortunés ; mais je craindrois de me jeter dans des déclamations inutiles , & de me livrer à une colere qui ne finiroit pas. Je finis donc , parce que j'ai beaucoup d'autres choſes à vous dire ; d'ailleurs je m'endors de fatigue. Je ſouhaite que la lecture de cette lettre ne produiſe pas le même effet ; je compte pourtant que ſi cela arrive , ce chapitre des imprécations vous réveillera. Nous avons ordonné que nos mules ſoient prêtes pour cinq heures , & nous ferons en marche toute la nuit ; les chaleurs ſont trop grandes pour voyager pendant le jour. Adieu.





LETTRE XXI.

Suite du voyage à Palerme. Contraste entre la Sicile & la Suisse. Auberges, &c.

A Palerme, le 19 juin 1770.

Nous venons d'arriver à la capitale de Sicile, qui nous paroît plus belle & plus magnifique que Naples : elle n'est pas à la vérité aussi vaste ; mais la régularité, l'uniformité & la propreté de ses rues & de ses bâtimens la rendent beaucoup plus agréable ; elle est remplie de monde, & les habitans semblent être riches & fort gais. Mais j'oubliois qu'il vous reste cinquante milles de chemin à faire sur des rochers & des précipices, & je ne vois pas pourquoi vous jouiriez tout d'un coup des douceurs & des plaisirs de Palerme, sans partager les fatigues du voyage. Je tâcherai pourtant de vous conduire le plus rapidement qu'il me sera possible.

Nous vous avons laissé, je crois, dans un petit village au sommet d'une haute montagne. Ce seroit vous traiter fort mal, si nous ne vous en tirions pas promptement ; car j'avoue que je ne me suis jamais trouvé en un pays si misérable. Nous y dormîmes assez bien,

en dépit des puces, des punaifes & des poulets, qui faifoient tous leurs efforts pour nous en empecher. Nos deux guides vinrent nous éveiller avant cinq heures, en nous parlant de vols & d'affaffinats commis fur la route où nous allions paffer. Nous fûmes bientôt rangés en bataille, & nous nous mîmes en marche, fuivis de tous les hommes, femmes & enfans du village. Nous gagnâmes les bois, & nous tâchâmes d'oublier les objets de mifere qui venoient de nous attrifter. Le pays devenoit plus riche & plus beau, à mefure que nous avancions. Quoique les montagnes foient fort élevées, (celle que nous venions de quitter avoit près de quatre mille pieds de haut, & le mercure y étoit à 26 pouces 2 lignes) elles font couvertes jufqu'au fommet, des meilleurs pâturages. L'herbe des vallées eft déja brûlée par la chaleur; de forte que tous les troupeaux paiffent dès à préfent fur les montagnes. On apperçoit la féparation graduelle de la chaleur & du froid, en jetant un coup-d'œil fur le pays. Les vallées, ainfi que le pied de la montagne jufqu'à une hauteur confidérable, font d'une couleur brune & jaunâtre; la furface du terrein commence enfuite à prendre une nuance de verd qui devient peu àpeu plus foncé, & qui couvre toutes les régions fupérieures; cependant l'herbe & le bled ne font pas fi abondans au fommet qu'au milieu. Nous fûmes furpris de la richeffe étonnante des récoltes,

bien ſupérieures à celles de l'Angleterre & de la Hollande, où le ſol fertile en lui-même eſt parfaitement cultivé. Ici, au contraire, les laboureurs dans l'indigence daignent à peine tracer un ſillon, & ils moiſſonnent d'un air chagrin leurs champs couverts de bled. En effet, de quoi leur ſert cette richeſſe? Souvent le grain ſe gâte entiérement, parce que l'exportation eſt défendue à tous ceux qui n'ont pas le moyen de payer au roi des droits exorbitans. Quel contraſte entre cette isle & le pays ingrat & reſſerré de la Suiſſe! Les redoutables effets de l'oppreſſion ne peuvent ſe trouver nulle part dans une oppoſition plus frappante avec le bonheur de la liberté. La Suiſſe, cette excroiſſance de l'Europe, où la nature ſemble avoir rejeté ſes humeurs froides & ſtagnantes, remplie de lacs, de marais & de bois, eſt environnée de rochers énormes & d'éternelles montagnes de glace, remparts ſacrés de la liberté. Elle jouit de tous les biens, quoique tous les biens ſemblent lui avoir été refuſés. La Sicile, au contraire, favoriſée de tous les dons de la nature, gémit dans la pauvreté la plus abjecte, & ſes habitans haves & défaits meurent de faim au ſein de l'abondance. C'eſt la liberté ſeule qui opere ce prodige. Dans ſes mains motrices, les montagnes s'abaiſſent, les lacs ſe deſſechent, & ces rochers, ces marais & ces bois deviennent autant de ſources de richeſſes & de plaiſirs. *Le contentement & la ſimplicité*,

filles de la nature, bannies depuis long-tems de la plupart des royaumes de la terre, ſemblent s'être refugiées chez les Suiſſes. L'induſtrie fournit à la tempérance le peu dont elle a beſoin; & la ſanté aux joues de roſe s'aſſied à table en ſouriant.

Cette citation d'auteurs claſſiques va vous faire imaginer que je ſuis en danger de devenir poëte. Je ne crois pas cependant qu'aucune des montagnes que nous avons paſſées ſoit le Parnaſſe, ni qu'aucune des muſes voulût les habiter, excepté peut-être Melpomene, qui aime les phyſionomies tragiques. Je vous en tirerai auſſi-tôt qu'il me ſera poſſible, pour vous ramener parmi les hommes. Plus d'une fois j'ai ſouhaité d'avoir votre muſe pour compagne de voyage : mes lettres auroient été plus intéreſſantes. Prenez l'intention pour le fait.

Après avoir marché juſqu'à minuit, nous arrivâmes à un autre miſérable village, où nous dormîmes quelques heures ſur la paille, pour nous remettre en route à la pointe du jour. Nous eûmes le plaiſir de voir le ſoleil ſe lever du ſommet d'une très-haute montagne, & nous fûmes ravis de l'aſpect du Strombolo & de toutes les isles Lipari, que nous voyions à une grande diſtance de nous. En deſcendant de cette montagne, nous nous trouvâmes ſur les bords de la mer; & quoique cette route fût plus longue de quelques milles, nous la prîmes cependant de préférence à celle de l'intérieur

du pays. Nous mîmes bientôt pied à terre pour nous baigner; vous ne pouvez pas imaginer combien cet exercice procure de délaſſement: nous en avions grand beſoin, après la fatigue d'un pareil voyage; car il y avoit trois jours que nous ne nous étions déshabillés. Votre ami Fullarton qui n'a que dix-ſept ans, mais dont l'eſprit & le corps bravent toutes les fatigues, recouvra ſes forces dans un inſtant, & fut prêt à ſe remettre en route. Nous fîmes du thé, & nous déjeûnâmes ſous un figuier. Les environs de Palerme ſont très-beaux. Toutes les allées ſont plantées d'arbres fruitiers & de gros aloès d'Amérique en pleine fleur. Nous paſſâmes près de la ville, vers un endroit où les membres d'un grand nombre de criminels étoient ſuſpendus à des crochets. On avoit fait quelques exécutions depuis peu; & ces cadavres découpés offroient un ſpectacle hideux. A notre arrivée, nous apprîmes qu'un prêtre & trois autres coquins avoient été arrêtés après un combat opiniâtre, dans lequel pluſieurs hommes furent tués de part & d'autre. Le prêtre ne voulant pas ſe rendre aux ſatellites, ſe plongea un poignard dans le ſein, & mourut ſur-le-champ; les autres ont été mis en priſon & punis de mort.

Comme il n'y a qu'une auberge à Palerme, nous ſommes obligés de payer ce que le propriétaire nous a demandé, & nous lui donnons cinq ducats par jour. Nous ſommes aſſez mal

logés. A proprement parler, c'eſt la ſeule hôtellerie que nous ayons encore vue en Sicile. Elle eſt tenue par une Françoiſe babillarde & incommode, que nous ne pouvons pas chaſſer de nos chambres ; & elle n'y vient jamais ſans nous parler de tel prince ou duc qui ſe ſont trouvés parfaitement heureux d'être logés dans ſa maiſon. Elle nous fait entendre qu'ils étoient paſſionnément amoureux d'elle, & il ſemble qu'elle trouve très-mauvais que nous ne ſoyons pas dans la même diſpoſition. J'ai déjà été obligé de lui dire que nous étions une eſpece d'hommes qui vivions retirés, & que nous n'aimions pas la compagnie. Je vois qu'elle nous en eſtime moins ; & comme j'ai paſſé ce matin dans la cuiſine ſans lui parler, elle s'eſt écriée : Ah, mon Dieu ! comme ces Anglois ſont ſauvages ! Je crois que nous devons faire un peu plus d'attention à elle ; ſans quoi, elle ſe vengera, en nous faiſant payer plus cher ; mais elle eſt extraordinairement graſſe, & laide comme un diable. Elle ſe plâtre les joues d'une maniere dégoûtante : ſon portrait eſt dans la chambre d'où je vous écris, ainſi que celui de ſon mari, qui, pour le dire en paſſant, eſt un imbécille. Il eſt peint tenant une tabatiere ouverte dans une main, une taſſe de caffé dans l'autre, & diſant en même tems des douceurs à madame. J'ai remarqué cette triple occupation, qui me ſembloit ſignifier quelque choſe de particulier.

J'en ai parlé à la femme, qui m'a dit que l'idée lui appartenoit; que son mari aimoit passionnément le tabac & le caffé, & que cependant il la préféroit à ces deux plaisirs. Je n'ai pu m'empêcher d'applaudir à la naïveté de cette pensée. Madame est peinte avec un énorme bouquet sur la gorge & une orange dans la main droite, signe emblématique de sa douceur & de sa chasteté. Elle ajouta qu'elle avoit pressé le peintre de la tirer *avec le sourire sur le visage*; que, comme il n'avoit pas assez d'esprit pour rendre son sourire naturel, elle avoit été obligée d'en prendre un qui n'étoit pas tout-à-fait aussi joli que le naturel, mais qui vaudroit toujours mieux que de paroître triste. Je lui répondis qu'elle avoit raison, & qu'il lui seyoit parfaitement bien, parce que les dames grasses sont toujours de bonne humeur. Je vis cependant qu'il falloit lui faire des excuses sur la derniere partie de mon compliment, qui me faisoit perdre dans son esprit l'estime que j'avois gagnée par la premiere. Il est vrai, dit-elle assez piquée, que j'ai un peu d'embonpoint, mais je ne suis pas si grasse. Je lui demandai pardon de ne pas connoître toute la finesse de la langue françoise, & je l'assurai qu'*embonpoint* étoit le terme que je voulois employer. Elle reçut mon apologie, & nous nous réconciliâmes. Elle me fit une révérence, & me dit : oui, monsieur, pour parler

comme il faut, on doit dire *embonpoint* ; on ne dit pas *graſſe.* Je lui jurai, en la ſaluant juſqu'à terre, que ce mot ſeroit à jamais rayé de mon vocabulaire. Elle me quitta avec un gracieux ſourire, & me fit une révérence beaucoup plus profonde que la premiere, en ajoutant : je ſavois bien que monſieur étoit un homme comme il faut ; & elle s'en alla en ſautillant ſur la pointe des pieds, pour me faire voir combien je m'étois trompé. Cette femme m'a rappellé une obſervation qui s'eſt toujours vérifiée. Les François changent peu de mœurs & de manieres, en ſe mêlant avec les autres nations, perſuadés qu'ils ſont ſeuls dignes d'être imités. Quoiqu'elle ſoit ici depuis vingt ans, elle eſt toujours auſſi françoiſe que ſi elle n'étoit jamais ſortie de Paris ; & elle regarde toutes les dames de Palerme avec le plus grand mépris, parce qu'elles n'ont jamais vu cette capitale, & qu'elles n'ont point entendu la muſique ſublime de ſon divin opéra. Elle eſt d'ailleurs un abrégé merveilleux de toutes les femmes de France, dont la paſſion univerſelle fut toujours le deſir de plaire & de paroître jeunes ; & je crois réellement qu'elles conſerveroient ces prétentions, quand elles vivroient mille ans. Quiconque obſerve dans les aſsemblées publiques, leurs têtes de mort enduites d'un maſque épais de vernis, ſera bientôt convaincu de cette vérité. Au contraire, dès que nos vieilles ladys

angloiſes ont atteint l'âge de ſoixante ans, elles ſe piquent d'en avoir quatre-vingt, & elles paroiſsent auſſi vaines du nombre de leurs années, qu'elles l'étoient autrefois de leur jeuneſse. J'en connois pluſieurs qui ne ſont pas moins contentes, & j'oſerois preſque dire, moins recherchées avec leurs rides, qu'elles l'aient jamais été avec leur teint fleuri. Une vieille femme de bonne humeur, qui ne rougit point du nombre de ſes années, eſt auſſi reſpectable & auſſi digne d'eſtime, qu'une petite-maîtreſse flétrie, qui remplit ſes rides de vernis, & veut à quatre-vingts ans paſser pour en avoir vingt-quatre, eſt ridicule & mépriſable. Adieu.



LETTRE XXII.

Ville de Palerme. Marino. Lieux où ſe tiennent les converſations. Dames Siciliennes. Réflexions.

À Palerme, le 23 juin 1770.

J'AI beaucoup de choſes à vous écrire ſur cette ville; nous y goûtons chaque jour de nouveaux plaiſirs, & nous la quitterons avec bien du regret. Nos lettres de recommanda-

tion nous ont procuré de très-agréables connoiſſances, & l'on nous comble de politeſſe. Mais j'entreprendrai de vous donner d'abord quelque idée de la ville, & je vous parlerai enſuite des habitans. C'eſt une des plus régulieres que j'aie vues, elle eſt bâtie ſur un plan que toutes les grandes villes devroient ſuivre. Les deux rues principales s'entrecoupent exactement au centre de la cité, où elles forment une jolie place réguliere, appelleé l'*Ottangolo*, ornée de très-beaux bâtimens uniformes. Du centre de cette place, on découvre l'enſemble de ces quatre rues, & les quatre grandes portes qui les terminent. La ſymmétrie produit un effet charmant. Dans un mois d'ici, elles doivent toutes être magnifiquement illuminées, & elles formeront ſûrement alors le plus beau coup-d'œil du monde. La ville n'a pas plus d'un mille de diametre, & les quatre portes ſont éloignées l'une de l'autre d'environ un demi-mille. Ce ſont de très-bons morceaux d'architecture richement décorés; & en particulier la *Porta-Nova* & la *Porta-Felice*, leſquelles terminent la rue appellée *il Corſo*, qui va du ſud-oueſt au nord-eſt. Les petites rues ſont ordinairement paralleles aux grandes; de ſorte qu'après quelques momens de marche, on eſt toujours ſûr d'arriver à l'une des rues principales. La *Porta-Felice*, qui eſt la plus belle, débouche dans le *Marino*, promenade délicieuſe, qui fait

fait un des grands plaiſirs de la nobleſſe de Palerme. Il eſt borné d'un côté par les murailles de la ville, & de l'autre par la mer, d'où il vient toujours une briſe agréable dans cette ſaiſon brûlante. On a bâti depuis peu au centre du Marino, une eſpece de temple, où va ſe placer un orcheſtre de muſiciens pendant les mois d'été; & comme on eſt obligé alors de faire de la nuit le jour, le concert ne commence que quand minuit ſonne; ce qui eſt le ſignal de la ſymphonie. La promenade eſt remplie de carroſſes & de gens à pied; & afin de mieux favoriſer les intrigues amoureuſes, il eſt expreſſément défendu à qui que ce ſoit de porter de la lumiere. Tous les flambeaux s'éteignent à la *Porta-Felice*, où les domeſtiques attendent le retour de leurs maîtres; & l'aſſemblée reſte une heure ou deux dans les ténebres, à moins que les chaſtes cornes de la lune, s'y gliſſant par intervalle, ne viennent les diſſiper. Le concert finit ſur les deux heures du matin; & alors chaque mari va retrouver ſa femme chez lui. Cette inſtitution eſt admirable, & ne produit jamais de ſcandale : un époux ne refuſe point à ſa moitié la permiſſion d'aller au Marino; & les dames, de leur côté, ſont ſi circonſpectes, qu'elles prennent très-ſouvent des maſques.

Les *converſazioni*, dont il y a un grand nombre tous les ſoirs, tiennent le premier rang parmi leurs autres amuſemens. Il y en

a une générale, entretenue par une souscription de la noblesse; elle commence chaque jour au coucher du soleil, & dure jusqu'à minuit, quand le Marino commence. Cette asssemblée mérite mieux le nom de *conversation* qu'aucune de celles que j'ai vues. On y vient réellement pour converser, au lieu qu'on va dans celles d'Italie pour jouer aux cartes & prendre des glaces. Celle-ci occupe plusieurs appartemens, tous éclairés de bougies & qu'on a soin d'entretenir frais. C'est réellement un établissement très-sage & très-agréable. On trouve d'ailleurs beaucoup de *conversations* particulieres; & ce qui vous surprendra fort, elles se tiennent toujours dans la chambre des femmes en couche. Dans cet heureux climat, l'accouchement est regardé comme une partie de plaisir. Nous n'avons appris cette circonstance qu'hier. Le duc de Verdura, qui nous fait les honneurs de la ville avec beaucoup d'attention & de politesse, vint nous avertir que nous avions à rendre une visite indispensable. La princesse Paterno, dit-il, est accouchée hier au soir, & vous devez aller aujourd'hui lui présenter vos respects. Je crus d'abord qu'il badinoit; mais il m'assura qu'il parloit sérieusement, & que nous commettrions une grande impolitesse, si nous négligions de remplir ce devoir de société. Nous n'y avons pas manqué, & nous avons trouvé la princesse sur

ſon lit, dans un déshabillé élégant, & environnée d'un grand nombre de ſes amis. Elle parloit comme à l'ordinaire, & ne paroiſsoit point incommodée. Cette *converſation* ſe réitere tous les ſoirs pendant la convaleſcence, qui dure communément onze à douze jours. Cet uſage eſt univerſel ; & comme les femmes ſont ici très-fécondes, il y a ſouvent trois ou quatre de ces aſſemblées dans le même tems ; peut-être que le Marino ne contribue pas peu à les multiplier.

Les dames de Sicile ſe marient à treize ou quatorze ans, & elles ſont ſouvent grand'-meres avant d'en avoir trente. Le comte Statela nous a préſentés il y a peu de jours à la princeſse Partana ſa couſine, qui, à ce qu'il nous avoit dit, a pluſieurs enfans, dont l'aineé eſt une fille de quinze ans, d'une figure charmante. Nous fûmes une demi-heure avec la princeſse, très-perſuadés que nous parlions à ſa fille ; & nous ne fûmes détrompés que lorſque la jeune perſonne entra. Alors même il étoit difficile de dire qui des deux étoit la plus jeune & la plus belle. Cette dame a eu douze enfans, & elle conſerve toujours la fleur de la jeuneſse. Elle m'a aſsuré que jamais elle n'a joui d'une ſanté plus parfaite que lorſqu'elle eſt en couche. Pendant la groſseſse, elle eſt ſouvent indiſpoſee ; mais dès l'inſtant où elle a mis ſon enfant au monde, elle ſe trouve entiérement

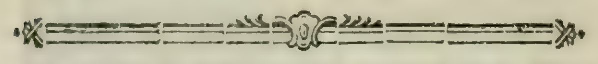
guérie, & plus en état que jamais de jouir de la compagnie de ses amis. Je lui témoignai l'étonnement que me causoinet ce singulier effet du climat, & l'heureuse constitution des femmes en Sicile; mais elle fut bien plus surprise elle-même, lorsque je lui dis que plusieurs de nos jolies femmes mouroient en couches, & que les accouchemens heureux étoient toujours accompagnés de douleurs cruelles. Elle déplora le sort de nos dames, & remercia le ciel d'être née en Sicile.

Je laisse aux naturalistes le soin d'expliquer ce phénomene; mais cette faveur est sûrement une des premieres dont jouit ce climat, qui n'est point sujet à la malédiction portée contre notre mere Eve. Je ne sais comment ces femmes ont mérité cette exemption; car elles descendent d'Eve aussi directement que les nôtres, & elles conservent pour le fruit défendu un appétit aussi vif que par-tout ailleurs. Il est un peu dur que cet anathême se fasse sentir davantage en Suisse & en Angleterre, où les femmes sont les plus chastes de l'Europe. C'est probablement le climat qui produit ces effets. Dans les pays froids, & sur-tout dans les montagnes, les accouchemens sont difficiles & dangereux, parce que l'air y durcit & resserre les fibres; ils se font plus aisément dans les contrées chaudes & basses, où la température de l'air amollit & relâche toute l'organisation du corps. En quelques endroits de la Suisse, &

entr'autres ſur les Alpes, la moitié des femmes meurent en couches (*) ; pluſieurs deſcendent dans la plaine quelques ſemaines avant d'accoucher, & au tems de la criſe elles ſe trouvent ſoulagées. On conçoit aiſément quel changement doit produire ſur toute la machine une colonne d'air de deux ou trois mille pieds de plus qu'à l'ordinaire, qui vient la comprimer ; & ſi le mouvement des muſcles ſe fait par la preſſion de l'athmoſphere, comme quelques auteurs l'ont prétendu, combien ce nouveau poids doit-il ajouter à leur action ! Cependant, ſi cette ſuppoſition eſt vraie, notre force auroit dû diminuer d'un tiers ſur le ſommet de l'Etna, puiſque nous avions traverſé un tiers de la région de l'air ; mais nous ne nous ſommes pas trouvés dans ce cas. J'ai ſouvent penſé que les médecins ne font pas aſsez d'attention à ces réflexions bien ſimples, & que des hommes habiles pourroient en tirer un grand parti pour guérir pluſieurs maladies. Ils envoient leurs malades à tel degré de latitude, ſans s'embarraſser jamais du degré de hauteur de l'athmoſphere : ainſi ils ordonnent aux perſonnes attaquées des mêmes maladies, d'aller à Aix & à Marſeille, quoique l'air de ces deux villes ſoit eſsentiellement différent. Marſeille eſt au niveau de la mer ;

(*) Cette aſſertion eſt ſûrement exagérée de plus de moitié. La population de la Suiſſe prouve que l'auteur n'a pas eu à cet égard de bons mémoires.

& Aix, ainsi que je l'ai mesuré moi-même, est à près de 600 pieds au-dessus de sa surface. Je suis persuadé qu'un habile médecin pourroit faire de grandes découvertes dans un pays comme la Suisse & sur une montagne pareille à l'Etna, où il est aisé en tout tems de décharger le corps humain d'un poids de plusieurs milliers de livres. Ces découvertes ne se borneroient pas même à changer la quantité d'air qui comprime la machine ; on pourroit varier encore la qualité de celui que nous respirons. Sur le côté de l'Etna & sur une très-haute montagne, il y en a un plus grand nombre d'especes diverses, que dans un espace de cinquante degrés de latitude. Pardonnez-moi cette digression ; la seule excuse que je puisse vous faire, est de promettre que mes lettres n'en contiendront plus de semblables.



LETTRE XXIII.

Le viceroi. Sa table. Noblesse. Tempérance de la noblesse. Galanterie. Jeunes femmes. Leur éducation.

A Palerme, le 26 juin 1770.

NOTRE attachement pour Palerme s'accroît de jour en jour, & nous voyons approcher avec regret le tems où nous serons obligés de la

quitter. Nous y connoiſsons pluſieurs perſonnes très-ſenſées & d'un caractere aimable. Les Siciliens paroiſsent francs & ſinceres, & leur politeſse ne conſiſte pas en grimaces & en vaines démonſtrations, comme celle de quelques nations du continent. Le viceroi eſt le modele de l'hoſpitalité, & le reſte des nobles imite ſon exemple. C'eſt un homme de mérite; & je crois qu'il eſt auſſi aimé & auſſi eſtimé que peut l'être le viceroi d'un monarque abſolu. Il a voyagé en Angleterre dans ſa jeuneſse, & il aime encore paſſionnément pluſieurs de nos auteurs qu'il connoît à merveille. Il parle aſsez bien notre langue, & il en encourage l'étude. Il eſt, par rapport à la cour de Naples, ce qu'eſt le lord-lieutenant d'Irlande relativement à celle d'Angleterre; avec cette différence, qu'il eſt abſolu comme ſon maître, & qu'il tient ſon parlement (car il en a un) dans la plus parfaite dépendance. Les patriotes, qui ſont en très-grand nombre, n'ont jamais pu rien gagner, ni obtenir une place ou une penſion pour ceux de leurs amis qui ſont dans le beſoin. Si le lord Townshend avoit le pouvoir du marquis de Fogliano, je crois que vos querelles d'Irlande, dont nous entendons parler juſqu'ici, feroient bientôt terminées. Malgré ſa grande autorité, il eſt affable, familier, & il rend ſa maiſon agréable à tout le monde. Nous allons fort ſouvent dans ſes aſsemblées, & nous avons dîné pluſieurs fois avec lui; ſa

table eſt ſervie d'une maniere élégante & magnifique ; elle eſt plus brillante que celle du roi de Naples, qui mange ſur de la vaiſſelle qui a plus de trois cents ans, & qui eſt noire & rouillée. Un jour que nous étions à ſon grand-couvert, j'entendis quelqu'un qui demandoit ſi on ne l'avoit pas tirée des ruines d'Herculanum. Celle du viceroi eſt très-belle, & le reſte y répond ; mais nous n'avons encore rien vu qui ſoit comparable au luxe du repas que nous fîmes à Agrigente, dans le grenier. La cuiſine ſicilienne eſt un mêlange de l'eſpagnole & de la françoiſe ; & l'oille garde toujours ſon rang & ſa dignité au centre de la table, environnée d'un cortege nombreux de fricaſsées, de fricandeaux, de ragoûts, de beignets, comme un grave Eſpagnol au milieu de quelques petits marquis ſémillans. Les autres gentilshommes, chez qui nous avons eu occaſion de manger, ont auſſi une table très-magnifiquement ſervie en deſserts & en glaces ; on y en trouve beaucoup plus que dans aucun autre pays. Ils ſont fort ſobres ſur l'article du vin. Nous leur avons appris à boire à la ſanté des dames & à choquer avec leurs amis. Cette pratique ſociale les animoit ſi fort qu'ils buvoient plus qu'à l'ordinaire, & ils nous ont ſouvent reproché de les avoir rendu ivrognes. Ils ont beaucoup de frugalité dans leurs repas journaliers ; & d'après la ſobriété que nous avons remarquée dans cette

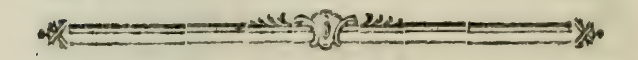
ville, nous ſommes perſuadés de plus en plus que la ſituation élevée d'Agrigente eſt une des principales cauſes de l'ivrognerie de ſes habitans.

Les Siciliens ont toujours paſsé pour être très-galans, & ce n'eſt pas ſans raiſon. Tout le peuple ſe pique de poéſie; les payſans eux-mêmes compoſent des vers, & un homme fait mal ſa cour à ſa maîtreſse, quand il n'eſt pas en état de célébrer ſes louanges. On croit communément que la poéſie paſtorale a pris naiſsance dans cette isle; & Théocrite, qu'on ne ceſse de copier, ſera toujours regardé comme le prince des poëtes en ce genre. En muſique, ainſi qu'en poéſie, les petites pieces érotiques ſont ordinairement appellées *ſiciliani*. Autrefois les amans avoient coutume d'en jouer tous les ſoirs ſous les fenêtres de leurs maîtreſses, pour exprimer la délicateſse de leur paſſion; mais les ſérénades ne ſont plus à préſent ſi à la mode que lorſqu'ils avoient des liaiſons intimes avec l'Eſpagne. Un de leurs auteurs dit qu'alors un homme ne paſſoit pas pour galant, s'il n'avoit pas gagné un rhume, & qu'il étoit ſûr de ne pas voir couronner ſa flamme, s'il ne faiſoit ſa déclaration d'une voix enrouée. Les dames ne ſont pas maintenant ſi rigides; elles daignent quelquefois écouter un homme qui leur parle avec une voix claire, & elles n'exigent plus ces exploits prodigieux de chevalerie, qui étoient

jadis nécefsaires pour en triompher. Terrafser un taureau furieux, vaincre un farouche fanglier, étoit le plus beau compliment qu'un amant pût faire à sa maîtrefse ; & en tuant ces animaux, il amollifsoit plus le cœur de sa belle, que par tous les soupirs qu'il auroit pu poufser. Un de leurs poëtes a tourné ces ufages en ridicule d'une maniere plaifante. Il dit que la petite fleche de Cupidon eft changée en une lance maffive, qui perce le tendre cœur de la dame en même tems que la peau dure du taureau. Ces coutumes gothiqus ne regnent plus qu'en Efpagne ; & les aimables Siciliens ont repris leur douceur primitive. A vous dire le vrai, la galanterie eft à peu près ici fur le même pied qu'en Italie ; les figifbés font très-communs, quoiqu'ils n'y foient pas auffi nombreux que fur le continent. L'infidélité conjugale ne paife plus pour un péché mortel ; les confeffeurs trouvant des méthodes aifées & afsez plaifantes pour les faire expier, les maris font contens, & comme les bons généraux, ils fe confolent de la perte d'une place, par la prife d'une autre. Cependant la licence des femmes n'eft pas portée auffi loin qu'en Italie. Nous avons vu des familles heureuses, des maris & des femmes qui s'aimoient véritablement, & qui prenoient plaifir à s'occuper de concert de l'éducation de leurs enfans. Je pourrois en citer plufieurs, tels que le duc de Verdura, le prince Partana, le comte

Bucemi, & plusieurs autres, qui vivent dans l'union la plus intime. Il est rare de voir ce spectacle sur le continent ; mais la maniere dont on éleve ici les jeunes personnes, paroît plus propre à faire des mariages heureux, que celle qu'on suit en France & en Italie. Les demoiselles ne sont point enfermées dans un couvent jusqu'au jour de leurs noces ; la plupart vivent dans la maison paternelle, où elles reçoivent leur éducation, & elles sont tous les jours en société avec leurs amis & leurs parens. Par ce que j'ai pu voir, je crois qu'on leur accorde autant de liberté que parmi nous. Nous appercevons souvent dans les grandes assemblées, une cotterie de jeunes gens des deux sexes, retirée dans un coin, & s'amusant à des jeux, sans que les meres en conçoivent la moindre inquiétude. Nous nous mêlons quelquefois dans leurs petites parties, & nous les trouvons extrêmement amusantes. En général, ils sont vifs & animés, & ils ont un certain nombre de ces jeux d'esprit, qui dans tous les pays me paroissent prouver que les jeunes personnes des deux sexes se voient très-familiérement. Ces amusemens sont insipides, s'ils ne sont pas assaisonnés d'un peu de cet agent subtil & invisible qui rend tout plus intéressant dans une société composée de personnes des deux sexes. Je n'ai jamais vu aucun de ces jeux en Italie, en Espagne, & en Portugal ; j'en ai apperçu rarement en

France : mais il y en a un nombre infini en Suisse, où l'on jouit de toute la liberté & de toute la familiarité possibles. Voici l'heure de la conversation. Notre carrosse est à la porte. Adieu.



LETTRE XXV.

Bagaria. Palais du prince P.....

A Palerme, le 28 juin 1770.

Il y a deux petits cantons, l'un à l'est, & l'autre à l'ouest de Palerme, où la principale noblesse a ses maisons de campagne. Nous les avons visités tous les deux, & nous y avons trouvé plusieurs jolis châteaux. Le premier est appellé *la Bagaria*, & le second *il Colle*. Nous revenons de *la Bagaria*, & je me hâte de vous informer des choses ridicules que nous y avons vues ; mais peut-être ne m'en remercierez-vous pas.

Le palais du prince de Valguarnera est, je crois, le plus beau & le plus magnifique de tous ; mais il est bien loin d'être le plus extraordinaire. Si j'en faisois la description, je vous parlerois de choses communes à tous les autres pays ; & je ne vous entretiendrai

que d'un autre château qui, sur tout le globe, est assurément le seul de son espece. Il appartient au prince de P..., homme d'une fortune immense, qui a passé sa vie à enfanter des monstres & des chimeres infiniment plus ridicules & plus bizarres que tous ceux qui sont jamais sortis de l'imagination des faiseurs de romans & des fictions de la chevalerie errante.

La multitude prodigieuse de statues qui environnent sa maison, semblent être de loin une petite armée rangée en bataille pour sa défense ; mais lorsqu'on en approche & qu'on voit la figure de chacune, on croit être transporté dans un pays d'illusion & d'enchantement. Parmi ce grouppe immense, il n'y a pas une seule piece qui représente un objet existant dans la nature ; & l'on n'est pas moins étonné du désordre de l'imagination folle qui en inventa la forme, que de sa fécondité merveilleuse. Je ferois un volume, si je vous décrivois en entier cette scene d'extravagance. Imaginez des têtes d'hommes sur le corps de différens animaux, & des têtes de toutes sortes d'animaux sur des corps humains. Quelquefois il a fait une seule figure de cinq ou six animaux qui n'ont point de modele dans la nature. On voit une tête de lion sur le col d'une oie, avec le corps d'un lezard, les jambes d'une chevre, & la queue d'un renard ; sur le dos de ce monstre il en place un autre encore plus hideux, qui a cinq ou six têtes & un grand

nombre de cornes. Il a rafsemblé toutes les cornes du monde, & fon grand plaifir eft de les voir toutes élevées fur la même tête. Sa femme eft prête d'accoucher ; & plufieurs perfonnes de Palerme nous ont afsuré qu'il defire fincérement qu'elle mette au jour un monftre. Sa folie eft d'une étrange forte : il eft furpreprenant qu'il ne foit pas enfermé depuis quelques années ; mais il eft très-doux ; & en fatisfaifant fes caprices infenfés, il ne trouble qui que ce foit. Il donne, au contraire, du pain à un grand nombre de ftatuaires & d'autres ouvriers,qu'il récompenfe fuivant que leur imagination fe rapproche plus ou moins de la fienne, c'eft-à-dire, fuivant qu'ils produifent des monftres plus ou moins affreux. Il feroit ennuyeux & fatigant de vous détailler en particulier toutes ces abfurdités. Les ftatues qui embellifsent ou plutôt qui défigurent la grande avenue & bordent la cour du palais, montent déjà à fix cents : on peut cependant dire avec vérité qu'il n'a point tranfgrefsé le fecond commandement du décalogue ; car il n'y a pas une de ces ftatues qui refsemble aux objets qu'on voit dans les cieux, fur la terre & fous les eaux. Son pere étoit un homme d'efprit, & les décorations qu'il avoit faites étoient d'un très-bon goût. Le fils les a mifes en pieces, pour faire place à ces nouveaux chefs-d'œuvres, & elles font toutes entafsées dans un coin.

Le dedans de ce château enchanté répond exactement au dehors; on retrouve par-tout la folie & la bizarrerie du maître; & de quelque côté qu'on se tourne, on apperçoit des figures originales. Quelques-uns des appartemens sont vastes & magnifiques : on y voit des plafonds en grandes voûtes, qui, au lieu de plâtre ou de stuc, sont entiérement recouverts de larges miroirs joints ensemble très-exactement. Chacun de ces miroirs faisant un petit angle avec son voisin, ils produisent l'effet d'un multipliant; de sorte que, si trois ou quatre personnes se promenent au dessous, il paroît toujours y en avoir trois ou quatre cents qui marchent dans la voûte. Toutes les portes sont aussi couvertes de petits morceaux de glaces taillées sur les formes les plus ridicules, & entremêlées d'une grande quantité de crystaux & de verres de différentes couleurs. Les chambranles, les fenêtres & les embrasures sont garnis de pyramides & de colonnes, de théyeres, chandeliers, coupes, tasses, saucieres, cimentés ensemble. L'une de ces colonnes a pour base un grand pot de chambre de porcelaine, & un cercle de jolis petits pots de fleurs pour son chapiteau. Le fût, qui a plus de quatre pieds de long, est composé entiérement de pots à thé de différentes grandeurs, & qui diminuent par degrés, depuis la base jusqu'au chapiteau. Vous ne pouvez pas imaginer quelle est la quantité de por-

celaine qu'on a employée pour former ces colonnes : il n'y en a pas moins de quarante faites de cette maniere, & sur cet étrange modele.

La plupart des chambres sont pavées de tables de marbre de différentes couleurs, qui ressemblent à autant de tombeaux. Quelques-unes sont richement ornées de lapis-lazuli, de porphyre & d'autres pierres précieuses ; leur beau poli est maintenant passé, & elles ressemblent à du marbre ordinaire. En place de ces jolies tables, il en a mis en quelques endroits, d'autres de sa propre invention, qui ne sont pas sans mérite. Ce sont de très belles écailles de tortues, mêlées avec de la nacre de perle, de l'yvoire & divers métaux.

Les fenêtres de ce château de fée sont composées d'un grand nombre de verres de toutes sortes de couleurs, bleu, rouge, verd, jaune, poupre & violet, mêlés sans ordre & sans régularité ; de façon que, pour voir le ciel & la terre sous la couleur qu'on desire, il n'y a qu'à les regarder à travers le panneau correspondant de la fenêtre.

L'horloge est renfermée dans le corps d'une statue, dont les yeux se meuvent avec le pendule, & qui montrent alternativement le blanc & le noir ; ce qui produit un effet hideux.

La chambre à coucher & le cabinet de toilette ressemblent à deux appartemens de l'arche de Noé ; le prince y a placé toutes sortes d'animaux, même les plus vils : des crapauds, des

des grenouilles, des ſerpens, des lézards, des ſcorpions, travaillés en marbre dans leurs propres couleurs. Il y a auſſi pluſieurs buſtes qui ne ſont pas moins ſinguliérement imaginés. Quelques-uns ont un très-beau profil d'un côté, & de l'autre, ce n'eſt qu'un ſquelette. Ici, vous voyez une nourrice qui tient dans ſes bras une figure dont le dos eſt exactement celui d'un enfant, & qui a le viſage ridé d'une vieille femme de quatre-vingt-dix ans.

On peut s'amuſer pendant quelques momens de ces folies : mais on eſt bientôt pénétré d'indignation & de mépris contre le propriétaire & l'inventeur de tant de monſtres. J'avoue que j'en ai bientôt été fatigué, quoiqu'il y eût des objets ſi bizarrement conçus, que le ſtoïcien le plus rigide pardonneroit bien d'en rire un peu.

Les ſtatues de famille ſont très-riſibles ; elles ſont exécutées d'après quelques anciens portraits, & elles forment une ſuite reſpectable. Il les a habillés de la tête aux pieds de nouveaux habits de marbre ; ce qui produit l'effet le plus ridicule que vous puiſſiez imaginer. Leurs ſouliers ſont tous de marbre noir ; les bas ſont ordinairement en rouge ; les habits ſont de diverſes couleurs, bleus, verds, &c. avec un riche galon de jaune antique. Les perruques des hommes & les coëffures des femmes ſont de marbre blanc, ainſi que leurs chemiſes qui ont de grandes manchettes flot-

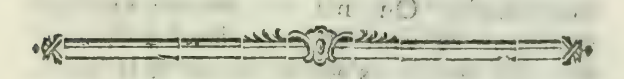
tantes d'albâtre. Les murs de la maison sont couverts de plusieurs jolis bas-reliefs de marbre blanc d'un bon goût ; comme il n'a pas pu les enlever ni les altérer, il n'a fait qu'y ajouter d'immenses cadres, dont chacun consiste en quatre larges tables de marbre.

L'inventeur & le propriétaire de cette collection curieuse est un petit homme maigre que la bise fait frissonner, & qui paroît craindre tous ceux qui lui parlent ; mais ce qui me surprit beaucoup, je l'entendis raisonner assez bien sur divers sujets. C'est un des plus riches habitans de l'isle ; & on croit que ses monstres & ses chimeres ne lui ont pas coûté moins de 460000 livres tournois. Il auroit pu faire preuve de folie à meilleur marché. Cependant il nourrit beaucoup de pauvres gens qu'il traite en bon maître.

Son hôtel à Palerme est à-peu-près dans le même goût que sa maison de campagne ; ses voitures sont couvertes de grandes plaques d'airain ; de façon qu'elles sont, je crois, à l'épreuve des coups de fusil.

Le gouvernement a pensé sérieusement à abolir ce régiment de monstres qu'il a placés autour de son château ; mais comme ce pauvre visionnaire est humain & qu'il ne fait de mal à personne, on n'a pas encore exécuté ce projet, qui sûrement le réduiroit au tombeau. On dit que ce spectacle a été funeste à plusieurs femmes grosses, & que quelques-

unes ſont accouchées de monſtres vivans. Les femmes ſe plaignent de ne pouvoir plus ſe promener au *Bagaria*, ſans que des figures hideuſes viennent troubler leur imagination quelque tems après ; & les maris, de leur côté, ne ſont pas contens du grand nombre de cornes qu'on y voit. Adieu. Je vous écrirai par le premier courier, parce que cette capitale me fournit beaucoup de choſes intéreſſantes à vous mander.



LETTRE XXV.

Vent de ſiroco. Couvent de capucins. Leur caveau. Maniere d'y conſerver les morts. Adreſſe d'un valet Sicilien.

A Palerme, le 30 juin 1770.

Ce qu'on dit ici du vent de ſiroco ou de ſud-eſt, eſt vraiment étonnant. Le thermometre eſt à ſoixante-dix neuf degrés, & nous nous plaignons aujourd'hui de la chaleur; mais on nous a aſſuré que, ſi nous reſtions dans ce pays juſqu'à la fin du mois prochain, nous regarderions alors comme très-rafraîchiſſant & très-agréable, ce tems que nous ne pouvons aujourd'hui ſupporter ; &

que si nous avions une fois senti l'ardeur du siroco, tous les autres tems nous paroîtroient modérés. Je demandai à quel degré le thermometre montoit ordinairement pendant qu'il souffle ; mais je fus fort surpris d'apprendre qu'il n'y a pas ici un seul de ces instrumens. Nos amis persisterent à nous dire que sa chaleur étoit incroyable, & que ceux qui avoient demeuré plusieurs années en Espagne & à Malthe, n'en avoient jamais éprouvé d'aussi incommode. On n'a pas encore expliqué pourquoi ce vent est plus chaud à Palerme que dans toutes les autres parties de la Sicile. On a écrit plusieurs traités sur cette matiere singuliere ; & il n'y en a aucun de satisfaisant. Comme nous séjournerons encore longtems ici, il est possible que nous trouvions une occasion favorable de vous en faire la description.

On a commencé, il y a quelques semaines, à faire des préparatifs pour la fête de sainte Rosalie ; & nos amis nous engagent à ne pas les quitter avant qu'elle soit finie : mais nous craignons que ce projet ne soit impraticable. La saison chaude s'approche ; & l'époque que nous avions fixée pour notre retour à Naples, est déjà passée. Il est vrai que Naples ne vaut pas la Sicile ; & sans les compatriotes que nous y avons laissés, nous ferions un séjour plus long dans cette isle. Quoique la société soit ici meilleure que celle de

Naples, cependant il y a dans le caractere, l'esprit & l'amitié de nos Anglois, une certaine confiance, un je ne sais quoi que je n'ai jamais trouvé sur le continent, si l'on en excepte la Suisse. Vous traiterez cette assertion de préjugé ou de ce qu'il vous plaira; mais je crois que le fait est vrai. Ce sentiment qui fait le charme de la société, & qui peut seul la rendre supportable, est causé par quelque chose d'analogue & de sympathique dans nos manieres de voir & de sentir, ainsi que deux instrumens qui sont à l'unisson, éprouvent les mêmes vibrations, lorsqu'on les touche l'un ou l'autre. La société est un concert; si les instrumens ne sont pas d'accord, il n'y aura jamais d'harmonie; &, pour suivre la métaphore, cette harmonie doit être relevée & soutenue par des dissonances; mais lorsque les dissonances prédominent, ce qui arrive souvent entre la trempe d'ame d'un Anglois & d'un Italien, la musique est assurément très-mauvaise. Avec combien de plaisir nous passerions l'hiver en Sicile, si nous avions quelques personnes de notre société particuliere! Mais nous regrettons souvent les familles de M. Hamilton & de M. Walter, & nous desirons de regagner le continent. C'est sur-tout à M. Hamilton que nous sommes redevables des agrémens dont nous jouissons ici; nous ne pouvions être mieux introduits que par ses lettres de recommanda-

tion; & nous voyons, par le zele & la cordialité avec lesquels on les reçoit toujours, qu'on a plus encore d'attachement & d'affection pour l'homme, que de déférence & de respect pour le ministre.

Nous sommes allés voir ce matin un fameux couvent de capucins, situé à environ un mille hors de la ville; il ne s'y trouve rien de bien remarquable, si ce n'est un caveau très-curieux. C'est un vaste appartement souterrein, partagé en larges galeries commodes, dans les murailles desquelles on a pratiqué de part & d'autre un grand nombre de niches, comme si on les avoit destinées à y rassembler des statues. Elles sont toutes remplies de corps morts, dressés sur leurs jambes & fixés par le dos à l'intérieur de la niche. Il y en a environ trois cents, revêtus des habits qu'ils portoient ordinairement, & qui forment une assemblée très-vénérable. La peau & les muscles préparés d'une certaine maniere, sont devenus aussi secs & aussi durs qu'un morceau de *stock-fish*; & quoique plusieurs y soient placés depuis plus de deux cent cinquante ans, cependant il n'y a point encore de squelettes. Les muscles paroissent seulement un peu plus retirés que dans d'autres, probablement parce que ces personnes étoient plus exténuées à l'heure de leur mort.

Les habitans de Palerme viennent rendre ici des visites journalieres à leurs amis défunts, & ils rappellent avec un mélange de

plaiſir & de douleur, les incidens de leur vie paſſée. Ils s'y familiariſent avec la mort, & ils examinent d'avance la ſociété qu'ils voudroient avoir dans l'autre monde. Il eſt très-commun de les voir choiſir leur niche, & eſſayer ſi leur corps peut y entrer, afin qu'il n'y ait point de changement à faire lorſqu'ils en auront beſoin. Quelquefois, par maniere de pénitence volontaire, ils s'accoutument à s'y tenir debout pendant quelques heures.

Les corps des princes & de la premiere nobleſse ſont dépoſés dans de très-belles caiſses, dont quelques-unes ſont richement décorées: elles n'ont pas la même forme que nos bieres; mais leur largeur eſt la même, & elles ont environ un pied & demi à deux pieds de profondeur. Les clefs ſont entre les mains des plus proches parens du mort, & toute la famille y vient quelquefois verſer des larmes ſur ſon tombeau.

Je ne ſais ſi cette maniere de diſpoſer des morts n'eſt pas meilleure que la nôtre. Ces viſites peuvent donner des leçons admirables d'humilité; & je vous aſſure que ce ne ſont pas des objets auſſi hideux que vous l'imagineriez. On dit que les corps conſervent, pluſieurs ſiecles après leur mort, une reſsemblance frappante; & dès qu'on a vaincu la premiere impreſſion que font naître ces figures reſpectables, on ne regarde plus ce caveau que comme une vaſte galerie de portraits origi-

naux, peints d'après nature par le peintre le plus fidele. Il faut convenir que les couleurs ſont un peu ternies, & que le pinceau n'a pas été flatteur ; mais il n'importe; c'eſt le pinceau de la vérité, & non celui d'un mercenaire qui ne veut que plaire & gagner de l'argent. Ces catacombes pourroient procurer de grands avantages à la ſociété ; & ces orateurs muets feroient à l'orgueil & à la vanité les ſermons les plus pathétiques. Lorſqu'un homme, tel que M. B... commence à s'enorgueillir & à prendre un air de fierté, on devroit l'envoyer ſur-le-champ converſer avec ſes amis de la galerie ; & ſi leurs argumens ne changent pas ſa façon de penſer, il faudroit l'abandonner, comme incorrigible.

On nous montra à Bologne le ſquelette d'une célebre beauté qui mourut dans un âge où elle excitoit l'admiration univerſelle. Afin d'expier ſa vanité, elle légua ſon cadavre comme un monument capable de corriger celle des autres. Se rappellant au lit de la mort les adorations qu'on avoit prodiguées à ſes charmes, & le changement fatal qu'ils alloient ſubir, elle ordonna que ſon corps feroit diſſéqué & ſes os expoſés aux yeux de toutes les jeunes perſonnes trop vaines de leur beauté. Cependant, ſi elle avoit été conſervée dans cette galerie morale, la leçon auroit encore été plus frappante ; car ces traits qui avoient excité ſon orgueil, ſubſiſteroient, mais dépouillés de

leur puiſsance & de leur beauté.

Quelques-uns des capucins couchent toutes les nuits dans ces galeries, & ils prétendent y avoir des viſions & des révélations merveilleuſes, auxquelles très-peu de perſonnes daignent ajouter foi.

Aucune femme morte ou vivante n'eſt jamais admiſe dans ce couvent ; & cette interdiction eſt gravée en gros caracteres ſur la porte. Les pauvres capucins ont grand beſoin de toutes ces précautions ; comme ils n'ont point d'occupation, avec peu de reſsources dans l'eſprit, ils ſuccomberoient aiſément aux moindres tentations.

Bocace & tous les ouvrages de ce genre, ſont remplis d'exemples de leur fragilité. Hier, dînant chez le prince de Sperlinga, la converſation roula ſur ce ſujet, & l'abbé T... nous conta une anecdote d'un de ſes amis qui avoit été dans ce couvent. Cet homme, connu ſous le nom de Fra Paſcal, a mené différens genres de vie, qu'il ſeroit trop long de raconter. Son dernier changement fut de quitter un corps de bandits, où il avoit ſervi pendant quelque tems. Rebuté par les dangers & les fatigues auxquels il étoit perpétuellement expoſé, il réſolut de changer le rôle de héros contre celui de ſaint. Il lui ſembla plus ſûr d'établir ſa réputation ſur la foibleſse des autres, que ſur ſes propres forces. Fra Paſcal, témoignant une vive repentance des péchés qui avoient ſouillé

ſa vie paſsée, promit à la ſainte Vierge, que le reſte de ſes jours ſeroit employé à les expier dans la mortification & la pénitence. Il fit vœu de chaſteté & de pauvreté, & ſe ſoumit à toutes les auſtérités de la vie monaſtique. Pendant quelques ſemaines, il ſe conduiſit d'une maniere exemplaire, marchant nuds pieds, portant un long roſaire, & ſe ſervant d'une diſcipline beaucoup plus groſse qu'aucun autre moine du couvent. Tout annonçoit en lui la pénitence. Mais le diable n'étoit pas oiſif dans le cœur du bon frere, & toutes ces mortifications extérieures ne ſervoient qu'à rendre ſon aſcendant plus fort. Le chaſser, c'étoit la choſe impoſſible. Paſcal le comprit; & craignant d'être vaincu publiquement, il jugea à propos de laiſser à Palerme le caractere de ſainteté qu'il y avoit acquis, & il s'embarqua pour Naples, où il fut reçu dans un autre couvent de capucins.

Paſcal ſachant par expérience que l'uniformité de la vie monaſtique demande quelques récréations, commença par chercher une maîtreſse. Il s'adreſsa à une demoiſelle de moyenne vertu, qui le reçut fort bien, mais qui l'avertit qu'il avoit un rival redoutable, jaloux comme un tigre, qui les tueroit tous deux s'il venoit à découvrir l'intrigue. C'étoit un garde-du-corps, haut de ſix pieds deux pouces, portant une longue épée, & une énorme paire de mouſtaches retrouſsées, qui auroient effrayé

tout autre que Fra Pafcal. Mais le féjour du cloître n'avoit pas encore étouffé fon courage ; il étoit accoutumé à braver les dangers, & les difficultés ne le rebutoient pas. Cependant, comme fon état l'empèchoit de fe mefurer avec fon rival, il crut devoir employer, pour le fupplanter, la prudence & la rufe ; ces armes font celles des gens d'églife, infiniment plus fortes que celles des guerriers. La dame lui promit un rendez-vous, dès que la cour iroit à Portici, où le garde-du-corps étoit obligé de fuivre le roi. Pafcal attendit avec impatience : enfin le jour tant defiré arriva, & le roi partit après l'opéra, avec toute fa garde. Le frere vola dans les bras de fa belle : les préliminaires furent bientôt arrangés, & nos heureux amans venoient de s'endormir, lorfqu'ils furent réveillés par une voix trop bien connue, & des coups redoublés qu'on frappoit à la porte. La dame fe levant toute tremblante, afsura Pafcal qu'ils étoient perdus, & que s'ils ne trouvoient le moyen d'éviter la premiere fureur du garde, ils étoient fûrs de mourir de fa main. Il n'y avoit pas un moment à perdre : le foldat demandoit l'entrée avec menaces, & la dame fut obligée d'obéir fur-le-champ. Pafcal n'eut que le tems de prendre fes habits & de fe fourer fous le lit. La porte s'ouvrit, & le géant entra en vomiffant un torrent d'injures contre celle qui l'avoit fait attendre fi long-tems. Il reçut cependant fes excufes, & ordonna d'apporter

de la lumiere, afin qu'il pût ſe déshabiller. Le moine ſe crut perdu; mais il fut ſauvé par l'adreſse de la dame. En apportant de la meche, elle y jeta de l'eau, de façon que ſes efforts & ceux de ſon amant ne purent réuſſir à allumer la chandelle. Chaque coup faiſoit trembler le bon frere; mais quand il entendit le garde-du-corps jurer contre la meche qui ne pouvoit pas s'allumer, il commença à reſpirer, & bénit le génie inventif des femmes. La belle propoſa d'aller chercher de la lumiere au corps-de-garde du coin de la rue; mais le ſoldat repliqua qu'étant abſent ſans congé, il n'oſoit pas ſe montrer, & il lui ordonna d'y aller. Celle-ci, un peu déconcertée, repréſenta qu'elle n'étoit point habillée, & lui conſeilla d'aller dans la rue voiſine, où brûloit une lampe, devant une image de la Vierge, qui ne trouveroit point mauvais qu'il allumât ſa chandelle. A ces mots, Paſcal vit renaître ſes eſpérances; mais le ſoldat déclara qu'il ſe ſentoit trop fatigué, & qu'il aimoit mieux ſe déshabiller ſans lumiere. En même tems il avance la main ſous le lit pour prendre une bouteille de liqueur qu'il ſavoit y être. Paſcal frémit: cependant il échappa encore. La dame devinant ce que cherchoit ſon galant, atteignit la bouteille, & la lui donna au moment où il n'étoit plus qu'à un pouce de diſtance de la tête de Paſcal. Auſſi-tôt la belle ſe remit au lit, en diſant que, comme il faiſoit froid, elle alloit ré-

chauffer ſa place. Le moine admira tant d'adreſse, & conſerva l'eſpérance de ſe ſauver.

Cependant la poſture où il ſe trouvoit étoit la plus incommode du monde : le lit étoit ſi bas qu'il ne pouvoit faire aucun mouvement; & quand le garde, qui étoit très-peſant, y fut entré, le patient en fut preſque écraſé. Il paſſa ainſi quelque tems ſans oſer reſpirer à ſon aiſe; mais ne pouvant plus ſupporter une ſituation ſi gênante, il ſongea ſérieuſement à s'échapper. D'abord il lui vint en penſée de ſe lever bruſquement & de ſe jeter dans la rue par la fenêtre; mais après mûres réflexions, il aima mieux ſe ſaiſir de l'épée de ſon rival, avec laquelle il pourroit le tuer, ou du moins faire une capitulation honorable pour lui & pour la dame. Au milieu de ces méditations, le ſoldat ſe mit à ronfler, & Paſcal déclare que jamais muſique ne lui parut ſi agréable. Il eſſaya peu à peu de ſe tirer de la gêne; & comme ſon ennemi ne ſe réveilloit point, il ſe vit enfin hors de priſon & maître de la redoutable épée. Dès ce moment, toutes ſes craintes diſparurent : ſon premier plan lui parut une lâcheté, & il ne ſongea plus qu'à ſe venger ſur ſon rival de tout ce qu'il avoit ſouffert. Comme Paſcal étoit nud, il lui étoit auſſi facile de prendre les habits du ſoldat que les ſiens, qui ne valoient pas cinq ſols. Il aima mieux s'équiper à la militaire, laiſſant au garde ſon vêtement monaſtique. En moins de rien, il fut

habillé de pied-en-cap. Il arrangea ſur une chaiſe au pied du lit ſon capuchon, ſa robe, ſes ſandales, ſon chapelet & ſa diſcipline : au lieu du cordon de ſaint François, il ſe ceignit d'un large baudrier de buffle, & de la même main qui tenoit le chapelet, il ſe ſaiſit de la bonne épée, & s'élança dans la rue. Après avoir fait quelques pas, il fut tenté de retourner dans la maiſon, comme pour chercher un camarade de la part de ſon officier qui ne l'avoit pas trouvé à ſon poſte : il auroit pu lui faire payer avec uſure les mauvais momens qu'il avoit paſsés ſous le lit, & jouir de toute la confuſion que devoient lui cauſer les habits qu'il lui avoit laiſsés. Il ne ſe crut point aſsez vengé : il ſe rendit au plus prochain corps-de-garde, & il dit à l'officier qu'il avoit rencontré un vénérable capucin, avec les attributs de ſon ordre, ſe gliſsant dans les ténebres le long de la rue, à une heure où il auroit dû être en prieres pour expier les péchés des miſérabes humains. Il avoit eu, aſsuroit-il effrontément, la curioſité de ſuivre le ſaint homme ; il l'avoit vu s'arrêter à la maiſon d'une fameuſe courtiſanne, où il avoit été admis au premier ſignal donné à la porte. S'étant approché de la fenêtre, il les avoit entendus ſe mettre au lit enſemble ; enfin, pour confirmer ſon témoignage, il offroit de reſter entre leurs mains, pour ſubir tel châtiment que l'on voudroit, ſi l'information ſe trouvoit fauſse. L'officier, auſſi-bien que ſa

garde, charmé d'entendre une pareille hiſtoire d'un de ces gens de bien qui ſe donnent pour des modeles de ſainteté, & qui cenſurent ſur-tout la vie licencieuſe des gens de guerre, ſortit ſur-le-champ; & conduit par le fourbe Paſcal, il fit entourer la maiſon de la dame. On frappe rudement à la porte, ordonnant d'ouvrir à la garde. Le malheureux ſoldat, réveillé par ce bruit, ne doutant pas que ce ne fût un détachement envoyé pour le ſaiſir, s'empara en grande hâte des habits qu'il trouva au pied du lit, & ſe refugia dans le même aſyle qui avoit ſervi à Paſcal peu de tems auparavant. Cependant, comme on menaçoit d'enfoncer la porte, la demoiſelle l'ouvrit enfin, & l'officier lui demanda le frere capucin qui devoit avoir paſsé la nuit dans la maiſon. Comme elle avoit entendu ſortir Paſcal, & qu'elle n'imaginoit pas qu'il eût été ſe dénoncer lui-même, elle proteſta de ſon innocence, & prit tous les ſaints à témoin qu'elle ne ſavoit ce qu'on vouloit lui dire. Paſcal ſoupçonnant la cachette, fourra ſa main ſous le lit, d'où il tira le capuchon & le manteau. Voici, dit-il à l'officier, des indices ſuffiſans: comptez que le bon pere n'eſt pas bien loin; & avançant le nez, ah! s'écria-t-il, je le ſens, il pue comme un bouc: la meilleure maniere de reconnoître un capucin, c'eſt de conſulter l'odorat; on les ſent d'une demi-lieue à la ronde. A ces mots, un ſoldat baiſſant la lanterne, fit appercevoir le malheureux amant tapi dans un

coin, à demi-mort. *Eccolo*, dit Paſcal, avec tous les enſeignes de ſa ſainteté.

Vous voyez, ajouta-t-il, que le révérend pere eſt venu ici pour faire pénitence. Prenant enſuite le cordon : voyons ſi nous ne pourrions point le ſeconder dans cette œuvre méritoire, *Andiamo, ſignor Padre, andiamo.* Nous allons vous épargner la peine de vous donner à vous-même la diſcipline. Soit que vous ſoyez venu ici pour pécher ou pour faire pénitence, vous ſavez par vos propres maximes, que la diſcipline ne peut que vous faire du bien. Les ſoldats entouroient le lit en faiſant de grands éclats de rire, & accablant de leurs groſſiers ſarcaſmes le pere ſuppoſé. Le garde-du-corps ſe crut enſorcelé : à la fin, eſsayant de parler, il leur dit qu'ils ſe trompoient, & qu'il n'étoit pas capucin. Là-deſsus, nouveaux éclats de rire. Cependant la maîtreſse du logis couroit dans la chambre comme une folle, en criant : *ohime! ſiamo perduti, ſiamo incantati, ſiamo inſorcelati.* Paſcal, enchanté de la réuſſite de ſon projet, jugea qu'il étoit tems de ſe retirer, de peur que ſon rival ne vînt à reconnoître ſes habits. Ainſi, prétextant des affaires qui l'obligeoient de rejoindre le corps, il prit congé de l'officier & de ſa garde, en leur recommandant de traiter le bon pere avec toute la révérence qui lui étoit due. Le garde-du-corps, ſorti de deſsous le lit, chercha d'abord ſes habits ; & ne trouvant que les ſales dépouilles d'un frere capucin

capucin, il commença à croire que le ciel, en punition de ses crimes, l'avoit livré au pouvoir du démon; car de tous les mortels, les soldats napolitains sont les plus superstitieux. La dame de son côté joua si bien son rôle, qu'il n'eut aucun soupçon de la vérité. Voilà, dit-il d'une voix pénitente, ce que c'est que de violer les commandemens. Je confesse mon péché. Je savois que c'étoit aujourd'hui vendredi, & cependant j'ai cédé aux desirs de la chair. Si c'eût été un autre jour, je n'aurois pas subi cette étrange métamorphose. *O san Gennaro!* (*) j'ai passé devant toi sans te saluer: tes yeux m'ont vu, quoique je me fusse caché. . . . . . Messieurs, faites de moi ce qu'il vous plaira; je ne suis pas ce que je parois être. . . . Non, non, dit l'officier, nous le voyons bien. Mais allons, *signor Padre*, prenez vos habits & marchons, nous n'avons pas de tems à perdre. Caporal, ajouta-t-il en lui tendant le cordon, liez-lui les mains, & qu'il sente l'étreinte de saint François. C'est le moins que son patron lui doive, pour avoir eu l'audace de le renier pour son maître. Le malheureux soldat se montra absolument passif: ils l'affublerent de la robe, du capuchon & des sandales de Fra Pascal.

Dans cet ajustement, il avoit la plus triste figure. L'officier le conduisant devant un *mi-*

(*) Fameuse image de S. Janvier, qu'on voit entre Portici & Naples.

cori : êtes-vous capucin maintenant ? lui demanda-t-il. Le prifonnier fut choqué de fe voir ainfi fait ; mais il fouffrit ce nouvel affront avec la même réfignation. Il fut conduit au corps-de-garde ; & pendant le chemin, ils le frappoient de tems en tems avec le cordon de faint François, en lui demandant s'il reconnoiſsoit fon maître. Pendant ce tems-là Pafcal, de retour dans fon couvent, favouroit les charmes de la vengeance. Après s'être revêtu d'une robe de réferve, il alla dépofer les habits du garde-du-corps à la porte d'un autre couvent de fon ordre, qui étoit à l'autre bout de la ville, ne réfervant pour lui que l'argent qui étoit dans les poches ; & cela, difoit-il, pour empêcher qu'il ne fût volé par celui qui trouveroit les habits. Le pauvre foldat fut pendant tout le jour fuivant expofé à la rifée publique. Enfin fes camarades apprenant fon étrange métamorphofe, accoururent en foule pour le voir. Leurs railleries furent peut-être plus piquantes que celles du guet ; mais comme il fe croyoit immédiatement fous la main de faint Janvier, il prit le tout en patience.

On lui rendit fes habits & fa liberté ; mais jufqu'à ce moment il eft perfuadé que tout ce qui lui eft arrivé eft l'ouvrage du diable, & un châtiment de fes péchés. Depuis lors, il ne voit jamais fa maîtreſse le vendredi ; jamais il ne paſse devant l'image de faint Janvier fans réciter une priere. Fra Pafcal a confié cette

aventure à plusieurs de ses intimes amis, parmi lesquels est l'abbé T.... de qui je la tiens. Pardonnez-moi cette longue digression; si j'avois soupçonné qu'elle dût prendre autant de place, je en vous ne aurois pas ennuyé. Je crois devoir aussi vous faire grace de mes excuses, qui ne feroient qu'alonger le discours. Revenons à notre sujet.

Nous n'eûmes pas plutôt quitté le couvent des capucins, que notre voiture se brisa. Nous étions encore fort éloignés de la ville; & comme il est honteux, à Palerme ainsi qu'à Naples, de se promener à pied, nous faillîmes, par cet accident, de perdre l'honneur de notre rang. Cependant Philippe, notre valet Sicilien, eut soin de faire tant de bruit dans les environs, que notre dignité n'en souffrit pas beaucoup. Il se tenoit un peu devant nous, en pestant & jurant tout le long du chemin, contre les maudites voitures du pays. Il crioit à haute voix, qu'il n'y avoit rien de si infame dans le monde, que de voir à Palerme, la capitale de toute la Sicile, des *signori* comme nous, obligés de marcher à pied, & que la ville ne se laveroit jamais de cette tache. Il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit, si on ne pouvoit point avoir de carrosse ou d'autre voiture pour de l'argent. A peine étions-nous arrivés au milieu de la rue, que plusieurs gentilshommes de notre connoissance nous offrirent la leur. Ils prenoient beaucoup de part à l'affront que nous

avions esſuyé ; & ils étoient fort ſurpris de ce que nous n'avions pas mieux aimé envoyer un domeſtique chercher une autre voiture, & attendre ſon retour, expoſés à la chaleur brûlante du ſoleil.

Ce n'eſt pas la ſeule fois que l'eſprit fertile de Philippe nous a été utile en pareilles occaſions. Nous fûmes mécontens, il y a quelques jours, de notre cocher, & nous le renvoyâmes. Il ne nous en avoit pas encore procuré un autre, & malheureuſement nous avions promis d'aller à une grande aſsemblée. Que faire? Si nous avions marché à pied, nous étions déshonorés pour jamais ; c'eût été pire que ſi l'on nous eût ſurpris en adultere. Cependant on ne pouvoit point trouver de voiture ; & notre ancien cocher n'auroit pas voulu nous ſervir encore cette nuit. Philippe étoit triſte & juroit ; mais quand il vit que nous étions contraints de nous mettre en route ſur nos jambes, il ſe trouva dans le plus grand embarras ; & je crois réellement que, ſi nous avions été découverts, il nous auroit quittés dès le lendemain. Son imagination chercha donc comment il pourroit conſerver l'honneur de ſon maître & ſa place. Il héſita d'abord à prendre le flambeau; mais il ne voulut jamais l'allumer. Quoi, dit-il, penſez-vous que je m'intéreſse aſsez peu à ce qui vous regarde, pour vous expoſer, dans l'état où vous êtes, aux yeux de toute la ville? Non, non, meſſieurs ; ſi vous voulez vous

déshonorer, vous ne me forcerez pas du moins à y contribuer. Souvenez-vous que, ſi l'on vous voit à pied, perſonne ne croira que vous avez un carroſse; & aviſez-vous, après cela, de fréquenter la bonne compagnie. Je lui répondis : fort bien, Philippe, faites comme il vous plaira ; mais il faut que nous allions à la converſation. Il hauſsa les épaules, en diſant : *diabolo ! che faremo? Andiamo dunque, ſignori, andiamo.* Il ſe mit à marcher, & nous le ſuivîmes.

Philippe avoit étudié la topographie de la ville ; il nous conduiſit à travers des paſsages peu fréquentés, évitant ſoigneuſement la grande rue. Enfin nous arrivâmes à une petite entrée qui conduiſoit aux appartemens de l'aſſemblée, où les voitures s'arrêtent ordinairement. Nous nous gliſsâmes doucement à l'aide des ténebres. Philippe ſautant dans une boutique, alluma ſon flambeau dans un inſtant, & revint devant nous, en criant, *piazza per gli ſignori forreſtieri.* A l'inſtant, tout le monde nous fit place. Dès que nous fûmes entrés dans les ſalles, il nous demanda ſi haut à quelle heure reviendroit le carroſse, que, déconcertés par l'envie de rire & la ſupercherie à laquelle nous avions pris part, aucun de nous n'eut la force de répondre. Philippe nous ſuivit, & il répéta la queſtion ſi ſouvent, que nous fûmes obligés de lui dire, *à mezza notte.* A l'heure preſcrite, il vint nous avertir que le carroſse

étoit prêt. Nous étions curieux de voir comment il ſe tireroit de ce nouvel embarras ; car il étoit bien plus difficile de ſortir que d'entrer ſans être apperçu ; mais ſon génie triompha de nouveau. Dès que nous fûmes dans le veſtibule, il courut à la porte, appellant *Antonio* de toutes ſes forces. Antoine ne répondoit pas ; & malheureuſement nous étions à côté d'un grand nombre de gentilshommes & de dames qui s'en alloient en même tems que nous. Ils eurent l'honnêteté de nous inviter comme étrangers à monter les premiers en voiture, & ils refuſerent abſolument de paſser devant nous. Philippe étoit cruellement embarraſsé. Il courut ſur-le-champ dans la rue, & revint tout hors d'haleine en maudiſsant Antoine. Ce coquin, dit-il, n'eſt jamais dans le rang, & vous devriez le renvoyer. Il prétend qu'il n'a pas pu faire avancer ſon carroſse juſqu'à la porte, à cauſe du grand nombre de voitures, & il vous attend à cinquante pas au-deſsous. *Sue Excellenze* feront bien, ajouta-t-il, d'aller à pied juſques là ; autrement vous ſerez obligés d'attendre une demi-heure. Nous prîmes congé de la compagnie, & nous partîmes. Philippe marchoit devant nous avec ſon flambeau, juſqu'à ce qu'il eût preſque paſsé les voitures ; alors l'éteignant à terre, comme ſi cela lui fût arrivé par haſard, il entra dans une ruelle étroite, & nous attendit. Quand nous l'eûmes joint, il nous dit à l'oreille de le ſuivre.

Il nous reconduisit au travers du même labyrinthe par lequel il nous avoit amenés, & nous sauva ainsi d'un opprobre éternel. Cependant il nous assura que désormais il ne se hasarderoit plus à perdre sa place.

Que pensez-vous d'une nation où dominent des préjugés comme ceux-ci? Il en est à peu près ainsi dans toute l'Italie. Un noble Italien rougit de se servir de ses jambes plus que de toute autre chose; il croit que sa dignité augmente par le repos de ses membres : un homme ne peut être respectable, s'il ne se fait bercer la moitié de sa vie sur un sopha ou dans une voiture. En un mot, on est obligé d'être indolent & efféminé, pour ne pas être méprisé & ridicule. Que peut-on attendre d'une pareille nation? Ces peuples qui sont confus de paroître hommes, feront-ils jamais de grandes choses? J'avoue que je ne comprends pas comment cela est possible. Croirez-vous que de tous les hommes que j'ai vus en Italie, j'en ai trouvé à peine une demi douzaine qui eussent assez de courage pour surmonter ce méprisable préjugé? Le prince Campo-Franco, qui vit en cette ville, est fort au-dessus de ces foiblesses. C'est un homme sensé, qui rit des folies de son pays, & qui a pour l'opinion le mépris qu'elle mérite. Que penseroient les anciens Romains, m'a-t-il dit un jour que nous nous entretenions sur cette matiere, si on leur permettoit de jeter un coup-d'œil sur leurs descen-

dans? J'aimerois à voir Caſſius & Brutus paſser quelque tems parmi nous. Comme ils ſeroient hués par le vulgaire! Je ſuis ſûr qu'ils ſeroient fort preſsés de retourner dans le ſéjour des ombres.

Adieu. Nous obſervons depuis quelques ſoirs une comete ; & parce que nous ſommes les premieres perſonnes ici qui l'ayons apperçue, on nous regarde comme de très-ſavans aſtronomes. Je vous en parlerai plus au long dans la lettre ſuivante. Nous avons quitté notre déteſtable auberge, & nous avons fait nos derniers adieux à notre hôteſse françoiſe. Le comte Bushemi, jeune homme très-aimable, a bien voulu nous procurer au bord de la mer, un logement qui eſt un des plus agréables & des plus frais de Palerme.



LETTRE XXVI.

Deſcription d'une comete. Réflexions.

A Palerme, le 2 juillet 1770.

NOTRE comete ne paroît plus; nous l'obſervâmes le 24 pour la premiere fois : elle n'avoit point de queue ; mais elle étoit entourée d'une lueur foible & mal termi-

née, qui la faiſoit reſſembler à une étoile brillant à travers un léger nuage. Il eſt probable que cet effet eſt cauſé par un athmoſphere qui eſt autour du corps de la comete ; ce qui occaſionne une réfraction dans les rayons de lumiere, & nous empèche de les recevoir auſſi directement que ceux qui viennent des corps qui n'ont point d'athmoſphere. Notre opinion ſe confirma de plus en plus, il y a deux jours, lorſque nous eûmes le bonheur d'appercevoir la comete à l'inſtant où elle paſsoit près d'une petite étoile fixe. La lumiere de l'étoile étoit conſidérablement obſcurcie, & nous y remarquâmes d'ailleurs un changement ſenſible de place, dès que ſes rayons tomberent dans l'athmoſphere de la comete. La réfraction qu'ils avoient éprouvée, en étoit ſans doute la cauſe. Nous avons entrepris de tracer la ligne que décrivoit la comete dans ſa courſe ; mais comme nous n'avons pu trouver de globe céleſte, il n'a pas été poſſible de le faire avec quelque préciſion. Elle avoit ſa direction au nord, & marchoit d'une vîteſse ſurprenante. Nous ne l'obſervâmes pas ſi exactement les deux ou trois premieres nuits ; mais le 30, à cinq minutes après minuit, elle étoit à notre zénith. Nous ſommes ici à 38° 10′ de latitude & au treizieme degré de longitude du méridien de Londres. Hier, premier juillet, elle paſſoit, à huit heures quarante minutes, à environ

quatre degrés à l'eſt de l'étoile polaire; de ſorte qu'en moins de vingt-quatre heures, elle a décrit dans le ciel un grand arc de plus de cinquante degrés; ce qui montre une vîteſſe inconcevable. En la ſuppoſant à la même diſtance que le ſoleil, elle feroit le tour de la terre en moins d'une ſemaine; elle parcourroit, par conſéquent, plus de ſoixante millions de milles par jour: vîteſſe que l'eſprit de l'homme ne peut comprendre. Comme elle continue à s'accroître, combien plus prodigieuſe doit-elle être encore, lorſque la comete approche plus près du corps du ſoleil! La nuit derniere, on la voyoit clairement changer de place dans l'eſpace de quelques minutes, ſur-tout lorſqu'elle paſſoit près de quelqu'une des étoiles fixes. Nous tâchâmes de découvrir ſi elle avoit une parallaxe qu'on pût obſerver; mais l'étonnante rapidité de ſon mouvement nous en empêcha; car quoiqu'elle ſe trouvât à l'horizon près de quelques étoiles fixes, elle s'en éloignoit tellement vers le nord, avant d'avoir atteint le méridien, que s'il y avoit quelque parallaxe, elle nous échappoit entiérement. Je deſire beaucoup de voir vos obſervations ſur cette comete, & celles qui ont été faites en d'autres pays éloignés; d'après ces réſultats, nous pourrons probablement eſtimer ſa diſtance de la terre. Je ſuis porté à croire qu'elle n'étoit pas fort grande, quoique nous n'ayons point obſervé de paral-

laxe, puiſqu'on s'appercevoit ſi aiſément de ſon mouvement. Nous ne pûmes pas nous procurer des inſtrumens pour meſurer ſa diſtance apparente de quelques-unes des étoiles fixes ; de ſorte que les ſeules obſervations dont on puiſse tirer quelque profit, ſont celles du tems de ſon paſſage à l'étoile polaire dans la nuit derniere, & celle de la diſtance de cette étoile & du tems de ſon arrivée à notre zénith le 30. Nous fîmes cette derniere obſervation, en appliquant l'œil au bout d'un bâton bien droit, ſuſpendu perpendiculairement par un fil. La comete n'étoit pas exactement au zénith, mais à environ ſix ou ſept minutes au nord, ſuivant ce que nous avons pu en juger. Il étoit alors préciſément minuit & cinq minutes. Hier au ſoir elle fut viſible preſque immédiatement après le coucher du ſoleil, long-tems avant que les étoiles fixes paruſſent. Elle eſt à préſent plongée dans les rayons du ſoleil, & elle s'eſt certainement fort approchée de ſon diſque. Si elle revient dans les régions viſibles, on la reverra probablement d'ici à quelques jours ; mais j'avoue que je doute beaucoup de ce retour, ſi c'eſt réellement par la force attractive du ſoleil qu'elle eſt à préſent emportée vers lui avec une vîteſſe ſi prodigieuſe. C'eſt la troiſieme comete de cette eſpece dont j'ai eu occaſion d'épier le retour, & je n'ai jamais eu le bonheur de les revoir après qu'elles ont

dépafsé le foleil. Celles qui ont un retour paroifsent beaucoup plus lumineufes qu'avant d'approcher de cet aftre. L'aftronomie des cometes eft remplie de très-grandes difficultés, & même en apparence, de quelques abfurdités. Il eft fort difficile de concevoir comment ces corps immenfes, attirés vers le foleil avec tant de vîtefse qu'ils parcourent un million de milles par heure, s'en éloignent avec la même vîtefse & par la force du même mouvement produit par fon attraction, dès qu'ils font prefque venus à le toucher. Je me fouviens que la démonftration de ce fait eft très-ingénieufe; mais je fouhaite qu'il n'y entre point de fophifme. Sans doute dans les corps qui parcourent des courbes autour d'un centre fixe, le mouvement centrifuge augmente en proportion de l'accroiffement du mouvement centripete; & il n'eft pas aifé de voir comment ce mouvement, qui n'eft produit que par le fecond, le furmonte à la fin lors même qu'il a acquis fa plus grande énergie. C'eft le feul exemple que je connoiffe, où l'effet augmente réguliérement avec la caufe, & la furmonte lorfqu'elle agit avec le plus de vigueur. Par quelle puifsance cette comete que le foleil attiroit avec tant de rapidité, s'en éloigne-t-elle de même? Nos philofophes diront peut-être que c'eft par l'action même de cette attraction qui a produit une nouvelle puifsance fupérieure à elle-même, favoir, la force centri-

fuge. On répondra ſans doute un jour à toutes ces objections ; & je ne m'aviſerai pas d'attaquer un ſyſtême auſſi glorieux que celui de l'attraction. On regarde comme démontrée la loi qui doit être ſuivie par les corps céleſtes qui décrivent des aires égales ; & il ſemble par-là que les forces centripete & centrifuge ſe ſurmontent tour à tour.

Cependant il eſt toujours difficile de concevoir que la gravité l'emporte ſur la force centrifuge, lors même que ſon action eſt plus petite, quand la comete eſt à ſa plus grande diſtance du ſoleil, & que la force centrifuge ſurmonte toujours la gravité, alors que ſon action eſt la plus forte, c'eſt-à-dire, quand la comete eſt le plus proche du ſoleil.

Un obſervateur ordinaire croira plutôt que le ſoleil, comme un corps électrique, après qu'il a une fois couvert les objets qu'il attiroit, de ſes effluences ou de ſon athmoſphere, perd peu à peu ſon attraction, & enfin les repouſse, & que la force d'attraction ſemblable à celle que nous obſervons dans l'électricité, ne reparoît pas avant que les effluences émanées du corps attirant ſoient diſſipées : alors l'attraction recommence, & ainſi alternativement. Il paroît un peu contraire à la raiſon, de dire qu'un corps parcourant pluſieurs milliers de milles en s'éloignant d'un autre corps, ſoit toujours fortement attiré par celui ci, & que c'eſt même en vertu de cette attraction qu'il

s'écarte. On pourroit demander ce qu'il arriveroit de plus, ſi au contraire il étoit repouſsé.

Si le ſyſtême de l'électricité, de l'attraction & de la répulſion avoit été connu dans le ſiecle dernier, je ſuis perſuadé que le profond génie de Newton en auroit profité, & que peut-être il auroit expliqué d'une maniere plus ſatiſfaiſante quelques-uns des grands phénomenes de la nature. Suivant ce que je puis me rappeller, nous ne connoiſsons point de corps qui poſsédant à un certain degré la force d'attraction, ne ſoit pas auſſi doué en certaines circonſtances d'une force répulſive. L'aimant, la tourmaline, l'ambre, le verre & toutes les autres ſubſtances électriques ſont des preuves de cette aſsertion. En raiſonnant par analogie, pourquoi ne ſuppoſeroit-on pas que le ſoleil qui a une ſi grande force d'attraction, en a auſſi une de répulſion? Les newtoniens paroiſsent convenir qu'il eſt doué de cette puiſsance, & que même elle eſt prodigieuſe; car ils aſsurent qu'il repouſse les rayons de lumiere avec tant de vigueur, qu'ils parcourent plus de quatre-vingt millions de milles en ſept minutes. Or, pourquoi borner cette répulſion aux ſeuls rayons de lumiere, puiſqu'ils ſont matériels? D'autres corps rapprochés de cet aſtre, ne peuvent-ils pas être affectés de la même maniere? On pourrait croire que leur mouvement ſeul produit la plus forte répulſion, & que la force avec laquelle ils s'éloignent du ſoleil, em-

pêcheroit tout autre corps d'en approcher: on ſait que c'eſt l'effet ordinaire d'un courant rapide, quel qu'il ſoit. Mais examinons plus en détail l'influence de ces rayons de lumiere ſur les cometes. Les queues de ces corps ſont probablement leur athmoſphere, rendus extrêmement électriques, ſoit par la vîteſse de leur mouvement, ſoit par leur proximité du ſoleil. De tous les corps que nous connoiſsons, il n'y en a point qui ſoient dans un état d'électricité auſſi continuel & auſſi fort que les régions les plus élevées de notre athmoſphere. Je ſuis convaincu depuis long-tems de cette vérité; car en faiſant monter en l'air, ſeulement à la hauteur de 12 on 1300 pieds, un cerf-volant ſurmonté d'un fil d'archal, il produira du feu dans tous le tems, ainſi que je l'ai vérifié par de fréquentes expériences. J'ai été quelquefois témoin de ce fait, lorſque le tems étoit parfaitement clair & qu'il n'y avoit pas un nuage dans l'athmoſphere; d'autres fois, lorſqu'il étoit ſombre & brumeux, & tel qu'on ne pouvoit pas faire des opérations d'électricité. Puiſque cela arrive à une ſi petite hauteur, & que cet effet devient plus fort à meſure que le cerf-volant avance (car j'ai obſervé qu'une petite bouffée de vent élevant tout-à-coup le cerf-volant d'environ cent pieds, il faiſoit jaillir un feu deux fois plus grand), on peut juger combien l'air eſt électrique dans les régions fort élevées. On le remar-

que ſouvent en conſidérant la violence avec laquelle les nuages s'agitent, les météores formés au-deſsus de la région des nuages, & en particulier l'aurore boréale, dont la couleur & l'apparence reſsemblent à la matiere qui forme la queue des cometes.

Or un corps auſſi vaſte que notre athmoſphere, fort électrique, approchant de quelqu'autre corps, doit toujours être attiré ou repouſsé fortement, ſuivant la qualité poſitive ou négative du corps qui l'approche. Excuſez-moi ſi je parle ici le langage des phyſiciens.

On a toujours obſervé que les queues des cometes ſuivent le corps de ces aſtres, tant qu'elles ſont éloignées du ſoleil, ainſi qu'on auroit lieu de l'attendre d'un fluide très-léger, attaché à un corps ſolide & peſant; mais dès que la comete approche du ſoleil, la queue change de direction & paſse du côté oppoſé. Elle ne ſuit plus la comete; elle continue ſon mouvement de côté, & oppoſe toute ſa longueur au milieu par lequel elle paſse, plutôt que d'approcher en aucune maniere du ſoleil. On remarque cependant qu'elle tend encore à ſuivre le corps de la comete, & que cette tendance eſt arrêtée par quelque force ſupérieure; car on voit toujours que la queue ſe plie un peu vers le côté d'où s'éloigne la comete. Ceci prouve peut-être qu'elle ne ſe meut pas dans un vuide parfait.

Lorſque la comete a atteint ſon périhélie, la

la queue eſt ordinairement fort alongée ; ce qui provient peut-être de la raréfaction produite par la chaleur, ou de l'accroiſsement de la répulſion du ſoleil, ou de celle de ſon athmoſphere. Elle ſe projette toujours dans la direction exactement oppoſée à celle de cet aſtre ; & quand la comete rentre dans les régions de l'eſpace, la queue, au lieu de la ſuivre, comme elle faiſoit à ſon approche, eſt projetée en avant, & laiſse toujours le corps de la comete entre elle & le ſoleil, juſquà ce que ſa longueur diminue par degrés, à meſure que la diſtance augmente, la force de répulſion s'affoibliſsant de plus en plus.

On a auſſi remarqué que la queue eſt ordinairement d'autant plus longue que la comete approche d'avantage du ſoleil. Celle de 1680 formoit une traînée qui auroit preſque touché du ſoleil à la terre. Si le ſoleil avoit attiré ce corps, ne l'auroit-il pas fait tomber ſur ſon diſque, lorſque la comete n'étoit pas éloignée de lui du quart de ſon diametre ? Elle fut au contraire jetée dans le côté oppoſé du ciel, avec une vîteſse beaucoup plus grande que ſa vîteſse naturelle. Quelle cauſe pourroit produire cet effet, ſi ce n'eſt la puiſsance répulſive du ſoleil ou de ſon athmoſphere ?

Il ne paroît pas d'abord moins abſurde de dire que la queue de la comete eſt, pendant tout ce tems, attirée fortement par le ſoleil,

quoiqu'elle ſoit chaſsée dans une direction qui lui eſt oppoſée, que d'affirmer la même choſe de la comete. Il eſt vrai que cette répulſion ſemble commencer à affecter beaucoup plutôt la queue que le corps de la comete, qui eſt toujours ſuppoſée avoir dépaſsé le ſoleil, avant qu'elle commence à s'en écarter, ce qui n'arrive pas à la queue. La force répulſive, s'il y en a une, eſt donc dans une proportion beaucoup moins grande que la force attractive, & probablement elle ne peut que contrebalancer la derniere, lorſque ces corps ſont dans leurs périhélies, & les rejeter aſsez de côté pour les empêcher de tomber ſur le diſque du ſoleil. La force projectile qu'ils ont acquiſe, les porteroit alors dans l'eſpace des cieux; mais la répulſion diminuant probablement à meſure qu'ils s'éloignent de l'athmoſphere du ſoleil, l'attraction en reprend la place, & retarde leur mouvement d'une maniere réguliere, juſqu'à ce qu'ils arrivent à leur aphélie; & alors ils commencent de nouveau à retourner vers cet aſtre.

Je ne ſais ſi vous goûterez tout ceci. Notre comete m'a engagé dans une digreſſion à laquelle je penſois peu, & je crois que j'aurois mieux fait de l'envoyer tout d'un coup dans le ſoleil, pour m'en débarraſser. Je penſe que ce ſera un jour ſon ſort; car comme elle n'a point de queue, il n'y a par conſéquent point de répulſion apparente. Si elle étoit

repoufsée, fon athmofphere feroit entraînée, comme les autres, vers une direction oppofée à celle du foleil. Je ne vois donc pas pour elle de moyen poffible de s'échapper.

Ces cometes font fûrement des corps d'une nature très-différente de celles qui ont des queues, & auxquelles elles paroifsent moins refsembler qu'aux planetes. Ce qui prouve combien nous avons encore fait peu de progrès dans la connoifsance du ciel, c'eft qu'on ne les a pas encore diftinguées par un nom différent.

Ces cometes font la troifieme efpece de corps découverts dans notre fyftème planétaire, qui paroiffent tous différer effentiellement l'un de l'autre; chacun d'eux eft probablement réglé par des loix qui lui font propres, & deftiné à des ufages particuliers. Combien la poftérité fera étonnée de notre ignorance, & de voir que le genre humain a exifté des milliers d'années fans connoître la moitié des grands corps de la nature !

Je ne doute pas que, dans les fiecles futurs, le nombre des cometes, la forme de leurs orbites & les tems de leurs révolutions ne foient démontrés auffi clairement que ceux des planetes. Notre compatriote, le D. Halley, a commencé ce grand ouvrage qui n'eft encore qu'ébauché. La place de ces cometes qui ont des athmofpheres épaiffes & point de queues, fera probablement déterminée, & on

ne les confondra plus avec des corps auxquels ils ne reſſemblent point.

Les cometes à queues n'ont guere été viſibles que lorſqu'elles s'éloignent du ſoleil ; c'eſt cet aſtre qui les allume, & leur donne un aſpect menaçant. Au contraire, on n'a preſque jamais obſervé celles qui n'ont point de queues, que quand elles en approchent. Je ne ſais pas même ſi on a remarqué le contraire une ſeule fois. Je ne me ſouviens d'aucune dont le retour ait été fixé avec quelque degré de préciſion. Je me rappelle cependant qu'on parla, il y a quelques années, d'une petite qui avoit été découverte à l'aide d'un téleſcope, après qu'elle eut dépaſſé le ſoleil, & qui ne fut jamais viſible à l'œil nud. Il eſt aiſé de faire cette aſſertion, & perſonne ne peut la contredire ; mais il n'eſt point du tout probable que la comete fût beaucoup moins lumineuſe après avoir dépaſſé le ſoleil qu'avant qu'elle en approchât. Je vous avouerai que, lorſque j'entends dire que le retour des cometes a échappé aux aſtronomes les plus éclairés, je ſuis porté à croire qu'elles n'en ont aucun, & qu'elles ſont abſorbées par le diſque du ſoleil. En effet, le mouvement violent qui les entraîne vers lui, ſemble l'indiquer. J'ai ſouvent deſiré qu'on vérifiât cette idée, parce qu'elle rendroit compte en quelque maniere du probleme ſuivant, qu'on a regardé comme inexplicable. Pourquoi la groſſeur & la

lumiere du ſoleil ne paroiſſent-elles pas diminuer, quoique chaque jour il perde de ſa ſubſtance en éclairant l'univers ? Cette conſommation doit être immenſe ; & s'il n'y a pas dans la nature quelque magaſin caché qui y fourniſſe, les planetes auroient dû s'en éloigner davantage par la diminution conſidérable qui ſe ſeroit faite dans la force qui les attire. En ſuppoſant que le monde n'exiſte que depuis ſix mille ans, elles ſe ſeroient mues plus lentement ; & par conſéquent la longueur de notre année auroit augmenté. Tout cela ne ſemble pas être arrivé : le diametre du ſoleil eſt toujours le même ; il ne paroît pas qu'il ait diminué & que nous ſoyons plus éloignés de lui qu'autrefois. Sa lumiere, ſa chaleur & ſon attraction ne ſemblent pas avoir changés & le mouvement des planetes autour de lui ſe fait dans le même tems ; d'où il ſuit qu'il a toujours la même quantité de matiere. Comment donc cette perte ſe répare-t-elle ? N'attire-t-il point des régions immenſes de l'eſpace, des corps que nous n'appercevons jamais? On a découvert pluſieurs fois, à l'aide des téleſcopes, des cometes qui s'avançoient vers lui & qu'on ne voyoit point à l'œil. Le grand nombre de taches noires obſervées dans le ſoleil, ſemblent indiquer qu'il élabore toujours une certaine quantité de matiere qui n'eſt pas encore aſſez raffinée & aſſez purifiée pour lan-

cer des rayons de lumiere comme le reſte de ſon corps. Il paroît difficile de concevoir qu'une matiere quelconque puiſſe reſter long-tems ſur le corps du ſoleil ſans devenir lumineuſe : auſſi nous voyons ſouvent ces taches diſparoître ; c'eſt-à-dire, que la matiere dont elles ſont compoſées, eſt alors parfaitement fondue, & qu'elle a acquis le meme degré de chaleur & de lumiere que le reſte de l'aſtre. Dans nos verreries & nos fournaiſes, où la chaleur eſt exceſſive, pluſieurs ſortes de matieres acquierent la même couleur & la même apparence que la matiere en fuſion, & lancent comme elle des rayons de lumiere. On peut juger de ce qui doit arriver dans le ſoleil, d'après le calcul de Newton, qui a trouvé qu'un corps placé à pluſieurs milliers de milles de cet aſtre, acquéroit un degré de chaleur deux mille fois plus grand que celui d'un fer rouge. On a cru ordinairement que Newton avoit dit que la grande comete avoit ce degré de chaleur ; mais on ſe trompe : ce célebre philoſophe aſſure ſeulement qu'elle auroit pu l'acquérir. Si nous conſidérons la grandeur énorme de ce corps & le peu de tems qu'il eſt dans ſon périhélie, la choſe paroîtra impoſſible ; & il ſemble difficile de concevoir qu'un corps qui ne ſeroit que de la groſſeur de notre terre, puiſſe être réduit en fuſion ſur la ſurface du ſoleil, ſi ce n'eſt après un

espace de tems très-considérable : on sait cependant que ses taches sont souvent beaucoup plus grandes.

Puisque l'on suppose généralement que les rayons de lumiere sont réellement des particules de matiere procédant du corps du soleil, il faut absolument qu'il recouvre d'ailleurs une nouvelle matiere ; autrement il devroit s'épuiser.

Je voudrois que les astronomes observassent si les taches du soleil ne sont pas augmentées après l'apparition des cometes, & si ces taches ne disparoissent pas peu à peu, comme un corps qui se fond graduellement dans une fournaise. Il y a une autre réflexion qui se présente naturellement à l'esprit. Que devient cette prodigieuse quantité de matiere, après qu'elle est réduite en lumiere ? Se réunit-elle de nouveau au corps solide, ou est-elle pour jamais perdue & dissipée après qu'elle est arrivée du soleil à l'objet qu'elle éclaire ? Il est un peu surprenant que toute cette matiere, qui pénetre & remplit l'univers, semble anéantie dans un instant, dès que nous sommes privés de la lumiere du soleil. En un mot, la théorie de la lumiere, telle qu'on l'enseigne ordinairement, est accompagnée de beaucoup de difficultés ; & je ne crois pas qu'il y ait en physique un problême dont la solution soit moins satisfaisante. Si l'on suppose que chaque rayon est une traînée de particules de ma-

tiere que darde le corps lumineux, comment imaginer que ces traînées se croisent & s'entrecoupent de dix millions de manieres différentes, sans qu'il y ait la moindre confusion dans leur marche? Si la nuit est claire, nous appercevons distinctement une étoile particuliere que nous regardons, quoique les rayons qui viennent de cette étoile à notre œil, soient traversés dans l'espace de plusieurs millions de milles avant d'arriver à nous, par des millions de traînées de rayons partant de tous les autres soleils ou étoiles de l'univers. Formons un raisonnement par analogie, & supposons qu'on s'efforce de croiser, par exemple, deux courans d'eau ou d'air qui sont les matieres les plus pures & les plus fluides que nous connoissions: on verra que cela est impossible; ils s'interrompront mutuellement, & le plus fort entraînera le plus foible dans sa direction. Mais une traînée de lumiere heurtée par dix millions d'autres qui se meuvent avec tant de vîtesse qu'elles font des millions de milles dans une minute, n'est point affectée de cette impression, ni dérangée dans sa course, & elle arrive jusqu'à nous avec la même régularité que si elle n'avoit été touchée par rien. D'ailleurs, en supposant que la lumiere consiste en particules de matiere qui parcourent dans sept minutes l'espace entre le soleil & la terre, comment arrive-t-il qu'avec cette vîtesse prodigieuse, elle ne produise

pas quelque bouleverſement ? Elle ne communique point de mouvement aux corps qui s'offrent à ſon paſſage, & elle n'en écarte aucun par percuſſion. Si nous n'avions jamais entendu parler de cette découverte, & qu'on nous dît qu'un courant de matiere aſſez large pour couvrir la moitié de notre globe, s'y précipite, en faiſant dix millions de milles dans une minute, nous imaginerions que la terre doit être à l'inſtant miſe en pieces, ou entraînée dans l'eſpace avec une vîteſſe incroyable. On objectera ſans doute, que l'extrême petiteſſe des particules de lumiere les empêche de produire cet effet ; mais comme ces particules ſont en très-grande quantité & jointes l'une à l'autre, qu'elles couvrent la ſurface de tous les corps qu'on leur oppoſe, & qu'elles rempliſſent entiérement l'eſpace qui eſt entre le ſoleil & notre planete, il ſeroit facile de répondre à cette objection. Les particules d'air & d'eau ſont auſſi extrêmement petites ; & lorſqu'elles ſont en petite quantité, elles ne produiſent preſque point d'effet remarquable ; mais ſi l'on accroît leur nombre, & qu'on leur donne ſeulement la millionieme partie de la vîteſſe qu'on attribue à un rayon de lumiere, il n'y aura point ſur la terre de force capable de leur réſiſter.

Adieu. Je me ſuis jeté par inadvertance dans les abymes de la philoſophie, & je vois qu'il eſt bien difficile d'en ſortir. Je vous

demande pardon, & vous promets d'être à l'avenir plus circonspect. Quel que soit le rang de cette comete dans l'univers, elle a été pour moi un feu follet, puisqu'elle m'a détourné de mon chemin, pour m'égarer dans un labyrinthe où je me suis perdu cinquante fois.

Je ne me souviens pas si vous êtes un newtonien rigide ou relâché; si vous êtes des premiers, je me rétracte, de crainte d'accident. Je sais que c'est ici un point très-délicat, & j'ai vu plusieurs philosophes, bons chrétiens d'ailleurs, qui souffrent plus patiemment qu'on révoque en doute la divinité de Jesus-Christ que celle de Newton, & qui regardent un cartésien & un sectateur de Ptolomée, comme une espece d'incrédule pire qu'un athée.

Je me rappelle d'avoir vu, étant au college, un hérétique qui ne croyoit pas à la gravitation, converti tout-à-coup pour avoir été berné sur une couverture; & un autre qui nioit les loix de la force centripete ou centrifuge, ramené à l'orthodoxie par une pierre qu'on lui lança sur les épaules avec une fronde, en guise de démonstration.

Ces argumens sont puissans, & il est difficile d'y répondre. J'implore votre miséricorde; je suis hors de votre portée, & je vous pardonne si vous vous contentez d'assouvir votre vengeance sur cette lettre.



LETTRE XXVII.

Cathédrale de Palerme. Eglise des jésuites. Cathédrale de Mont-Réale. L'archevêque de cette ville. Préparatifs pour une fête. Superstition des habitans.

A Palerme, le 6 juillet 1770.

PLUSIEURS églises de cette ville sont d'une richesse & d'une magnificence extraordinaires. La cathédrale, ou, comme on l'appelle, *la madre chiesa*, est un vieux bâtiment gothique fort vaste, soutenu en dedans par quatre-vingt colonnes de granite oriental. On y voit un très-grand nombre de chapelles, dont quelques-unes sont très-riches, particuliérement celle de sainte Rosalie, la patrone de Palerme, pour laquelle on a plus de vénération que pour les personnes de la sainte Trinité. Les reliques de la sainte sont conservées dans une grande boîte d'argent très-bien travaillée & enrichie de diamans; elles font plusieurs miracles, & on les garde comme le trésor le plus précieux de la ville. Elles passent pour avoir la vertu d'écarter la peste, & elles ont souvent préservé les habitans de cette fatale épidémie. La sainte acquit tant de réputation en

empèchant la peſte de Meſſine de venir juſqu'à eux, quoiqu'elle fût a deux cent milles de diſtance, que par reconnoiſſance ils lui ont érigé un très-beau monument. Sainte Agathe en a fait autant pour Catane; mais cette derniere ville n'a pas éte ſi généreuſe envers ſa protectrice. Les autres richeſses de cette égliſe conſiſtent en quelques os de S. Pierre, & un bras de S. Jean-Baptiſte. On voit auſſi une mâchoire d'une efficace prodigieuſe, & quelques autres oſsemens moins célebres. Les tombeaux de pluſieurs rois Normands ſont du porphyre le plus fin; il y en a quelques-uns qui ont près de ſept cents ans d'antiquité, & qui cependant ſont d'un aſsez bon goût. Vis-à-vis ces monumens, eſt un tabernacle qui eſt fait en entier de lapis-lazuli; il a environ quinze pieds de haut, & il eſt très-bien décoré. On a fait à ſainte Roſalie des préſens magnifiques; le plus conſidérable eſt, je penſe, une croix de très-gros brillans, que lui a donnée le roi d'Eſpagne.

La ſacriſtie eſt auſſi très-riche. Elle a quelques ornemens chamarrés de perles orientales, qui ont près de quatre cents ans, & paroiſsent auſſi frais que s'ils avoient été faits hier.

L'égliſe des jéſuites égale en magnificence toutes celles que j'ai vues en Italie. On appercoit dans leurs ouvrages le génie de ces peres, & on n'eſt jamais en peine de les reconnoître.

L'égliſe du palais eſt incruſtée par-tout d'an-

cienne mosaïque, & la voûte est de même travail. Mais je ne finirois pas, si je vous parlois de toutes les églises; il y en a plus de trois cents. Celle de Mont-Réale, à environ cinq milles de distance de cette ville, est la premiere de l'isle après la cathédrale de Palerme. Elle est à peu près de la même grandeur, & toute incrustée de mosaïques qui ont coûté des sommes immenses. Il y a aussi plusieurs monumens de porphyre & de marbre des premiers rois de Sicile. Cette cathédrale fut bâtie par Guillaume le Bon, dont la mémoire est encore en vénération chez les Siciliens.

L'archevèque de Mont-Réale est déjà regardé comme un saint; il prend sur ses revenus qui sont très-considérables, ce qu'il lui faut pour son habillement & la nourriture la plus frugale, & il emploie tout le reste en œuvres pies ou à des dépenses utiles au public. Sa vertu paroît être portée trop loin, & il se refuse les plus légers plaisirs de la vie; tels, par exemple, que de coucher sur un lit; il dort sur de la paille. Vous imaginez bien qu'il est adoré par le peuple, qui se rassemble en foule pour recevoir sa bénédiction; & on dit ici qu'elle a plus d'efficace que celle du pape. On ne se trompe pas; car il ne voit jamais un malheureux sans le soulager. Il ne se repose pas sur les dons spirituels; il accompagne toujours sa bénédiction de quelque chose de solide & de temporel. Les habitans de la ville & des en-

virons de Mont-Réale doivent beaucoup à sa libéralité, dont on trouve par-tout des monumens. Il vient de faire présent à la cathédrale, d'un autel magnifique, dont il n'y a encore que la moitié de fini. Il est d'argent massif très-bien travaillé; & l'on y a représenté en relief quelques-unes des principales histoires de la Bible. Je crois que ce sera un des plus beaux ouvrages en ce genre.

Ce qui est bien plus utile, il a fait construire à ses frais une grande promenade depuis Palerme à Mont-Réale, ville qui étoit autrefois d'un accès très-difficile, parce qu'elle est située au sommet d'une montagne assez élevée. La promenade est disposée avec beaucoup de goût sur le penchant de cette montagne; & des détours dont la pente est aisée, conduisent insensiblement au sommet. Elle est ornée de plusieurs jolies fontaines, & bordée de chaque côté par un grand nombre d'arbrisseaux fleuris. La vallée au pied de la montagne est extrêmement fertile & pittoresque; on croit voir dans l'espace de plusieurs milles un jardin d'orangers qui présentent un coup-d'œil charmant, & parfument l'air de l'odeur la plus délicieuse. Cette petite course nous a fait tant de plaisir, que, malgré la chaleur de la saison, nous ne pouvions pas nous tenir en voiture; & nous avons presque fait tout le chemin à pied.

La ville de Palerme est occupée, depuis dix

jours, des préparatifs de la grande fête de ſainte Roſalie. Si le ſpectacle répond aux frais & aux travaux dont il eſt l'objet, il ſera ſuperbe. On éleve de part & d'autre de la rue, plus de deux milles arcs & pyramides, deſtinés aux illuminations. Ils ſont de bois peint, & ornés de fleurs artificielles dans la longueur de plus d'un mille. On nous dit qu'ils feront entiérement couverts de lampions; de ſorte qu'en les voyant de loin, ils auront l'air d'autant de pyramides & d'arcs de triomphe en feu. Tout le Marino & les deux grandes rues qui partagent la ville, feront éclairés de la même maniere, ainſi que les quatre portes auxquelles elles aboutiſsent, & qui leur ſerviront de point de vue. De la place, qui eſt au centre de la ville, on peut voir d'un coup-d'œil cette illumination, dont on nous aſsure que la grandeur ſurpaſse tout ce qu'on peut imaginer. Il y a eu auſſi des embelliſsemens & des décorations dans le Marino, & l'on a employé les trois ſemaines dernieres à conſtruire deux vaſtes théatres pour les feux d'artifice. L'un eſt placé vis-à-vis du palais du viceroi, qu'il égale preſque en largeur; l'autre eſt élevé ſur pilotis, exactement vis-à-vis du grand orcheſtre qui eſt au centre du Marino. Ils bâtiſsent en outre une machine énorme, qu'ils appellent le *char de triomphe de ſainte Roſalie*. A voir ſon étendue, on imagineroit qu'il doit toujours reſter à l'endroit où on le travaille; mais on nous

afsure qu'il fera traîné en procefsion dans toute la ville. Il eft monté fur des roues ; mais il ne paroît pas qu'on puifse venir à bout de le mouvoir. La curiofité que j'ai de voir cette fête finguliere augmente chaque jour. Le char eft déjà plus élevé que la plupart des maifons de Palerme, & il ne l'eft pas encore afsez. L'illumination de la grande églife eft ce qu'ils eftiment davantage. Ils afsurent qu'on ne voit rien de pareil ailleurs, pas même à Saint-Pierre de Rome. Il eft vrai que les préparatifs en font étonnans ; on les a commencés il y a environ un mois, & ils ne finiront que les derniers jours de la fête. La voûte & les murs de cette vafte cathédrale font entiérement couverts de glaces, entremêlées de papier d'or & d'argent, & d'un nombre infini de fleurs artificielles. Tout cela eft arrangé, felon moi, avec beaucoup de goût & d'élégance.

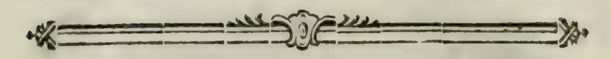
Tous les autels, les chapelles & les colonnes font ornés de la même maniere ; ce qui cache un peu la petitefse de leurs ornemens ordinaires, & donne à l'enfemble un air de grandeur & d'uniformité. Une quantité innombrable de luftres garnis de bougies, font fufpendus à la voûte ; & je fuis perfuadé que lorfque tout fera éclairé, cette falle doit égaler celles de contes des fées ou des mille & une nuits. Elle y refsemble d'ailleurs, parce que tout y eft d'or, d'argent & de pierreries. Les faints font fuperbement vêtus ; & la reine

des

des fées ne fut jamais auſſi magnifique que ſainte Roſalie. Le peuple ſe précipite à ſes pieds pour l'invoquer ; & je vous jure que, pour une de mande adreſsée directement à Dieu, on en fait au moins cent à la ſainte.

Nous venons d'être témoins de ce fait ; ils daignent à peine accorder une inclination de tête aux chapelles dédiées à Dieu ; & lorſqu'ils approchent de celle de leur ſaint favori, ils ſe courbent reſpectueuſement juſqu'à terre. L'ignorance & la ſuperſtition furent toujours inſéparables. Ils penſent peut-être que le Tout-Puiſsant a aſsez régné ; ils ſeroient charmés de changer un peu de gouvernement. Ils lui ont déjà enlevé la préſéance en pluſieurs occaſions, non pas dans les proceſſions & le cérémonial d'étiquette, cela ne leur paroîtroit pas décent ; mais dans leurs affaires particulieres, c'eſt ordinairement à leur ſaint protecteur qu'ils s'adreſsent d'abord. Cependant, lorſque les égliſes & les chapelles ſont dédiées à Dieu & à quelque ſaint, ils ſe ſont déjà haſardés à mettre ſur l'inſcription le nom du ſaint le premier ; par exemple, *Sancto Januario & Deo optimo maximo.*





LETTRE XXVIII.

Sainte Rosalie. Sujet d'un poëme épique. Quelques détails sur ce poëme. Réflexions.

A Palerme, le 7 juillet 1770.

J'Ai recherché quel avoit été l'état de sainte Rosalie, qui est devenue un si grand personnage dans cette partie du monde; mais quoiqu'ils l'adorent avec tant de ferveur, je n'ai trouvé personne qui pût m'apprendre ses titres de sainteté : on me renvoyoit à des légendes fabuleuses, qui sont bien loin de s'accorder entr'elles; & après toutes les offrandes qu'ils lui ont faites, les églises bâties en son nom & les monumens érigés à sa mémoire, il est assez probable que cette femme n'a jamais existé. J'ai visité toutes les boutiques de libraires, & je n'y ai trouvé aucun livre qui en parlât, si ce n'est un poëme épique, dont elle est l'héroïne. Il est écrit en sicilien; & c'est une des plus grandes curiosités que j'aie rencontrées. Le poëte la met sans façon au-dessus de tous les saints du paradis, excepté la sainte Vierge; & il semble que c'est avec beaucoup de répugnance qu'il lui cede le pas. Cet ouvrage, & les notes qui l'accompagnent, m'ap-

prennent que ſainte Roſalie étoit niece de Guillaume Bon; qu'elle commença de bonne heure à donner des marques de ſainteté; qu'à quinze ans elle abandonna le monde & renonça à la ſociété. Elle ſe retira dans les montagnes à l'oueſt de cette ville, en 1159, & l'on n'en entendit plus parler que cinq cents ans après. Le peuple croit qu'elle fut enlevée au ciel. En 1624, pendant une peſte terrible, un ſaint homme eut une viſion pendant la nuit; & Dieu lui révéla que les os de la ſainte étoient dans une caverne près du ſommet du mont Pellegrino; que ſi on alloit les y chercher pour les porter trois fois en proceſſion autour des murs de la ville, les habitans ſeroient délivrés ſur-le-champ de l'épidémie. On fit d'abord peu d'attention à cet illuminé, & on le regarda comme un viſionnaire. Cependant il perſiſta à conter ſon hiſtoire; il devint incommode, & il eut des adhérens. Les magiſtrats voulant appaiſer le peuple, envoyerent au mont Pellegrino; on y trouva les os ſacrés. La ville fut délivrée de la peſte, & ſainte Roſalie devint la plus grande ſainte du paradis. On bâtit des égliſes, on érigea des autels en à ſon honneur, & on nomma des miniſtres pour rendre un culte à cette nouvelle divinité. Ce culte s'eſt ſoutenu avec une dépenſe incroyable. Cependant il eſt probable que ces oſsemens tant révérés, & pour leſquels toute la ville eſt en mouvement, ap-

partenoient à quelque pauvre misérable qui fut peut-être assassiné, ou qui mourut de faim dans ces montagnes. Le saint hermite auroit peut-être pu dire le vrai de tout cela.

On ne pense qu'avec effroi à l'avilissement dans lequel l'humanité est plongée par la superstition. J'ose dire que les os de sainte Rosalie méritent aussi peu les honneurs qu'on leur rend, que ceux du pauvre saint Viar, trouvés en je ne sais quel lieu de l'Espagne, sous un tombeau brisé, où l'on ne pouvoit lire que ces lettres, S VIAR. Le docteur nous rapporte son histoire. Les prêtres trouvant que ces os réussissoient à faire des miracles, ne douterent point de la sainteté de celui à qui ils avoient appartenu. Le nouveau saint fut long-tems en grande estime, & il leur rapportoit un revenu considérable, jusqu'à ce qu'ils s'aviserent assez mal-à-propos de s'adresser au pape, pour en obtenir quelques distinctions pour leur saint. Le pape Léon X voulut savoir sur quoi ils fondoient leur demande. On lui produisit une liste de ses miracles, accompagnée de la pierre sur laquelle étoit l'inscription. La premiere partie de ces preuves étoit recevable; malheureusement les antiquaires découvrirent que le fragment d'inscription appartenoit au tombeau d'un Romain qui avoit été intendant des grands chemins, *PræfectuS VIARum*, & à qui ces os appartenoient. Là dessus S. Viard fut rayé du calendrier, quoique

peut-être plus honnête homme que la plupart de ceux qui y ſont.

Les gens d'un certain ordre mépriſent ici la ſuperſtition du vulgaire, & cela même les jette dans l'irreligion. J'ai toujours vu le déiſme régner plus généralement dans les pays où le peuple eſt plus ignorant & plus bigot. Un eſprit cultivé & juſte, choqué de tant d'extravagances, s'efforce de s'en affranchir, & ſe jette ſouvent dans l'extrêmité oppoſée. Lorſque quelque point de doctrine ou quelque partie de ce culte bleſse une raiſon préſomptueuſe, elle ſe ſent diſpoſée à rejeter la religion en général. Malheureuſement il arrive dans ce pays que ceux qui ſont appellés à défendre la religion, ſont pour la plupart ignorans & ſans ardeur. Je ſuis perſuadé que les ouvrages ridicules, compoſés pour la défenſe de la religion par des gens pleins de bonnes intentions, mais manquant de lumieres, ont fait plus d'incrédules que les ouvrages de Bolingbrocke, de Shaftesbury, ou même de Voltaire. Ceux-ci s'efforcent de prouver qu'il y a des argumens très-forts contre la religion, tandis que de graves imbécilles laiſsent croire qu'il y a peu de choſe à dire en ſa faveur. Les uns & les autres donnent dans une erreur qui leur eſt commune. Ils prétendent ſoumettre aux ſens & à la raiſon ces myſteres que les premiers principes de notre religion nous

préſentent comme étant hors de la portée des facultés de l'eſprit humain.

Mais quoique les gens bien élevés mépriſent la ſuperſtition, ils obſervent réguliérement les pratiques du culte, ils accompliſsent les préceptes de l'égliſe avec beaucoup de reſpect & de décence, & ils ſont charmés de ce que nous nous conformons à leurs uſages & que nous paroiſsons avoir quelques égards pour leurs rites & leurs cérémonies. J'avoue que cette attention qu'ils ont de ne pas offenſer les ames foibles, contribue beaucoup à nous donner une opinion favorable de leur caractere & de leur eſprit. Ils ne ſe vantent pas de leur incrédulité, & ils ne ſont pas fatigans ſur ce chapitre, comme en France, où l'on ne ceſse de vous ennuyer par des raiſonnemens mille fois rebattus, mais où, malgré l'affectation de quelques-uns, il y a plus de foi que dans aucune autre nation du continent.

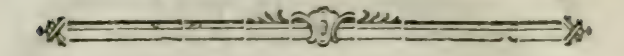
Je ne connois rien qui donne plus mauvaiſe opinion d'un homme, que de le voir faire parade de ſon mépris pour des choſes qu'on regarde comme ſacrées; c'eſt inſulter ouvertement au jugement du public. Un de nos compatriotes ſe rendit coupable de cet excès il y a environ deux ans, & on parle encore de lui avec horreur. Il entra un jour dans une égliſe au moment où l'on élevoit l'hoſtie: chacun étoit à genoux, & il ſe tint debout ſans donner la moindre marque de reſpect

pour cette cérémonie. Un jeune homme qui étoit près de lui, témoigna sa surprise, & lui dit : il est surprenant qu'un homme comme vous, qui avez reçu l'éducation d'un gentilhomme, & qui devez en avoir les sentimens, s'avise d'offenser aussi griévement le public. Moi, monsieur, répondit l'Anglois, je ne crois pas à la transsubstantiation. Ni moi non plus, repliqua l'autre, & cependant vous voyez que je suis à genoux.

Adieu. On m'appelle pour voir les préparatifs de la fête ; il est probable que je vous en ferai la description dans la lettre suivante.

P. S. J'ai épié avec grand soin le retour de notre comete ; mais je ne l'ai point encore apperçue : j'observe, avec une assez mauvaise lunette, de grandes taches rondes sur le disque du soleil ; je ne sais si ce ne seroit pas elle qui s'est précipitée dans son sein ; mais je ne vous ennuierai plus sur cette matiere.





LETTRE XXIX.

Vent de ſiroco. Revue d'un régiment Suiſſe. Repas. L'éducation en Sicile eſt différente de celle du continent. Prince de Reſuttana.

A Palerme, le 10 juillet 1770.

Le vent de ſiroco, que nous attendions depuis ſi long-tems, a enfin commencé le 8. D'après ce qu'on nous en avoit dit, nous le regardions comme inſupportable ; mais nous voyons par expérience qu'il eſt encore plus brûlant qu'on ne l'annonçoit. Le thermometre a été entre 72 & 74 degrés, même depuis que nous ſommes à notre nouveau logement : lorſque nous occupions l'ancien, il étoit ſouvent à 79 & 80, tant il y a de différence entre le centre de la ville & les bords de la mer. A préſent nos fenêtres ſont tournées au nord ; & la mer qui eſt immédiatement au-deſſous, nous rafraîchit continuellement par une briſe délicieuſe. On dit que le ſiroco a commencé dimanche de grand matin. Quand je me levai à huit heures, l'air de nos chambres, qui ſont très-grandes, n'en étoit point encore affecté : j'ouvris la porte ſans ſoupçonner ce changement de tems, & je ne fus jamais plus étonné,

lorſque je reſſentis tout-à-coup ſur mon viſage une impreſſion pareille à celle qu'auroit fait une vapeur brûlante ſortie de la bouche d'un four. Je retirai la tête & fermai la porte, en criant à Fullarton que toute l'athmoſphere étoit en feu. Nous nous haſardâmes cependant à ouvrir une autre porte qui conduit à une plate-forme fraîche, où nous nous promenons ordinairement. Comme elle n'étoit pas expoſée au vent, la chaleur y fut beaucoup plus ſupportable que je ne le croyois d'après ce que j'avois ſenti en entre-ouvrant la premiere porte: il ſembloit que nous venions d'entrer dans un des poëles ſouterreins de Naples, & même il y faiſoit encore plus chaud. En peu de minutes toutes nos fibres ſe trouverent relâchées d'une maniere inconcevable, & nos pores s'ouvrirent tellement que nous nous attendîons à tomber dans une grande ſueur. J'allai examiner le thermometre, & je vis que l'air de la chambre étoit encore ſi peu échauffé, qu'il n'étoit qu'à 73 degrés. Le ſoir précédent il étoit à 72 $\frac{1}{2}$. Je le portai en plein air, & à l'inſtant il monta à 110, & bientôt après à 112; & je ſuis perſuadé que dans notre ancien logement & dans les autres endroits de la ville, il ſe ſeroit élevé de pluſieurs degrés par-delà. L'air étoit épais & peſant: le barometre fut peu affecté; il ne tomba que d'une ligne. Le ſoleil ne parut pas de tout le jour; autrement je crois que la chaleur auroit été abſolument

intolérable; nous avions peine à rester quelques minutes sur le côté de la plate-forme qui est exposé au vent. J'y portai de la pommade, qui se fondit comme si elle avoit été mise devant le feu. J'entrepris de me promener dans la rue, pour voir si quelqu'un oseroit se montrer; mais il me fut impossible de supporter la chaleur, & je m'empressai de rentrer chez moi.

Cette chaleur étonnante dura jusqu'à trois heures de l'après-midi, que le vent sauta tout-à-coup au point opposé du compas, & le reste du jour il souffla de la mer avec force. Il n'est pas possible de concevoir la différence d'impression que causa sur nous ce changement de l'air, & nous ne fûmes pas moins surpris d'éprouver en un instant une fraîcheur excessive, que nous l'avions été de l'ardeur du siroco quand il commença. Le courant de cet air chaud avoit soufflé du sud au nord pendant plusieurs heures, & je ne doute pas que l'athmosphere, à quelques milles aux environs, n'en fût entiérement remplie. Cependant, dès que le vent eut passé au nord, le froid devint très-vif, & nous fûmes obligés de reprendre promptement nos habits, car jusqu'alors nous avions été presque nuds. En très-peu de tems le thermometre tomba à 82 degrés, chaleur qu'on auroit peine à souffrir en Angleterre. Mais le siroco avoit tellement ouvert nos pores & relâché nos fibres, que le froid nous obli-

gea à tenir tout le ſoir les glaces de notre carroſſe fermées. Il eſt vrai que je m'étois beaucoup expoſé en plein air, voulant eſſayer quel effet il produiroit ſur le corps humain. Je crus d'abord qu'il ſeroit impoſſible de le ſupporter; mais je reconnus que je me trompois, & qu'on pouvoit ſe promener ſans une grande incommodité dans les endroits où l'on étoit à l'abri du vent. Il ne produiſit pas cette ſueur que j'attendois; ce ne fut qu'une tranſpiration très-forte, ſuivie d'une humidité légere ſur la peau; mais je penſe que j'aurois été inondé de ſueur, ſi j'avois mis mes habits ou fait le moindre exercice.

Je vous avoue que ma curioſité par rapport au ſiroco eſt maintenant très-ſatisfaite, & je ne deſire pas le reſſentir pendant notre ſéjour en Sicile. Pluſieurs perſonnes de ma connoiſſance, qui nous en avoient parlé, vinrent en foule dès qu'il eut ceſſé, pour ſavoir ce que nous en penſions. Ils conviennent qu'il a été aſſez violent; mais ils nous aſſurent qu'il l'eſt quelquefois davantage, & qu'il dure beaucoup plus long-tems: cependant il ne continue jamais plus de trente-ſix ou quarante heures, de ſorte que la chaleur ne peut pas pénétrer les murs des maiſons. Ils avouent qu'autrement les hommes & les animaux mourroient; mais, d'après ma propre expérience, il me paroît qu'ils ſe trompent. Si, effrayé de la premiere bouffée, je n'euſſe pas oſé m'y expoſer

de nouveau, comme il leur arrive ordinairement, j'aurois certainement pensé comme eux. Ils rioient de nous voir marcher si long-tems en plein air, & ils étoient surpris de ce que nous faisions des expériences aux dépens de notre personne. Ils nous disoient que pendant le siroco aucun habitant ne sort de chez lui, à moins qu'il n'y soit forcé. Leurs portes & leurs fenètres sont exactement pour empêcher l'air d'y entrer; & lorsqu'il n'y a point de volets, ils suspendent en-dedans des couvertures mouillées. Les domestiques sont continuellement occupés à arroser les appartemens, afin de conserver un air aussi tempéré qu'il est possible. Cette opération n'est pas difficile, car j'apprends que toutes les maisons de la ville ont une fontaine. Au moyen de ces précautions, les gens à leur aise souffrent peu du siroco.

Il est singulier que la chaleur brûlante de ce vent n'ait jamais produit de maladies épidémiques, & qu'il n'ait point d'influences funestes sur la santé des habitans. Il les met seulement dans un état de foiblesse & de langueur; mais quelques heures de la tramontane ou du vent de nord, qui lui succede ordinairement, suffisent pour rendre à leurs corps son élasticité & sa vigueur. A Naples & en plusieurs autres endroits d'Italie, où il est beaucoup moins violent qu'ici, il occasionne souvent des maladies putrides, & il produit

presque toujours un entier abattement de la machine. Il est vrai que le siroco y dure plusieurs jours, & même plusieurs semaines.

Je n'ai pas pu me faire rendre raison de ce phénomene du climat de Palerme. On en donne différentes causes; mais aucune ne me paroît satisfaisante.

J'ai vu un vieillard qui a écrit sur cette matiere. Il dit que c'est le même vent qui fait de si grands ravages dans les déserts sablonneux de l'Afrique, & qui tue quelquefois les animaux dans l'espace d'une demi-heure. Il ajoute qu'il se refroidit en traversant la mer; ce qui le dépouille de cette qualité meurtriere avant qu'il arrive en Sicile. Mais on peut objecter que, si cette explication étoit fondée, il devroit être plus violent sur ce côté de l'isle, qui est le plus voisin de l'Afrique; ce qui n'est pas. Il est cependant possible que sa chaleur augmente en passant sur l'isle. Effectivement, il est toujours plus violent à Palerme, qui est dans la partie la plus septentrionale, que partout ailleurs. Je commence à goûter cette raison, quand je considere que Palerme est environné de hautes montagnes, dont les ravines & les vallées sont entiérement brûlées dans cette saison. Celles-ci contiennent une quantité innombrable de sources chaudes, dont les courans doivent accroître la chaleur, & peut-être adoucir l'air & lui faire perdre ses qualités nuisibles.

D'ailleurs on brûle dans ce tems-là ſur les montagnes, des bruyeres & des brouſſailles; ce qui doit encore ajouter à la chaleur de l'air.

Quelques perſonnes qui étoient à la campagne, m'ont dit qu'elles s'étoient promenées immédiatement après le ſiroco, & que les herbes & les plantes qui étoient vertes la veille, s'étoient trouvées alors abſolument brunes, & qu'elles ſe briſoient ſous les pieds, comme ſi elles avoient été ſéchées dans un four.

J'ajouterai pour votre amuſement, un journal de la température de l'air depuis que nous ſommes à Palerme. Le barometre a reſté conſtamment à une ligne ou deux du même point 29 $\frac{1}{2}$ p.; & le ciel a toujours été clair, excepté le jour du ſiroco & le 26 juin, que nous eûmes une petite pluie pendant deux heures; de ſorte que je n'ai qu'à marquer la hauteur du thermometre.

	Thermometre.
	d.
Juin 17	73 $\frac{1}{2}$
18	74
19	75
20	76
21	75 $\frac{1}{2}$
22	77
23	76 $\frac{1}{2}$
24	77
25	77
26	77 $\frac{1}{2}$

		Thermometre.
		d.
Juin	27	77
	28	77 ½
	29	77 ½
	30	78 ½
Juillet	1	79
	2	80
	3	80 ½
	4 à notre logement fur le bord de la mer, tourné vers le nord,	74
	5	73
	6	71 ½
	7	72 ½
	8, le vent de firoco,	112
	l'après-midi,	82
	9	79
	10	78

Plus j'examine l'extrême violence de cette chaleur, & plus je fuis étonné que nous ayons pu la fupporter avec fi peu d'incommodité. Nous n'avons pas même éprouvé cet abattement total qui eft l'effet ordinaire des grandes chaleurs en Angleterre. Le thermometre monta en peu de tems d'environ 40 degrés; & il eft affez fingulier qu'avant que le firoco foufflât, l'efprit-de-vin fût précifément à 40 degrés au-deffus du point de congelation; de forte que le matin du 8 juillet, la chaleur augmenta prefque dans un

inſtant autant qu'elle fait communément pendant tout le tems que le ſoleil ſe meut de l'équateur au tropique; car entre 72 & 112 degrés, la différence eſt la même qu'entre 72 & le point de congelation.

Nos eûmes hier un grand feſtin chez le prince Partana; & ſe viceroi fit de deſſus un balcon la revue d'un régiment Suiſſe, le plus beau que j'aie vu au ſervice du roi de Naples. C'eſt une excellente troupe; & malgré la violence de la chaleur, elle fit ſes exercices avec beaucoup d'ardeur. Je trouvai dans les évolutions plus de préciſion & de régularité qu'elles n'en ont ordinairement, excepté en Angleterre & en Allemagne. Il y avoit à chaque flanc deux pieces de campagne bien ſervies. Les grenadiers lançoient de fauſses grenades qui ne faiſoient point de mal, mais qui produiſoient d'ailleurs le même effet que les véritables. La maniere dont ils les jetoient, m'amuſa plus que le reſte du ſpectacle; & ils avoient grand ſoin de les diriger de façon que leur coup ne fût pas perdu. Lorſqu'il en tomboit un certain nombre ſur un grouppe de gens du peuple, cela faiſoit une ſcene aſsez plaiſante. Il n'y a eu que des coëffes & quelques perruques ou des cheveux brûlés; car il y avoit au moins autant de femmes que d'hommes.

La compagnie étoit fort brillante chez le prince Partana, & la collation ſomptueuſe : elle

elle consistoit sur-tout en glaces, crêmes, chocolat, confitures, & un grand nombre de divers fruits. Il n'y eut que la moitié des conviés qui jouât, les autres s'amuserent à causer en se promenant sur la terrafse. Nous trouvâmes le jeune prince & la princefse, qui sont très-aimables, se divertifsant avec leurs compagnons à de petits jeux. Ils nous admîrent avec plaisir dans leur cercle, & nous pafsâmes au milieu d'eux quelques heures agréables. Je ne vous rapporte cette circonstance, que pour vous montrer que l'éducation qu'on donne ici aux enfans est différente de celle qu'ils reçoivent en Italie. On ne permet point aux jeunes personnes de communication familiere avant le mariage. Les demoiselles ont ici des manieres aisées : on leur parle aisément; elles ne sont pas toujours, ainsi que sur le continent, à côté de leurs meres, qui les produisent dans les assemblées, plutôt pour les offrir en vente que pour leur procurer quelque délassement, & qui semblent craindre qu'on ne les enleve ou qu'elles ne s'enfuient. On les tient si renfermées, que ce malheur est effectivement à craindre; car rien n'excite tant au vice que de rendre si désagréable la pratique de la vertu.

Ici les meres ont en leurs filles une confiance raisonnable, & laissent leur caractere se former & mûrir en liberté. En suivant une méthode contraire, les femmes ne peuvent

point avoir de caractere propre, ou n'en ont qu'un affecté, dont elles ont grand ſoin de ſe dépouiller dès qu'elles ont trouvé un mari. Elles croient alors qu'elles ne peuvent trop s'éloigner de ces maximes outrées de décence & de circonſpection, qui leur ont toujours paru ſi déſagréables à mettre en pratique.

Je ſuis ſûr qu'elles n'auroient pas la moitié tant de défauts, ſi on ſouffroit qu'elles montraſſent d'abord ce qu'elles ſont ; mais les parens leur font voir, par la maniere dont ils les traitent, qu'ils ne ſe fient pas à leurs principes ; & ils ſemblent avoir adopté cette maxime peu généreuſe d'un de nos meilleurs poëtes, qui dit que *toute femme au fond du cœur aime le libertinage*. Cette maxime doit ſe vérifier ſans doute dans les pays où elle eſt généralement reçue ; car les femmes n'ayant plus de réputation à maintenir, elles éviteront même de ſe parer des dehors de la vertu, ſachant bien qu'on les taxeroit d'hypocriſie & d'affectation. Vous penſez avec moi, que la meilleure maniere de les rendre vertueuſes, eſt de leur faire croire d'abord que nous les jugeons telles. Lorſque la vertu eſt réellement eſtimée, chacun en cherche au moins l'apparence ; mais quand il lui faut une garde, elle ne mérite pas la ſentinelle qu'on lui donne, comme le dit le bon miniſtre Adams.

Quelques-unes des familles que j'ai vues ici, ont rappellé à mon eſprit le ſpectacle de

celles de notre patrie. Le prince de Resuttana, sa femme & sa fille sont toujours ensemble, & leur mutuelle affection est le seul principe de cette assiduité. La jeune princesse dona Rosalia est très-aimable ; elle étoit de la fête d'hier, & elle en faisoit le principal ornement. On m'accusera de vanité & de partialité, si je dis après cela qu'elle ressemble aux Angloises par son air, ses manieres & sa façon de penser ; mais cette observation me paroît vraie : cette ressemblance a peut-être contribué à nous inspirer une si haute estime pour elle. En dépit de la philosophie, ces préjugés existeront toujours, & je ne crois pas qu'aucun sage puisse entiérement s'en dépouiller. Nous avons été derniérement à la maison de campagne de son pere, qui y donnoit une fête, & nous fûmes enchantés de la maniere honnête, polie & aisée, dont toute la famille nous reçut. Ce château passe pour le plus magnifique des environs de Palerme : il est situé à six ou sept milles à l'ouest de cette ville, dans le canton appellé *il Colle*, dans une direction opposée à celui de la *Bagaria*, dont je vous ai déjà parlé. Le viceroi & sa famille, ainsi que la plus grande partie de la noblesse, étoient de cette partie, qui dura jusqu'à environ deux heures du matin. On tira à minuit de jolis feux d'artifice, qui produisirent un très-bel effet.

Adieu : je n'ai pas eu le tems de vous écrire

hier; & quoique nous ne nous ſoyons couchés qu'à trois heures, je me ſuis levé à huit, tant j'étois empreſſé de vous parler du ſiroco.

Nous allons être fort occupés. La grande fête de ſainte Roſalie commence demain, & chacun l'attend avec empreſſement; peut-être ne nous fera-t-elle pas autant de plaiſir que nous l'eſpérons. Je deſire ſouvent que vous ſoyez avec nous, j'entends lorſque nous ſommes heureux; vous ſavez bien cependant que ce ne ſont pas les fêtes & les ſpectacles qui font notre bonheur. Mais comme celle-ci eſt peut-être la plus remarquable de l'Europe, afin que vous puiſſiez en jouir, je vous écrirai tous les ſoirs ce qui ſe ſera paſſé dans la journée.



LETTRE XXV.

Fête de ſainte Roſalie.

A Palerme, le 12 juillet 1770.

LA fête a commencé ſur les cinq heures après midi, par la proceſſion de ſainte Roſalie, qui a été traînée avec la plus grande pompe par toute la ville, depuis le Marino juſqu'à Porto-Nuovo. Le char de triomphe étoit précédé d'un détachement de cavalerie avec des trompettes

& des tymbales, & tous les officiers de la ville en habit uniforme. Ce char eſt une machine énorme, longue de 70 pieds, large de 30, haute de plus de 80, & qui ſurpaſſe les plus hautes maiſons de Palerme. La forme de ſa partie inférieure reſſemble à celle des galeres romaines; mais elle groſſit en s'élevant; & le frontiſpice qui eſt ovale, forme une eſpece d'amphithéatre garni de ſieges: c'eſt la place d'un grand orcheſtre; elle étoit remplie d'une troupe nombreuſe de muſiciens placés l'un au-deſſus de l'autre: au-deſſus & derriere cet orcheſtre eſt un grand dôme ſoutenu par ſix belles colonnes d'ordre corinthien, & orné de figures de ſaints & d'anges. Au ſommet du dôme on voit une ſtatue giganteſque en argent, de ſainte Roſalie. Toute la machine eſt ornée d'orangers, de pots à fleurs & d'arbres de corail artificiel. Le char s'arrêtoit tous les cent pas, & alors l'orcheſtre jouoit un morceau de muſique accompagné d'hymnes en l'honneur de la ſainte. Il reſſembloit à un grand château mouvant, & rempliſſoit entiérement la rue d'un coté à l'autre; il n'avoit pas, pour ſe mouvoir, un eſpace proportionné à ſa groſſeur. Cet édifice prodigieux étoit traîné par cinquante-ſix mules très-fortes, ſinguliérement caparaçonnées, rangées ſur deux files & montées par vingt-huit poſtillons habillés d'étoffes d'or & d'argent, & portant des plumes d'autruche à leur chapeau. Les fenêtres & les

balcons des deux côtés de la rue étoient remplis de ſpectateurs bien vêtus, & le char étoit ſuivi par des milliers de perſonnes du peuple. Cette proceſſion triomphale a duré trois heures, & enſuite il y a eu une magnifique illumination au Maurino.

Je crois vous avoir déjà décrit la rangée de berceaux & de pyramides qui s'étendent d'une extrêmité à l'autre de cette belle promenade. Ils ſont peints & ornés de fleurs artificielles, & entiérement couverts de petits lampions placés très-près les uns des autres. A peu de diſtance de là on croit voir des berceaux & des pyramides en feu. Toute la chaîne de cette illumination avoit environ un mille de longueur, & il eſt difficile de concevoir quelque choſe de plus beau; on n'y appercevoit ni défaut ni interruption; la nuit étoit ſi calme qu'aucun de ces lampions ne s'eſt éteint.

On avoit érigé, en face du milieu de cette illumination, un magnifique pavillon pour le viceroi & ſa ſuite, qui étoit compoſée de toute la nobleſſe de Palerme; & devant cet édifice on avoit placé, à peu de diſtance dans la mer, de grandes pieces d'artifice qui repréſentoient le frontiſpice du palais, orné de colonnes, de trophées & de tous les autres ornemens d'architecture. Les chebecs, galeres, galiotes & autres bâtimens formoient tout autour une eſpece d'amphithéatre. Ils commencerent le ſpectacle par une décharge de leur artille-

rie, dont le ſon répété par les échos des montagnes, produiſit un effet agréable. Ils tirerent enſuite un grand nombre de fuſées volantes & de bombes d'une compoſition curieuſe, qui brûloient ſouvent ſous l'eau. Cela dura une demi-heure, après quoi tout le palais fut illuminé dans un inſtant. Ce ſignal fit ceſſer les exercices de la marine: nous crûmes alors habiter un pays enchanté. Cette opération ſe fit en un moment, & ſans qu'il parût aucun agent viſible: en même tems les fontaines qu'on avoit conſtruites dans la cour devant le palais, commencerent à jeter du feu, & à repréſenter quelques-uns des grands jets d'eau de Verſailles & de Marly. Dès qu'ils furent éteints, la cour prit ſur-le-champ la forme d'un vaſte parterre orné de palmiers, & entremêlé d'orangers, de pots de fleurs, de vaſes & d'autres ornemens en feux d'artifice. L'illumination du palais finit quand ces feux ceſſerent; & le frontiſpice s'illuminant alors, on en vit ſortir des ſoleils, des étoiles, des roues de feu, qui bientôt le firent tomber en ruines. Quand tout parut renverſé, il ſortit de ce tas de décombres une exploſion de deux mille fuſées volantes, bombes, ſerpenteaux & diables, qui ſembloient remplir l'athmoſphere, & qui firent un terrible ravage ſur les habits de la populace. Pendant ce ſpectacle, on nous ſervit dans un grand pavillon, au centre du Marino, un

excellent régal de caffé, de glaces, de confitures & de différens vins. C'étoit le duc de Castillano, préteur ou maire de la ville, qui qui en fit la dépense. La principale noblesse se donne ces régals tout les soirs, chacun à leur tour, & ils se disputent à qui sera le plus magnifique.

Dès que les feux d'artifice eurent cessé, le viceroi s'embarqua sur une galere très-bien illuminée. Nous restâmes à terre, pour voir le coup-d'œil qu'elle nous offriroit à une certaine distance. Soixante-douze rames la faisoient manœuvrer, & formoient un spectacle charmant : elles brisoient fort promptement la surface des eaux, qui étant aussi unies & aussi claires qu'une glace, brilloient comme la flamme, & réfléchissoient sa splendeur de tous côtés. Les rames battoient en mesure avec les cors de chasse, les clarinettes & les trompettes, qui étoient en grand nombre sur la proue du bâtiment.

La fête fut terminée par le corso, qui commence exactement à minuit, & dure jusqu'à deux heures du matin.

La grande rue étoit aussi magnifiquement illuminée que le Marino : les arcs & les pyramides étoient placés des deux côtés, à peu de distance les uns des autres, exactement entre les trottoirs & le chemin des voitures ; & lorsqu'on les voyoit de l'une ou l'autre des quatre portes, on croyoit appercevoir deux

lignes continues de la flamme la plus brillante. Ces illuminations ſont ſi ſupérieures à toutes celles que j'ai vues, elles en ſont d'ailleurs ſi différentes, qu'il eſt difficile de vous en donner quelque idée. Deux files de carroſſes occupoient l'eſpace entre ces deux lignes de flambeaux : ces voitures étoient dans le plus brillant appareil ; & comme elles s'ouvrent par le milieu & laiſſent entrevoir de chaque côté la beauté des dames, la richeſſe de leurs habillemens & l'éclat de leurs pierreries s'y déployoient de la maniere la plus avantageuſe.

Ce magnifique cortege ſe promena lentement pendant deux heures ; & ceux qui le compoſoient ſembloient animés du deſir de plaire. La compagnie étoit véritablement ivre de joie & de plaiſir ; & le bonheur qui étinceloit dans tous les yeux, paroiſſoit ſe répandre par une eſpece de ſympathie ſur toute l'aſſemblée.

Au milieu d'un tel ſpectacle il étoit impoſſible de ne pas éprouver une dilatation & un épanouiſſement de cœur : j'avoue que le mien étoit ravi; cette ſcene de joie publique m'a cauſé plus d'émotion qu'une tragédie. J'avois toujours penſé que ces ſentimens étoient étrangers à une fête de pompe & de parade, mais ici la joie univerſelle ſembloit réellement partir du cœur ; elle brilloit ſur tous les viſages, & annon-

çoit de tous côtés l'affection, l'amitié & l'égalité. Certainement les diamans & la parure ne rehausſoient pas autant les charmes des dames, que l'air de complaiſance & de bonne humeur qui les animoit.

Nous étions diſtribués dans différens carroſses parmi la nobleſse, ce qui nous donna occaſion d'obſerver encore mieux. Je vous avoue que je n'ai jamais joui d'un ſpectacle ſi délicieux; & ſi la ſuperſtition produit ſouvent de pareils effets, je deſire ſincérement qu'il y en ait un peu dans notre patrie. J'avois envie de me jeter aux pieds de ſainte Roſalie, & de la bénir de ce qu'elle rend tant d'hommes heureux.

Nous nous retirâmes ſur les deux heures; mais les objets voluptueux & brillans que j'avois vus, frappoient encore mes yeux: je n'ai pas pu dormir. Cependant je ſuis auſſi délaſsé que ſi j'avois goûté un ſommeil tranquille: je crois réellement que nous ne pourrions pas ſupporter quatre jours de fatigue & de plaiſir, pareils à ceux que nous venons de paſser. Nous ne ſommes pas faits pour tant de jouiſſances: j'ai déjà épuiſé la moitié de mes facultés, & je ne comprends pas comment nous ſupporterons les quatre autres jours de la fête.

Je voulois vous faire la deſcription de la journée le ſoir en rentrant chez moi, mais j'ai vu que cela étoit impoſſible; les eſprits

ſont trop diſſipés, & l'imagination eſt trop remplie des objets qu'elle vient d'appercevoir, pour les rappeller avec ordre. Je vous écrirai donc tous les matins, lorſque cette fievre de l'imagination aura eu le tems de ſe calmer, & que mon eſprit pourra juger ſainement de ce que j'ai vu. Adieu : il tombe une petite pluie qui rafraîchira l'air, & qui épargnera la peine d'arroſer le Marino & la grande rue, ce qui ſe fait réguliérement tous les matins. Le thermometre eſt à 73 degrés.

Le 13. Les ſpectacles d'hier n'ont pas été auſſi beaux que ceux de la veille : ils ont commencé par les courſes des chevaux. Il y en a eu trois, compoſées chacune de ſix chevaux, montés par des jeunes gens d'environ douze ans, qui ne ſe ſervoient ni de ſelles, ni de brides, & qui n'avoient qu'une petite corde qui paſſoit dans la bouche du cheval, en guiſe de mors, & qui ſuffiſoit pour le modérer. La grande rue, qu'on avoit couverte de terre à la hauteur de cinq ou ſix pouces, étoit le lieu de la courſe. Un coup de canon tiré à Porto-Félice, en fut le ſignal : les chevaux parurent le comprendre ; car ils s'élancerent tout d'un coup & tous à la fois, & firent les derniers efforts juſqu'à Porto-Nuovo, qui ſervoit de but. L'eſpace eſt exactement d'un mille, & ils le parcoururent en une minute & 35 ſecondes : ce qui nous a paru ſurprenant, eu égard à la taille des chevaux, qui ont à peine 14 palmes.

Ce ſont ordinairement des chevaux barbes, ou d'une race mêlée de ceux de Sicile & de Barbarie. Les petits cavaliers étoient joliment habillés, & avoient bonne mine. Nous fûmes étonnés de voir combien ils étoient habiles écuyers, & j'ai obſervé qu'en général ils ſe tenoient fort bien.

La rue étoit entiérement remplie de monde, avant que le ſignal eût annoncé le moment de la courſe, & nous ne concevions pas comment elle pourroit ſe faire. Notre ſurpriſe augmenta quand nous vîmes les chevaux courir à bride abattue dans le plus épais de la foule, qui ne commençoit à s'ouvrir pour leur laiſser un paſsage, que lorſqu'ils étoient tout près d'eux. Ces ſpectateurs intrépides faiſoient place alors, & ſe rangeoient en arriere par un mouvement uniforme & régulier, qui ſe communiquoit d'une extrêmité de la rue à l'autre. Cette ſinguliere manœuvre s'exécutoit ſans bourdonnement & ſans confuſion; & dès que les chevaux avoient paſsé, la populace couroit ſur leurs pas au centre de la rue Cependant cela détruit une grande partie du plaiſir de ce ſpectacle, car on ne peut s'empêcher de craindre pour tant d'hommes que vous voyez à chaque inſtant en danger d'être écraſés; ce qui leur arriveroit infailliblement, s'ils ſe retiroient une ſeconde ou deux trop tard. On a vu ſouvent de ces accidens; mais heureuſement chacun échappa hier ſain & ſauf.

Le vainqueur fut conduit le long de la rue en triomphe, portant devant lui le prix qu'il avoit remporté : c'étoit une grande piece de ſoie blanche, brodée & travaillée en or.

Ces courſes me paroiſsent fort ſupérieures aux courſes ordinaires que font les chevaux en Italie ; mais elles ne ſont pas comparables à celles d'Angleterre.

La grande rue étoit illuminée de la même maniere qu'hier, & l'aſsemblée de la nobleſes ſe tint au palais de l'archevèque, qui étoit richement décoré.

L'illumination des jardins étoit auſſi très-belle, & elle me rappella celle de notre Vaux-hall. Il y avoit à chaque extrêmité un excellent orcheſtre. Le ſpectacle étoit réellement brillant ; & l'archevêque eut beaucoup d'attention & de politeſse pour tous les membres de la compagnie.

Sur les dix heures, le grand char triomphal retourna en proceſſion au Marino ; il étoit éclairé de grands flambeaux de cire, & il formoit un coup-d'œil formidable Dom Quichotte auroit été excuſable de le prendre pour un château enchanté qui ſe mouvoit dans les airs. Nous ne ſortîmes de chez l'archevêque qu'à minuit, quand le corſo commença ; il fut préciſément le même à tous égards, que celui du jour précédent ; & nous avons joui avec ivreſse de cette ſcene déicieuſe.

Le 14. Hier au ſoir, les deux grandes rues

& les quatre portes de la ville, qui les terminent, furent magnifiquement illuminées. Ces rues se coupent exactement au centre de la ville, où elles forment une belle place appellée la *piazza ottangolare*, à cause de l'octogone qu'elle forme. Cette place étoit décorée de tapisseries, de statues, & de fleurs artificielles. Comme les bâtimens qui l'entourent sont uniformes & d'une belle architecture, & qu'en même tems ils étoient bien éclairés, la scene étoit très-brillante. On y avoit construit quatre orchestres ; & je n'aurois pas cru que cette ville pût produire quatre bandes de musiciens aussi nombreuses.

Du centre de cette place, on voyoit la ville entiere dans toute sa pompe ; & l'effet surpasse ce qu'on peut en concevoir. Les quatre portes, qui servoient de points de vue à ce spectacle ravissant, étoient embellies & éclairées d'une maniere élégante. Les illuminations représentoient différens trophées, les armes d'Espagne, celles de Naples, de Sicile & de Palerme, avec leurs génies protecteurs, &c. &c.

La conversation s'est tenue au palais du viceroi ; & la collation a été plus somptueuse encore que les autres. Les grands feux d'artifice placés vis-à-vis du palais, commencerent à dix heures & finirent à minuit. Nous allâmes ensuite au corso qui dura, comme à l'ordinaire, jusqu'à deux heures du matin. Cette partie de

la fête nous plaît davantage, parce que c'est la seule qui affecte le cœur : sans cela, un spectacle de marionnettes seroit aussi bon à voir que le couronnement d'un monarque. Nous connoissons maintenant presque tous les visages ; l'air de douceur & de bonté qui les anime, nous inspire l'opinion la plus avantageuse des habitans de cette ville.

Les feux d'artifice d'hier au soir ont été beaucoup plus grands que ceux du Marino ; mais ils ne m'ont pas fait autant de plaisir. Comme ils ne jouoient pas sur la mer, & qu'il n'y avoit point de bateaux ni de galeres, l'effet n'en pouvoit pas être aussi brillant. Ils représentoient de même la façade d'un palais, mais d'une beaucoup plus vaste étendue. L'illumination étoit la même, & tout s'y passa de la même maniere. Nous vîmes parfaitement ce spectacle, du palais du viceroi, où nous eûmes un élégant concert ; mais au grand regret de la compagnie, la Gabrieli, la cantatrice la plus parfaite, mais la femme la plus capricieuse de la terre, ne jugea pas à propos de chanter.

Le 15, il y a eu trois courses de six chevaux chacune, comme la premiere fois. Tout le monde dit s'être fort amusé : je ne puis pas vous en mander autant. Un homme a été foulé aux pieds, & tué, à ce que je pense, & un des cavaliers est tombé de cheval.

La *conversation* se tenoit chez le *juge de la mo-*

narchie, officier qui remplit une place de confiance & d'une grande diſtinction. Nous y eûmes une collation pareille aux autres, & un très-bon concert. A onze heures, le viceroi, ſuivi de toute la compagnie, alla viſiter à pied la place & la grande égliſe; ſa ſuite étoit prodigieuſe. Quoique la ville fût par-tout éclairée, les domeſtiques de ſon Exellence & ceux de la nobleſſe ſuivoient avec de gros flambeaux de cire.

Dès que le viceroi fut arrivé dans la place, les quatre orcheſtres exécuterent des ſymphonies qui durerent tant qu'il y reſta. Il y avoit une foule immenſe de ſpectateurs autour de la grande égliſe; & ſans la préſence du viceroi, il nous auroit été impoſſible d'y entrer. Mais ſes gens nous ouvrirent le paſſage. En arrivant par la grande porte, nous jouîmes tout-à-coup d'un ſpectacle enchanteur. L'égliſe reſplendiſsoit d'une vaſte lumiere, qui étant réfléchie par dix mille ſurfaces très-brillantes, diverſement colorées & diſpoſées ſous différens angles, produiſoit un effet qui, je crois, ſurpaſse de beaucoup toutes les deſcriptions de palais de fées que j'ai lues. Je ne penſe pas que l'art humain ait inventé quelque choſe de plus merveilleux & de plus magnifique. Je vous ai déjà dit que toute l'égliſe, murailles, voûtes, colonnes & pilaſtres, étoit entiérement couverte de miroirs, entremêlés de papier d'or & d'argent,

gent, de fleurs artificielles arrangées avec beaucoup de goût & d'élégance ; enſorte qu'on n'appercevoit pas un pouce de pierre ou de plâtre. Imaginez, ſi vous le pouvez, une de nos grandes cathédrales, ornée de cette maniere & éclairée de vingt mille bougies, & vous n'aurez encore qu'une foible idée de ce coup-d'œil. J'avoue qu'elle a ſurpaſsé de beaucoup mon eſpérance, quoique je m'attendîſse à voir quelque choſe de ſurprenant. Revenus du premier étonnement qui nous avoit arraché pluſieurs exclamations, ſans que nous nous en fuſſions apperçus, j'obſervai que les yeux de la nobleſſe étoient fixés ſur nous, & qu'ils étoient charmés de voir notre air d'admiration. Cette illumination vaut mieux, ſuivant moi, que tout le reſte de la fête.

J'ai ſouvent entendu parler de celle de Saint-Pierre comme d'une merveille ; & l'on n'a pas tort; mais elle ne peut point être comparée à celle-ci. Il eſt vrai que les effets en ſont différens, & qu'on ne peut guere les rapprocher les uns des autres

Ce ſpectacle eſt trop éblouiſsant, pour le ſoutenir un tems conſidérable, & il fut bientôt impoſſible de ſupporter la chaleur occaſionnée par la quantité immenſe des lumieres. J'entrepris de compter les luſtres : j'allai juſqu'à cinq cents ; mais la tête me tourna, & je fus contraint d'abandonner mon projet. On nous aſsure qu'il n'y avoit pas moins de

vingt mille cierges. Les quatorze autels de chaque côté de la nef étoient décorés avec beaucoup de ſplendeur, & le maître-autel était le plus magnifique de tous.

Quand on penſe à ces décorations brillantes, mais frivoles, qui embelliſsent toute une égliſe, il eſt difficile d'y attacher une idée de grandeur & de majeſté; & c'eſt ce qui me frappa, lorſqu'on m'en parla pour la premiere fois. Je vous aſsure cependant que l'élégante ſimplicité & l'unité de deſſin répandent ſur l'enſemble un caractere de grandeur auquel on ne s'attendoit pas.

C'eſt la partie de la fête que les habitans de Palerme eſtiment le plus; ils traitent tout le reſte de bagatelle, en comparaiſon de cette illumination; & il me paroît effectivement qu'il n'y a rien dans le monde d'auſſi beau. Il eſt ſurprenant qu'ils faſsent de ſi grands frais & qu'ils ſe donnent tant de peines pour un appareil de quelques heures; ils ont déjà commencé ce matin à déparer l'égliſe, & on dit que cette opération durera pluſieurs ſemaines.

En ſortant de là, nous allâmes au corſo, qui termina, comme à l'ordinaire, la fête du jour.

Le 16. Hier au ſoir, toutes les rues furent complétement illuminées. L'aſsemblée ſe tint chez le préteur, où il y eut une colation ſomptueuſe & un concert. Pacherotti, le pre-

mier chanteur de l'opéra, s'y diſtingua. Il eſt très-agréable; & je ſuis ſûr que dans peu d'années, il ſera célebre. Campanucci, le ſecond ſoprano, me paroît meilleur que la plupart de ceux que j'ai entendus en Italie; & vous le croirez aiſément, lorſque je vous apprendrai qu'il eſt engagé pour être l'hiver prochain le premier chanteur du grand opéra à Rome. N'eſt-il pas ſingulier que la capitale de toute l'Italie, &, relativement aux beaux-arts, la capitale du monde entier, s'abaiſse juſqu'à choiſir le premier acteur de ſon opéra parmi les ſubalternes d'un théatre lointain de la Sicile?

Vous penſez bien qu'avec deux chanteurs comme ceux-ci, & la Gabrieli, l'opéra ne ſera pas mépriſable. Il doit commencer dans peu de jours, malgré l'extrême chaleur de la ſaiſon; tant on aime les ſpectacles.

Les danſeurs ſont ceux que vous avez eus l'année derniere à Londres; ils viennent d'arriver: on n'eſt pas trop content d'eux. Nous les avons vus ce matin à la répétition, & ils ont été fort ſurpris lorſqu'ils nous ont reconnus pour des Anglois. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien ils ont été charmés de nous voir. J'ai été enchanté de les entendre parler de l'Angleterre avec la chaleur de la reconnoiſſance & de l'intérêt. Il y a dans cette troupe une mere & ſes deux filles. La cadette eſt très-jolie; l'ainée, qui eſt

la premiere danſeuſe, paroît modeſte, ſenſible, & mieux élevée que ne le ſont ordinairement ces ſortes de gens. C'eſt cette derniere qui, parlant de l'Angleterre avec un degré de chaleur que la reconnoiſſance ſeule n'inſpire pas toujours, m'a dit que, ſi elle y eût joui d'une meilleure ſanté, rien n'auroit pu l'engager à en ſortir. Elle m'a paru affectée en me diſant cela. Je lui ai répondu qu'elle faiſoit beaucoup d'honneur à notre nation; mais j'ai ajouté que ſes ſentimens & la maniere dont elle les exprimoit, ne pouvoit guere tenir à une ſimple affection pour le pays en général, & que probablement il y entroit quelque attachement particulier. Elle m'a repliqué par un ſourire; mais en même tems j'ai obſervé qu'elle avoit la larme à l'œil. Nous avons été interrompus en ce moment; cependant je tâcherai d'apprendre ſon hiſtoire. Vous la ſaurez peut-être; car on eſt inſtruit à Londres de tous les ſecrets de cette nature.

Mais je me ſuis écarté de mon ſujet: j'oubliois que je vous faiſois une deſcription de la fête. A vous parler ſincérement, c'eſt un ſujet ſur lequel je n'aime pas à écrire. Je me repens preſque de l'avoir entrepris, & je ſuis charmé qu'il ne reſte bientôt plus rien à vous apprendre. On a du plaiſir à voir des ſpectacles d'appareil; mais il eſt très-inſipide d'en faire le détail; car la parole & l'écriture ne communiquent les idées que par une eſpece de

progreſſion lente & réguliere ; de façon qu'on en perd ordinairement une en penſant à l'autre. Mais lorſque mille objets vous frappent à la fois, l'imagination eſt tout autrement ſatisfaite.

La grande proceſſion qui termine la fête, commença à dix heures ; elle ne différoit des autres qu'en ce qu'indépendamment des prêtres, des moines & des ordres religieux de la ville, on avoit placé, à égale diſtance l'une de l'autre, dix machines élevées, faites de bois & de carton, & ornées de la maniere la plus élégante, qui repréſentoient des temples, des tabernacles & différens morceaux d'architecture. Les divers couvens & les ordres religieux fourniſsent cette ſinguliere décoration, & ils tâchent de ſe ſurpaſser par la richeſse & le bon goût de ce travail. Quelques-unes n'ont pas moins de 60 pieds d'élévation. Elles ſont remplies de figures de ſaints & d'anges, faites en cire, très-bien imitées, & ſi admirablement peintes, que pluſieurs ſemblent réellement animées. Elles ſont faites par les religieuſes, qui les parent de robes d'or & d'argent.

Nous nous ſommes fort amuſés en voyant ce matin ces figures retourner en carroſſes dans les couvents qui les avoient fournies. Nous les avons priſes d'abord pour des dames en habits de cérémonie, qui alloient viſiter les égliſes ſuivant l'uſage, & nous avons commencé à ôter nos chapeaux à meſure qu'elles paſsoient. Quelques-uns de nos amis nous ont

induits en erreur, en disant, à l'approche des voitures : voilà la princesse une telle; voici la duchesse .... En un mot, nous avons fait une demi-douzaine de révérences avant de découvrir que nous nous trompions. On dit maintenant que nous sommes devenus bons catholiques, puisque nous avons passé la matinée à saluer les saints.

La procession étoit terminée par une grosse châsse d'argent, qui renfermoit les os de sainte Rosalie. Elle étoit portée par trente-six bourgeois des plus respectables de la ville, qui regardent cette commission comme un grand honneur. L'archevêque marchoit derriere, donnant sa bénédiction au peuple, à mesure qu'il passoit.

Dès que la procession eut fait le tour de la grande place, devant le palais du préteur, la superbe fontaine qui est au centre, une des plus belles de l'Europe, se changea en fontaine de feu, & lança de tous côtés des fusées. Cet artifice ne dura que quelques minutes, & finit par une bruyante explosion. Comme on ne s'y attendoit point, elle produisit beaucoup d'effet, & surprit plus que tout le reste.

L'assemblée se retira alors. Ce matin tout est rentré dans l'ordre naturel. Il étoit tems de reprendre son assiette ordinaire. Les spectacles, les veilles & la dissipation de ces cinq jours ont fatigué & épuisé tout le monde.

Cependant cela nous a fait beaucoup de plaiſir ; & je puis vous aſsurer avec vérité, que la pompe de la fète de ſainte Roſalie eſt infiniment au-deſsus de celle de la ſemaine ſainte à Rome, de l'aſcenſion à Veniſe, ou de toute autre fète dont j'aie été témoin.

Je ne vous ai pas dit qu'il y a environ dix ou douze jours que le tems fixé pour notre retour à Naples étant écoulé, nous avions loué un petit bâtiment & tout préparé pour notre départ ; nous avions même pris congé du viceroi, & reçu nos paſse-ports. Notre bagage & nos proviſions étoient déjà embarqués, lorſque nos amis nous ſolliciterent avec tant d'empreſsement & de cordialité de paſser encore quinze jours avec eux, que nous n'avons pas pu nous y refuſer ; & il a fallu faire décharger notre bâtiment. Je ne vous rapporte cette particularité, que pour vous montrer combien on a ici plus d'égards pour les étrangers, que dans la plupart des villes du continent.

Nous leur ſommes fort redevables de nous avoir contraints à prolonger notre ſéjour, puiſqu'indépendamment des amuſemens de la fête, nous avons trouvé en eux tant d'hoſpitalité & de politeſse, que c'eſt avec le plus grand regret que nous nous voyons forcés de les quitter enfin. Si nous avions apporté de Napſes nos habits & nos livres, je ne ſais pas combien de tems nous reſterions ici.

Nous avons envoyé fréter un batiment; mais il est probable que nous ne ferons voile que dans cinq à six jours. Adieu.



LETTRE XXXI.

Antiquités. Camesena. Temple de Cérès à Enna. Temple de Vénus Erycine. Différence qu'on remarque dans les descriptions qu'Homere & Virgile ont données de la Sicile.

A Palerme, le 19 juillet 1770.

Nous avons fait des recherches sur quelques-unes des antiquités de cette ville, & nous avons trouvé plusieurs personnes, en particulier le prince de Torremuzzo, qui se sont fort appliquées à cette étude. Je vois cependant qu'il faut parcourir bien des fables avant d'arriver à quelque chose de certain & de satisfaisant.

La plupart des auteurs Siciliens s'accordent à tirer leur origine de Ham ou Cham, fils de Noé, qui, à ce qu'ils prétendent, est le même que Saturne. Ils disent qu'il bâtit une grande ville, qui, de son nom, fut appellée Camesena. Il y a de grandes disputes sur sa situation. Bérose croit qu'elle étoit bâtie dans

le lieu où fut ensuite Camarina, & que ce nom n'est qu'une corruption du premier qu'elle porta d'abord. Guarneri, Carrera & d'autres combattent cette opinion, & assurent que Camesena étoit au pied de l'Etna, entre Aci & Catane, presqu'en face des trois rochers qui portent encore le nom de Cyclopes. Carrera parle d'une inscription qu'il avoit vue dans des ruines près d'Aci, qu'on regardoit comme le tombeau d'Acis; & il croit qu'elle suffit pour décider la question (*):

Ils aujoutent que ce même Cham étoit un scélérat, & qu'on lui donna le surnom d'*Esenus*, qui signifie *infame*, pour désigner son caractere. Suivant Fazzello, il épousa sa propre sœur, Rhéa. Cérès fut le fruit de ce mariage; mais loin d'hériter des vices de son pere, elle régna sur la Sicile avec beaucoup de sagesse & de modération. Elle apprit à ses sujets l'art

---

(*) *Hæc est inscriptio vetustæ cujusdam tabellæ repertæ in piramide sepulchri Acis, ex fragmentis vetustissimæ Chamesenæ urbis, hodie Acis, conditæ à Cham, gigantum principe, etiam nuncupato Saturno Chamesano in promontorio Xiphonio, ubi adhuc hodie visuntur solo æquata antiqua vestigia & ruinæ dictæ urbis, & arcis in insula prope scopulos Cyclopum, & retinet adhuc syncopatum nomen* la Gazzena.

de faire du pain & du vin, avec le bled & le raiſin que l'isle produiſoit en abondance ſans culture. Sa fille Proſerpine étoit auſſi belle & auſſi vertueuſe que ſa mere. Orcus, roi d'Epire, la demanda en mariage, & l'enleva par force, après avoir eſsuyé un refus : ce qui a donné lieu à l'imagination déréglée des Grecs d'inventer la fable de l'enlevement de Proſerpine par Pluton, roi des enfers, parce que cet Orcus étoit d'un caractere ſombre & chagrin.

Cérès fut toujours la divinité favorite des Siciliens. Elle avoit placé le ſiege de ſon empire au centre de l'isle, ſur le ſommet d'une colline appellée Enna, où elle fonda la ville de ce nom. C'eſt encore aujourd'hui une place conſidérable, appellée la Caſtragiovanni; mais on n'apperçoit preſque plus rien des ruines d'Enna.

Ciceron fait une deſcription particuliere de cet endroit. Il dit qu'à cauſe de ſa ſituation au centre de la Sicile, on lui donnoit le nom d'*Umbilicus Siciliæ*, & il en parle comme du pays le plus beau & le plus fertile du monde. Le temple de Cérès à Enna étoit célebre parmi les païens, qui y alloient en pélerinage, comme on va aujourd'hui à Notre-Dame de Lorette. Fazzello dit qu'on avoit tant de vénération pour cette déeſse, que, lorſque la ville fut ſurpriſe & pillée par les eſclaves & les barbares, ils n'oſerent pas toucher à ce temple

ſacré, quoiqu'il renfermât plus de richeſses que le reſte de la ville. A peine en reſte-t-il aujourd'hui quelques veſtiges.

Il y a eu de violentes diſputes parmi les auteurs Siciliens, pour ſavoir ſi Proſerpine fut enlevée près de la ville d'Enna, ou près de celle qui étoit au pied de l'Etna; mais cela eſt peu important, & je crois qu'on doit plus d'égard à l'autorité de Ciceron, qui décide la queſtion en faveur d'Enna, qu'à celle de tous les écrivains. Diodore penſe de même, & il décrit ce canton preſque dans les mêmes termes que l'orateur de Rome. Ils le peignent tous deux comme un paradis terreſtre, rempli de boſquets, de fontaines & de clairs ruiſseaux, & couvert, comme l'Etna, de toutes ſortes de fleurs, dans toutes les ſaiſons de l'année. Vous pouvez joindre à ces témoignages celui de Milton, qui le compare au paradis même. Si vous voulez en ſavoir davantage ſur cette matiere, vous pouvez lire les oraiſons de Ciceron contre Verrès, & le cinquieme livre de Diodore. J'ai parlé à pluſieurs perſonnes qui ont vu ce beau pays, & on m'aſsure qu'il répond parfaitement à la deſcription que ces auteurs en donnent. On dit qu'on y trouve encore des médailles qui portent une figure élégante de Cérès, & ſur le revers un épi de bled; mais je n'ai jamais pu m'en procurer aucune.

Il y avoit en Sicile un autre temple dédié

à Vénus Erycine, qui n'étoit pas moins fameux que celui de Cérès. Comme le premier, il étoit bâti ſur le ſommet d'une haute montagne nommée anciennement *Eryx* ou *Erice*, comme prononcent les Siciliens ; mais on la nomme aujourd'hui *San-Juliano*. Les hiſtoriens Grecs & Romains parlent ſouvent de la montagne & du temple ; & les Siciliens s'accordent ſur ſa ſituation & ſon origine, qu'ils font preſque auſſi ancienne que celle du temple de Cérès. Diodore dit que Dédale, après ſa fuite de Crete, y fut reçu avec hoſpitalité, & qu'il employa toutes ſes connoiſſances en architecture, à embellir cet édifice. Il l'enrichit de pluſieurs beaux morceaux de ſculpture, & en particulier de la figure d'un bélier d'un travail ſi achevé, qu'il ſembloit être vivant. Je crois que Ciceron parle de ces faits.

Enée, dans ſon voyage de Troye en Italie, débarqua auſſi ſur cette côte, & ſuivant Diodore & Thucydide, il fit de très-riches préſens à ce temple. Virgile ne s'eſt pas contenté de ce trait : comme il veut rehauſſer en tout la piété de ſon héros, il le fait fondateur du temple, (*) contre le ſentiment de tous les hiſtoriens. La réputation & la gloire de ce

(*) *Tum vicina aſtris Erycino in vertice ſedes*
Fundatur Veneri Idaliæ, tumuloque ſacerdos,
Et lucus late ſacer additur Anchiſæ.

lieu ſacré s'accrurent pendant pluſieurs ſiecles, & les Romains eurent encore pour lui plus de vénération que les Grecs. Fazzello citant l'autorité de Strabon, dit qu'on impoſoit de gros tributs ſur dix-ſept villes de la Sicile, pour ſoutenir la dignité & les énormes dépenſes que coûtoit l'entretien du temple. Il y avoit deux cents ſoldats nommés pour ſa garde; & le nombre de prêtres, prêtreſses & miniſtres, tant hommes que femmes, eſt incroyable.

Une multitude de pigeons qu'on regardoit comme faiſant partie du cortege de Vénus, avoient coutume de paſser entre l'Afrique & l'Italie dans certaine ſaiſon de l'année; & comme ils s'arrêtoient pendant quelques jours ſur le mont Eryx & autour de ce temple, le peuple imagina que la déeſse y étoit en perſonne. On ajoute que, dans ces occaſions, on l'adoroit avec beaucoup de ferveur. On inſtitua des fêtes en ſon honneur; & la femme la plus modeſte étoit obligée d'en accomplir les cérémonies, ſous peine de paſser pour prude. Il y en avoit peu qui méritaſsent ce reproche. On dit que celles d'Eryx ſouhaitoient ardemment l'arrivée des pigeons, & même qu'elles avoient coutume de répandre des pois autour du temple, pour les engager à y ſéjourner plus long-tems (*).

(*) L'idee d'adreſſer ſur cette montagne plutôt qu'ailleurs un culte particulier à Vénus, pourroit bien

Vénus a eu pour fuccefseur faint Julien, qui à préfent donne fon nom à la ville & à la montagne Les Siciliens lui rendent de grands honneurs. Ils prétendent que, lorfque cette ville fut affiégée, faint Julien parut fur les murailles, armé de pied en cap; qu'il affraya tellement l'ennemi, qu'à l'inftant il prit la fuite, & que depuis ce tems-là cette ville n'a plus été attaquée. Vénus & fes pigeons n'en auroient jamais fait autant.

On trouve encore dans le voifinage plufieurs médailles, mais il ne fubfifte pas le moindre veftige du temple. Quelques marbres avec des infcriptions & des gravures, qu'on a tirés de defsous terre, font prefque les feuls monumens qui atteftent fon exiftence. Suétone dit

---

avoir tiré fon origine de la beauté des femmes qui l'habitent. C'eft ainfi que, dans l'ancienne Grece, Gnide paffoit par la même raifon pour le féjour chéri de cette divinité. Effectivement, la petite ville de Trapani renferme encore aujourd'hui les plus belles perfonnes de la Sicile; il s'en trouve même fouvent dont la beauté fait la fortune, en leur procurant des mariages avantageux. Elles font auffi blanches qu'une Allemande ou une Angloife puiffe l'être, & joignent à ces teints éclatans de grands yeux noirs, les plus pleins de feu, les plus vifs du monde, avec des profils à la grecque de la plus exacte régularité C'eft fans doute à un air plus pur, plus ferein, plus fubtil, qu'il faut attribuer la caufe d'une conformation auffi heureufe.

Voyage du baron de Riedefel en Sicile.

qu'il étoit tombé en ruines avant le regne de Tibere; mais comme Vénus étoit la divinité favorite de cet empereur, il le fit réparer magnifiquement. Il eſt cependant difficile de concilier ce récit avec celui de Strabon, qui nous dit qu'au tems où il vivoit, il étoit entiérement abandonné. En effet, cela eſt très-probable, puiſqu'il n'en reſte plus aujourd'hui aucune trace, ce qui n'eſt pas vrai des grands ouvrages du regne de Tibere.

Enée débarqua au port de Drepanum, exactement au pied de cette montagne. C'eſt là que mourut ſon pere Anchiſe, en l'honneur duquel il célébra, environ un an après ſon retour à Carthage, ces jeux ſi bien décrits dans l'Enéide. Virgile a tiré avec beaucoup d'adreſse de cet épiſode, un éloge de la piété d'Auguſte, qui avoit inſtitué des jeux de la même eſpece en l'honneur de Jules Céſar, ſon pere par adoption.

Il eſt ſingulier que la deſcription que fait Virgile de cette partie de la Sicile, ſoit ſi différente de celle qu'en donne Homere, puiſque leurs deux héros la viſiterent à peu près dans le même tems. A la vérité Virgile ſemble avoir ſuivi les hiſtoriens dans cette partie de ſon poëme, plutôt que le ſentiment d'Homere, qui place dans le pays qui reçut Enée avec tant d'hoſpitalité, l'habitation de Polyphême & des cyclopes, où Ulyſse perdit pluſieurs de ſes compagnons, & dont il eut tant de peine

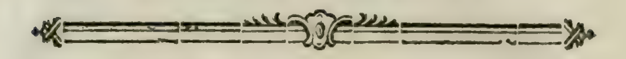
à s'échapper. L'isle de Licoſia, où il amarra ſa flotte, eſt très-voiſine du port de Drepanum ; & Homere dit que l'aventure de Polyphême arriva ſur la côte de Sicile, exactement vis-à-vis de cette isle. Virgile a pris la liberté de changer entiérement le lieu de la ſcene, parce qu'il connoiſsoit mieux qu'Homere la géographie & l'hiſtoire du pays ; & il la tranſporte, peut-être avec beaucoup de raiſon, au pied du mont Etna. Je crains qu'il n'ait pas auſſi bien fait de changer l'action même, & de contredire le récit qu'on trouve dans Homere ; car Ulyſse dit que quatre de ſes compagnons ayant été dévorés par Polyphême, il ſauva tous les autres par ſon adreſse, & qu'il s'échappa le dernier de la caverne. Virgile fait dire un menſonge à Ulyſse ; il affirme qu'il laiſsa Achemenides derriere lui, tandis qu'Achemenides raconte cette hiſtoire d'une maniere très-différente ; il aſsure auſſi que Polyphême ne dévora que deux de ſes compagnons, & qu'enſuite ils lui creverent l'œil (*acuto telo*) avec un trait aigu ; ce qui donne plutôt l'idée d'une pique ou d'une javeline, que celle d'une longue buche de bois toute embraſée, ainſi que le dit Homere. Il y a d'ailleurs pluſieurs autres paſsages auxquels on peut appliquer cette obſervation. Ne croyez pas pour cela que Virgile ſoit plein de négligences, ou qu'il ait manqué de déférence pour ſon maître ; on ne l'a

l'a jamais accufé de l'un ni de l'autre de ces défauts.

Les auteurs Siciliens ne font pas contens de lui, parce qu'il fuppofe qu'Enée fut le fondateur du temple de Vénus Erycine. Ils conviennent que la colonie qu'il fut obligé d'y laifser après l'incendie de fes vaifseaux, bâtit, en l'honneur de fa mere Vénus, la ville d'Erice autour de fon temple; mais ils foutiennent tous que le temple fut conftruit par Eryx, ou, comme ils l'appellent, par Erice, autre fils de Vénus, mais beaucoup plus âgé qu'Enée, le même qui réfifta à Hercule, par qui pourtant il fut tué dans un combat de lutte qui fe donna au pied de cette montagne. Le lieu où l'on fuppofe que s'eft pafsé cette événement, conferve encore le nom de champ d'Hercule (*il campo d'Hercole*). Dans tout le cinquieme livre de l'Enéide, cet Eryx eft appellé frere d'Enée; & dans fa defcription des jeux, il y parle des mêmes gantelets avec lefquels il combattit Hercule, *in hoc ipfo littore*, en ce même endroit. La vue de leur énorme grofseur étonna toute l'armée, & effraya tellement le champion Darès, qu'il refufa abfolument de combattre.

Adieu. Nous aurons l'opéra dans deux jours, & je penfe que nous quitterons bientôt après la Sicile.





LETTRE XXXII.

Monte-Pelegrino. Sainte Roſalie. Ancienne forterefſe. Situation de Palerme. Antiquité de cette ville. Inſcriptions.

A Palerme, le 21 juillet 1770.

Nous ſommes allés hier au mont Pelegrino rendre nos derniers devoirs à ſainte Roſalie, & la remercier des plaiſirs variés qu'elle nous a procurés. C'eſt un des voyages les plus fatigans que j'aie faits. La montagne eſt très-haute & ſi extraordinairement eſcarpée que le chemin qui y conduit eſt appellé avec raiſon *la ſcala*, l'échelle. Avant la découverte de ſainte Roſalie, elle étoit regardée comme inacceſſible ; mais les habitans de Palerme ont conſtruit à grands frais un beau chemin ſur des rochers preſque perpendiculaires. Nous avons vu la ſainte dans ſa grotte, avec l'attitude qu'elle avoit lorſqu'on la trouva, la tête appuyée négligemment ſur ſa main, & un crucifix devant elle. C'eſt une ſtatue d'un très-beau marbre blanc & du travail le plus fini, qui eſt placée dans l'intérieur de la caverne, au même endroit où l'on dit que mourut ſainte Roſalie. C'eſt une jeune fille d'environ quinze

ans, d'une figure intéressante, dans un acte de dévotion. L'artiste a trouvé moyen de répandre un air extrêmement touchant dans son maintien & sur sa physionomie. Je n'ai jamais rien vu qui m'ait tant affecté, & je ne suis pas surpris qu'elle ait captivé les cœurs des Siciliens. Elle est couverte d'une robe d'or battu, & ornée de quelques joyaux précieux. La caverne est d'une étendue considérable, & extrêmement sombre. La pauvre petite doit y avoir souffert du froid. On a bâti une église aux environs ; il y a des prêtres chargés de veiller sur les précieuses reliques de la sainte, & de recevoir les offrandes des pélerins qui viennent les visiter.

On a trouvé dans une caverne de la montagne Quesquina, à une distance considérable de celle-ci, une inscription gravée de la propre main de sainte Rosalie. On dit que cet antre n'étoit pas assez paisible pour elle, & qu'elle se retira de là au mont Pelegrino, comme en un lieu plus solitaire & plus inaccessible. Je la copierai exactement telle qu'on l'a conservée dans le latin de la sainte :

EGO ROSOLIA
SINIBALDI QUISQUI-
NE ET ROSARUM
DOMINI FILIA AMORE
DEI MEI JESU

CHRISTI,
IN HOC
ANTRO HABITA-
RI DECREVI.

Après que ſainte Roſalie eut quitté la caverne où cette inſcription a été trouvée, on n'en entendit plus parler qu'au bout d'environ 500 ans, lorſqu'on fit la découverte de ſes oſsemens.

On jouit, au ſommet du mont Pelegrino, d'une vue très-belle & très-étendue. Si le jour eſt bien clair, on apperçoit la plupart des isles Lipari, & même une grande partie de l'Etna, quoiqu'on en ſoit alors éloigné de preſque toute la longueur de la Sicile. La *Bagaria* & *il Colle*, couverts d'un grand nombre de jolies maiſons de campagne, forment un charmant coup-d'œil. On voit très-bien la ville de Palerme, qui eſt à environ deux milles du pied de la montagne. Pluſieurs perſonnes ſont montées au ſommet pendant la grande illumination, pour voir le bel effet qu'elle produiſoit; malheureuſement cette idée ne nous eſt pas venue.

On voit encore près du milieu de cette montagne, & non loin du ſommet, quelques petits reſtes d'un fameux fort ou château, dont les auteurs Siciliens font remonter l'origine à l'antiquité la plus reculée. Maſsa dit qu'on

croit qu'il fut bâti lors du regne de Saturne, immédiatement après le déluge ; car au tems des premieres guerres puniques, il étoit déjà fort respecté à cause de son antiquité. C'étoit alors une place forte ; & les anciens historiens en font souvent mention. On lit dans le 23e livre de Diodore, qu'Amilcar la défendit trois ans contre toutes les forces des Romains, qui entreprirent en vain de l'en chasser avec une armée de quarante mille hommes.

Palerme est à l'extrêmité d'une espece d'amphithéatre naturel, formé par des montagnes de roc extrêmement hautes ; mais le pays qui est entre la ville & ces montagnes, est certainement un des cantons les plus fertiles & les plus pittoresques de la terre. On croit appercevoir par-tout un jardin magnifique, couvert d'arbres fruitiers de toute espece, & arrosé par de claires fontaines & des ruisseaux qui forment mille détours sur cette plaine délicieuse. Tant d'avantages ont mérité à Palerme plusieurs épithetes flatteuses. Les poëtes surtout l'ont appellée *conca d'oro*, la *coquille d'or*, pour exprimer à la fois sa situation & sa richesse. On l'a nommée aussi *Aurea Valle*, *Hortus Siciliæ* (*vallée d'or*, *jardin de la Sicile*) ; & pour réunir tous ces avantages, on lui a donné, même sur les cartes, l'épithete de *felix*, *l'heureuse*.

Quelques étymologistes prétendent que son premier nom de *Panormus* lui avoit été donné

à cauſe de la fécondité de cette vallée, & que ce mot dans le vieux langage grec ſignifie *tout jardin.* D'autres rejettent cette explication, aſſurant avec plus de vraiſemblance, qu'elle fut appellée *Pan-ormus*, mot qui ſignifie en grec, *tout port*, à cauſe de la grandeur & de la commodité de ſes havres, dont l'un pénétroit autrefois juſqu'au centre de la ville. Diodore le penſe ainſi; & Procope, dans ſon hiſtoire de la guerre des Goths, dit que même au tems de Béliſaire, le port étoit ſi profond que ce général fit avancer ſes vaiſseaux juſqu'au pied des murailles de la ville, & que de là il livra l'aſsaut. On ne peut plus lui appliquer ce ſurnom avec autant de raiſon qu'autrefois: ces havres ont été preſqu'entiérement détruits & comblés, probablement par les torrens impétueux qui deſcendent des montagnes dont ils ſont environnés, & qu'on dit avoir ravagé quelquefois une grande partie de la ville. Fazzello parle d'une inondation dont il fut témoin oculaire: les eaux ſe précipiterent ſur la ville avec tant de fureur qu'il crut qu'elle ſeroit entiérement ſubmergée. Il dit qu'elles renverſerent la muraille près du palais du roi, qu'elles entraînerent deux mille égliſes, couvens ou maiſons, en un mot, tout ce qui s'oppoſoit à leur paſsage, & que plus de trois mille perſonnes périrent dans cette cataſtrophe. Les débris & les ruines portés à la mer par un pareil torrent ſuffiroient pour

combler un petit havre ; de ſorte qu'on ne doit pas être étonné que ces ports ſi vaſtes qui rendoient cette ville célebre, ne ſubſiſtent plus.

On croit ordinairement qu'après Cameſena, Palerme eſt la plus ancienne ville de Sicile. Il eſt vrai qu'on y trouve quelques monumens qui font remonter ſon origine juſqu'aux ſiecles les plus reculés. Un évêque de Lucera, qui a écrit ſur ce ſujet, croit que Palerme fut fondée au tems des premiers patriarches. Vous rirez d'abord, ainſi que moi, de cette prétention ; mais l'auteur ne l'appuie pas ſur de ſimples conjectures ; il la ſoutient par des preuves ſi fortes, qu'elles m'ont un peu ébranlé. On découvrit, il y a environ 600 ans, une inſcription chaldéenne ſur un bloc de marbre blanc. Guillaume II, qui régnoit alors, la fit traduire en latin & en italien : l'évêque ajoute qu'il ſe trouve encore aux environs de Palerme pluſieurs fragmens avec des inſcriptions tronquées, dans la même langue, & il croit que la ville fut bâtie par les Chaldéens dès les premiers âges du monde. Voici la traduction littérale du texte. " Pen-
„ dant qu'Iſaac fils d'Abraham, régnoit dans
„ la vallée de Damas, & qu'Eſaü fils d'Iſaac,
„ gouvernoit l'Idumée, un grand nombre
„ d'Hébreux, ſuivis de pluſieurs habitans
„ de Damas & de la Phénicie, aborderent
„ ſur cette isle triangulaire, & choiſirent
„ leur habitation dans ce bel endroit, auquel

„ ils donnerent le nom de *Pan-ormus.* „

L'évèque traduit une autre inſcription chaldéenne qui eſt très-curieuſe. On la conſerve ; mais on n'en a pas autant de ſoin que le mérite un ſi précieux monument d'antiquité : elle eſt placée ſur une des anciennes portes de la ville, & elle périra probablement lorſque cette porte tombera en ruines. La traduction eſt en latin : en voici une en françois.

“ Il n'y a d'autre Dieu qu'un ſeul Dieu :
„ il n'y a pas d'autre puiſſance que ce même
„ Dieu. Il n'y a pas d'autre conquérant que
„ ce Dieu que nous adorons. Le comman-
„ dant de cette tour eſt Saphu, fils d'Eli-
„ phar, fils d'Eſaü, frere de Jacob, fils d'Abra-
„ ham. Le nom de la tour eſt Baych, &
„ celui de la tour voiſine eſt Pharat. „

Ces deux inſcriptions ſemblent s'expliquer mutuellement. Fazzello les a conſervées toutes les deux, & il remarque, à l'occaſion de cette derniere, qu'il en réſulte évidemment que la tour de Baych fut bâtie avant le tems de Saphu, qu'on dit avoir été le commandant de la tour, & non ſon fondateur.

Une partie des ruines de cette tour ſubſiſte encore, & on y trouve d'autres inſcriptions chaldéennes, mais ſi mutilées & ſi uſées, qu'on n'a pas pu en deviner le ſens. Fazzello ſe fâcha un jour contre des maçons qui démoliſſoient ces précieux reſtes; il s'en

plaignit amérement au ſénat, à qui il reprochoit avec beaucoup de juſtice ſa négligence & ſon indifférence.

En raiſonnant ſur ces matieres, je fis une objection contre l'étymologie grecque de *Panormus*, à un ſavant très-verſé dans les antiquités de cette ville. Je lui ai dit qu'il paroiſſoit très-abſurde de donner un nom grec à une ville, long-tems avant l'exiſtence de la nation grecque, & que j'étois ſurpris de ce que Fazzello n'avoit pas entrepris de répondre à cette objection. Il eſt convenu qu'elle étoit embarraſsante, & que Fazzello avoit eu tort de ne pas y penſer; mais il m'a aſſuré que *Pan-ormus*, ou un mot approchant, ſignifioit en chaldéen, ainſi qu'en hébreu, un paradis ou jardin délicieux, & que les Grecs n'avoient pas cru devoir le changer. Je n'étois pas aſſez ſavant pour contredire cette explication : il a ajouté que *Panormus* eſt un mot arabe qui ſignifie *toute eau*; que c'étoit probablement pour cela que les Sarraſins ne changerent pas ce nom, ainſi qu'ils bouleverſerent toute autre choſe, parce qu'il exprime auſſi bien la ſituation de Palerme qu'aucun autre qu'ils auroient pu lui donner. Cette ville eſt effectivement entourée de tous côtés de jolies fontaines de l'eau la plus pure, qui coule des montagnes voiſines.

Je vous prie de montrer cette lettre à notre ami M. Crofts, & de lui demander ſon ſenti-

ment ſur ces étymologies & ces antiquités. Dites-lui que je n'ai pas oublié ſa commiſſion, & que je lui procurerai tous les livres les plus anciens & le plus inintelligibles qui ſoient à Palerme; mais je dois le ſupplier, pour le repos & la tranquillité du genre humain, de ne pas en faire une nouvelle édition. C'eſt à ces conditions que je lui envoie un fragment très-précieux d'une inſcription chaldéenne. Il a été copié exactement ſur un bloc de marbre blanc, trouvé dans les ruines de Baych. Adieu: le tems eſt devenu extrêmement chaud: le thermometre eſt à 80 degrés.



LETTRE XXXIII.

Utilité de la glace dans un pays chaud. Pêcheries de Sicile. Le thon. Le peſce-ſpada *ou l'empereur. Maniere de pêcher pendant la nuit. Pêche du corail. Tyrannie du gouvernement. Principe du ſyſtême féodal en Sicile. Parlement. Inquiſition. Autorité du viceroi. Forces militaires. Vaiſſeaux de bandiere.*

Palerme, le 24 juillet 1770.

NOUS avons appris, dans le cours de nos converſations avec des hommes inſtruits de

cette ville, plusieurs choses sur la Sicile, qui seront peut-être dignes de votre attention. Comme il fait aujourd'hui si chaud que je ne puis pas sortir, je tâcherai de me les rappeller pour votre amusement & pour le mien. Le thermometre est à 81° $\frac{1}{2}$, & vous pouvez juger de l'état où se trouvent nos corps accoutumés au climat du nord.

J'ai cependant toujours observé dans ces climats du midi, que, quoique la chaleur soit beaucoup plus forte que dans notre patrie, elle n'est cependant pas ordinairement suivie de la langueur & de l'abattement d'esprit que produisent nos jours brûlans d'été. Je suis sûr que, si on éprouvoit en Angleterre une chaleur égale à celle-ci, on seroit épuisé, & que personne ne penseroit à lire ni à écrire : cependant je n'ai jamais eu plus de vivacité, & je crois que la grande quantité de glaces que nous prenons, peut contribuer à cette heureuse disposition ; car je vois que ce sont les meilleurs cordiaux, ainsi que l'eau glacée, qu'on puisse employer dans les chaleurs très-violentes. Non-seulement ces boissons rafraîchissent ; mais, comme le bain froid, elles communiquent tout-à-coup une nouvelle vigueur à l'estomac & donnent le ton aux fibres. Il est surprenant que jusqu'à cette heure nous ayons si fort négligé cet article de luxe, qui, suivant moi, est le plus agréable de tous, & peut-être le seul qui contribue à la santé.

Je connois une dame Angloiſe à Nice, qui en très-peu de tems s'eſt guérie d'une conſomption menaçante, en n'employant d'autre remede que des glaces ; & je ſuis perſuadé qu'un habile médecin qui les ordonneroit à propos, opéreroit beaucoup de guériſons dans les maux d'eſtomac & dans les maladies inflammatoires, parce qu'il n'eſt rien qui agiſse plus fortement & d'une maniere plus immédiate ſur la machine. Il eſt ſûr qu'on entretient la maladie, lorſque dans ces cas on adminiſtre des potions échauffantes. On eſt ici dans l'uſage de faire boire beaucoup d'eau de glace dans les fievres inflammatoires ; cela va ſi loin que M. Sanghés, célebre médecin de Sicile, a ſouvent couvert la poitrine & le ventre de ſes malades de neige & de glace, & nous a aſsuré que cet expédient avoit eu pluſieurs fois du ſuccès. Je dois ajouter qu'il n'a pas été généralement adopté.

C'eſt peut-être à cauſe des avantages que me procure actuellement la glace, que je vous en fais un ſi bel éloge ; car je ſuis très-perſuadé que, ſi je n'en avois pas une certaine quantité ſur ma table, je ſerois bientôt obligé de ceſser d'écrire & de m'aller coucher ; mais lorſque je commence à être fatigué, un verre de cette eau me ranime.

Je vais vous parler à préſent des pècheries de l'isle.

La pèche du thon eſt un des plus grands

amuſemens des Siciliens pendant l'été. La ſalaiſon de ce poiſſon & l'envoi qu'ils en font à l'étranger, eſt une des premieres branches de leur commerce. Nous fûmes invités hier par le prince Sperlinga à une de ces parties de pêche ; mais la chaleur étoit ſi violente que nous ne pûmes pas y aller.

Ce poiſſon ne paroît dans les mers de Sicile que ſur la fin de mai ; c'eſt alors qu'on prépare les *tonnaros* pour les recevoir. C'eſt une eſpece de château aquatique, conſtruit à grands frais de filets très-forts, attachés au fond de la mer par des ancres & des morceaux de plomb très-peſans.

On place toujours ces tonnaros dans les paſsages, au milieu des rochers & des isles que le thon fréquente davantage. On a ſoin d'en fermer preſque entiérement l'entrée avec des filets : on n'y laiſse qu'une petite ouverture qui eſt appellée la porte extérieure du tonnaro : elle conduit dans la premiere chambre, ou, comme ils la nomment, dans la ſalle. Dès que le poiſson y eſt entré, les pêcheurs qui ſont en ſentinelle dans leur bateau, ferment cette porte extérieure, en laiſsant tomber un petit filet, ce qui empêche le thon de pouvoir ſortir. Ils ouvrent alors la porte intérieure de la ſalle, qu'ils appellent l'antichambre, & en faiſant du bruit ſur la ſurface de l'eau, ils y amenent bientôt le thon. Dès que le thon eſt entré dans l'anti-chambre, la porte intérieure

de la salle se referme, & on r'ouvre l'intérieure pour y admettre une plus grande quantité de poissons.

Quelques tonnaros ont plusieurs chambres différentes, qui ont différens noms; le sallon, la salle à manger, &c. mais la derniere est toujours appellée la chambre de la mort: elle est composée de filets plus forts & d'ancres plus pesantes que les autres.

Dès qu'on a rassemblé une quantité suffisante de thon, on les chasse de toutes les autres chambres dans celle-ci, & alors le massacre commence. Les pêcheurs, & quelquefois aussi les spectateurs, armés d'une pique ou harpon, attaquent de tous côtés le pauvre animal qui est sans défense, & qui se livrant au désespoir, frappe l'eau & les bateaux avec beaucoup de force, & se heurte quelquefois lui-même contre les rochers ou les ancres.

Vous voyez qu'il n'y a rien de bien noble & de bien généreux dans cet amusement. La pêche du *pesce-spada*, ou de l'*empereur*, est plus divertissante. On n'emploie point d'artifice pour l'attirer dans un piege; mais on l'attaque en pleine mer avec un petit harpon attaché à une longue ligne, & on le frappe souvent de fort loin: c'est exactement la pêche de la baleine en petit. Les pêcheurs de ce pays, qui sont très-superstitieux, proferent une certaine phrase grecque, comme un charme pour amener le poisson près de leurs bateaux. C'est

la feule amorce qu'ils emploient: ils prétendent qu'elle eft d'une efficace merveilleufe, & qu'elle contraint les poifsons à les fuivre; au lieu que, fi malheureufement ils entendent prononcer un mot italien, ils fe plongent auffi-tôt dans l'eau & on ne les revoit plus.

Comme ces poifsons font ordinairement gros & forts, on les pourfuit quelquefois des heures entieres avant de les attraper, ce qui procure un divertifsement agréable. Leur épée, de quatre ou cinq pieds de long & extrêmement aigue, leur donne dans l'eau une apparence formidable, fur-tout après qu'ils font blefsés. La chair en eft excellente; elle refsemble plus au bœuf qu'au poifson, & on la découpe ordinairement en côtelettes.

La pêche de l'*empereur* eft la plus confidérable qui fe fafse fur les côtes de Meffine, où il y a une grande quantité d'anguilles. On y trouve *la morena*, fi eftimée chez les Romains, & qui véritablement eft le meilleur poifson que j'aie mangé.

Ce n'eft pas feulement contre les gros poifsons qu'ils fe fervent de harpons; ils emploient la même méthode pour prendre des mulets, une efpece particuliere de maquereaux, des *poiffons dorés*, & d'autres; mais cette pêche fe fait toujours la nuit.

Dès que le jour finit, deux hommes entrent dans un petit bateau; l'un d'eux tient une torche allumée fur l'eau, & l'autre a dans fa main

harpon tout prêt à frapper. La lumiere de la torche attire bientôt le poiſson vers la ſurface de l'eau, & à l'inſtant le harponneur l'attaque. J'en ai vu tuer un grand nombre de cette maniere, ici & à Naples. Une flotte de bateaux occupés à cette pêche, produit un joli coup-d'œil ſur l'eau dans une belle nuit d'été.

La pêche du corail ſe fait ſur-tout à Trapani. On y a inventé une machine très-propre à cet objet: ce n'eſt qu'une grande croix de bois, au centre de laquelle on attache une pierre dure & très-peſante, capable de la porter au fond: on place des morceaux de petit filet à chaque membre de la croix, qu'on tient horizontalement en équilibre au moyen d'une corde, & qu'on laiſse tomber dans l'eau. Dès que les pêcheurs ſentent qu'elle touche le fond, ils lient la corde aux bateaux, ils rament enſuite ſur les couches de corail; la groſse pierre détache le corail des rochers, & il tombe ſur-le-champ dans les filets. Depuis cette invention, la pêche du corail eſt devenue une branche importante de commerce.

Les habitans de Trapani paſsent pour les plus induſtrieux de l'isle: ils ont enrichi les arts de pluſieurs inventions utiles. Un artiſte y a découvert derniérement une maniere de faire des camées qui imitent parfaitement les antiques gravées ſur l'onyx. Il les travaille ſur une eſpece de coquillage dur, d'après les empreintes des meilleures antiques, & ils ſont

ſi

ſi parfaits, qu'il eſt difficile de les diſtinguer des modeles. Lorſqu'ils ſont montés en or, on les porte ordinairement en forme de bracelets, & les dames de qualité de ce pays les eſtiment beaucoup. M^de^ Hamilton (*) en a acheté l'année derniere une paire qu'elle emporta à Naples, où ils furent très-admirés. On envoya ſur-le-champ des commiſſions à Trapani, & l'ouvrier eut plus de beſogne qu'il n'en put faire : cependant nous en avons obtenu quelques paires pour nos amis. J'ai vu des camées de deux cents guinées qui ne ſont pas plus beaux que ceux-ci.

L'extrême rigueur du gouvernement impoſe aux pauvres Siciliens des entraves qui les obligent quelquefois à inventer des branches de commerce que la nature ſemble leur avoir refuſées, parce qu'on ne leur permet pas de jouir de celles qu'elle leur a accordées.

On cultivoit autrefois dans cette isle un grand nombre de cannes de ſucre ; mais les impôts qu'on a mis ſur cette marchandiſe ſont ſi énormes, qu'on a été obligé d'abandonner entiérement ces plantations. La vente ſeule de leurs bleds, ſi elle étoit libre, ſuffiroit bientôt pour rendre cette petite nation très-riche & très-floriſsante ; car on m'a aſsuré que, quoique la culture ſoit en très-mauvais état,

---

(*) A préſent lady Hamilton.

le sol donne assez de productions pour nourrir les insulaires pendant sept ans.

Après cela, vous serez surpris d'apprendre que l'exportation de cette denrée est absolument défendue depuis plusieurs années, au moins à ceux qui ne peuvent payer des sommes exorbitantes pour en obtenir le privilege. Il s'ensuit que le bled est tombé très-bas. Le prix commun de la salme, qui pese deux charges, étoit d'environ 31 schelings ; il est à présent réduit à 5 schelings 6 sols, & il est probable qu'il diminuera encore dans la suite.

On m'a dit que les agriculteurs ont recueilli avec assez de négligence la récolte de cette année, qui a été très-abondante, parce qu'il est peu vraisemblable que cette cruelle défense soit supprimée. Les fermiers sont déjà ruinés, & leur ruine entraînera infailliblement celle de leurs maîtres : c'est l'expédient qu'a employé le ministere de Naples, ou plutôt celui d'Espagne, pour humilier l'orgueil des barons de Sicile, qui, à ce qu'on prétend, ont encore un pouvoir trop étendu & une jurisdiction absolue. Plusieurs d'entr'eux ont droit de vie & de mort dans leur domaine ; mais il est probable qu'ils seront bientôt forcés de renoncer à leurs privileges, ou qu'ils se révolteront (*).

(*) Ce que M. Brydone avoit prédit est arrivé ; mais la sagesse du gouvernement a su réprimer cette fermentation passagere, qui n'a pas eu de suite.

Nous avons vanté quelquefois les richesses de la Sicile, & ils nous répondoient : vous auriez raison d'en parler, si nous pouvions en jouir. Regardez ces montagnes, elles contiennent de riches veines de métaux, & on y voit encore plusieurs des mines des Romains ; mais pourquoi les fouillerions-nous ? Ce n'est pas nous qui en retirerions le profit ; & même la découverte de quelque chose de précieux deviendroit peut-être la ruine de celui qui l'auroit faite. Non, les trésors cachés de l'isle doivent rester ensevelis dans les entrailles de la terre. Si nous avions le bonheur de vivre sous une constitution pareille à la vôtre, vous auriez droit de nous appeller riches : nous aurions alors des sources d'opulence auxquelles on ne pense pas maintenant, & nous recouvrerions bientôt la gloire de notre ancien nom ; mais à présent nous ne sommes rien.

Voilà le langage que nous tenoient quelques nobles de la premiere qualité ; cependant ils se glorifient toujours de conserver plus de restes du gouvernement féodal qu'aucune nation de l'Europe. Mais il n'en subsiste plus que le fantôme ; il y a long-tems que l'autorité royale a tout envahi. La maison de Bourbon a formé depuis long-tems le projet d'anéantir le pouvoir des barons dans tous les royaumes qui lui obéissent : Richelieu commença à exécuter ce systême en France, & ses successeurs ont tous marché sur ses

traces. Son influence s'eſt répandue par degrés ſur les contrées les plus éloignées de l'Europe, où elle n'avoit pas pu s'établir d'abord.

Le comte Roger poſa le premier dans cette isle les fondemens du ſyſtème féodal, vers le milieu du onzieme ſiecle, immédiatement après qu'il en eut chaſsé les Sarraſins. Il diviſa la Sicile en trois parties : la premiere fut donnée à l'égliſe, du conſentement de ſon armée : ſes officiers reçurent la ſeconde, & il réſerva la troiſieme pour lui-même.

De ces trois branches, ou, comme ils les appellent, de ces trois bras (*bracios*), il forma ſon parlement qui ſubſiſte encore aujourd'hui, du moins quant à la forme. La branche militaire eſt compoſée de tous les barons du royaume, au nombre de 251, qui ſont toujours obligés à un ſervice. Ils ont pour chef le prince Butero, qui eſt préſident héréditaire du parlement; car, ſuivant l'eſprit du gouvernement féodal, quelques-uns des grands offices ſont toujours héréditaires. Les trois archevêques, tous les évêques, abbés, prieurs & membres qualifiés du clergé, montant à près de 70, forment la branche eccléſiaſtique; l'archevêque de Palerme eſt leur chef. La branche *demaniale* ſe forme par élection, comme notre chambre des communes. Il y a quarante villes royales, appellées *demaniales*, qui ont droit de choiſir un repréſentant. Chaque propriétaire a une voix dans cette élection.

Leur chef eſt le repréſentant de Palerme, qui eſt auſſi préteur ou maire de la ville. C'eſt un officier du rang le plus élevé; & ſon pouvoir, qui eſt très-étendu, n'eſt inférieur qu'à celui du viceroi. Lorſque celui-ci eſt abſent, il exerce ſon autorité. Il a une compagnie de grenadiers qui lui ſervent de gardes-du-corps, & il prend le titre d'*Excellence.*

Le préteur, avec ſix ſénateurs appellés *patriciens*, a toute l'adminiſtration du gouvernement civil de la ville. Il eſt nommé chaque année par le roi ou le viceroi, ce qui eſt la même choſe; car je ne vois pas que les habitans jouiſſent encore du droit de donner leurs voix; de ſorte qu'il n'y ſubſiſte pas même l'ombre de la liberté. Vous pouvez juger de la liberté d'un royaume où les membres de tous les tribunaux civils & criminels ſont nommés par l'autorité royale, où tous les emplois ſont donnés par la volonté du ſouverain, & dépendent entiérement de ſon caprice.

Je déplore ſincérement le ſort des Siciliens, qui poſsedent, je crois, pluſieurs excellentes qualités; mais le caractere national doit infailliblement s'effacer par un gouvernement oppreſseur & tyrannique. Ils ont pourtant eu le courage de ſe défendre contre un des maux les plus cruels du deſpotiſme, l'inquiſition. Les rois d'Eſpagne ont tâché de l'établir dans toute ſa rigueur; mais les barons, accoutumés

à exercer une autorité abſolue, n'ont pas voulu devenir les eſclaves de quelques prêtres Eſpagnols. Les inquiſiteurs qui pouſsoient trop loin leur zele, étoient bientôt aſſaſſinés, ſurtout s'ils s'aviſoient de ſe mêler de la conduite & des opinions de la nobleſse. Cet expédient ralentit leur ardeur, & inſpira de la modération au ſaint office. Cependant les habitans ſont ici très-circonſpects dans leurs converſations ſur les matieres religieuſes, & ils avertiſſent ordinairement les étrangers de ſe tenir ſur leurs gardes, parce que le pouvoir de l'inquiſition, quoique diminué, n'eſt pas entiérement anéanti.

Les loix de la Sicile ſont répandues dans un grand nombre de volumes. Le roi de Sardaigne avoit deſsein de les abréger, & d'en former un code; malheureuſement il n'a pas poſsédé aſsez long-tems cette isle pour exécuter ce travail utile. D'ailleurs les loix ſervent peu où il exiſte une autorité au-deſsus de toutes les loix.

L'autorité du viceroi eſt abſolue; il diſpoſe de toutes les forces militaires du royaume, & il préſide d'une maniere deſpotique dans tous les tribunaux civils. Comme il eſt d'ailleurs revêtu du pouvoir de légat, ſon autorité n'eſt pas moins étendue dans les matieres religieuſes.

Il a droit de nommer à tous les grands offices du royaume, & de conférer toutes les dignités civiles & eccléſiaſtiques.

Il viſite les priſons deux fois par an, & alors il peut délivrer tous les priſonniers qu'il lui plaît, après qu'on lui a fait lecture de leurs crimes. Afin pourtant qu'il reſpecte un peu les loix & la juſtice, il eſt toujours ſuivi, dans ces occaſions, d'un conſeiller chargé de lui indiquer les bornes de cet uſage. C'eſt un officier très-reſpecté, nommé pour aſſiſter ſon Excellence dans ſes déciſions, lorſque les cas paroiſsent importans ou douteux; & ce doit être un des plus habiles juriſconſultes de l'isle. On donne communément cette place à des étrangers, afin que, n'ayant point ici de parens ou de liaiſons particulieres, leur avis ſoit impartial & dirigé par la ſeule équité. Cet officier entre librement dans toutes les cours & tribunaux, pour qu'il ſoit mieux en état de faire connoître au viceroi leurs procédés.

Suivant ce que j'ai pu apprendre, toutes les forces militaires de la Sicile montent à 9500 hommes, dont 1200 environ de cavalerie. Pluſieurs de ſes villes & fortereſses, en particulier Meſſine, Syracuſe & Palerme, auroient beſoin d'une nombreuſe garniſon pour les défendre; mais leurs fortifications & leur artillerie ſont dans un état qui ne leur permettroit pas de faire beaucoup de réſiſtance.

Si cette isle appartenoit à une puiſsance maritime, je crois qu'elle domineroit ſur tout le commerce du Levant. Outre les grands

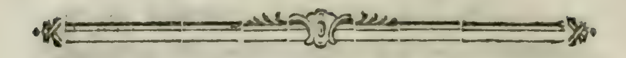
ports de Trapani, Syracuſe & Meſſine, qui ſont à peu près aux trois angles du triangle, il y en a pluſieurs petits à chaque extrêmité. Dès qu'un vaiſseau auroit paſsé devant un de ces havres, les autres pourroient en être avertis dans l'eſpace d'une demi-heure, au moyen des tours conſtruites pour ſervir de ſignaux tout autour de l'isle, afin de s'avertir mutuellement des invaſions ſubites que tentent les peuples de la côte de Barbarie. Ces tours ſont élevées ſur chaque petit promontoire, à la vue l'une de l'autre. On y entretient toujours des feux prêts à allumer les ſignaux, & il y a dans chacune une perſonne nommée pour cela; de ſorte qu'on nous aſsure que dans l'eſpace d'une heure on peut donner l'alarme à toute l'isle.

Nous avons été témoins ici d'un uſage qui paroît très-injuſte & qui pourroit enfin ruiner notre commerce de la Méditerranée. Pluſieurs vaiſseaux ont mouillé dans ce port ſous pavillon anglois; & cependant il n'y avoit pas à bord un ſeul de nos compatriotes. On les appelle *vaiſſeaux de bandière.* Peut-être que cette pratique eſt connue de notre gouvernement, quoique je l'euſse ignorée juſqu'à préſent. Il y a un très-grand nombre de pareils bâtimens ſur cette mer, qui font un trafic conſidérable dans toute la Méditerranée, au détriment de nos propres vaiſseaux. La plupart appartiennent à Gênes ou à la Sicile, quoiqu'ils paſ-

ſent ſous le nom de *Minorquins*. On m'a dit qu'ils achetent des paſse-ports de quelques-uns des gouverneurs de nos garniſons, & ils peuvent alors commercer pendant le tems qui eſt ſpécifié, en portant le pavillon de notre nation. On m'aſsure qu'il y a pluſieurs centaines de ces vaiſseaux. Ils ont à bord un ou deux matelots Anglois, ou du moins quelqu'un qui parle notre langue, afin de répondre, en cas de beſoin. Je vous prie de me mander ſi le miniſtere eſt informé de cet uſage.

Adieu. La chaleur eſt devenue inſupportable, & je ne puis plus écrire. Cependant je ne finirois pas encore, ſi ma glace n'étoit pas toute fondue. Si ce tems continue, je crois que nous tomberons malades. Le thermometre eſt à plus de 82 degrés, & la chaleur ſemble augmenter chaque jour. L'eau de la mer eſt même trop chaude pour s'y baigner, & elle ne nous rafraîchit plus comme autrefois.





LETTRE XXXVI.

Titres des Siciliens. Leur luxe dans les voitures. Préjugé ridicule.

A Palerme, le 26 juillet 1770.

TOUT eſt prêt pour notre départ; ſi le vent continue à être favorable, voici la derniere lettre que vous recevrez de Sicile. J'aurois cependant encore bien des choſes à vous dire ſur les Siciliens & leur isle, & je vous aſſure que je les quitterai avec beaucoup de regret.

Deux chébecs ont fait voile ce matin pour Naples : on nous a offert un paſſage; mais nous avions déjà loué un petit bâtiment pour nous ſeuls. Un jeune gentilhomme, le marquis de .... étoit à bord de l'un d'eux, & il a reçu ordre de ne plus remettre les pieds à Palerme. Nous avons été ſurpris du peu de rigueur de cette peine, parce qu'il eſt coupable d'un crime qu'on punit ordinairement avec la plus grande ſévérité dans les pays catholiques. Il a ſéduit une religieuſe, qu'il avoit rencontrée à environ trente milles de cette ville, dans un endroit où on l'avoit envoyée prendre des bains pour ſa ſanté. Sa mere l'accompagnoit; mais comme le jeune

homme eſt couſin de la demoiſelle & qu'ils avoient vécu long-tems comme frere & ſœur, la vieille dame crut qu'il n'y avoit point de danger à leur permettre un peu de familiarité.

La religieuſe fut bientôt guérie, & s'en retourna dans ſon couvent avec un embonpoint ſuſpect. Il y a environ cinq ou ſix mois que cela eſt arrivé ; & ce n'eſt que depuis quelques jours qu'on a fait la fatale découverte. Mais, hélas ! elle ne pouvoit pas cacher plus long-tems ſa groſseſse. Le gentilhomme eſt banni de la Sicile pour la vie, & la plus grande partie de ſes biens ſont confiſqués. Il peut ſe croire heureux d'avoir été traité avec tant de douceur. Si ſes juges avoient été des prêtres ou des moines, il auroit immanquablement perdu la vie ; car c'eſt un péché mortel, pour lequel il n'y a pas de rémiſſion, lorſqu'un laïque couche avec une religieuſe.

Le châtiment de l'infortunée religieuſe ne ſera déterminé qu'après ſes couches ; on m'aſſure qu'il doit être terrible. Elle ſera probablement condamnée à vivre ſept ou huit ans au fond d'un cachot, ayant une tête de mort & un crucifix pour toute compagnie, & ſans autre nourriture que du pain & de l'eau. J'ai vu à Portallegro en Portugal, une religieuſe qui avoit ſubi cette peine pour la même faute.

On tient cette hiſtoire très-ſecrete ; & ſi nous n'avions pas connu intimement quelques

perſonnes qui la ſavent, nous ne l'aurions jamais appriſe.

Les Siciliens conſervent quelques uſages des Eſpagnols; mais ils n'ont pas leur gravité & leur taciturnité. Les cadets de famille s'appellent *dons*, & les filles *donna*, comme on donne en Angleterre le nom de *lords* & de *ladis* aux fils & aux filles des ducs. L'ainé prend ordinairement le titre de *comte* ou de *marquis*; mais ils ne ſont pas tous comtes, comme en France & en Allemagne, où j'ai vu ſix comtes dans une maiſon, & près de douze barons dans une autre.

Un des titres les plus ordinaires ici, ainſi qu'à Naples, eſt celui de prince. Quoiqu'ils aient été créés par Philippe II, roi d'Eſpagne, ils ont rang avant les autres gentilshommes, dont quelques-uns, & en particulier les comtes, font remonter leur origine juſqu'au tems des Normands, & regardent avec beaucoup de mépris ces princes de nouvelle création. Les ducs & les marquis ne ſont pas ſi anciens : les premiers furent créés par Charles V; & les ſeconds, qui leur ſont inférieurs, par le roi Alphonſe au quinzieme ſiecle; de ſorte qu'on peut dire que la dignité des titres ſiciliens eſt en raiſon inverſe de leur ancienneté.

C'eſt ſur-tout dans leurs équipages & leurs chevaux, que les habitans de cette ville, ainſi que les Napolitains, étalent leur luxe; mais

par une ſage loi du roi du Sardaigne, que je ſuis ſurpris de voir encore en vigueur, il n'y a que le carroſse du viceroi qui puiſse avoir ſix chevaux; le préteur, l'archevêque & le préſident du parlement en ont quatre, & le reſte de la nobleſse eſt reſtreint à deux. Ces réglemens ne s'obſervent que dans l'intérieur de Palerme; car en allant à la campagne, un noble ne voyage pas avec moins de quatre chevaux. Chaque famille de diſtinction a au moins deux ou trois carroſses pour l'uſage journalier. Il n'y a point d'homme du bon ton qui n'en donne un à ſa femme: ſans cela, le Marino ne pourroit pas ſubſiſter, & les premiers domeſtiques des grandes maiſons rougiroient autant que leurs maîtres, ſi on les voyoit marcher à pied. Nous avons pris la liberté de tourner en ridicule la folie de ce préjugé: ils conviennent qu'il eſt abſurde, ils deſirent qu'il ſoit aboli; mais qui donnera l'exemple? Nous avions à la fin déterminé quelques gentilshommes à ſe promener avec nous dans les rues pendant les illuminations; mais leur condeſcendance à cet égard nous faiſoit mieux voir encore l'extravagance de leur préjugé; car ils ne vouloient ſortir qu'en faiſant marcher leurs domeſtiques dix pas devant eux, avec de gros flambeaux de cire, quoique toute la ville fût éclairée de la maniere que je vous ai décrite plus haut. Vous pouvez croire que nous n'épargnâmes pas leur

vanité en cette occaſion ; mais nos leçons furent inutiles. Il eſt poſſible que quelques-uns de nos uſages ſoient auſſi ridicules ; car le ridicule n'eſt le plus ſouvent que relatif, & il ne dépend que des tems & des lieux. Vous vous ſouvenez peut-être du prince negre d'Anamabou. J'aimerois à entendre la deſcription qu'il fait de la nation angloiſe dans ſon pays ; quelques-unes de nos coutumes le frapperent bien plus fortement encore. Se promenant un jour au parc de Saint-James, il apperçut une perſonne de ſa connoiſsance traînée dans un phaéton attelé de quatre chevaux. Le prince pouſsa un grand éclat de rire : quand on lui demanda de quoi il rioit, il répondit : cet homme a-t-il tant mangé à ſon dîner qu'il faille quatre chevaux pour le traîner ? Je me ſuis promené ce matin avec lui, & il étoit auſſi léger que moi : ce doit être un grand fou ou un grand glouton. On lui propoſa une autre fois d'aller à la comédie : il y alla, & en fut bientôt ennuyé. Lorſqu'il retourna vers ſes compagnons, ils lui demanderent ce qu'il avoit vu ; il repliqua, avec beaucoup de mépris, qu'il avoit vu des hommes jouer du violon, & d'autres faire les fous.

Je conclus de là qu'il faut avoir de la circonſpection, lorſqu'on veut jeter du ridicule ſur les uſages des autres nations. Un Sicilien ſe moqueroit peut-être avec autant de raiſon, de pluſieurs de nos coutumes. Ils

rient, par exemple, de nous voir forcer à boire des hommes qui n'en ont pas envie, des Ecoſsois qui mangent du fromage avant le dîner pour aiguiſer leur appétit, des médecins & des juriſconſultes qui portent d'énormes perruques, & de pluſieurs autres qui ſe préſenteront naturellement à votre eſprit. Ces uſages ne paroiſsent point ridicules à ceux qui les pratiquent, & ils les défendroient avec autant de chaleur que nos Siciliens en mettoient à ſoutenir qu'ils avoient beſoin de flambeaux pendant la grande illumination. Ils ont joué d'une maniere admirable quelques-uns de nos ridicules dans une de leurs danſes d'opéra, qui nous a fort amuſés.

Je crois vous avoir dit que leurs danſeurs viennent de Londres; ils ont mis ſur le théâtre pluſieurs des caracteres les plus frappans de notre capitale, les *Bucks*, les *Maccaronis*, les *Prigs*, les *Cits*, & quelques autres encore plus reſpectables. Ces pantomimes ſont aſsez bien exécutées, & font beaucoup rire. Si l'on ne venoit pas m'interrompre, je vous en aurois donné une deſcription plus particuliere. Adieu: la chaleur eſt toujours inſupportable, & il n'eſt pas poſſible de ſe promener. Nous nous plaignons ſans raiſon du climat de notre patrie, & je ſuis perſuadé que la remarque du roi Charles eſt vraie. Il n'y a point de climat, diſoit-il, où dans le courant de l'année on puiſse faire autant d'exercice en plein air.



LETTRE XXXV.

Les Siciliens ſont animés dans leurs converſations. Cérémonies du mariage. Beauté des femmes. Anecdote. Les Siciliens ont une paſſion univerſelle pour la poéſie.

A Palerme, le 27 juillet 1770.

Les Siciliens ſont extrêmement animés dans la converſation, & leur action eſt ſi juſte pour l'ordinaire & elle exprime ſi bien leurs ſentimens, que même ſans entendre ce qu'ils diſent, on devine aiſément le ſujet de leurs diſcours. Je croyois que les François & les Napolitains étoient fort habiles dans l'art de la pantomime; mais je vois que les Siciliens leur ſont fort ſupérieurs, par la variété & la préciſion de leurs geſtes.

Ils font remonter l'origine de leurs grands geſtes juſqu'au tems des premiers tyrans de Syracuſe, qui, pour prévenir les conſpirations, avoient défendu, ſous des peines très-ſéveres, à leurs ſujets de ſe raſsembler en troupes & de parler enſemble. Cette défenſe les obligea d'inventer une maniere de ſe communiquer leurs ſentimens ſans ouvrir la bouche, & ils ajoutent que depuis cette époque, l'art s'eſt tranſmis

tranſmis chez eux de génération en génération.

Cet uſage pourroit bien avoir donné la premiere idée de la comédie, puiſque l'on voit que, peu de tems après, Epicarme, natif de Syracuſe, inventa ce genre de ſpectacle.

Il n'y a pas long-tems que les Siciliens conſervoient encore un grand nombre d'anciens uſages extravagans & ſuperſtitieux, ſur-tout lors des mariages & des funérailles. Il ſeroit ennuyeux de vous en faire le détail; pluſieurs ſe pratiquent encore dans les parties ſauvages & montagneuſes de l'isle. Dès que la bénédiction nuptiale eſt finie, deux perſonnes du cortege enfoncent dans la bouche des époux une grande cuillerée de miel, en diſant que c'eſt un emblême de leur union, & qu'ils eſperent que le mariage ſera auſſi doux à leurs palais. Ils ſe mettent enſuite à jeter ſur eux des poignées de bled, juſqu'à ce qu'ils arrivent à la maiſon du mari. Ce ſont probablement les reſtes de quelque ancienne cérémonie en l'honneur de Cérès, leur divinité favorite, & ils croient qu'elle ne peut manquer de leur attirer une nombreuſe progéniture. Au reſte, les femmes Siciliennes n'ont pas beſoin d'employer cet expédient pour avoir beaucoup d'enfans, car elles ſont très-fécondes. Fazzello dit que de ſon tems elles en avoient ſouvent plus de quarante, & Carrera fait mention d'une qui en eut quarante-ſept.

On ne permet pas aux jeunes mariés de goûter du feſtin des noces : on prétend leur inſpirer par-là la patience & la tempérance ; mais lorſque le dîner eſt preſque fini, le pere de la femme, ou l'un de ſes plus proches parens, préſente à l'époux un grand os, en lui diſant : *rodi tu queſt' oſſo*, rongez cet os ; car vous venez d'en prendre un qui ſera plus dur & plus difficile à digérer. De là peut-être l'expreſſion populaire dont on ſe ſert en parlant de quelqu'un qui a entrepris quelque choſe de pénible : il a un os à ronger.

Les Siciliens, ainſi que pluſieurs autres nations de l'Europe, évitent avec ſoin de ſe marier dans le mois de mai. Ils regardent les mariages qui ſe font alors, comme de très-mauvais augure. Cette croyance ſuperſtitieuſe étoit dejà répandue chez les anciens Romains ; car leurs auteurs en parlent ſouvent, & ce ſont eux qui l'ont tranſmiſe à preſque toutes les nations de l'Europe. On ne conçoit pas comment une idée ſi ridicule, qui n'a aucun fondement dans la nature, a pu ſubſiſter pendant tant de ſiecles. Il eſt vrai qu'il y a d'autres coutumes auſſi puériles qui ne ſont pas moins univerſelles, telle que celle de donner ce qu'on appelle le *poiſſon* d'avril, l'uſage du gâteau des rois, & quelques autres qui ſe préſenteront à votre eſprit, & dont je n'ai jamais pu apprendre l'origine.

Les nobles Siciliens célebrent leurs mariages

avec beaucoup de magnificence. On eſt étonné du grand nombre de voitures élégantes qu'on voit dans ces occaſions. En recherchant à quelle époque ce luxe des équipages a commencé, j'ai trouvé l'hiſtoire de la fille d'un de leurs vicerois, qui épouſa en 1581 le duc de Bivona : la cérémonie eſt décrite par Elenco, qui en étoit ſpectateur. Il dit que les dames, ainſi que les gentilshommes, étoient tous montés ſur de beaux chevaux richement caparaçonnés, & précédés par des pages ; qu'il n'y avoit dans la ville que trois voitures, dont ſe ſervoient les malades qui ne pouvoient pas monter à cheval : il donne à ces voitures le nom de *carette*, qui ſignifie petits charriots.

Les femmes de Sicile ſe marient très-jeunes, & voient ſouvent leur cinquieme ou ſixieme génération. Vous vous attendez ſans doute à apprendre quelque choſe de leur beauté : en général, elles ſont enjouées & agréables, & elles paſſeroient pour jolies en pluſieurs endroits de l'Italie. Un Napolitain ou un Romain leur accorderoit cette qualité ; mais un Piémontois, ainſi qu'un Anglois, diroit qu'elles ſont d'une figure ordinaire. Rien de ſi vague que nos idées ſur la beauté des femmes ; elles varient dans tous les climats, & on n'en trouve nulle part le véritable prototype. Il n'y a pas deux nations, ni peut-être deux hommes, qui y attachent préciſément les mêmes marques caractériſtiques. Chacun exalte l'idée qu'il s'en

fait, ſuivant la beauté des femmes qu'il eſt accoutumé de voir ; de ſorte que la même perſonne peut nous paroître jolie ou laide, ſuivant que nous en avons vu d'autres qui le ſont plus ou moins. Je me ſouviens qu'après avoir parcouru la Savoie & le bas Valais, toutes les femmes que nous rencontrions en Suiſſe, nous paroiſſoient des nymphes. On fait encore cette réflexion en voyageant en quelques parties de l'Allemagne, & vous vous rappelez combien il y a de différence entre une beauté de Milan & une de Turin, quoique ces deux villes ſoient voiſines l'une de l'autre. C'eſt dommage que la Junon de Zeuxis ſoit perdue ; elle nous auroit montré l'idée que les anciens ſe formoient d'une beauté parfaite. La Vénus de Médicis a été regardée comme un modele de perfection ; mais ce ſentiment eſt abſurde, car eſt-il poſſible d'imaginer qu'une beauté parfaite n'ait que cinq pieds de haut ! Quelque figure qu'elle eût fait parmi les anciennes divinités dans le Panthéon de Rome, je craindrois qu'elle ne brillât pas beaucoup parmi les modernes dans celui de Londres. En un mot, je crois qu'on peut aſsurer avec certitude que la beauté eſt une qualité relative, & que τὸ καλὸν n'eſt pas le même en phyſique ni en morale, en deux endroits du globe.

Les femmes ont ici de très-beaux cheveux, & elles entendent parfaitement l'art de les arranger avec avantage. Ils ne ſervent plus

qu'à parer leur beauté ; mais on dit qu'autrefois elles surent, à l'imitation de Samson, en tirer parti pour la défense de leur patrie. Cela vous paroîtra une énigme que tous les sages de l'orient auroient peine à expliquer. Les historiens rapportent (on ne sait pas précisément sous quel regne) que cette ville assiégée depuis long-tems par les Sarrasins, étoit réduite à la famine ; mais ce qui embarrassoit davantage les habitans, c'est qu'ils n'avoient point de matériaux pour faire des cordes d'arc, ensorte qu'ils étoient près de se rendre. Dans cette situation, une dame enflammée de l'amour de la patrie, s'avança, & proposa aux femmes de couper leurs cheveux, & d'en faire des cordages. On suivit sur-le-champ son avis : vous savez que l'héroïsme des femmes ne manque jamais d'exciter celui des hommes : les assiégés, animés par ce galant sacrifice des belles, recommencerent à se défendre avec tant de vigueur, que les assiégeans furent battus ; & un renfort étant arrivé bientôt après, la ville fut sauvée. Les femmes se glorifient encore de cette histoire, qui a été célébrée par plusieurs de leurs poëtes, comme vous l'imaginez bien. " Les
„ cheveux de nos dames, dit l'un d'eux, sont
„ toujours employés au même usage ; mais ils
„ ne lancent plus d'autres fleches que celles
„ de Cupidon, & ils ne forment plus que des
„ liens d'amour. „

Les Siciliens aiment beaucoup plus l'étude que leurs voiſins du continent, & leur éducation eſt plus ſoignée. Nous avons été ſurpris de voir qu'au lieu de ſujets frivoles & oiſeux que traite en converſation la nobleſse d'Italie, on prend plaiſir ici à parler de littérature, d'hiſtoire, de politique, & ſur-tout de poéſie. Les autres branches de connoiſsances ſont moins répandues; mais on peut dire que celle-ci eſt univerſelle. Tout Sicilien eſt ſûr d'être inſpiré par les muſes à quelque tems de ſa vie: on ne croit jamais un amant, tant qu'il exprime ſa paſſion en proſe; & contre notre maniere de penſer, les déclarations ne ſont regardées comme vraies qu'autant qu'elles ſont poétiques. Vous voyez que l'inſpiration eſt devenue ici la preuve de la vérité.

Nous avons été étonnés, en arrivant à Palerme, d'y trouver de jeunes gentilshommes qui nous parloient anglois; mais nous le fûmes bien plus, quand ils nous prouverent qu'ils connoiſsoient parfaitement pluſieurs de nos meilleurs poëtes & de nos philoſophes. Nous avons trouvé en original dans pluſieurs bibliotheques, les meilleures éditions de Milton, Shakeſpear, Dryden, Pope, Bacon, Bolingbroke.

Notre langue eſt tellement devenue à la mode, qu'on la regarde comme une partie eſsentielle d'une bonne éducation. Le marquis Fogliano, viceroi, homme d'un grand mérite, a fait une

étude particuliere de quelques-uns de nos auteurs, & il encourage cette étude dans le royaume. Plusieurs nobles parlent un peu anglois, & quelques-uns avec aisance, quoiqu'ils ne soient jamais sortis de l'isle. Le marquis Natali, les comtes Statela & Buschemi, le duc de S. Micheli, &c. sont de ce nombre. Leur société nous a fait beaucoup de plaisir, & nous pouvons assurer que leurs lumieres sont la moindre partie de leur mérite. Adieu.



LETTRE XXXVI.

Opéra. La Gabrieli. Perfections de son chant & de son jeu. Ses caprices. Ballet de l'opéra. Caracteres anglois qu'on y représente. Inimitié entre les Siciliens & les Napolitains.

J'OUBLIOIS de vous parler de l'opéra; j'aurois été bien ingrat; car nous nous y sommes fort amusés. Le premier & le second acteurs sont excellens chanteurs; & je pense que nous les aurons à Londres dans quelques années. Ils ne sont pas encore connus, & je vous assure qu'on pourroit les engager à très-bas prix; mais on apprendra bientôt en Italie à estimer leurs talens. Le premier s'appelle

Pacherotti : il eſt très-jeune, & encore abſolument inconnu. Je ſuis perſuadé qu'il ſera regardé comme un des plus excellens acteurs, lorſqu'il aura été entendu ſur les différens théatres d'Italie. Il excelle dans le pathétique qu'on néglige trop; je crois qu'il donne plus d'expreſſion qu'aucun autre aux airs qu'ils nomment *cantabile*, & qu'il fait plus d'impreſſion ſur les ſpectateurs, parce qu'il ſent toujours ce qu'il dit. Il parle toujours au cœur, tandis que la plupart des modernes ne s'adreſſent qu'à l'imagination.

La Gabrieli eſt la premiere actrice : c'eſt aſsurément la plus grande cantatrice du monde. Ceux qui chantent ſur le même théatre qu'elle, doivent avoir beaucoup de talens; autrement on ne pourroit pas les ſupporter. C'eſt le ſort de tous les autres chanteurs, excepté Pacherotti; & même il ſe regarda comme perdu, lorſqu'il parut pour la premiere fois ſur la ſcene avec elle. Elle chantoit un air d'expreſſion très-analogue à ſa voix, qu'elle déploya d'une maniere ſi étonnante, que le pauvre Pacherotti s'enfuit derriere les couliſses, en pouſsant de grands cris,& regrettant d'avoir oſé ſe préſenter ſur le même théatre avec une cantatrice ſi excellente. Il étoit fâché d'ailleurs de voir ſes petits talens éclipſés, & il craignoit d'être accuſé de préſomption, vice très-étranger à ſon caractere.

Ce fut avec peine qu'on l'engagea à repa-

roître de nouveau; mais les applaudiſſemens bien mérités, qu'on donna à ſes talens & à ſa modeſtie, lui inſpirerent un peu de courage. Bientôt après, jouant un rôle d'amoureux, il chanta un air tendre, qu'il adreſſoit à la Gabrieli, & y mit tant de vérité, qu'elle en fut émue, ainſi que l'aſsemblée.

Je ſuis ſurpris que, dans ces morceaux ſi pathétiques, la puiſſance de la muſique ne l'emporte pas ſur l'illuſion du rôle; car la poéſie, la muſique & l'action, agiſsant de concert, doivent faire de grandes impreſſions ſur l'ame: cependant je n'ai pas ouï dire que cela ſoit arrivé plus d'une fois; & ce fut le célebre Farinelli qui produiſit cet effet. Il jouoit le rôle d'un héros captif, & il imploroit dans un air très-touchant, ſa grace & celle de ſa maîtreſse auprès d'un tyran farouche & cruel qui les avoit fait priſonniers. L'acteur qui repréſentoit le tyran, fut tellement attendri par les accens plaintifs de Farinelli, qu'au lieu de lui refuſer ſa demande, comme le portoit la piece, il oublia entiérement ſon caractere, fondit en larmes, & ſerra le captif dans ſes bras.

Le jeu & le chant de la Gabrieli ſont ſi connus & ſi admirés, qu'il eſt preſque inutile de vous en parler. Sa merveilleuſe exécution & la volubilité de ſa voix raviſſent depuis long-tems toute l'Italie. On a été obligé d'inventer un nouveau terme pour exprimer ſon talent. Si en chantant elle ſe propoſoit autant

de plaire que d'étonner, elle pourroit presque opérer les prodiges qu'on a attribués à Orphée & à Timothée. Heureusement peut-être pour le repos du genre humain, ses caprices surpassent ses talens, & la rendent encore plus méprisable que ceux-ci ne l'ont rendu célebre. Son caractere est ainsi devenu un préservatif suffisant contre les charmes de sa voix & ceux de sa personne, qui ne sont pas moins séduisans. Si à ces qualités elle joignoit un esprit modeste & aimable, elle auroit fait de terribles ravages dans le monde. Cependant, avec tous ses défauts, c'est la plus dangereuse syrene de ces tems modernes, & elle a fait plus de conquêtes qu'aucune autre. Je dois vous dire aussi, pour lui rendre justice, qu'elle n'a point l'ame mercenaire, & qu'elle a donné, au contraire, plusieurs preuves éclatantes de générosité & de désintéressement. Elle est très-riche; on croit que ses biens proviennent des libéralités du dernier empereur, qui desiroit passionnément de l'attacher à Vienne; mais les tracasseries & les querelles que son esprit intrigant, plus encore que sa beauté, avoit excitées, la firent chasser de cette ville, comme elle l'a été de presque toutes celles d'Italie.

Il y a sur son compte un grand nombre d'anecdotes qui formeroient un volume très-amusant : on m'a dit qu'on va les publier.

Quoiqu'elle ait beaucoup plus de trente ans,

elle ne paroît pas en avoir dix-huit ſur le théatre. Cet art de paroître toujours jeune, n'eſt pas le moindre de ceux qu'elle poſsede. Lorſqu'elle eſt de bonne humeur & qu'elle veut bien faire uſage de ſa voix, il n'y a rien qu'on puiſse comparer à ſon chant; elle chante au cœur autant qu'à l'imagination, quand il lui plaît, & elle exerce un empire abſolu ſur toutes les paſſions; mais elle eſt rarement en état de déployer cette puiſsance divine: ſon caprice & ſes talens l'emportant tour à tour, elle a été alternativement, pendant le cours de ſa vie, un objet d'admiration & de mépris. Elle excelle preſque autant dans l'action & dans le récitatif que dans le chant. Quelques paroles de ſon récitatif, avec un ſimple accompagnement, excitent une émotion que jamais aucun autre chanteur n'a inſpirée; & d'après cet effet, je ſuis porté à croire ce que J. J. Rouſseau avance ſur cette branche de la muſique, pour laquelle nous avons tant de dédain. Elle doit beaucoup aux conſeils de l'abbé Métaſtaſio; il lui a ſur-tout donné d'excellentes leçons ſur le jeu & le récitatif, & il dit qu'elle fait plus valoir ſes opéras qu'aucune autre virtuoſe.

Elle eſt ſi opiniâtre & ſi décidée dans ſes caprices, que l'intérêt, la flatterie, les menaces, les punitions, ne font pas la moindre impreſſion ſur elle. Lorſqu'on veut les combattre, on ne fait que les augmenter, ſoit qu'on la traite avec reſpect ou avec mépris.

Elle condescend rarement à déployer ses talens enchanteurs ; mais elle exerce sur-tout sa malignité, quand elle imagine qu'on s'attend à la voir briller. Au lieu de chanter ses airs comme les autres actrices, elle les chante alors entre ses dents ou à demi-voix ; & rien ne peut l'engager à contenter les spectateurs, lorsque cela ne lui plaît pas.

L'expédient le plus sûr qu'on ait trouvé, est de prier son amant favori (car elle en a toujours un) de se placer au centre du parterre, ou dans la loge vis-à-vis le théatre. S'ils sont parfaitement d'accord, ce qui arrive rarement, elle lui adresse tous ses airs tendres, & elle déploie tous les charmes de sa voix. Son favori actuel nous avoit promis de nous en donner un exemple. Il s'étoit placé dans l'endroit convenable; mais la Gabrieli, soupçonnant sans doute qu'il s'entendoit avec nous, ne daigna pas faire attention à lui : ainsi cet expédient ne réussit pas toujours.

Le viceroi, qui aime passionnément la musique, a pris en vain toutes sortes de mesures pour triompher de son caprice. Il donna, il y a quelque tems, un dîner à la principale noblesse de Palerme, & il fit prier la Gabrieli d'être de la partie. Les autres personnes arriverent successivement à l'heure fixée. Le viceroi fit retarder le dîner pendant quelque tems, & envoya chez elle pour lui annoncer que la compagnie l'attendoit. Le messager la trouva lisant

dans ſon lit ; elle dit qu'elle étoit mortifiée d'avoir fait attendre la compagnie ; elle chargea le député de faire ſes excuſes, & de dire qu'elle avoit réellement oublié cet engagement.

Son Excellence lui auroit pardonné cette impertinence ; mais lorſque les conviés allerent à l'opéra, la Gabrieli joua ſon rôle avec la derniere négligence, & elle chanta tous ſes airs *ſotto-voce*, c'eſt-à-dire, d'une voix ſi baſse, qu'on pouvoit à peine les entendre. Le viceroi fut offenſé ; cependant, comme il n'eſt pas violent, il différoit toujours à faire uſage de ſon autorité ; enfin, révolté de la voir perſévérer dans ſon inſolente opiniâtreté, il fut obligé de la menacer.

Cette menace la rendit plus obſtinée ; elle déclara qu'en employant la force & l'autorité, on ne viendroit point à bout de ce qu'on exigeoit d'elle ; qu'on pouvoit la faire crier, mais que jamais on ne pourroit la faire chanter. Le viceroi l'envoya alors en priſon, où elle reſta douze jours. Pendant ce tems, elle donnoit de ſomptueux repas ; elle paya les dettes de tous les pauvres priſonniers, & diſtribua de groſses ſommes d'argent par charité. Le viceroi fut contraint de céder, & elle fut remiſe en liberté, aux acclamations des pauvres. Heureuſement pour nous, elle eſt à préſent de bonne humeur, & elle veut bien quelquefois faire uſage de tous ſes talens.

Elle dit qu'elle a été demandée plusieurs fois par les administrateurs de notre opéra ; mais elle croit qu'elle ne pourra jamais se résoudre à aller en Angleterre. Vous ne devinez pas la raison qu'elle en donne : elle n'est pas mauvaise. Je ne puis pas commander à mon caprice ; il m'entraîne le plus souvent ; & sur votre théatre, je ne serois pas la maîtresse de faire toutes mes volontés. Si je me mettois dans la tête de ne pas chanter ; on dit que la populace m'insulteroit, & que peut-être on m'assommeroit. J'aime mieux dormir ici en bonne santé, quand même ce seroit en prison. Elle ajoute que ce n'est pas toujours le caprice qui l'empêche de chanter, & que certaines causes physiques l'en rendent de tems en tems incapable. Je suis assez porté à le croire ; car cette flexibilité prodigieuse de la voix, qui parcourt si rapidement, & avec tant de netteté, les tons les plus variés, & produit presque dans un instant un si grand nombre de modulations, dépend à coup sûr d'une disposition des fibres très-sujette à des variations. Si elles sont un peu relâchées, ou que leur élasticité soit diminuée, comment est-il possible que leurs contractions & leurs expansions obéisent asez promptement à la volonté, pour produire ces effets ? L'ouverture de la glotte qui forme la voix, est extrêmement petite, & son diametre doit se resserrer plus ou moins à chaque ton différent ;

car lorſqu'elle conſerve le même diametre, elle doit produire le même ton. Ses reſserremens & ſes dilatations ſont ſi prodigieuſement petits, que le Dr. Keil compte, je crois, que dans quelques voix, cette ouverture qui n'a pas plus d'un dixieme de pouce, eſt diviſée en plus de douze cents parties, & une oreille exacte diſtingue le ſon différent de chacune. Quelle délicateſse de tenſion ne doit-il pas y avoir dans les fibres! J'imagine que le plus léger changement de l'air doit y cauſer une différence notable, & que dans nos climats nébuleux, les fibres ſeroient en danger de perdre cette incroyable ſenſibilité, ou du moins, que ſouvent elles ne ſe trouveroient pas d'accord. Il n'en eſt pas de même d'une voix ordinaire, qui ne parcourt pas autant de diviſions, & qui n'eſt pas auſſi flexible que celle de la Gabrieli.

Un des ballets de l'opéra que nous avons vu, repréſente les jardins du Vauxhall; & c'eſt la troiſieme fois que j'ai vu le Vauxhall ſur les théatres d'Italie, à Turin, à Naples, & ici. Cette imitation eſt aſsez fidelle; & l'idée doit en avoir été donnée par quelqu'un qui a été ſur les lieux. On y a mis pluſieurs figures angloiſes; quelques-unes ont de groſses perruques friſées, qui pendent d'un pied & demi au deſsous du col; d'autres en ont de petites, écourtées & extrêmement ridicules. Les uns entrent ſur la ſcene en culottes de

peau & en bonnets de palefreniers, faisant claquer leurs fouets; d'autres sont armés d'un gros bâton de chêne, leurs cheveux forment un énorme catogan, & ils attachent quelque chose derriere leur col pour le renfler encore davantage. Ce qui divertit le plus l'assemblée, ce sont trois filles publiques, qui de concert avec leurs amoureux, dupent trois quakers. Vous pensez bien qu'on a chargé ces ridicules; mais la caricature en est très-gaie, & nous a fait beaucoup rire. Nous avons cependant été fâchés de voir des personnages aussi vénérables que les quakers, tournés en ridicule; & comme les gens de ce pays ne les connoissent en aucune maniere, nous nous sommes efforcés de faire connoître la simplicité & la pureté de leurs mœurs, & l'intégrité de leurs principes à l'épreuve de toute corruption.

Quoique les Siciliens soient en général d'un bon naturel, & qu'ils paroissent avoir beaucoup de philantropie & d'urbanité, il faut pourtant convenir qu'ils n'ont pas une grande affection pour leurs voisins du continent, qui à leur tour le leur rendent bien. C'est une observation peu honorable pour la nature humaine, qu'il n'y ait pas dans toute l'Europe, deux nations limitrophes, qui ne soient perpétuellement en dispute. Je desirerois que nous fussions exceptés de cette regle; mais je suis fâché de voir, par quelques-unes de nos gazettes qu'on envoie ici, que ce reproche s'adresse

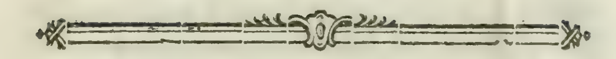
s'adreſse à nous plus qu'à perſonne ; du moins nos animoſités ſont plus de bruit que celles d'aucun autre peuple. Des étrangers nous ont ſouvent demandé quel étoit le fondement de tant de querelles ſi ſcandaleuſes chez un peuple célebre par la générosité de ſes ſentimens : & nous avons peine à leur perſuader que, quoique les papiers publics ſemblent être la voix de la nation, ce n'eſt cependant que celle d'une troupe de miſérables qui mettent le feu à la maiſon, pour piller pendant l'incendie. Les injures qu'on dit au roi les étonnent beaucoup plus que tout le reſte ; & vous ne pouvez pas imaginer la ſurpriſe & l'indignation qu'ils ont montrée, lorſque nous les avons aſsurés que c'eſt un prince vertueux & bienfaiſant. Vous êtes donc, s'écria un noble Sicilien, le plus abominable peuple de la terre. Je fus très-frappé de cette imputation échappée tout-à-coup ; & ce ne fut qu'après lui avoir expliqué en détail la liberté de notre conſtitution, & ſur-tout celle de la preſse, que je pus l'engager à revenir un peu de ſes préventions, & à concevoir de nous une opinion plus favorable. Il perſiſta à ſoutenir qu'un ſi grand abus de la liberté étoit une nouvelle preuve de ſa propoſition, & qu'il devoit y avoir bien de la méchanceté dans une nation où l'on permet d'outrager ainſi le plus ſacré de tous les caracteres, l'extrême vertu réunie au rang le plus élevé. Nous l'aſsurâmes que c'étoient les

hommes les plus vils & les plus corrompus de la nation qui disoient ces injures, & que profitant de la liberté de la presse, ils souffloient la sédition dans les papiers publics; que le roi & la reine étoient aimés de tous leurs sujets, au moins de tous les honnêtes gens; qu'on n'en parle jamais que comme du plus parfait modele de l'union conjugale & de toutes les qualités sociales, & qu'ils ne pouvoient avoir d'autres ennemis que ceux de la vertu.

Après cette apologie, nous fûmes aisément d'accord. Il ne comprenoit cependant pas comment la voix de quelques incendiaires pouvoit être plus forte que celle de toute la nation. Nous lui dîmes que ceux qui sont contens se taisent; que la sédition & les libelles font toujours plus de bruit que les louanges du peuple, comme le tocsin attire plus l'attention que le carillon d'une fête.

Adieu. Notre pilote dit que le vent n'est pas bon; de sorte que nous pourrons rester ici un jour ou deux de plus.





LETTRE XXXVII.

Fontaines remarquables en Sicile. Bains sulfureux. Source d'eau chaude dans la mer. Os de géants. Population. Récolte de bled. Maniere de conserver le grain. Productions de la Sicile. Soude. Miel sauvage. Sucre. Suc de réglisse. Oranges. Noix de pistache. Manne. Cantharides. Marbres. Pierre de savon. Pierre de mousseron, &c. Mont Etna. Avantages qu'il procure.

A Palerme, le 29 juillet 1770.

JE n'ai ni le tems ni les connoissances nécessaires pour vous donner beaucoup de détails sur l'histoire naturelle de cette isle; cependant j'ai été frappé dans mes courses, de quelques objets dont il ne sera pas inutile de vous parler.

Il y a presque dans toute la Sicile un grand nombre d'eaux minérales. Plusieurs sont bouillonnantes de chaleur; d'autres encore plus singulieres ont un degré de froid supérieur à celui de la glace, & cependant ne gelent jamais.

On trouve en plusieurs endroits, des fontaines qui jettent sur leur surface une espece

d'huile que les payſans brûlent à leurs lampes, & qu'ils emploient à d'autres uſages. Mais près de Nicoſie, il y en a une encore plus remarquable, & qu'on appelle *il fonte Canalotto.* Elle eſt toujours couverte d'une écume épaiſſe d'une ſorte de poix que les gens de la campagne regardent comme un remede ſouverain contre les rhumatiſmes & d'autres maladies.

L'eau d'un petit lac près de Naſo, eſt célebre par la propriété qu'elle a de teindre en noir tout ce qu'on y plonge; elle donne cette couleur ſans le mêlange d'aucun autre ingrédient, quoiqu'elle ſoit pure & tranſparente.

Ce pays eſt rempli de bains ſulfureux, comme ceux des environs de Naples, où la vapeur chaude procure au malade une ſueur abondante. Les plus fameux ſont ceux de Sciaccia & ceux de la montagne de S. Cologero; ils ne ſont pas dans le voiſinage de l'Etna, comme je l'aurois imaginé; ils en ſont très-éloignés. Je ſuis porté à croire que non-ſeulement l'Etna, mais encore la plus grande partie de la Sicile & preſque toutes les isles adjacentes, ont été formées originairement par un feu ſouterrein; mais j'aurai occaſion de m'étendre davantage ſur cette matiere, en vous décrivant les environs de Naples. J'ai vu de la lave, de la pierre-ponce, & du tuf, en pluſieurs endroits de la Sicile, fort loin de l'Etna; & il y a un grand nombre de montagnes &

de vallées qui exhalent toujours une vapeur chaude, & qui produisent des sources d'eau bouillante.

On trouve, à un mille & demi à l'ouest de cette ville, sur une petite greve où nous allons souvent nous baigner, plusieurs fontaines d'eau chaude qui s'élevent du fond de la mer jusqu'à cinq ou six pieds de sa surface. Nous fûmes d'abord surpris de nous trouver presque au même instant dans un bain chaud & dans un bain froid; car d'un seul élan, nous dépassions l'eau chaude, qui ne s'étend qu'à quelques pieds autour de la source. Ce changement nous causa un frisson extraordinaire, qui n'étoit point du tout agréable. J'ai parlé de cette particularité à plusieurs personnes d'ici, qui m'ont dit avoir observé souvent la même chose.

Non loin de là, est une célebre fontaine appellée *il mar dolce*, où l'on voit quelques restes d'une ancienne naumachie; & les habitans du pays montrent une montagne au-dessus d'une caverne, où l'on a trouvé le squelette d'un géant, lequel tomba entiérement en poussiere, lorsqu'on entreprit de le transporter. Fazzello assure que ses dents furent les seules parties qui résisterent à l'impression de l'air; qu'il s'en procura deux, & qu'elles pesaient près de deux onces. Les légendes de Sicile rapportent plusieurs histoires de cette nature; & c'est une opinion presque univer-

ſelle, que cette isle étoit autrefois habitée par des géants. Mais, quoique nous ayons fait beaucoup de recherches, nous n'avons jamais pu voir aucun de ces os de géants, qu'on conſerve, dit-on, en pluſieurs endroits. Si cette aſſertion étoit fondée, il eſt probable qu'il y en auroit quelques-uns dans les cabinets; & nous n'avons rencontré aucun homme de bon ſens & digne de foi, qui nous ait aſſuré en avoir vu. On nous avoit dit à Naples, que le muſeum de Palerme contenoit un ſquelette entier de plus de dix pieds de haut; mais cela n'eſt pas vrai. On y voit beaucoup d'antiques & d'objets d'hiſtoire naturelle, quoiqu'il ne ſoit pas ſupérieur à ceux que l'on trouve ailleurs.

Le nombre des habitans de Palerme eſt évalué à environ 150000. On a trouvé, par le dernier dénombrement, qu'il y en avoit dans toute l'isle 1,123,163, dont à peu près 50,000 moines ou religieuſes. On compte 268,120 maiſons, & conſéquement cinq à ſix perſonnes dans chacune.

Le bled fut toujours le premier article du commerce de Sicile, ce qui en fait la richeſſe. Ces inſulaires s'adonnent à pluſieurs autres branches de trafic, qui cependant ne pourroient pas être comparées à celle-ci, s'ils vivoient ſous un gouvernement libre, & ſi l'exportation étoit permiſe. Leur maniere de conſerver le grain paroîtra un peu ſinguliere à nos fermiers:

au lieu de l'expofer, comme nous, en plein air, ils ont grand foin de le tenir renfermé. Ils ont creufé en plufieurs endroits où le fol eft fec, fur-tout près d'Agrigente, de grandes cavernes dans le rocher. Ils y font un trou au fommet, par où ils verfent leur bled, lorfqu'il eft extrêmement fec; après l'avoir comprimé fortement, ils bouchent le trou, pour le préferver de la pluie; & on nous affure que de cette maniere, le bled fe conferve plufieurs années.

La foude eft une plante dont on tire beaucoup de profit; c'eft le végétal qui, par le moyen du feu, fe convertit en verre. On en envoie toutes les années une grande quantité aux verreries de Venife. Les Siciliens font auffi un commerce confidérable de réglifse, de riz, de figues & de raifins-de-corinthe, dont les meilleurs croifsent parmi les volcans éteints des isles Lipari. Leur miel eft excellent; en quelques endroits, il eft fupérieur à celui de Minorque; fans doute qu'il doit fa bonté au grand nombre de plantes aromatiques qui couvrent tout ce beau pays. On recuille ce miel pendant les mois de juillet, août & octobre. Les payfans le trouvent dans les trous des arbres & des rochers; & il pafse pour meilleur que celui qui fe produit fous la tyrannie de l'homme. Le canton du petit Hybla eft, comme autrefois, l'endroit le plus célebre pour cette production. Le comte Statela nous a fait pré-

ſent de quelques ruches levées ſur les domaines du prince de Spaccaforno ſon pere, qui ſont près des ruines de cette ville.

Le ſucre n'eſt plus un article du commerce de Sicile, quoiqu'on en faſse encore une petite quantité pour la conſommation du pays. On m'a dit pourtant que les plantations de cannes ſont très-floriſsantes en pluſieurs parties de l'isle.

Le ſuc de régliſse ſe prépare ici & en Calabre, & on l'envoie dans les pays ſeptentrionaux, qui en font beaucoup d'uſage pour les rhumes. On le fait avec la décoction de la racine, qu'on a deſſéchée juſqu'à conſiſtance d'extrait; on le met enſuite en rouleaux enveloppés dans des feuilles de laurier, tel que nous le recevons.

On m'a dit que dans quelques cantons au nord de l'isle, on trouve le poiſson à coquille qui produit une eſpece de lin dont on fait des gants & des bas; mais il y a une beaucoup plus grande quantité de ces coquillages en Calabre.

Les plantations d'orangers, de limonniers, de bergamotes, d'amandiers, &c. ſont conſidérables; on y cultive auſſi la noix de piſtache avec beaucoup de ſuccès. Ces arbres, comme pluſieurs autres, ſont mâles & femelles; le mâle, appellé *ſcorneo-becco*, eſt toujours ſtérile; mais ſi l'on n'en met pas un certain nombre dans chaque plantation, les piſtachers ne portent

pas une ſeule noix. De toutes les productions de la Sicile, l'arbre qui diſtille la manne paſse pour le plus précieux; il reſsemble au frêne, & il eſt de la même eſpece. On fait une inciſion à l'écorce près de la racine, au commencement du mois d'août, pendant la plus grande chaleur; il en ſort une liqueur épaiſse & blanchâtre qui ſe durcit bientôt au ſoleil; alors on la ramaſse, & on la met en caiſses. On renouvelle ces inciſions chaque jour durant la ſaiſon, & l'on a ſoin de ne les faire que d'un côté de l'arbre, & de réſerver l'autre pour l'été ſuivant.

Les mouches cantharides ſont un des articles du commerce de Sicile; on les trouve ſur pluſieurs arbres de l'Etna, dont le ſuc paſsé pour être corroſif & abſterſif; & en particulier ſur le pin & le figuier. On dit que ces cantharides de l'Etna ſont préférables à celles d'Eſpagne.

Les marbres de Sicile ſeroient une ſource de richeſse, ſi on encourageoit l'exploitation des carrieres. Il y en a un grand nombre, & de la plus belle qualité. J'ai vu de ces marbres preſque auſſi beaux que le jaune ou le verd antique, qui ſont aujourd'hui ſi précieux. Les belles colonnes jaunes que vous avez ſans doute remarquées dans la chapelle royale de Caſerte, ſont de la premiere eſpece. Il y en a auſſi quelques-uns qui reſsemblent beaucoup au lapis-lazuli, & au porphyre.

On a trouvé à Centorbi une eſpece de pierre

douce, qui se disſout dans l'eau : les blanchiſſeuſes s'en ſervent au lieu de ſavon ; & comme elle en a la propriété, on l'appelle *pietra ſaponaro.* On y trouve auſſi, ainſi qu'en Calabre, la célebre pierre qui produit des mouſserons, lorſqu'elle eſt arroſée & expoſée à un très-violent degré de chaleur. Mais je ne finirois pas, ſi je décrivois les diverſes denrées & les productions curieuſes de cette isle. L'Etna en fournit un plus grand nombre que pluſieurs de nos grands royaumes : il raſsemble, pour ainſi dire, celles de toute la terre. Outre le bled, le vin, l'huile, la ſoie, les épiceries & les fruits délicieux de la région inférieure ; les belles forêts, les troupeaux, le gibier, le goudron, le liege, le miel de la ſeconde région ; la neige & la glace de la troiſieme ; ſes cavernes offrent un grand nombre de minéraux & d'autres productions, du cinnabre, du mercure, du ſoufre, de l'alun, du nitre & du vitriol ; de façon que cette montagne merveilleuſe produit en même tems tout ce qui eſt néceſsaire à la ſubſiſtance & aux plaiſirs de la vie (*).

(*) On pourroit cultiver, en ſuivant les différentes élévations de la montagne, toutes les eſpeces poſſibles d'arbres fruitiers ; mais il faudroit que les habitans fuſſent plus nombreux, plus laborieux & plus inſtruits dans leur métier. Les botaniſtes aſſurent que le canellier & l'arbre du café ſe trouvent ſur le mont Etna dans l'état de ſauvageon, & ne demanderoient que de

Nous ne ſommes plus ſurpris de l'attachement opiniâtre qu'ont les Siciliens pour cette montagne, & que tous les objets de terreur qu'elle renferme n'aient jamais pu les en chaſſer. Quoiqu'elle les châtie quelquefois, elle joint, comme un bon pere, des faveurs à ſes punitions, afin de ne pas perdre l'attachement de ſes enfans. Si elle les traite quelquefois avec une verge de fer, elle répand en même tems ſur eux tous les dons de l'âge d'or.

Adieu. Nous allons préſenter nos reſpects au viceroi, & faire nos viſites d'adieu. Cette cérémonie m'attriſte toujours; mais je n'ai jamais reſſenti autant de chagrin, parce qu'il n'eſt pas probable que nous revoyions jamais les honnêtes gens que nous allons quitter; & nous ne pourrons pas même un jour leur rendre les politeſſes que nous en avons reçues.

On dit que le vent eſt très-bon; je porterai vraiſemblablement moi-même cette lettre ſur le continent, d'où je vous écrirai encore.

---

la culture. Il y croît auſſi, à ce qu'on prétend, les plantes aromatiques les plus rares; mais perſonne ne ſe donne la peine de les chercher, & bien moins de les cultiver. Le prince de Biſcari eſt le ſeul de tous les habitans de Catane, qui ait employé quelques ſoins pour tirer parti de ce ſol brûlant; il a même forcé la nature, & a formé un jardin au milieu de cette lave ou *ſciarra*, qui, après avoir entouré le château, a coulé juſqu'à la mer. *Voyage de Riedeſel*, pag. 137.



LETTRE XXXVIII.

Retour à Naples.

A Naples, le premier août 1770.

APRÈS deux jours d'une navigation agréable, nous ſommes arrivés dans cette ville, où nous avons retrouvé avec une joie infinie tous les amis que nous y avions laiſſés. Nous avions beſoin de cette conſolation pour oublier la peine que nous avoit cauſé notre départ de Sicile. Nous reſterons encore au moins trois mois ici, juſqu'à ce que la ſaiſon du *mal-aria* ſoit paſſée. Vous ſavez combien il eſt dangereux de voyager dans la Campanie pendant ce tems. Quoique pluſieurs de nos plus ſavans médecins regardent cette opinion comme une erreur populaire, cependant nous ne nous aviſerons ſûrement pas d'en faire l'expérience.

Nous nous propoſons de paſſer l'hiver à Rome, où nous trouverons probablement des objets d'inſtruction pour quatre ou cinq mois. Nous irons de là par Lorette, Bologne, &c. à Veniſe, en ſuivant la route battue. Nous quitterons alors les campagnes brûlantes de d'Italie, pour parcourir les délicieuſes & fraiches montagnes de la Suiſſe, où la liberté

& la ſimplicité, bannies depuis long-tems de toutes les nations polies, regnent encore dans leur pureté originelle. La douceur tempérée du climat y annonce celle des habitans. Pendant que les autres peuples ſont opprimés & aigris par la tyrannie & la ſuperſtition, les Suiſſes vivent en paix au ſein de l'innocence & du bonheur. Mais je dois m'arrêter : vous ſavez que je ſuis attaché depuis bien long-tems à ce pays. Nous comptons y paſſer l'été. Je prévois qu'alors nous ſerons raſsaſiés de l'art, & que nous commencerons à languir après la nature. Elle ſeule peut procurer quelque plaiſir réel ou durable ; & ſi, en pourſuivant le bonheur, elle n'eſt pas notre guide, nous ne pourrons jamais l'atteindre.

Adieu, mon cher ami. Vous avez été notre fidele compagnon pendant ce voyage, & vous n'avez pas peu contribué au plaiſir qu'il nous a cauſé. S'il vous en a procuré autant, nous vous prierons de nous accompagner encore dans le reſte de nos courſes. Il faut qu'un homme ait l'imagination bien ſtérile, s'il ſe trouve dans la ſolitude, pendant qu'il a des amis avec leſquels il peut converſer. Cette confidence fait bientôt diſparoître les mers & les montagnes qui nous ſéparent & excitent en nous ces ſentimens de ſympathie qui rappellent agréablement le ſouvenir d'un ami. Je ne m'aſſieds jamais pour vous écrire, que je ne vous voie placé à l'autre côté de ma

table ; & je ſuppoſe que nous allons nous entretenir des événemens de la journée. Si votre préſence ne m'avoit pas animé, comment aurois-je eu la patience de vous écrire ces énormes lettres ? Adieu. Nous allons faire quelques excurſions dans le royaume de Naples ; & ſi nous rencontrons quelque choſe qui ſoit digne d'être obſervé, je vous en ferai part.

Je ſuis, &c.

FIN des Lettres.



DESCRIPTION ABRÉGÉE

DE

LA SICILE,

Où l'on donne une idée de l'état actuel de cette isle, relativement à sa population, à son gouvernement, à ses productions & à son commerce.

AVERTISSEMENT.

La deſcription ſuivante nous a paru néceſſaire pour compléter la connoiſſance que M. Brydone donne de cette isle dans ſes lettres. Ce n'eſt d'ailleurs que l'extrait d'un excellent mémoire ſur cette isle, dont nous ne connoiſſons pas l'auteur, & dont nous n'avons pas voulu corriger le ſtyle.



GEOGRAPHIE DE LA SICILE.

LA Sicile eſt la plus grande & la plus conſidérable des isles de la Méditerranée. Elle eſt ſituée entre le 30 & le 33 degré & demi de longitude, & le 36 degré 25 minutes, & le 38 degré 20 minutes de latitude. On lui donne 200 lieues de côtes, & elle s'étend du ſud au nord, l'eſpace de 90 lieues communes de France, & de 108 du levant au couchant. Le détroit de Meſſine, qui la ſépare de la Calabre, n'a que trois milles d'Italie dans l'endroit le plus étroit.

Comme la Sicile eſt d'une figure triangulaire, & terminée par trois caps principaux, on l'a nommée anciennement *Trinacria*, ou *Isle à trois pointes*.

Elle eſt diviſée en trois vallées ou provinces, la vallée de *Mazara*, au couchant, & celles de *Demona* & de *Noto* ſituées au levant.

La vallée de Mazara, qui a environ 72 lieues communes de France du midi au nord, & autant du levant au couchant, contient 102 villes; elle eſt arroſée par une vingtaine de petites rivieres.

La vallée de Démona a environ 50 lieues

communes de France d'étendue, le long de la côte orientale, dans la mer Ioniene, 75 dans ſa partie ſeptentrionale le long de la mer de Toſcane, & 62 dans ſa plus grande largeur d'une mer à l'autre : on y compte 134 villes.

Révolutions de la Sicile.

Cette isle fut d'abord nommée *Sicanie*, parce que *Sicanus*, roi des Ibériens, s'y établit & lui donna ſon nom. Les *Sicules*, chaſſés du pays Latin par les Aborigenes, vinrent l'habiter enſuite, partagerent l'isle avec les Sicaniens, & lui donnerent auſſi leur nom, qui a prévalu. La Sicile a été peuplée d'ailleurs, en différens tems, par pluſieurs colonies Grecques. Il s'y forma divers états, dont le principal fut celui de Syracuſe, poſſédé ſucceſſivement par Denis, Agathocle, & Hieron. Les Romains & les Carthaginois ſe la diſputerent pendant long-tems ; & enfin les premiers ayant prévalu, elle fut ſoumiſe à la république romaine juſques vers l'an 440 de Jeſus-Chriſt, que les Vandales s'en emparerent. Béliſaire, général de l'empereur Juſtinien, l'enleva à ces barbares en 525, & elle demeura ſoumiſe aux empereurs de Conſtantinople juſques vers l'an 828 qu'elle devint la proie des Sarraſins. Robert le Boſſu, ſecond fils de Tancrede, prince Normand, en chaſſa ces infideles, & prit le titre de *comte de Sicile* en 1080. Roger ſon fils fut couronné roi des deux Siciles, c'eſt-à-dire, de la Sicile propre-

ment dite, & du royaume de Naples, en 1130 par l'anti-pape Anaclet, & en 1139 par le pape Innocent II. Il transmit ce double royaume à ses descendans, qui en jouirent jusqu'en 1282. Pierre III, roi d'Arragon, qui avoit des prétentions sur ces états, comme mari de Constance, fille de Mainfroi, bâtard de l'empereur Fréderic II, roi des deux Siciles, s'empara à cette époque, de la Sicile proprement dite, après les fameuses vêpres siciliennes, où l'on égorgea, le jour de pâques, à l'heure des vêpres, par une conjuration préméditée, tous les François qui étoient dans l'isle. Le roi d'Arragon la transmit à ses descendans, rois d'Arragon & d'Espagne, qui en ont joui jusqu'en 1706. L'archiduc Charles, qui fut ensuite empereur sous le nom de *Charles VI*, la prit alors à Philippe V, roi d'Espagne. Elle fut cédée en 1713, par le traité d'Utrecht, à Victor-Amédée, duc de Savoie, qui en a joui jusqu'en 1718, que les Espagnols la reprirent. Les Autrichiens, avec le secours des Anglois, la leur enleverent deux ans après; & l'empereur Charles VI donna alors la Sardaigne en échange au duc de Savoie. Le premier fut dépossédé de la Sicile par l'Espagne en 1734; & enfin ce royaume, avec celui de Naples, est resté à l'infant Don Carlos, fils de Philippe V, roi d'Espagne, par les traités de Vienne de l'an 1735 & de l'an 1738.

Population & nombre de feux.

Un pays ſi beau, ſi vaſte, ſi abondant, eſt très-peu peuplé ; on ne lui donne en tout que 1,600,000 habitans.

Il eſt même très-peu probable que ce nombre y ſoit, ſi l'on conſidere la dépopulation ſurvenue depuis 1714.

La capitale renferme preſque un dixieme des habitans du royaume. Une carte géographique de Sicile, faite en 1714 par Carlo Vintimiglio, & revue en 1744 par Agatino Daidone, natif de la Caſcibiéta, montre l'étendue des trois provinces, des neuf dioceſes, des dix ſergenteries, des littorali, appartenant à chaque bourg ou ville maritime; elle indique encore le nombre des habitans dans chaque endroit. Voyez les notices qu'elle donne ſur tous ces ſujets.

Nombre des villes royales ou domaniales, quarante-deux ; des villes baronnales, trois cents dix.

Nombre des feux & des habitans, en l'année 1714; ſavoir, 268,163 feux, faiſant 1,123,163 habitans, à raiſon d'environ quatre par feu.

Population des villes.

Dans ce nombre étoient compris 100,000 habitans à Palerme, ſans les eccléſiaſtiques, qui ſeuls faiſoient 40,000 perſonnes. Meſſine avoit alors, 40,313 habitans ; Catane, 16,222 ;

Syracufe, 17,205; Trapani, 16,620; Modica, 18,975; Girgenti, 11,377.

Le payfan, en Sicile, eft propriétaire; il paie fon cens. Le mot de *feu* fe prend, en Sicile, à la lettre, c'eft-à-dire, qu'il fignifie une famille.

Productions de la Sicile.

La Sicile eft, fans contredit, un des plus beaux pays de l'Europe : on peut avec raifon l'appeller *le jardin de l'Europe*. Son terroir, imprégné d'une quantité de particules nitreufes, eft de la plus grande fertilité. Les deux provinces de Noto & de Mazara abondent en bled, comme celle de Démona en fruits. Les pâturages les plus gras font arrofés d'une quantité immenfe d'eaux de fource, dont quelques-unes font minérales & falutaires pour la guérifon de différentes maladies. L'isle produit les fimples les plus rares, d'excellens vins, de l'huile, des cannes à fucre, des mûriers en grand nombre pour la nourriture des vers à foie, de la manne, du fafran, des fromages, des laines. Il s'y trouve des carrieres d'alun, de vitriol, de foufre, & beaucoup de falpêtre; des montagnes pleines de fel foffile; près d'Enna de Caftro-Girranni, des marais falans; à Marfala-Frapanix, des mines de plomb, de fer, de cuivre, peut-être d'or & d'argent; des carrieres de marbre, de toutes fortes de porphyres, de pierres précieufes,

telles que des émeraudes & des agates, & beaucoup de corail. Les anguilles du Faro, & le poisson appellé *épée*, sont très-estimés. La province de Démona est particuliérement riche en soie, en huile & en mines. La campagne de Messine est plantée d'oliviers, de figuiers, d'orangers, de cedres; celle du val de Noto est très-fertile. Les bestiaux deviennent si gras aux pâturages de Catane, qu'il faut les saigner pour qu'ils ne suffoquent pas. On y recueille beaucoup de miel. Les environs de Piazza, dans le milieu de l'isle, sont délicieux & abondent en sources & en ruisseaux qui serpentent parmi des petits bois de pins & de coudriers. Le viceroi de Sardaigne, comte de la Trinité, qui y a été avec le roi Victor-Amédée, assure qu'il ne connoît point de paysage si enchanteur. Des campagnes couvertes de thym, de calamente & d'autres herbes odoriférantes, se trouvent autour de Raguse. L'isle produit encore des chevaux, des bêtes à cornes, des amandes, des pistaches; en un mot, il ne lui manque presque que les épiceries.

On y compte jusqu'à trente-une différentes sortes de marbres durs, plus de trois cents d'agate, de béryl, de jaspe, & d'autres pierres précieuses.

Mines.

Les mines, dans ce royaume, étoient aban-

données depuis le départ des Saxons qu'on avoit appellés pour les faire exploiter. Le roi a ordonné depuis peu de reprendre ces travaux.

ÉTAT DU GOUVERNEMENT DE SICILE.

Le Viceroi.

Dans l'abſence du roi, le viceroi eſt la premiere perſonne en Sicile ; ſa réſidence eſt Palerme. Selon l'établiſsement de Ferdinand le Catholique en 1488, cette charge ne doit ſe donner que pour trois ans ; mais on proroge ſouvent la commiſſion. Le viceroi actuel, originaire du duché de Parme, a été continué deux fois dans cette place ; il commande, comme lieutenant & capitaine-général, toutes les troupes du royaume, & préſide à tous les tribunaux de juſtice & de finances. En qualité de légat *à latere* du ſouverain pontife, il ſiege dans les fonctions de la chapelle du roi, ſous un baldaquin, aſſiſté de tout le *ſacro-conſiglio* ; dans la cathédrale, il a un trône plus élevé que celui de l'archevêque, qui va à ſa rencontre. Ses appointemens ſont de 40,000 écus de Sicile par an (environ 210000 livres). La nomination de toutes les charges municipales & militaires du royaume eſt un de ſes droits : cependant l'exercice de ce droit eſt plus ou moins limité, ſelon les circonſtances.

Le viceroi eſt aſſiſté d'un miniſtre qu'on

appelle *consulteur*. Charles-Quint institua cette place : il doit être jurisconsulte, & siege de droit à tous les tribunaux, particuliérement dans les causes fiscales, étant défenseur & protecteur du trésor-royal.

Tribunaux.

Les tribunaux du royaume sont au nombre de quatre :

La Grande Cour Royale.

I. Le tribunal de la grande cour royale a le premier de tous les départemens du royaume : il connoît en derniere instance de toutes les causes. Six Juges composent ce tribunal, dont trois forment la grande cour civile, & trois la grande cour criminelle : ils changent de chambre au bout de l'année ; & après deux ans, on leur en substitue de nouveaux. Le président, qui est le chef du *sacro-consiglio*, reste toujours en place. Un avocat fiscal intervient à toutes les causes qui intéressent le fisc.

Le Patrimoine Royal.

II. Le tribunal du patrimoine royal, nommé autrement *della regia camera*, dirige l'administration de tous les revenus du roi. Ce département est composé de six ministres qu'on nomme *maestri razionali*, dont trois sont jurisconsultes perpétuels, qu'on appelle de *robe longue* ; ils sont juges entre les particuliers

& le fisc. Les trois autres, de l'ordre équestre, ou de robe courte, président uniquement à l'administration économique & au trésor. Le président, qui est à vie, est chargé de la partie des dépouilles & rentes des églises vacantes; un conservateur-général pour les intérêts du roi; un avocat fiscal à vie, qui examine les rescrits de la cour de Rome, qui doivent être exécutés dans tout le royaume. Chacun des six conseillers a sa tâche particuliere : l'un, les galeres; l'autre, les ponts, chaussées, & les fortifications; un troisieme, les appointemens des ministres du roi. Trois collecteurs levent les deniers arriérés dus au roi par les villes & les campagnes.

La Giunta.

III. Le tribunal de la Giunta exerce à Messine, depuis que cette ville a perdu ses privileges, la même jurisdiction que la chambre à Palerme; il décide les différends entre les tribunaux ecclésiastiques.

Le Consistoire.

IV. Le tribunal du consistoire, nommé encore *tribunale della sacra regia consienza*, est composé de trois juges de robe, que le roi élit tous les deux ans, & nomme *conseillers royaux*. Il décide les causes qui, par voie d'appel ou de révision, y sont portées après le jugement des deux premiers tribunaux.

La Monarchie.

Le tribunal de la *monarchia regia* eſt une des plus ſingulieres prérogatives des ſouverains de la Sicile. Le pape Eugene III conféra au roi Roger une juriſdiction abſolue & indépendante pour le ſpirituel, comme pour le temporel : de là vient que le roi de Sicile eſt légat-né Les papes urbain II & Adrien IV confirmerent ce beau privilege. Le tribunal eſt compoſé d'un miniſtre eccléſiaſtique, docteur en droit canon, que l'on appelle à Palerme, *monſignor della monarchia* ; d'un avocat fiſcal, d'un procureur. Il exerce en Sicile la même juriſdiction qu'exerceroit un légat du pape dans le royaume de Naples ; il eſt juge ordinaire dans toutes les cauſes qui regardent les abbayes de collation royale, & les égliſes indépendantes de leurs ordinaires ; il connoît, par voie d'appel, des ſentences de tous les autres tribunaux eccléſiaſtiques ; & pour cela il entretient des cours ſubalternes dans toutes les villes de l'isle, & à Malthe même.

FINANCES.

Tribunal de la Croiſade.

Un autre grand tribunal eccléſiaſtique dans l'isle, eſt celui de la croiſade. Une bulle d'Urbain II, de l'année 1095, accordoit aux ſujets des ſouverains qui alloient ſe croiſer en Pa-

leſtine, beaucoup d'indulgences, & entr'autres privileges, celui de manger du laitage pendant le carême. Alexandre VI renouvella cette bulle, particuliérement en faveur de Ferdinand le Catholique, pour les royaumes d'Eſpagne & de Sicile. L'archevêque eſt, par délégation du ſaint-pere, commiſsaire-général de ce tribunal; il a ſes tribunaux ſubalternes dans toutes les villes de l'isle & à Malthe. L'argent qui ſe paie pour avoir cette diſpenſe, fait annuellement une ſomme de 100000 écus (525000 livres), leſquels, puiſqu'il n'y a plus de guerre contre les infideles, doivent ſervir à l'entretien des galeres.

Magiſtrats de Palerme.

La ville de Palerme a ſes magiſtrats particuliers, qui ſont, 1°. le capitaine juſticier, qui adminiſtre la juſtice criminelle; il eſt chef de la nobleſse, & il ſuit immédiatement le viceroi dans les cérémonies ſolemnelles. 2°. Le préteur, qui dirige l'économie de la ville, & tient un conſulteur pour les affaires de l'annone & des conſulats; il eſt député perpétuel du royaume, chef de l'ordre domanial dans le parlement, & jouit des prérogatives de capitaine-général dans l'abſence du viceroi. 3°. La cour capitanale & prétorienne conſiſte en trois juges, citoyens de Palerme, qui ſont élus chaque année par le roi; ils aſſiſtent le capitaine dans la déciſion des affaires

criminelles, & le préteur dans les délibérations ſur les finances. Ces deux officiers cependant n'ont ni voix ni ſignature, excepté le préteur dans les affaires qui regardent la banque publique & l'annone. 4°. Le ſénat de Palerme eſt compoſé du préteur, & de ſix praticiens que le roi nomme, qui portent la toge, comme les anciens ſénateurs romains, & prennent ſoin principalement de ce qui regarde la police des grains & des vivres. Les ſénateurs ſont grands d'Eſpagne de la premiere claſse : les députés de la place exécutent les ordres du ſénat.

ADMINISTRATION ÉCONOMIQUE DE PALERME.

Prérogatives de la religion de Malthe.

La ville de Palerme, quant à l'économie, eſt diviſée en quatre quartiers. La religion de Malthe jouit de la belle prérogative d'être regardée comme le cinquieme quartier de Palerme, en vertu de quoi elle doit être fournie de vivres & de toutes les ſubſiſtances, préalablement à Catane, à Meſſine, & à toutes les autres villes du royaume : elle a auſſi le droit d'entrée franche de taxe pour tous les vaiſſeaux de guerre. Les Siciliens ſe plaignent que la religion abuſe beaucoup de la franchiſe des traités, & qu'elle tire de chez eux, en beſtiaux & en vivres, beaucoup au-delà de la quantité accordée par les privileges. La ville

d'Augufte, prefque toute habitée par les Malthois, facilite beaucoup ces fortes de contrebandes. Mais que peuvent defirer de mieux les colons, que la vente de leurs denrées?

Sept grandes dignités du royaume.

Les grandes dignités du royaume font les fept fuivantes, qui dans les tems pafsés, étoient d'un très-grand relief. 1°. Le maeftro-portalono a l'infpection des magafins à grains, & de tout ce qui regarde le commerce des denrées. Il a fous lui des officiers fubalternes dans les ports de mer, & il dépend lui-même du tribunal des finances. 2°. L'auditeur-général prononce fans appel fur tous les crimes commis dans les palais du roi, par les infideles, ou par des militaires; il a un avocat & un procureur fifcal. 3°. Le grand amiral; fa jurifdiction s'étend fur les mariniers, tant pour le civil que pour le criminel: cet emploi a été réuni à la chambre. 4°. *Il protonotajo*, ou chancelier, exerce fa jurifdiction fur les notaires du royaume, expédie les patentes pour tous les emplois; lit les propofitions, quand le parlement eft afsemblé; tient le protocole dans ce cas; au couronnement du roi, il lit le ferment de fidélité que doivent lui prêter les trois ordres du royaume, & celui que le monarque doit prononcer pour le maintien des capitoli ou des privileges de la ville de Palerme; laquelle cérémonie fe fait encore

à l'inſtallation d'un viceroi. 5°. Le protonotaire *della camera regiale* exerce le même emploi dans les ſix villes qui furent le domaine particulier des reines de Sicile, juſqu'à ce qu'après la mort de Germain de Foix, veuve de Ferdinand le Catholique, on les réunit au domaine de la couronne. Voici le nom de ces ſix villes, Syracuſe, Lentini, Carlentini, San-Filippo, Mineo & Virini. 6°. *Il maeſtro ſecreto*, ou ſecretaire du royaume; il eſt procureur-général de toutes les ſecretaireries du royaume, peu de villes exceptées. On appelle *ſecretari* des commis prépoſés à l'adminiſtration des revenus royaux & gabelles: tous ces ſecretaires ſont comptables au *maeſtro ſecreto*. 7°. Le lieutenant *delle regie fiſcalie*: c'eſt un tréſorier-général-criminel, qui adminiſtre tous les biens ſequeſtrés ou confiſqués par la chambre pour crime de félonie; il a ſon protonotaire.

Les trois Etats du royaume.

Les états du royaume de Sicile ſont compoſés de trois ordres de ſujets. L'ordre militaire contient tous les barons obligés au ſervice de l'arriere-ban; leur chef eſt par ſa place le premier noble de tout le royaume. L'ordre eccléſiaſtique eſt compoſé de tous les archevêques, évèques, abbés, prieurs, commendataires & bénéficiers de patronage royal; à la tête de celui-ci, eſt l'archevêque de Palerme.

L'ordre domanial, que forment les quarante-trois villes royales différentes des villes baronales, ſujettes à des barons du royaume. On dit que le roi Roger partagea le royaume de Sicile en trois portions; celle des militaires fut donnée à des feudataires, avec obligation de fournir au roi, en cas de beſoin, un certain nombre de troupes à pied & à cheval. Les trois ordres du royaume aſſemblés forment le parlement; il dépend du ſouverain de le convoquer quand il lui plaît. Quiconque ne peut comparoître, envoie un procureur; les villes envoient des députés, Palerme & Catane exceptées, qui envoient des ambaſſadeurs. Le viceroi ouvre le parlement, en expoſant les propoſitions du roi; il ſe retire enſuite, pendant que les états déliberent. Les Siciliens prétendent pour cela comparer leur parlement à celui d'Angleterre. Avant la fin du parlement, le viceroi élit douze députés. Leur autorité dure juſqu'à la convocation du nouveau parlement, & ils ſont les procureurs & les défenſeurs de la nation. La répartition des ſommes accordées au roi, ſe fait par les trois ordres; Palerme y contribue pour un dixieme de toute la ſomme.

La Nobleſſe.

Le royaume de Sicile fourmille de nobles; tous ne ſont cependant pas barons du royaume: ce nom n'appartient qu'aux ſeigneurs de

grands fiefs, qui ont voix au parlement, & y forment l'ordre militaire. On compte jufqu'à trois cents foixante-huit familles de barons, dont les uns ont le titre de princes, d'autres celui de ducs, marquis ou comtes; ils jouiffent du *mero & mixto imperio*; c'eft-à-dire, ils peuvent condamner à mort leurs vafsaux, après en avoir informé le viceroi.

Revenus de la nobleffe.

Les revenus de la noblefse Sicilienne confiftant principalement dans la vente de leurs bleds, & le commerce de cette denrée de premiere néceffité n'étant pas entiérement libre, comme nous l'expliquerons ci-defsous, les prix des grains ne font pas fixés fur le taux du marché général de l'Europe: on voit bien qu'ils font très-inégaux d'une année à l'autre; auffi s'en apperçoit-on à la différence très-marquée dans la dépenfe de cette noblefse.

Le Clergé.

Il y a dans l'isle trois archevêchés & huit évêchés. L'archevêque de Palerme, primat de Sicile, chef de l'ordre du clergé dans le parlement, a environ 16000 écus de Sicile de revenu: fes fuffragans font les évêques de Girgenti, de Mazara, de Malthe dans l'isle de ce nom. L'archevêque de Meffine a le plus grand diocefe, & le moins de revenus: fes fuffragans font l'évêque de Céfalu, celui de

de Lipari dans l'isle de ce nom, & celui de Patti. L'archevêque de Montréal a un diocefe très-petit; mais c'eft le plus riche prélat de tout le royaume. Il a 72000 écus de rente; mais le roi en retient la moitié pour des penfions. L'archevêque eft feigneur temporel de Montréal; il nomme le gouverneur de cette ville: fes fuffragans font l'évêque de Catane & l'évêque de Syracufe.

Fonds du Clergé.

Le clergé pofsede un tiers de tous les biens-fonds de l'isle. Il y a 21 différentes confrairies dans la ville de Palerme, outre 46 couvens de religieux, & 25 monafteres de religieufes.

Quand le comte Roger fit le partage de la Sicile, il donna un tiers des terres au clergé: auffi l'évêque de Catane étoit-il autrefois feigneur fuzerain de la ville de Catane, du mont Gibel & de tout le pays d'alentour. On a trouvé dans la fuite le moyen de reftreindre un peu cette puifsance du clergé, qui devenoit prépondérante.

Le clergé du royaume de Naples eft encore plus riche. En 1726, le gouvernement informa l'empereur Charles VI, que les deux tiers des biens-fonds du royaume étoient dans des mains-mortes; & depuis cette année jufqu'à préfent, le clergé a encore fait des acquifitions immenfes, particuliérement les moines qui fe nomment *fervites*. La loi fi fage, qui

vient d'être publiée dans le Mantouan ; feroit bien nécefsaire dans ces deux royaumes. On eft indigné de ne voir que des payfans couverts de haillons, & fouvent tout nuds, dans un pays qui eft le plus beau de l'Europe.

Revenus royaux.

Les revenus annuels du royaume de Sicile confiftent dans les impofitions fur les univerfités du royaume, tant féculieres qu'eccléfiaftiques ; les dons ordinaires ou extraordinaires, les fermes, les gabelles, & les droits & taxes : on les fait monter en tout à plus d'un million d'écus (*). Cependant, felon un état des revenus du roi de Naples, de l'année 1748, ils n'étoient évalués que 324000 ducats napolitains. Le dépofitaire de ces deniers à Palerme eft le tréforier-royal, c'eft-à-dire, un miniftre du *facro-configlio*, qu'on appelle *magiftro del real patrimonio*.

La feule ferme du tabac en Sicile rapporte annuellement 330 à 350,000 écus. On le tire de Salonique ; il eft jaune : le tabac noir que les marchands de Gênes comptoient fournir, n'a point trouvé d'approbation.

Troupes.

Les troupes de terre dans l'isle font ordi-

(*) L'écu de Sicile vaut 5 liv. 5 f. de France.

nairement ſur le pied de 10000 hommes, infanterie & cavalerie, qui, en cas de beſoin, s'augmentent juſqu'à 22000.

Marine.

Quant à la marine, le royaume de Naplès a ordinairement deux vaiſseaux, deux frégates & quatre chébecs.

Milice du pays.

Les dix ſergenteries du royaume fourniſſent environ 1600 hommes de cavalerie & 10000 fantaſſins.

Commerce.

Les villes de Palerme & Meſſine ſont les entrepôts de tout le commerce de la Sicile.

Il y a quelques années qu'on établit à Meſſine une compagnie royale du commerce. On obligea tous les négocians de Meſſine de contribuer aux fonds de cette compagnie; on fit un fonds d'environ deux millions de France. Avec ce capital, la compagnie auroit dû faire des gains d'autant plus grands qu'on lui accorda deux privileges excluſifs, celui de l'importation du lin & des cuirs du Levant. Cependant les monopoles ont ruiné les fabriques du pays; & la compagnie, qui n'en a point profité, s'eſt diſſoute depuis peu.

Caractere de la nation.

Les nobles Siciliens voyagent beaucoup ; & il y en a parmi eux qui ont tiré parti de leurs voyages. Ils sont extrémement prévenans envers les étrangers, & ils sont plus vifs & plus pénétrans que les Napolitains ; on en trouve plusieurs qui s'adonnent aux sciences ; ils tâchent de mettre du goût dans l'ameublement de leurs maisons. Le luxe en équipages est excessif à Palerme ; il y a jusqu'à des artisans qui vont en carrosse par la ville. Les femmes Siciliennes sont très-enjouées ; leur teint est assez beau, pour un climat aussi méridional. Les nombreuses familles de Palerme rendent témoignage de la fécondité des Siciliennes. La nation aime beaucoup à plaider : aussi y a-t-il une infinité d'avocats & de légistes ; les dispositions féodales font naître des procès éternels. Le Sicilien ne paroît pas avoir un génie créateur ; mais il est habile à imiter. Le pouvoir de l'inquisition en Sicile contribue beaucoup à conserver l'ignorance dans l'isle. Le saint office, à la requisition des jésuites, a fait enlever dernièrement au seul libraire François qu'il y ait à Messine, une quantité de livres, sans aucun discernement, & entr'autres la physique de s'Gravesande.... Malgré cela, il se trouve en Sicile des personnes à qui cette oppression onne le desir de s'éclairer. Dix personnes à Messine ont formé, depuis plusieurs années, une espece d'aca-

démie des ſciences, qui s'aſsemble toutes les ſemaines à huis ouverts, chez un d'entre eux. Cette aſsemblée, à laquelle il manque encore l'approbation du roi, ſe nomme *des réparateurs.* Il n'y a preſque point d'induſtrie dans cette isle. Le Sicilien, qui a tant de matieres premieres, ne ſait pas les façonner, ni même en tirer parti, par un commerce libre; & c'eſt par cette raiſon que la dépopulation de l'isle va en augmentant. Peut-être la ſeule république de Syracuſe avoit-elle anciennement autant de ſujets que toute la Sicile a préſentement d'habitans. Le peu de ſûreté qu'il y a à voyager en Sicile, ne donne guere bonne opinion des Siciliens : les brigands ſont protégés ouvertement par quelques barons du royaume.

Nous croyons devoir ajouter ici un portrait des Siciliens, tiré du *Voyage* du baron de Riedeſel.

Cette nation, ainſi que tous les peuples méridionaux, poſsede beaucoup de fineſse, de pénétration & de talens; mais elle eſt en même tems fort adonnée à cette molleſſe, à ce penchant à la volupté, à cet eſprit de ruſe & d'artifice, qui ſemblent généralement s'augmenter à meſure qu'on s'avance vers le midi. Ce feu ſi étonnant qui les anime, n'eſt point accompagné chez eux de la moindre apparence de ce phlegme ſi néceſſaire aux artiſtes dans l'exécution; ce qui ſe manifeſte non-ſeulement chez leurs peintres & chez leurs ſculpteurs, mais encore

chez leurs poëtes, dont tout fourmille dans ce royaume, même parmi le peuple, ſur-tout de ces poëtes qu'on nomme *improviſateurs*. On les voit tous préférer le plaiſir de produire de nouvelles penſées, au ſoin de les repaſſer, de les perfectionner, de les purger de leurs fautes. On voit bien que la nature, dans ce climat, n'opere plus, dans ce juſte milieu, entre le froid violent & l'exceſſive chaleur qui produit cet heureux phlegme. Un ſel âcre agit ſans ceſſe ſur leurs nerfs ; & rien n'eſt plus commun en Sicile qu'une maladie qu'ils nomment *umori ſalſi* (humeur ſalée) ; ce qui pourroit bien, au reſte, n'être qu'une ſuite de la façon dont ils vivent, & ſur-tout des excès qu'ils font en ſucrerie. Quoi qu'il en ſoit, cette âcreté d'humeurs les rend inquiets, impatiens ; & cette diſpoſition, jointe au feu immodéré qu'ils portent au dedans d'eux, ſe manifeſte ſouvent par les actes les plus violens ; voilà pourquoi les effets de la jalouſie & de la vengeance ſont ſi terribles chez eux, & qu'ils ſurpaſſent à cet égard toutes les autres nations (*). Ce même

(*) Voici un exemple qui vous prouvera juſqu'à quel point les Siciliens ſont portés à la vengeance, & les traces profondes qu'a faites chez eux l'ancien eſprit républicain. Du tems de l'empereur Charles V, il ſe forma à Trapani une confrairie ſous le nom de *confraternita di San Paolo*, dont l'inſtitution & le vœu conſiſtoient à prononcer des jugemens ſur les actions

mêlange qui compose leur caractere, produit aussi quelquefois un héroïsme & un stoïcisme dont on pourroit tirer le plus grand parti. Je puis vous en citer quelques traits. Dans le tems que le brigand *Testalunga* infestoit la Sicile avec sa troupe, *Romano* son ami & son confident, eut le malheur d'être pris. Il étoit en quelque façon de lieutenant de *Testalunga*, & après lui le premier de la troupe. Le pere de ce *Romano* fut arrêté dans le même tems, & emprisonné pour crime; on lui promit sa grace & sa liberté, si son fils vouloit se prêter à trahir *Testalunga* & le leur livrer. Le combat entre la tendresse filiale & l'amitié jurée fut des plus violens chez le fils; mais le pere lui-même lui persuada de donner à l'amitié la préférence sur l'amour filial, qui seroit, disoit-il, avili, s'il le faisoit éclater, dans ce moment, au prix d'une trahison. *Romano* se rendit à l'avis de son pere, & fut fidele à son ami. *Testalunga* lui-même ayant été pris par la suite, on ne put jamais, malgré les tortures les plus cruelles,

& la conduite de leurs magistrats, de leurs concitoyens & de chaque habitant de la ville. Quiconque avoit été condamné par toute l'assemblée, étoit perdu sans ressource; & celui des membres de la confrairie que l'on chargeoit de l'exécrable fonction d'assassin, étoit obligé d'obéir sans replique, & d'expédier en cachette cet homme ainsi condamné secrétement par cet abominable tribunal.

l'engager à trahir aucun de ſes compagnons, & il garda juſqu'à la fin le ſilence le plus profond ſur ce qui les concernoit.

Le trait ſuivant offre un bel exemple d'un véritable amour mis à la plus forte épreuve. Un prince d'une des plus nobles familles de Palerme, vivoit dans un commerce ſecret & très-intime, avec une demoiſelle de même condition que lui : cette intrigue aboutit au mariage, mais un peu tard, puiſque la dame accoucha d'un fils deux mois après ſes noces. La honte, dans un pays où les impreſſions de l'honneur ſont ſi fortes, le deſir de ſe mettre à couvert des propos que cette aventure feroit tenir à toute la ville, l'eſpoir enfin de voir bientôt ſuccéder d'autres enfans à celui-ci, engagerent les deux époux à le ſouſtraire à la connoiſſance du public, & à remettre le ſoin de ſon éducation & de ſa ſubſiſtance à un payſan. La choſe demeura ſecrete juſqu'au moment que la mere ſe voyant à l'article de la mort, ſe crut obligée, pour l'acquit de ſa conſcience, de révéler tout le myſtere. On fit auſſi-tôt revenir de la campagne ce fils, qui parut plus étonné que réjoui de ſon changement d'état : il déclara d'abord, qu'il ne s'y ſoumettroit qu'à condititION qu'on lui permettroit d'épouſer une payſane charmante qu'il aimoit. Cette demande n'ayant pas pu lui être accordée, il renonça à toutes ſes prétentions en faveur de ſon frere, & reprit

joyeuſement l'état dans lequel il avoit été élevé. Il y vécut content avec l'objet de ſa tendreſse, dans une obſcure, mais heureuſe médiocrité. Avouez, mon ami, que ce ſeroit-là un beau ſujet à mettre au théatre, & qu'il mériteroit d'être manié par un *Voltaire* ou par un *Métaſtaſe*.

Il ſe trouve encore par-ci par-là des traits de reſsemblance entre les anciens Siciliens & ceux de nos jours, quoique les nombreuſes mutations d'habitans, de ſouverains & de formes de gouvernement, aient rendu ces traits un peu rares. Les phyſionomies Grecques y ſont encore aſſez fréquentes, ſur-tout le long des côtes ſeptentrionales & orientales, & l'on y voit un grand nombre de beautés en hommes & femmes, mais plus dans l'autre ſexe que dans le nôtre; ce qui eſt tout le contraire du climat de Naples, qui produit de très-belles figures en hommes, tandis qu'il n'eſt pas auſſi favorable au beau ſexe. Les Siciliennes aiment ſincérement & avec violence, & ſont voir que leur ſexe eſt capable de conſtance & de fidélité. Une autre choſe qui leur reſte des Grecs, c'eſt cet empreſsement des habitans à exercer l'hoſpitalité envers les étrangers. Je vous ai raconté à quel point j'en avois fait l'épreuve dans tous les lieux de la Sicile que j'ai viſités; j'ai été dans le cas de jouir des effets de ce caractere hoſpitalier, & j'y ſuis tellement ſenſible, que je

me ferai toute ma vie un devoir de payer, en toute occaſion, à ces généreux inſulaires le tribut de mon hommage & de ma reconnoiſſance. Cette jalouſie nationale des anciens Grecs, & ce deſir de paſser pour plus ancien, pour plus puiſsant, pour plus célebre que les autres, domine encore dans toutes les villes de la Sicile. Palerme & Meſſine ſe diſputent aujourd'hui la prééminence, comme autrefois Athenes & Lacédémone. Girgenti & Syracuſe ſont en rivalité pour les antiquités qui s'y ſont conſervées; Manara & Sciacca, parce que la premiere prétend être l'ancienne Sélinunte; & l'autre, *Thermæ Selinuntinæ.* Il n'en eſt aucune où je n'aie trouvé de ces ſortes de prétentions. L'ancienne débauche & l'intempérance dans les repas & dans la boiſson ont entiérement diſparu (*a*). Les Siciliens ſont auſſi ſobres qu'il ſoit poſſible de l'être; & l'ivrognerie eſt pour eux le plus grand des vices, celui qui leur inſpire le plus d'horreur. On y aime les mets ſucrés & tous les genres de ſucrerie, au-deſsus de tout; de façon qu'on ne ſauroit faire de repas ſans quelque plat apprêté au ſucre. Les fruits, les productions de la terre, le gibier, le poiſson, y ſont exquis; & les vins le ſeroient auſſi par-tout, ſi l'on mettoit plus de ſoin & d'habileté dans leur

(*) M. Brydone ne penſe pas de même.

fabrication. Ils ont diverses especes d'oiseaux qui ne se trouvent qu'en Sicile, tels que le framolin, qui est de la grosseur d'un coq de bruyere, & d'un goût délicieux; le paon sauvage & d'autres encore. Dans leur économie champêtre, on retrouve à chaque pas *Théocrite* & ses descriptions. Ces nombreux troupeaux de chevres qui cherchent sur les collines les herbages propres à leur nourriture; cette grande espece de moutons & de béliers, au ventre de l'un desquels *Ulysse* s'attacha pour s'échapper de la caverneté de *Pholypheme*; cette quantité de bêtes à cornes de couleur rougeâtre & de petite taille : tout retrace les différens tableaux de ces églogues, peints dans la nature & dans la réalité. Les bergers se disputent encore entr'eux le prix du chant, & déposent une houlette ou une pannetiere pour le vainqueur. Le climat est si doux & si favorable, qu'ils peuvent passer toute l'année dans les champs; ils habitent des hutes de paille, & les bestiaux restent jour & nuit en plein air.

Le peuple en Sicile fait usage d'un habillement tout particulier, qui me parut d'abord entiérement opposé à la nature du climat; car les hommes portent des bonnets de couleur, & jamais de chapeaux; ce qui est très-incommode dans la grande chaleur : ils se couvrent d'ailleurs d'une multitude de capes ou capotes qui ont toutes un capuchon semblabe à ceux des capucins. J'ai vu des hommes

qui voyageoient à cheval, mettre jusqu'à quatre de ces capotes l'une sur l'autre, & en ôter ou en remettre une partie, selon le tems qu'il faisoit; mais comme dans un pays où le soleil est si ardent, dans une isle où les vents varient & passent si brusquement du chaud au froid & du froid au chaud, il est très-aisé d'être saisi tout-à-coup par le froid, & de gagner une pleurésie, maladie effectivement fréquente en Sicile: le soin qu'ils prennent de s'en garantir en se couvrant beaucoup, est fondé en raison, & des plus naturels. Les femmes de la campagne ont conservé quelque chose de l'habillement grec dans le voile qui leur entoure la tête, & dans la large ceinture dont elles se ceignent. Dans les villes, elles portent, suivant l'usage espagnol, de grandes failles noires. La noblesse de Palerme tâche d'imiter les modes françoises, comme le reste de l'Europe.

Les assassinats ne sont plus si fréquens chez les Siciliens qu'ils l'étoient autrefois, quoiqu'il leur arrive encore de tems en tems d'immoler des victimes à leur jalousie ou à leur ressentiment.

Il y avoit autrefois à Palerme & à Messine un prix fait pour expédier un homme; il n'en coûtoit que dix onces ou douze sequins: actuellement que la chose n'arrive pas si souvent, il en coûteroit beaucoup davantage. Comme la jalousie va toujours en diminuant, & qu'il n'existe plus de factions politiques dans

le pays, ces événemens deviennent de jour en jour plus rares. Les dames de Palerme jouissent d'une grande liberté, comme dans tout le reste de l'Italie ; & les maris commencent à rougir de cette jalousie attachée au terroir ; ils aiment à recevoir les étrangers, & l'on y passe son tems fort agréablement.

Depuis quelques années que la Sicile vend très-avantageusement ses denrées au dehors, il y a beaucoup d'argent dans le royaume : le cultivateur sur tout a gagné considérablement à ce commerce. Malgré l'exportation, rien de ce qui sert à la vie n'y est cher : ce qui peut venir de la grande abondance des denrées & d'une population peu nombreuse ; car on ne compte pour toute l'isle que douze cent mille ames ; ce qui est très-peu de chose, eu égard à son étendue, à sa fertilité, & à ce qu'elle contenoit autrefois.

En un mot, le climat, le sol de la Sicile, & ses productions sont encore aussi bons qu'ils l'aient jamais été ; mais l'inestimable liberté dont jouissoit l'ancienne Grece, la population, la puissance, la magnificence & le bon goût n'y existent plus ; & les habitans peuvent dire, *fuimus Troes*. Cependant Solin a toujours eu raison de dire, *quidquid Sicilia gignit, sive soli fæcunditatem, sive hominum ingenia spectas, proximum est iis quæ optimæ dicuntur.*

Isles appartenantes à la Sicile.

Les petites isles appartenantes à la Sicile ſont les ſuivantes : 1°. Les isles de Lipari, au nord de la Sicile, au nombre de onze, s'appelloient anciennement *isles Vulcaniennes* ou *Eoliennes*; la plus grande ſe nomme *Lipari*, a ſix lieues de long, & un évêque dans la ville capitale : pluſieurs d'entre ces isles ſont déſertes ; quelques-unes ſont remplies de ſoufre dont les veines ſe voient même extérieurement, de bains chauds, d'alun, de raiſins-de-curinthe, & de coton ; l'une d'entr'elles, nommée *Stromboli*, eſt célebre par ſon volcan, qui jette du feu toute l'année. La malvoiſie de Lipari eſt très-bonne ; le terroir eſt très-fertile, les habitans induſtrieux & bons navigateurs. Avant l'année 1609, ces isles étoient cenſées appartenir au royaume de Naples ; mais depuis cette année, elles font partie du royaume de Sicile.

2°. La Pantelerie a trente milles de circuit ; elle eſt diſtante de cinquante milles du Cap-Bon en Afrique, & de trente-ſix lieues de Malthe vers l'oueſt. Cette isle contient trois mille habitans, tous bien aguerris, bons arbalètriers. L'isle produit du bon bétail, des olives, figues, raiſins & capres. Le prince de la Pantelerie, de la maiſon de Requezeno, la poſsede comme un fief de la Sicile.

3°. La Favoguana, à l'oueſt de la Sicile,

à peu près à 12 milles de la riviere de Martala, a six lieues de circuit ; c'est un pays fertile, où il y a des daims, des lapins, de belles prairies, un château nommé *Sainte-Catherine.* L'isle appartient aux Pallavicini de Gènes.

4°. Le Marétino, à 30 milles à l'ouest de Trapano, est un rocher tout nud, qui a 15 milles de tour, & abonde en miel & en thym : on y voit un château au bord de la mer, où l'on confine les prisonniers d'état. Catulus remporta une victoire navale sur les Carthaginois près de ce rocher.

5°. L'Ustica, au nord de Palerne, à 30 milles du cap *di Gallo*, & à l'ouest des isles de Lipari, a 12 milles de largeur, & deux petits forts qu'on y a construits depuis qu'on y a transporté des habitans, il y a un an. La premiere peuplade qui y fut conduite il y a quelques années, fut enlevée par les barbaresques. L'isle n'existoit point avant la guerre punique ; & il y a de grandes vraisemblances qu'elle a été créée par un volcan.

6°. La Lampédouze, environ à 30 lieues au sud-quart-sud-est de la Pantelerie, & à 40 lieues à l'ouest-sud-ouest de Malthe, a 4 lieues de long & n'est point habitée ; elle appartient à la famille Tomasi, qui s'appellent de là *princes de la Lampédouze.* La cour de Naples a dessein d'y envoyer des habitans. La flotte de Charles-Quint y fit naufrage l'an 1552.

FIN de la deuxieme & derniere Partie.

108

